



Complet
c. t. t. n.

Voir p. 9 —

Camphre administré dans les fievres putrides a la dose d'un gros par jour dissous dans un peu d'alkool divisé en six prises. on peut meme le donner a une plus forte dose. Lav. 6me

ESSAI

SUR

LES DIFFÉRENTES ESPECES

DE

FIÉVRES.

ESSAI
SUR LES DIFFÉRENTES ESPECES
DE FIEVRES,
AVEC
DES DISSERTATIONS

Sur les FIEVRES Lentes Nerveuſes, Putrides, Peſtilentielles & Pourprées ;
Sur la PETITE-VEROLE,
Sur les PLEURESIES & les PERIPNEUMONIES ;

Par JEAN HUXHAM, Docteur en Médecine, & Membre de la Société Royale de Londres.

ON Y A JOINT DEUX AUTRES ESSAIS ;

L'un, ſur la maniere de nourrir & d'élever les Enfans, depuis leur naiſſance, juſqu'à l'âge de trois ans ;
L'autre, ſur leurs differentes Maladies :

ET un APPENDICE contenant une Méthode pour garantir les Mariniers des Maladies dans les Voyages de long cours.

Traduit de l'Anglois, par Meſſieurs EYDOUS & LAVERI.

NOUVELLE ÉDITION.
Augmentée d'une DISSERTATION du même Auteur, ſur les Maux de Gorge.

Dominique Fabre

A PARIS,
Chez D'HOURY, Imp.-Libr. de Mgr. le Duc d'ORLEANS, rue Vieille-Boucleric, au S. Eſprit & au Soleil d'Or.

M. DCC. LXIII.
vec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

L'Ouvrage que je donne au Public a été annoncé avec éloge dans le Journal des Sçavans, & je n'ai rien négligé pour soutenir sa réputation, & lui mériter la préférence sur toute autre traduction. Pour cet effet j'ai joint à mon Essai trois différens Traités intéressans, & comparé ma Traduction avec celle qu'en avoit faite M. Lavery, connu par la Grammaire Angloise qu'il vient de donner, si bien qu'on peut compter à coup sûr sur la fidélité de mon travail.

Le même Libraire qui a imprimé mon Ouvrage, en donnera dans peu un autre qui est une suite nécessaire de celui-ci, & qui sert à confirmer les principes de M. Huxham.





PRÉFACE.



JE publiai il y a environ dix ans un petit Recueil d'Obſervations ſur la nature de l'air & des maladies épidémiques qui regnerent depuis 1727 juſqu'à la fin de 1737; & je viens depuis peu d'en donner un autre ſur celles qui ont eu cours depuis 1738 juſqu'en 1747 incluſivement, dans lequel je me ſuis un peu plus étendu ſur leur caractère & ſur la maniere de les guérir. Comme un trop long détail ſur ce ſujet m'eut infailliblement écarté de l'ordre que je me ſuis propoſé dans ces Obſervations, j'ai

renvoyé ce que j'avois à dire ſur la nature & la cure de ces différentes maladies au préſent Eſſai, où l'on verra ma façon de penſer & d'agir tant à l'égard des Fiévres en générale, qu'à l'égard de celles qui ſont le ſujet de cet Ouvrage. Ces Eſſais ſont le fruit d'une longue expérience, & les jeunes Médecins en tireront une utilité proportionnée à l'exactitude des Obſervations qui les compoſent. Je ne ſçais quel ſuccès aura mon Ouvrage; mais quel qu'il puiſſe être, j'oſe me flatter qu'on le recevra avec quelque reconnoiſſance, lorſqu'on ſçaura que l'intérêt de ma profeſſion & l'amour des hommes y ont eu infiniment plus de part que l'ambition & la gloire.

Je renvoye ſouvent dans les Eſſais ſuivans aux deux Recueils d'Obſervations dont je viens de

parler, & de ces Recueils aux préſents Eſſais, au moyens de quoi ces deux Ouvrages ſe prêtent réciproquement des lumieres.

Je me ſuis ſur-tout attaché aux faits & à l'expérience, & je n'ai eu recours à l'analogie que dans les cas où je n'ai pû m'en diſpenſer, mais j'ai toujours appuyé ma doctrine & ma pratique de l'autorité des Anciens, & ſur-tout d'Hippocrate, tant pour leur faire honneur des lumieres que j'ai acquiſes, qu'à deſſein d'en recommander la lecture aux jeunes Praticiens. Je ſçais que mes conſeils ne ſont pas d'un grand poids; mais peut-être auront-ils quelque force ſur leur eſprit, lorſqu'ils ſçauront que je ne penſe à cet égard que comme les plus grands Maîtres ont déja penſé.

Je ne prendrai point ſur moi de dire qu'on ne peut devenir ha-

bile Médecin ſans l'étude d'Hippocrate & des Anciens ; mais j'oſe avancer qu'on fera beaucoup plus de progrès dans la Médecine en les étudiant avec ſoin : je ſuis même perſuadé que ceux qui ſe ſont diſtingués dans cet Art, n'ont dû leur réputation qu'à l'étude aſſidue qu'ils en ont faite. On a toujours regardé Hippocrate comme le pere de la Médecine, & le plan qu'il en a dreſſé comme la baze & le fondement de tout ce qu'elle contient de plus ſolide. Le tems n'a point affoibli ſa réputation, & ceux qui ſont venus après lui l'ont toujours regardé comme leur Maître. Il a dû cette glorieuſe prérogative à l'étude aſſidue qu'il a faite de la nature, & il l'a ſuivie avec tant de ſoin, que ſes obſervations paſſent encore pour les plus juſtes & les plus exactes qui ayent jamais été faites.

Ce n'eſt pas ſeulement dans la Médecine que les Anciens paſſent pour nos Maîtres ; nous leur devons encore le peu que nous ſçavons des autres Arts. Veut-on exceller dans la Poëſie, dans la Peinture, dans la Sculpture, que l'on conſulte leurs ouvrages ; c'eſt là que l'on verra la nature dans toute ſa beauté. Le conſeil d'Horace a lieu, non-ſeulement à l'égard de la Poëſie, mais encore par rapport à la Médecine :

. . . . . *Vos exemplaria Græca*
Nocturna verſate manu, verſate diurna.

. . . . *Liſez & reliſez jour & nuit les Ouvrages des Grecs*

& l'on ne peut mieux faire que de le pratiquer.

En effet, les Anciens joignoient à un vaſte génie l'application la plus infatigable (c'eſt ainſi que les

Hiſtoriens Latins nous dépeignent les grands Hommes dont ils parlent (toujours attentifs aux choſes qu'ils décrivent, ils nous en donnent des portraits achevés, & cela vaut infiniment mieux que la pompe & l'affectation des Modernes. La beauté des deſcriptions conſiſte dans leur juſteſſe, & les portaits ne valent qu'autant qu'ils reſſemblent à leurs originaux. Comme l'admiration que l'on a pour la nature eſt proportionnée à la connoiſſance qu'on en a, il s'en ſuit que celui-là doit paſſer pour le plus grand Maître qui nous la dépeint le mieux. Hippocrate a ſur-tout excellé en ce point, & il mérite d'autant plus les éloges qu'on lui a donnés, que c'eſt par-là ſeulement qu'il a trouvé le moyen de connoître les maladies & de les guérir. Si les Médecins qui ſont venus après lui

s'étoient inviolablement a[illegible]
à sa méthode, la Médeci[illegible]
roit acquis infiniment plus de
fection : mais comment pouv[illegible]
elle tenir pied aux découver[illegible]
prétendues que l'on a faites depuis
un siécle dans la Physique, dans
l'Anatomie, dans la matiere Médicale & dans la Chymie? L'homme à la vérité n'est point immortel, & la Médecine ne sçauroit le rende tel; mais il faut aussi convenir qu'on pourroit remédier à ses maux beaucoup mieux qu'on n'a coutume de le faire.

Du tems de Galien, & même long-tems avant, l'amour de la nouveauté & des hypotheses, & l'esprit de parti avoient jetté les Médecins dans l'erreur en les écartant du droit chemin, & la même chose est arrivée aux Modernes. Il faut cependant avouer que nos plus habiles Médecins se sont tou-

jours conformés à la doctrine d'Hippocrate, & que ce n'est que par-là qu'ils ont réussi dans la pratique. On peut voir ce qu'en disent les Docteurs Barker & Glass le premier dans l'Essai qu'il vient de publier, & le second dans les Commentaires où il expose la pratique d'Hippocrate.

On auroit tort de croire que je blâme toute théorie dans la Médecine : je la regarde au contraire comme le fondement de la pratique, pourvû, comme dit Hippocrate, qu'elle s'accorde avec la nature (1). Ce n'est même que par-là qu'on peut perfectionner la Médecine; mais je doute qu'on puisse y réussir par des hypotheses chimériques & par la charlatanerie. Veut-on exceller dans cet Art, que l'on étudie les An-

(1) *De Vict. Acut. Sect. 10. Liv. VI. Edit. Linden.*

ciens & ce que les Modernes ont écrit ſur l'œconomie animale. Quelques-uns font leur chemin avec moins de peine. La faveur d'un Grand, ou, ce qui vaut infiniment mieux, d'une Maîtreſſe, l'attachement à une cabale, un magnifique équipage, beaucoup de hardieſſe & peu de ſçavoir font tout le mérite de quelques Médecins, à la honte de la profeſſion & au grand détriment de la Société.

Celſe paſſe avec raiſon pour l'Hippocrate des Latins ; car outre que ſes écrits ne ſont qu'un Recueil des paſſages de ce grand homme, il le ſuit pas à pas dans la pratique. Il joint à beaucoup d'élégance une grande connoiſſance de la Médecine & de la Chirurgie.

Perſonne n'a ſuivi Hippocrate de plus près qu'Aretée de Cap-

padoce (2) : il emprunte jusqu'à ses termes & à son stile. Il est admirable dans ses descriptions & extrêmement judicieux dans sa pratique.

(2) Il est étonnant que personne n'ait parlé d'Arêtée avant Aëtius qui vivoit dans le cinquiéme siécle. Il est vrai qu'il est nommé dans un Ouvrage qui court sous le nom de Dioscoride (*Euporista*) mais bien des gens le croient supposé. Ni Galien, ni Cælius Aurelianus, ni Oribase n'en disent mot, quoiqu'il n'oublient aucun des Médecins qui se sont distingués de leur tems. Il paroît cependant qu'Arétée n'étoit pas moins versé dans la pratique que dans la lecture des bons Auteurs de l'Antiquité. Il affecte un stile extraordinaire, il employe plusieurs mots inusités & un grand nombre d'expressions propres à Homere & à Hippocrate, usant partout de la Dialecte ionique qui étoit inusitée de son tems ; car n'en déplaise à Vossius, cet Auteur paroît n'avoir écrit qu'après le siécle de Néron. Toutes ces choses suffisoient pour le rendre célébre, surtout s'il exerçoit la Médecine à Rome ou aux environs, comme il y a lieu de le croire, vû qu'il prescrit les vins de son territoire à ses Malades, entr'autres ceux de Falerne, de Fundi, &c.

Ajoutez à cela que Galien & Aëtius rapportent plusieurs passages d'Archigenes qui

Galien eſt le meilleur Commentateur que nous ayons ſur Hippocrate, & je ne ſçaurois trop en recommander la lecture. Il contient une infinité d'obſervations utiles ſur toutes les parties de la Médecine, & il eſt le premier qui ait étudié le pouls; mais mal-

ſont abſolument les mêmes pour le ſens, la doctrine, la méthode & le ſtile de ceux que l'on trouve dans Aretée, à cette ſeule différence près qu'il leur donne une tournure ionique. Ils preſcrivent tous deux des remédes dont aucun Auteur n'a parlé, ſurtout l'uſage externe des Cantharides, ce que l'on ne trouve dans aucun Auteur antérieur, à l'exception de Celſe.

Archigenes a-t-il copié Aretée, ou bien celui-ci le premier?

On ſçait qu'Archigenes exerça la Médecine à Rome avec beaucoup d'applaudiſſement, & en effet Juvenal, Galien, Cælius, Oribaſe Aëtius, &c. nous le dépeignent comme un très-bon Médecin& comme un Excellent Auteur. Il eſt vrai que Galien le critique en pluſieurs endroits; mais on ne voit pas qu'il l'accuſe de plagiat. Au contraire, il n'eſt fait mention d'Aretée que dans Aëtius & Paul Eginete; il y a plus, il n'en eſt pas même

heureusement il est trop attaché aux Péripatéticiens & trop diffus dans ce qu'il dit. Rien ne seroit plus utile qu'un bon abrégé de ses Ouvrages; mais il faudroit le faire avec jugement.

Cælius Aurélianus seroit un Auteur inestimable s'il avoit égalé le

parlé dans la Bibliothéque de Photius. Cela est étrange & donneroit lieu de croire qu'Aretée avoit copié Archigenes, & que pour mieux cacher son jeu, il avoit employé le stile d'Hippocrate & la Dialecte ionique. Peut être Aretée a-t-il fait à l'égard d'Archigenes ce que Cælius Aurelianus fit quelque tems après à l'égard de Soranus: mais si cela est, on peut dire qu'il a beaucoup mieux réussi à mettre Archigenes en Grec que Cælius n'a réussi à mettre Soranus en Latin. Cette supposition une fois admise, il n'est pas étonnant qu'Aretée recommande à ses Malades les vins de Rome, quoiqu'il ait exercé la Médecine & composé ses Ouvrages en Cappadoce. Ce sont-là mes conjectures. Mais quoi qu'il en soit on ne peut disconvenir que les écrits d'Aretée ne renferment une description très-exacte des maladies, & une méthode très convenable pour les guérir, de sorte qu'il est fâcheux qu'ils ne nous soient pas parvenus entiers.

ſtile de Celſe. C'eſt lui qui nous a fait connoître la doctrine des Méthodiques particuliérement celle du judicieux Soranus, auſſi-bien que les ſentimens des Anciens ſur une infinité de maladies que nous aurions entiérement ignorées. Il eſt plein de barbariſmes, mais rien n'eſt plus exact que ſes deſcriptions.

Alexandre de Tralles eſt encore un Auteur qu'on ne peut trop lire. Il ſuit à la vérité Hippocrate & Galien qu'il qualifie de *Divins* ; mais il eſt plein d'une infinité de remarques utiles, & contient un grand nombre de remédes qu'il applique avec beaucoup de jugement. Sa façon d'écrire eſt extrêmement exacte & réguliee.

Ces Eſſais ſont moins une diſſertation particuliere & méthodi-

que des maladies dont je traite ; qu'un Recueil d'Obſervations relatives à leur cure. J'ai tenu cette conduite pour ne point groſſir inutilement mon Ouvrage.

Les Recettes n'y ſont pas fort nombreuſes; car, comme dit Hippocrate, celui qui connoît une maladie; connoît bien-tôt le moyen de la guérir. Dès qu'un Médecin connoît les cas qui exigent des remédes irritans ou ſédatifs, laxatifs ou aſtringens, atténuans ou incraſſans, il trouve bien-tôt parmi l'amas des drogues que fournit la nature de quoi ſatisfaire à l'indication. Il doit s'attacher aux plus efficaces, & rejetter toutes celles dont la plupart ſe ſervent avec plus de paſſion que de diſcernement. En agiſſant ainſi, il connoîtra bien-tôt leurs vertus & leurs effets & diſtinguera

ſans peine les ſymptômes de la maladie de ceux qu'occaſionnent les remédes, ce qui eſt extrêmement important dans pluſieurs cas. J'ai vû des Médecins employer un ſi grand nombre de drogues dans leurs Recettes, qu'Appollon lui-même eut eu peine à deviner leur intention. Il faut pourtant convenir qu'il y a des cas qui exigent un certain contraſte & un certain dégré de combinaiſon dans les remédes.

Les formules ou Recettes en général ne ſont pas d'une fort grande utilité. Il y a des Malades ſur qui vingt ou trente grains de Rhubarbe produiſent autant d'effet que le double de Jalap ſur d'autres. La connoiſſance du tempérament & du régime des ſujets n'eſt pas moins néceſſaire dans les ordonnances que dans les Mala-

dies. Une perſonne ſobre & modérée, qui a coutume de vivre de laitage, d'eau & d'herbages, ne ſçauroit ſupporter les médicamens qui échauffent, non plus que les eaux & les eſprits composés; ceux qui uſent de ragouts & de liqueurs fortes s'en accommodent beaucoup mieux. On ne ſçauroit donc être trop circonſpect dans l'uſage des remédes & des alimens que l'on preſcrit aux Malades, & il y a des cas où les choſes que l'on employe par grains & par ſcrupules produiſent le même effet que celles que l'on prodigue à pleine main. Hippocrate & les autres Médecins de l'Antiquité n'étoient pas moins ſcrupuleux à cet égard qu'à celui du régime, & les jeunes Praticiens ne peuvent mieux faire que de les prendre pour modéles. Quant à ceux qui ne veu-

lent ni lire ni raiſonner, mais s'en tenir à la routine, je les renvoye au ſixiéme Commandement.





TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *Des Fiévres simples.* pag. 1
CHAP. II. *Des Fiévres intermittentes.* 21
CHAP. III. *De l'état des solides.* 32
CHAP. IV. *De l'état des fluides.* 42
CHAP. V. *De la dissolution & de la putréfaction du sang.* 49
CHAP. VI. *De la différence qu'il y a entre la Fiévre lente nerveuse & la Fiévre maligne putride.* 85

Chap. VII. *De la Fiévre lente nerveuſe.* 88

Chap. VIII. *Des Fiévres putrides, malignes & pétéchiales.* 111

Eſſai ſur la petite Vérole. 153

Diſſertation ſur les Pleuréſies & les Péripneumonies.

Chap. I. *Du pouvoir qu'ont les vents & les ſaiſons d'exciter des maladies.* 205

Chap. II. *De la Péripneumonie & Pleuropneumonie.* 214

Chap. III. *De la fauſſe Péripneumonie.* 268

Chap. IV. *Des Pleuréſies.* 284

Appendix *contenant une Méthode pour garantir les Mariniers des*

maladies, dans les voyages de long cours. 323

ESSAI *sur la maniere d'élever & de nourrir les Enfans, depuis leur naissance jusqu'à l'âge de trois ans.* 315

DISSERTATION *sur les maladies des Enfans.* 365

DISSERTATION *sur les maux de gorge.* 428

Fin de la Table.

ESSAI



ESSAI SUR LES FIÉVRES, ET LEURS DIFFÉRENTES ESPECES.

CHAPITRE PREMIER.

Des Fiévres simples.

BOERHAAVE commence ses Aphorismes par les maladies de la Fibre simple; & en effet, le seul moyen de s'instruire d'une Science est de commencer par ses principes; car on comprend plus aisément ce qui est simple, que ce qui est composé: la méthode & la clarté sont les suites naturelles de ce procédé.

Ayant donc à examiner la nature des Fiévres, il me paroît à propos de commencer par la plus ſimple. Suppoſons d'abord une perſonne en parfaite ſanté, tant à l'égard des ſolides qu'à l'égard des fluides, laquelle faſſe un violent exercice en courant, ou de telle autre maniere que ce ſoit. Un pareil exercice, ſi elle le continue long-tems, augmentera conſidérablement la vîteſſe, le choc & la chaleur du ſang, & produira la Fiévre, qui n'eſt autre qu'une chaleur ſurnaturelle. Voilà donc une Fiévre ſimple produite par l'action & la réaction des ſolides & des fluides, laquelle ceſſe dès que le mouvement ou l'exercice qui la cauſoit vient à ceſſer.

Suppoſons une autre perſonne également en ſanté, dont la tranſpiration ait été conſidérablement arrêtée par la froideur & l'humidité de l'air; les humeurs augmenteront, la nature redoublera ſes efforts pour s'en débarraſſer, & pour lever les obſtructions, d'où il réſultera une Fiévre, qui céde ſouvent à la chaleur du lit, & à tout ce qui ſeconde les efforts de la nature.

Une troiſiéme enfin qui ſe porte auſſi-bien que les deux premieres, ſe gorge

de vin ou d'autres liqueurs ſpiritueuſes, leſquelles augmentant la quantité des humeurs, auſſi-bien que le mouvement du ſang par leur qualité irritante, occaſionnent une Fiévre que l'on guérit par l'abſtinence.

Dans ces cas, on n'a qu'une ſimple Fiévre éphémere qui ceſſe en peu de tems; mais s'il arrive dans le premier que le ſang ſoit violemment agité & raréfié, & qu'à raiſon de l'accélération de ſon mouvement, & de la dilatation des vaiſſeaux, quelques-uns de ſes globules rouges viennent à paſſer dans les arteres lymphatiques, il en réſultera bientôt une obſtruction inflammatoire, laquelle ſe manifeſte à l'extérieur lorſque les globules rouges s'inſinuent dans les vaiſſeaux lymphatiques de la conjonctive. Que ſi avec cela la vîteſſe & la chaleur du ſang augmentent au point de diſſiper ſes parties les plus ténues, le reſtant s'épaiſſira, ne pourra plus paſſer dans les vaiſſeaux capillaires, & la lymphe ſe convertira en une eſpéce de gelée, car une chaleur égale à celle de la Fiévre ordinaire coagule la féroſité du ſang, & la conſiſtance de cette gelée eſt proportionnée à la violence & à la

durée de la chaleur. Je dis donc que dans ce cas, la ſimple accélération du mouvement du ſang cauſera une Fiévre inflammatoire d'une plus longue durée, & d'une plus fâcheuſe conſéquence. Si l'inflammation ſe jette ſur les poumons, on aura une péripneumonie ; ſi elle s'empare de la plévre, une pleuréſie ; & ſi elle ſe fixe dans le cerveau, ou dans ſes membranes, une phrénéſie. Ces maladies ſont infiniment plus violentes lorſque le ſang venant à augmenter de mouvement, trouve de la force dans les fibres, & qu'il eſt lui-même abondant & épais.

Si dans le ſecond cas, l'obſtruction des pores & de la tranſpiration eſt conſidérable, les fibres fortes & tendues, le ſang abondant & épais, il en réſultera une Fiévre de même eſpèce.

Dans le troiſiéme, ſi les fibres étant tendues, le ſang abondant & épais, on boit une grande quantité de vin ou d'autres liqueurs fortes, le volume & la viteſſe du ſang peuvent augmenter au point de cauſer une Fiévre aiguë très-dangereuſe, comme ne l'éprouvent que trop ſouvent les perſonnes yvres.

Puis donc qu'une des cauſes précédentes ſuffit pour occaſionner une fiévre, il

s'ensuit qu'étant réunies elles doivent en causer une beaucoup plus violente : par exemple, si l'on s'expose subitement au froid après un violent exercice, de maniere que la sueur & la transpiration soient interceptées, il surviendra une Fiévre inflammatoire, dont la violence sera proportionnée à la quantité des liqueurs fortes qu'on aura bu. On observera en passant que rien ne prévient plus efficacement les mauvais effets de l'yvresse, que de se tenir chaudement dans un lit, & cuver le vin qu'on a bu.

Les causes prochaines de ces Fiévres étant ainsi connues, la méthode de les guérir l'est aussi ; elle se réduit à diminuer le plutôt qu'il est possible la vîtesse, le volume, & l'acrimonie du sang : rien n'est meilleur pour cet effet que la saignée, parce qu'elle diminue la quantité des globules rouges aussi-bien que la force qui les met en mouvement. En saignant le Malade jusqu'à défaillance, comme Galien & quelques-autres le pratiquoient dans les Fiévres inflammatoires, on appaise bientôt l'agitation du sang.

La saignée est donc le premier remède

qu'on doit employer dans la cure des Fiévres qui naissent de la trop grande quantité & de la trop forte agitation du sang, & plus on la différe, plus le sang acquiert de l'acrimonie & de la viscosité par la dissipation de ses parties les plus ténues, par la condensation de ses globules rouges, & par la chaleur qu'acquiert sa lymphe, chaleur qui la convertit en une espéce de gelée. Les sels & les huiles animales acquerant une acrimonie proportionnée à la violence & à la durée de la chaleur, la masse entiere se corrompt à la fin, & ne peut plus servir aux usages ausquels la nature l'a destinée. Ajoutez à cela que les obstructions qui se forment dans les extrémités des vaisseaux sanguins, ou dans les origines des arteres lymphatiques, augmentent à proportion de la rapidité avec laquelle le sang circule, de sorte qu'il n'est plus tems de recourir à la saignée dans les périodes suivantes de la Fiévre, l'obstruction étant si forte & la viscosité des humeurs si grande, qu'elle élude la force des atténuans & des délayans.

En général, la quantité du sang que l'on tire doit être proportionnée à la force du malade, aussi-bien qu'à celle de

ſon pouls, à la violence de ſa Fiévre, à la chaleur & à la violence des ſymptômes; je veux dire, la douleur, la difficulté de reſpirer, &c. On doit auſſi avoir égard à la corpulence du ſujet; car il eſt certain, en ſuppoſant toutes choſes égales d'ailleurs, qu'un homme fort & replet eſt en état de perdre plus de ſang qu'un autre qui l'eſt moins : il vaut mieux cependant pécher par défaut que par excès, vû la facilité que l'on trouve à réitérer l'opération toutefois & quantes il le faut. Suppoſé que la douleur, la chaleur & la difficulté de reſpirer ne diminuent point après la premiere ſaignée, on doit en faire une ſeconde.

J'avertirai ici le jeune Médecin de ne point s'arrêter à l'oppreſſion du pouls, vû qu'elle n'eſt ſouvent cauſée que par la pléthore; & une preuve de cela eſt, que les battemens de l'artere augmentent dans ces ſortes de cas après la ſaignée, comme l'expérience journaliere le prouve. S'il avoit quelque doute là-deſſus, il n'a qu'à appliquer le doigt ſur le pouls de l'autre bras pendant que la veine eſt ouverte; s'il le trouve foible & intermittent, il doit faire fermer la

veine, comme au contraire il doit la laiſſer ouverte s'il le trouve fort & plein, le malade s'en trouvera mieux. On trouve des perſonnes qui tombent en défaillance toutes les fois qu'on les ſaigne, & cela à cauſe que leurs fibres n'ont ni aſſez de force, ni aſſez d'élaſticité pour contracter les vaiſſeaux à meſure qu'ils ſe vuident. Le moyen de prévenir cet accident eſt de les ſaigner couchées, & de fermer de tems en tems l'ouverture. Quoique ces ſortes de perſonnes ayent les fibres & les vaiſſeaux extrêmement lâches, elles ne laiſſent pas d'être pléthoriques, & comme telles, d'avoir beſoin de la ſaignée, ſur-tout lorſque le volume des humeurs commence à ſurmonter la force élaſtique du cœur, ainſi qu'il arrive dans les cas où le pouls eſt foible.

La ſaignée diminue non-ſeulement le volume & la vîteſſe du ſang, elle le met en état de recevoir les liqueurs délayante qu'on met en uſage. Ces ſortes de remédes ſont abſolument néceſſaires dans les Fiévres ardentes & inflammatoires, parce que le ſang ſe trouve extrêmement épaiſſi par la diſſipation de ſes parties les plus ténues, & que la lymphe qui reſte ſe convertit en une eſpéce de coagulum,

à cauſe de la violence & de la continuation de la chaleur. Les liqueurs rafraîchiſſantes, ténues & délayantes, deviennent donc abſolument néceſſaires pour réparer la diſſipation de la lymphe & de la ſéroſité, & pour entretenir la maſſe entiére dans une fluidité convenable. Ces liqueurs en général doivent être aceſcentes, & quelque peu ſavonneuſes; aceſcentes, pour raffraîchir & prévenir l'augmentation de l'acrimonie alcaleſcente des humeurs qui augmente de plus en plus par la rapidité & la chaleur du ſang: (car les ſels animaux s'exhaltent conſidérablement & deviennent corroſifs en conſéquence de la chaleur fébrile, de même que les huiles animales deviennent à la fin rances & corroſives; les huiles & les beurres les plus doux acquierent une qualité cauſtique ſur le feu;) ſavoneuſes, pour diſſoudre la viſcoſité des humeurs & faciliter leur mêlange, en uniſſant intimément les ſels, les ſoufres & les eaux avec le ſang. J'ai ſouvent vû des Malades attaqués de Fiévres aiguës rendre l'eau comme ils l'avoient priſe, ce qui eſt, pour le dire en paſſant, un très-dangereux ſymptôme. L'eau ne ſçauroit ſe mêler avec les

liqueurs oléagineuſes, & il n'eſt pas étonnant qu'après que la ſéroſité du ſang a été coagulée par la chaleur, & que ſes parties oléagineuſes ont augmenté par la fonte de la graiſſe contenue dans la membrane adipeuſe; il n'eſt pas étonnant, dis-je, que l'eau ne ſe mêle point avec le ſang, & perdre ſa vertu délayante. Il eſt donc néceſſaire d'y joindre quelque choſe de ſavonneux, par exemple, du ſucre, ou du rob de fruit, tels que les groſeilles, les framboiſes, les ceriſes, &c. Le jus de limon ou d'orange mêlé avec un peu de ſucre, & délayé dans une quantité d'eau convenable, forme une boiſſon extrémément agreable, & tient lieu d'un délayant acide & ſavoneux.

Si les délayans ſont utiles pour les humeurs du corps, ils ne le ſont pas moins pour relâcher les fibres & les vaiſſeaux, ſur-tout lorſqu'on les boit dans un degré de chaleur convenable. La tenſion exceſſive des fibres eſt ordinairement la ſuite de l'agitation, de la chaleur & de la denſité du ſang, qui accompagne, ou plutôt qui conſtitue l'eſſence des Fiévres inflammatoires. Perſonne n'ignore l'effet des bains tiédes ſur les

parties extérieures du corps ; pourquoi les délayans pris intérieurement ne produiroient-ils point un effet analogue ? Ils diminuent la viscosité, la rapidité & la chaleur du sang, ce qui est extrémement utile dans la cure des Fiévres ardentes & inflammatoires ; ajoutez à cela qu'en rendant les humeurs plus fluides, & en débouchant les vaisseaux capillaires, ils levent les obstructions & facilitent la transpiration ; car il est bon de sçavoir, que toutes les fois que l'usage des liqueurs rafraîchissantes & humectantes est suivi d'une sueur générale & modérée, il survient une crise qui emporte la Fiévre. Je dis une sueur modérée, car celles qui sont trop copieuses ne valent rien au commencement des Fiévres, vû qu'elle dissipent les parties les plus subtiles du sang & épaississent le reste, ce qui cause des obstructions. Je me suis toujours apperçu qu'elles étoient funestes au commencement des pleurésies, des péripneumonies, & dans la petite vérole, & l'on peut en dire autant des évacuations qui se font par les selles & les urines.

De tous les moyens dont on se sert pour provoquer la sueur au commence-

ment des Fiévres, le plus pernicieux eſt de donner au Malade des remédes chauds, volatils & alexipharmaques, de le tenir dans un lieu chaud, & de le ſurcharger de hardes; car on augmente par là la chaleur du ſang, qui n'eſt déja que trop forte, & l'on verſer de l'huile au feu. Je dis plus, ces moyens, loin de provoquer la ſueur, l'empêchent ſouvent en accélerant le mouvemnt du ſang, & retardant par-là les ſécrétions naturelles. Tout le monde ſçait que plus la Fiévre eſt forte moins les excrétions par les ſueurs, les urines & la ſalive ſont abondantes.

De-là vient encore que les véſicatoires qui jettent un ſel âcre dans le ſang & qui irritent les fibres, ne valent rient au commencement des maladies, ſur-tout des fiévres ardentes & inflammatoires. Cependant combien voit-on de Médecins, qui après avoir ſaigné copieuſement leurs Malades, leur appliquent les véſicatoires, & leur donnent auſſitôt des alexipharmaques chauds en forme de bols, des cordiaux, &c.? Une pareille conduite revient au même que ſi après avoir éteint une partie d'un incendie, on entreprenoit d'éteindre le reſte

en jettant dessus de la poudre à canon, ou de l'esprit de vin, ou, pour user d'une autre comparaison, que si l'on vouloit appaiser un cheval fougueux en se servant du fouet ou de l'éperon. C'est là justement le cas de ceux qui se servent des vésicatoires, lorsque l'élasticité des vaisseaux est trop forte, & le mouvement des fluides trop rapide.

Après la saignée, rien n'est meilleur dans la cure des Fiévres aiguës, lors même qu'elles ne sont que commencer, que les clysteres rafraîchissans, émolliens & laxatifs; ils procurent l'évacuation des excrémens qui séjournent dans les intestins, & des matiéres âcres & bilieuses qui passeroient sans cela, du moins en partie, dans la masse du sang. Ce ne sont pas là les seuls avantages qu'ils procurent; ils servent à échauffer & à relâcher les parties contenues dans le bas-ventre, ils déchargent la tête & les visceres, & facilitent l'évacuation des urines.

Les purgatifs sont aussi fort utiles pour balayer les intestins & donner cours aux matiéres qui les surchargent, pourvû qu'ils n'ayent rien de violent. Les meilleurs sont ceux qui agissent sur

les premieres voies, comme la manne, la crême de tartre, le ſel cathartique de Glauber, la rhubarbe, les tamarins, &c. Je mets au nombre des purgatifs violens les teintures & pilules aloëtiques, & autres remédes ſemblables. Toute évacuation exceſſive a cela de mauvais, qu'elle diminue la partie lymphatique du ſang, & épaiſſit le reſte. Lorſqu'on appréhende une pareille évacuation, on peut la prévenir avec une doſe de rhubarbe, & enſuite avec quelque peu de l'éſpece de ſcordium, avec un anodin compoſé de diacodium, ou autre choſe ſemblable.

On peut dire en général, qu'il ſuffit pour la cure des Fiévres inflammatoires d'évacuer à propos, de délayer & de rafraîchir, avec quelques remédes nitreux & avec les ſucs ſavonneux & acides des végétaux ; car outre qu'ils entretiennent la fluidité du ſang, ils l'empêchent encore de ſe corrompre. En les donnant en abondance, on ne fait que ſatisfaire la nature qui les demande avec empreſſement, peut-on ſe tromper en la prenant pour guide ? Elle rejette à la vérité les alimens ſolides dans les Fiévres, mais elle eſt avide de boiſſon, & c'eſt un

fort mauvais symptôme lorsqu'elle s'en passe avant que la Fiévre ait considérablement diminué.

Supposé donc qu'un Malade soit attaqué d'une Fiévre inflammatoire pour quelqu'une des causes susdites, tandis que ses humeurs ont de l'acrimonie, elle sera des plus violentes, parce que les sels acrimonieux, semblables à autant d'aiguillons, accelereront le mouvement du sang, & hâteront sa putrefaction. Il faut donc employer des délayans pour dissoudre & emporter ces sels (car il n'y a que l'eau qui puisse les dissoudre) aussi-bien que des remédes contraires à cette acrimonie. Ces délayans doivent avoir aussi une qualité savoneuse, pour les raisons susdites; surtout lorsque les parties oléagineuses du sang augmentent considérablement par la faute de la graisse que la chaleur occasionne. Cette augmentation est souvent considérable dans les personnes chargées de graisse, & comme leur acrimonie devient de plus en plus considérable, elles ont besoin de quelque intermede savoneux, pour pouvoir s'unir avec les parties aqueuses; autrement elles causent des obstructions fu-

neſtes; & acquierent une acrimonie à laquelle il eſt impoſſible de remédier.

Quant à la maniere dont ce délayement doit ſe faire, je ſuis d'avis qu'on laiſſe boire le malade autant qu'il en aura envie, mais peu à la fois, pour ne point ſurcharger ſon eſtomac, ce qui ne manqueroit pas de lui cauſer des nauſées, des indigeſtions, des vents, des tranchées, & ſur le ſoir un vomiſſement ou une diarrhée.

La coutume qu'avoit Aſclépiade d'interdire toute ſorte de boiſſon à ſes malades durant les trois premiers jours de la Fiévre, eſt des plus monſtrueuſes, & entierement oppoſée à la maxime qu'il établit de guérir *tutò*, *celeriter* & *jucondè*, puiſqu'au rapport de Celſe, dont je rapporte les propres termes, *convellebat vires ægri luce, vigilia, ſiti ingenti, ſic ut ne os quidem primis diebus elui ſineret. Celſ. Lib. 3. Cap. 4.* Je ſuis très-aſſuré qu'il ne tenoit cette méthode, ni d'Hyppocrate, ni de la nature, ni de l'expérience : mais eſt-il étonant qu'un homme, qui de Déclamateur étoit devenu Médecin, ait pris une route entierement oppoſée à celle de ſes Confreres, pour ſe faire un nom dans le

monde ? Il n'a fait en cela que ce que nos Charlatans font encore, & ils n'agiront jamais autrement tant qu'il y aura des fous dans le monde.

La meilleure maniere, selon moi, de délayer les humeurs, est de boire peu & souvent; parce que les vaisseaux absorbans, qui aboutissent de la bouche à l'estomac, reçoivent par ce moyen une plus grande quantité de liqueurs, que si on l'avaloit tout à la fois; à quoi l'on peut ajoûter, qu'en avalant ainsi la liqueur à différentes reprises, l'estomac, & les intestins, l'envoyent plus aisément dans les veines lactées & mésaraïques.

On peut encore hâter le délayement des liqueurs & le relâchement des vaisseaux à l'aide des fomentations émollientes, des bains chauds, des clysteres rafraîchissans & lenitifs, &c. Rien encore n'est meilleur dans les Fiévres inflammatoires, ainsi que je l'ai éprouvé moi-même, que de se baigner les bras; les mains, les jambes, les pieds, & même les hypocondres; mais il faut que la chaleur du bain n'excéde point celle du corps, & c'est ce que l'on connoîtra par le moyen d'un Thermometre. Cette mé-

thode humecte non-seulement le sang, elle leve encore les obstructions & relâche les fibres. Elle est surtout utile aux personnes d'un température sec. Les peaux & les vessies des animaux ne laissent point sortir l'eau lorsqu'elles sont séches, mais elles ne sont pas plutôt humectées qu'elles lui donnent passage à travers leurs pores. L'usage fréquent des liqueurs émollientes est en même tems une espéce de fomentation pour les visceres & premieres voyes, & devient extrêmement salutaire, surtout dans les inflammations des poumons, de la plévre, &c. Les Anciens n'employoient presqu'autre chose dans les Fiévres que des délayans aqueux, tels que la ptisane d'orge, l'hydromel, l'oxymel, ausquels ils joignoient les fomentations & les lavemens.

Comme le trop grand mouvement des humeurs occasionne la Fiévre, il s'ensuit que tout ce qui augmente le mouvement du sang doit la rendre plus violente, & parconséquent que la violence de la Fiévre est en raison composée des forces motrices, qui ne sont autres, que des fibres fortes & tendues, un sang abondant & épais, chargé d'une grande

quantité de ſels âcres, qui rendent les contractions du cœur & des artères plus fortes & plus fréquentes. L'uſage exceſſif des épiceries donne la Fiévre à ceux qui ſe portent le mieux.

Au contraire, plus les fibres ſont foibles & lâches, & le ſang appauvri, moins la Fiévre eſt violente. C'eſt ce dont nous avons un exemple dans les Fiévres lentes ou nerveuſes, leſquelles ſont occaſionnées par des alimens foibles, aqueux & mal ſains, par la crudité des fruits, par des tems pluvieux, chauds & humides, & par une triſteſſe opiniâtre. Ces cauſes en épaiſſiſſant les humeurs, deviennent à la vérité la cauſe prochaine de la Fiévre; mais elle n'eſt point inflammatoire, & n'a point ſon ſiége dans les globules rouges du ſang, mais dans les vaiſſeaux ſereux & lymphatiques qu'elle obſtrue. Ce mauvais état du ſang empêche la génération des eſprits animaux, trouble leur ſécrétion & leur diſtribution; & de-là naiſſent les ſymptômes nerveux dont la Fiévre tire ſon nom. Les obſtructions ſont cependant cauſe que la lymphe qui croupit, acquiert de plus en plus de l'acrimonie, & qu'il ſurvient une Fiévre plus

ou moins violente, que l'on connoît à l'agitation du pouls, à l'irrégularité de la chaleur, au frisson, &c. Toutes les humeurs du corps acquiérent une acrimonie proportionnée à leur séjour, les jambes s'neflent & s'enflamment quoiqu'elles fussent d'abord froides comme un marbre, & les humeurs acquiérent à la fin une acreté qui est suivie d'érésipeles, d'excoriations, d'ulcères, &c. surtout à la fin des hydropisies.

Comme donc ces Fiévres paroissent avoir leur siége dans les plus petits vaisseaux, ou dans les artères sereuses & lymphatiques, & même dans les origines des nerfs, qu'elles sont toujours accompagnées du relâchement & de l'engourdissement des nerfs & des fibres, & que les obstructions sont éloignés de la route du sang; il n'est pas étonnant qu'elles résistent aux remédes, & qu'elles durent plus long-tems que celles qui ont leur siége dans les vaisseaux sanguins. On remarquera de plus, que les nerfs & les fibres sont long-tems à reprendre leur ton ordinaire; aussi voit-on que cette espéce de Fiévre est plus long-tems à se former, & plus long-tems à cesser que la Fiévre inflammatoire ordinaire.

Comme ces deux eſpéces de Fiévres naiſſent de cauſes diamétralement oppoſées, elles ont auſſi des ſymptômes & des effets differens. C'eſt ce que nous allons éclaircir par l'examen de la Fiévre intermittente, qui tient le milieu entre l'une & l'autre.

CHAPITRE II

Des Fiévres Intermittentes.

LEs Fiévres ſont ordinairement cauſées par un air épais qui s'éleve des terreins marécageux & humides, par des froids, des pluyes & des brouillards continus; auſſi remarque-t-on qu'elles ſont endémiques dans les lieux bas & marécageux, & épidémiques dans les tems dont on vient de parler. Une pareille conſtitution de l'air relâche les fibres, empêche la tranſpiration, épaiſſit le ſang, & cauſe des obſtructions & des ſtagnations dans les extrêmités des artères ſanguines, comme cela paroît par la froideur, la couleur pâle & livide des doigts, des ongles, des lé-

vres, &c. laquelle précéde immédiatement le frisson. Le sang se retire dans le cœur, la nature employe tous ses efforts pour lever les obstructions, si bien qu'au premier accès de chaleur, elles s'en vont par les sueurs & les urines. Ceux qui se baignent dans l'eau froide sont saisis d'une espéce d'accès fiévreux accompagné de pâleur, de froid, de frisson, d'une stagnation du sang dans les artères cutanées & de sa répulsion vers le cœur; mais ils ne sont pas plutôt hors de l'eau, que le cœur, les artères, &c. surmontent la résistance qu'occasionnoit la contraction, & font revivre la chaleur dans le corps. Mais si le sujet est foible, l'eau extrêmement froide, & qu'il reste long-tems dedans, il peut mourir dans le bain, de même qu'un Malade dans le frisson, comme cela est assez ordinaire, le cœur n'étant point en état de surmonter la résistance.

Lorsque les fibres sont fortes, la viscosité & l'obstruction légeres, le paroxisme céde aisément à cet effort de la nature; mais si la viscosité & les obstructions sont considérables, les fibres fortes & tendues, la Fiévre augmente dans l'accès de chaleur, & se change lorsqu'on

la traite mal, en une Fiévre aiguë. On remarquera qu'il y a certains tempéramens dans lesquels les Fiévres épidémiques ont apparence de Fiévres ardentes, & dégénerent ensuite en Fiévres quotidiennes ou tierces; il arrive même souvent qu'une Fiévre quotidienne ou tierce, lorsqu'on donne au Malade des substances chaudes, comme des esprits volatils, de l'eau de vie, du poivre, &c. dégénere en une Fiévre inflammatoire, accompagnée d'une phrénésie, d'une pleurésie ou d'une peripneumonie; si bien que l'état des solides & des fluides dans quelques espéces de Fiévres ne differe pas beaucoup de celui où ils se trouvent dans les Fiévres inflammatoires. Je me souviens que la Fiévre catharreuse qui régna en Europe dans le printems de 1743, sous le nom *d'influence*, dégénera souvent en pleurésie ou péripneumonie, & au bout de deux ou trois jours en une Fiévre Quotidienne ou Tierce, la différence des tempéramens altérant ainsi la face & la nature de la maladie.

Les Fiévres Quotidiennes, de même que les Fiévres Tierces & demi-Tierces, régnent quelquefois en même tems que

les pleuréſies & les peripneumonies épidémiques, ainſi que cela eſt arrivé en 1744 (1), la froideur de la ſaiſon reſſerrant les fibres & épaiſſiſſant le ſang de certains ſujets au point de cauſer ces Fiévres inflammatoires, lorſqu'ils viennent à ſe refroidir ou à eſſuyer quelque autre accident, au lieu que dans ceux dont le ſyſtême des nerfs & des fibres eſt plus lâche & plus foible, & les humeurs plus aqueuſes, elle augmente la force des vaiſſeaux, & échauffe le ſang au point de prévenir le défaut de tranſpiration, & l'épaiſſiſſemeut des fluides par les accès réitérés d'une Fiévre Intermittente réguliere. On voit ſouvent des perſonnes dont les eſprits ſont épuiſés, & le tempéramment bilieux, être attaquées de la Fiévre pour avoir uſé de médicamens chauds, & cet accident tourne à leur avantage lorſqu'on a ſoin de ſeconder la nature. Le moyen de guérir promptement le Malade eſt de faire enſorte que la Fiévre lente nerveuſe ſe change en une Fiévre intermittente réguliere.

J'ai ſouvent vû régner dans des printems froids & ſecs des pleuréſies, des

(1) *Vide Obſ. noſtr. de aëre & morb. epidem. vol.* 11. *Martio. Aprili, Maio.* 1744.

peripneumonies & des rhumatiſmes inflammatoires, qui ont été ſuivies l'été ſuivant d'un grand nombre de Fiévres intermittentes, la chaleur diminuant la roideur des fibres, auſſi bien que la denſité & la viſcoſité du ſang. Si la réunion des ſolides eût continué, & que le ſang fût devenu plus gluant & plus épais, le froid, au lieu de cauſer de ſimples Fiévres, eût produit des Fiévres inflammatoires.

Les Fiévres intermittentes régulieres qui ſurviennent dans le printems, détruiſent la viſcoſité morbifique du ſang & deviennent par là extrêmement ſalutaires, en cela ſemblables aux tempêtes qui purifient l'air & diſſipent les brouillards. La vigueur que le corps acquiert au printems, jointe à la chaleur & à la ſechereſſe de l'air, laquelle rarefie & attenue les humeurs, & ouvre les pores, fait que les Fiévres qui ſurviennent dans cette ſaiſon diſparoiſſent à l'approche de l'été. Il y a même apparence que les Fiévres ne ſont ſi fréquentes au printems, qu'à cauſe qu'il met la nature en état d'agir & de ſe débaraſſer des humeurs qui ſe ſont amaſſées dans le corps durant l'hiver. Il eſt certain que

tous les animaux éprouvent dans cette saison une espéce d'orgasme, & il n'est pas jusqu'aux végétaux qui ne reçoivent une nouvelle vigueur, au moyen du mouvement qu'elle communique à leurs sucs.

L'expérience nous apprend (2) que le sang est plus épais & plus gluant dans les Fiévres Quotidiennes que dans les Fiévres Tierces, & dans les Tierces plus que dans les Quartes; si bien qu'en supposant toutes choses égales, il est infiniment plus disposé à s'enflammer dans les premieres que dans les secondes. On remarque même communément que lorsque la Fiévre, de tierce réguliere qu'elle étoit, dégénere en une Fiévre demi-tierce, ou quotidienne, ou anticipe considérablement le tems du paroxisme régulier, elle est aussi-tôt suivie d'une Fiévre intermittente ou continue. C'est là l'effet que produit un régime trop chaud, ou l'usage précipité du Quinquina. L'expérience nous apprend que les Fiévres quotidiennes & les Fiévres double-tierces, qui, pour le dire en passant, sont souvent les

(2) Voyez la Théorie moderne du Docteur Langrish, &c. Chap. 5.

mêmes, ne demandent le Quinquina qu'après qu'on a mis en uſage les potions ſalines, les attenuans & les délayans, & dans quelques cas, la ſaignée, les purgatifs & les vomitifs. Je trouve effectivement qu'il eſt de la prudence, dans ces ſortes de Fiévres intermittentes, de ne jamais donner le Quinquina, ſous quelque forme que ce puiſſe être, qu'après le quatriéme ou cinquiéme accès, & qu'après avoir tiré plus ou moins de ſang aux ſujets diſpoſés à la pléthore. Cette méthode a lieu ſurtout dans les Fiévres qui régnent au printems. On doit encore remarquer que les vomitifs étant ce qu'il y a de plus ſalutaire dans la cure des Fiévres, puiſque la nature elle-même fait tous ſes efforts pour ſe procurer le vomiſſement dans le paroxiſme; on doit pour en aſſurer l'effet, les faire précéder de la ſaignée lorſque le ſujet eſt pléthorique, ſurtout, lorſqu'on le donne durant l'accès. Cette méthode n'eſt pas nouvelle, & Celſe l'a connue. *Cum primum*, dit-il, *aliquis inhorruit, & ex horrore incaluit, dare ei oportet potui tepidam aquam ſubſalſam, & vomere eum cogere.* Lib. III. Cap. 12.

On voit donc qu'il y a certaines Fiévres qui tendent à l'inflammation, & qui demandent des rafraîchissans, des délayans, & souvent même la saignée, & les autres espéces d'évacuations. L'expérience m'a fait connoître la nécessité qu'il y a de joindre le nitre au quinquina durant tout le tems de la cure, & même d'en suspendre quelquefois l'usage un jour ou deux, & de donner au malade du sel d'absinthe dans du jus de limon, avec une infusion de fleurs de camomille & d'écorce d'orange de Seville. S'il arrive que la Fiévre intermittente dégénere en une Fiévre inflammatoire continue, on lui fera reprendre son premier caractere au moyen de la saignée & d'un purgatif rafraîchissant.

Comme quelques Fiévres intermittentes sont disposées à dégénérer en une Fiévre inflammatoire, de même il y en a un plus grand nombre, surtout en Automne qui se changent en des Fiévres remittentes lentes irrégulieres, putrides, ou lentes nerveuses. Il n'est pas rare de voir des Fiévres quotidiennes dégénérer en Fiévres tierces & quartes, & à la fin en une hydropisie, surtout dans certains lieux

& en certains tems. Cela prouve évidemment que les fibres s'affoibliſſent de plus en plus, & que le ſang s'appauvrit & devient aqueux. Les Fiévres tierces même qui ceſſent ſouvent ſans remédes, lorſque la ſaiſon eſt favorable, deviennent ſouvent extrêmement opiniâtres lorſque l'été eſt pluvieux & humide, & reviennent ſouvent après qu'on les a guéries à la plus légere occaſion. C'eſt ce qu'on a particuliérement remarqué dans les années 1734. & 1735 (3), que l'été fut extrêmement froid & humide. J'ai éprouvé dans ces cas, que rien n'eſt meilleur pour prévenir les rechutes, que l'uſage journalier de la viande rôtie & des bains d'eau froide. Il y a de l'apparence que les Fiévres ne ceſſent en hiver qu'en conſéquence du reſſerrement des fibres que le froid occaſionne, & l'on a remarqué qu'elles ſont extrêmement opiniâtres, lorſque cette ſaiſon eſt chaude & humide.

Un uſage inconſidéré de la purgation & de la ſaignée, une nourriture groſſiere & mal-ſaine, rendent ces Fiévres

(3) *Vide Obſ. noſtr. de aëre & morbis epidem. vol. 1.*

irrégulières, opiniâtres & dangereuſes, & les font ſouvent dégénérer en des Fiévres malignes, putrides, ou lentes, ou bien en une hydropiſie, en une jauniſſe, ou en une obſtruction générale des viſceres du bas ventre, & ſouvent en des maladies du genre nerveux. En un mot, tout ce qui détruit le reſſort des fibres & appauvrit le ſang, occaſionne ces ſortes de maladies, ſur-tout lorſque la tranſpiration eſt ſouvent interrompue par le froid, par le défaut d'exercice, par des alimens peſans & groſſiers, tels que le poiſſon, la laituë, le concombre & autres fruits aqueux & inſipides, que l'on ſçait intercepter conſidérablement la tranſpiration.

Ces obſervations prouvent évidemment la néceſſité dont il eſt d'employer un régime chaud, fortifiant & attenuant dans la cure des Fiévres qui affectent les perſonnes dont l'habitude eſt lâche, & le ſang appauvri; ſur-tout lorſque le tems eſt ſale & humide. Le Quinquina, pour bon qu'on le choiſiſſe, devient ſouvent inutile dans ces circonſtances, à moins qu'on n'y joigne des Alexipharmaques convenables, tels que la racine de ſerpentaire, de virginie, la contrayer-

ve, la myrrhe, le camphre, &c. aufquels on peut ajouter les chalibés chauds au bout de quatre ou cinq accès. Ne vous hâtés jamais d'employer le Quinquina ni les chalibés, lorfque le Malade a le vifage pâle, le bas ventre tendu, & qu'il eft conftipé. Il vaut mieux alors commencer par des apéritifs favonneux; compofés avec la rhubarbe, l'aloë, le tartre foluble ou régénéré, que l'on peut joindre dans certains cas, au Quinquina. Il fuit de ce qui précéde, que la Fiévre tierce réguliere tient le milieu entre la Fiévre inflammatoire & la Fiévre lente, nerveufe; que d'un côté, la conftitution des folides & des fluides, peut acquerir une force capable de jetter le fang dans une inflammation continue, & d'un autre, s'affoiblir au point de caufer une Fiévre lente nerveufe, ce qui nous met au fait des caufes & de la cure de ces fortes de Fiévres.

Au refte, comme la Fiévre en général confifte dans un effort que fait la nature pour fe débarraffer de ce qui l'incommode, nous devons la feconder de notre mieux, en ufant des moyens que la raifon & l'expérience nous fuggérent. On doit fur-tout aller bride en main

au commencement, jusqu'à ce qu'on soit au fait de la nature, du degré & de la qualité de la maladie & de la constitution du malade. Pour cet effet, il convient d'examiner avec soin, premierement, l'état des solides, & ensuite celui des fluides, & c'est ce que nous allons faire dans les deux chapitres suivans.

CHAPITRE III.

De l'état des Solides.

LA force du corps & du tempérament, dépend vraisemblablement des premiers principes dont nos corps sont composés, & j'ose même dire que la force ou la foiblesse de leur tissu, influe sur notre santé pour tout le reste de notre vie. Nos fibres ont reçu de la nature, une force & une constitution déterminée, dont elles ne peuvent s'écarter qu'il n'en résulte une maladie. Cet écart peut venir de la mauvaise constitution de nos parens, aussi bien que des fautes que l'on commet à l'égard du régime, de l'exercice, &c. & il mé-

rite une attention particuliére dans la pratique.

La santé consiste dans un juste milieu entre la trop grande tension des fibres & leur trop grande flexibilité. La trop grande tension des fibres épuise trop promptement le suc nourricier, & dégénere en un marasme; comme au contraire le trop grand relâchement des vaisseaux, les fait céder sous le poids des fluides, & occasionne une leucophlegmatie ou une hydropisie. Dans le premier cas les fluides animaux se digérent trop promptement & dans le second, il ne se fait pas une assimilation suffisante des alimens.

Lorsque les vaisseaux ont trop d'élasticité, ils agissent avec force sur les liqueurs qu'ils contiennent, d'où résultent un frottement considérable, une chaleur violente & une dissipation abondante & continue des parties les plus aqueuses & les plus subtiles du sang, ce qui rend ses globules rouges plus nombreux, plus denses, & plus compactes, & les humeurs en général plus gluantes, comme on le remarque dans le sang des personnes qui travaillent beaucoup.

Lorsque cette dissipation excéde les

bornes de la nature elle devient une maladie de tempérament & cause une Fiévre continue qui dégénére en une atrophie & un marasme complet, si tant est, qu'une violente inflammation n'emporte point le malade. Ces sortes de maladies inflammatoires sont fort communes, & ceux dont le sang est gluant & compacte, & les vaisseaux extrêmement tendus, en échappent plus difficilement que ceux qui ont les fibres plus lâches & le sang plus pauvre & plus fluide. L'homme est si malheureux qu'il ne sçauroit jouir d'aucun bonheur complet, & ceux qui se portent le mieux ne sont point à couvert des inconvéniens dont on vient de parler.

Les alimens & les liqueurs farineuses conviennent parfaitement à ces sortes de tempéramens, mais rien ne leur est plus utile que l'usage fréquent des bains demi tiedes, sur-tout lorsque la saison est extrêmement froide & séche. Lorsque ces sortes de personnes sont attaquées de Fiévres inflammatoires, par exemple, de pleuresies, de péripneumonies, &c. je leur fais boire une grande quantité de liqueurs aqueu-

ſes, émollientes & délayantes tiedes, à deſſein de relâcher les parties & les paſſages des poumons, de faciliter la circulation du ſang dans ce viſcere, de hâter l'expectoration & de délayer le ſang le plus qu'il eſt poſſible : je leur applique auſſi des fomentations émollientes & délayantes médiocrement chaudes ſur les pieds, les jambes; les mains, les bras, les hyponcondres & la poitrine; ce qui produit infiniment plus d'effet que tous les remédes dont on a coutume de ſe ſervir.

Les ſujets dont je viens de parler, ſe trouvent très-mal des bains froids, par ce qu'ils augmentent la tenſion des fibres. On remarque communément que ceux qui en font uſage, perdent une partie de leur embonpoint, quoiqu'ils acquierent plus de force & d'activité. Il y a quelques années qu'un Gentilhomme d'un tempérament fort maigre, mais d'un eſprit extrêmement vif, qui faiſoit beaucoup d'exercice, & qui avoit coutume de ſe baigner dans la mer, même dans les tems les plus froids, vint me conſulter ſur ſon indiſpoſition : il dépériſſoit tous les jours à vûe d'œil & étoit extrêmement abbatu. Je com-

pris que l'usage immodéré du bain, avoit occasionné une trop forte tension dans les fibres, & une trop grande évacuation de la lymphe & du fluide nerveux, par la transpiration; & ce qui me le persuada, fut, qu'il prenoit beaucoup de nourriture, & qu'il n'alloit presque point à la selle. Je lui prescrivis des alimens humectans, émolliens & nourrissans; je lui interdit l'usage du bain, & l'envoyai au bout de quelque tems aux eaux de Bath. Ce régime eût tout le succès possible, & il recouvra son embonpoint & sa premiere vigueur. Les bains froids sont extrêmement utiles pour fortifier & resserrer les fibres dans ceux qui les ont trop foibles & trop lâches. Ils produisent de très-bons effets sur les enfans noués & qui manquent de vigueur, & c'est à cet effet que la plûpart de nos bains doivent la réputation qu'ils ont acquise dans les siécles d'ignorance & de superstition.

La doctrine des anciens Méthodiques sur la tension & le relâchement des fibres, peut avoir son utilité dans la pratique, lorsqu'on sçait en faire usage, & qu'on évite les erreurs où ils sont tombés à cet égard. Boerhaave ne les

a point imités & l'on ne peut rien voir de plus judicieux que ses observations sur les maladies qui naissent de ces deux défauts. Il y a une espéce de fibre dont aucun auteur n'a parlé, je veux dire, la fibre *tendre*, ou la délicatesse des solides, qui les rend susceptibles des impressions du plaisir & de la douleur, & cela au point que le plus leger accident suffit pour rompre leur tissu. Tel est le cas des personnes délicates, dans lesquelles la vivacité de l'esprit l'emporte sur la force du tempérament; aussi sont-elles sujettes au crachement de sang, & aux autres espéces d'hémorragies, à la pulmonie, à la consomption.

On vient de voir les mauvais effets qui résultent de la trop grande tension des fibres, & nous allons maitenant examiner ceux qui proviennent de leur relâchement excessif.

Les vaisseaux trop foibles n'agissent point suffisamment sur les fluides qu'ils contiennent, ne broyent, n'atténuent, & n'assimilent point assez les particules du chyle. En effet, le chyle ne sçauroit jamais être bien préparé, lorsque les organes de la digestion sont affoiblis. Lorsque les Vaisseaux ont un ton convena-

ble & agissent avec vigueur sur les sucs nourissiers qu'ils reçoivent de l'estomac, &c. le chyle se mêle parfaitement avec le sang au bout de quelques heures, au lieu que ce mêlange ne se fait que fort tard dans les personnes d'un mauvais tempérament. D'ailleurs dans ces sortes de sujets, le sang ne circule pas avec assez de force, pour entretenir la chaleur vitale, ni pour attenuer les sels, les soufres & les huiles, autant que les besoins de l'animal l'exigent; sans compter que les globules rouges du sang, qui sont le principe de la vie & de la chaleur, n'acquiérent ni la consistance, ni la rotondité nécessaires; d'où naissent des concrétions irréguliéres dans les Vaisseaux, une viscosité dans la sérosité & dans la lymphe, l'épuisement des esprit animaux, & la diminution des sécretions, & à leur suite la cachexie, l'épanchement de bile, l'hydropisie, des Fiévres intermittentes irréguliéres, & des Fiévres lentes nerveuses. Ces maladies sont l'effet de la putréfaction que les humeurs acquiérent par leur stagnation dans les petits vaisseaux, en conséquence des obstructions qu'occasionnent leur inaction & leur atonie,

Les humeurs du corps qui croupiſſent, ſe corrompent & acquierent une acrimonie qui eſt bient-tôt ſuivie de Fiévres très dangéreuſes : car, quoique la circulation ſoit extrêmement languiſſante à cauſe de la foibleſſe des vaiſſeaux ; elles ne laiſſent pas de cauſer par leur acrimonie une Fiévre & une putréfaction générale, témoin les Fiévres chlorotiques, qui ont ſouvent des ſuites extrêmement funeſtes. Les tumeurs hydropiques froides des jambes dégénérent ſouvent en une eſpéce d'éréſipele & de gangrene.

Un Médecin ne ſçauroit donc examiner trop ſoigneuſement l'état des ſolides, non-ſeulement dans les maladies chroniques, mais encore dans les maladies aiguës, puiſqu'il influe preſque toujours ſur celui des fluides. Par exemple, on a tout lieu de croire qu'un homme d'un tempérament robuſte, dont les fibres ſont fortes & tendues, & qui fait beacoup d'exercice, a le ſang extrêmement riche & épais, & ſujet à s'enflammer à la moindre Fiévre, & par conſéquent qu'il ne reſte d'autre moyen de prévenir cette inflammation, que de le ſaigner à tems ; & qu'au contraire ce-

lui qui eſt d'un tempéramment foible, mou & lâche, a le ſang tenu, aqueux & extrêmement appauvri, & que par conſéquent la ſaignée & les autres évacuations lui ſont préjudiciables.

Cet examen eſt extrêmement utile au commencement des maladies aiguës, ſur-tout dans la petite vérole, & dans les autres Fiévres, accompagnées d'éruptions, puiſqu'il décide de la néceſſité ou de l'inutilité de la ſaignée.

Par exemple, lorſqu'un homme robuſte, dont le pouls eſt fort, eſt ſaiſi des ſimptômes de la petite vérole, ce ſeroit une faute impardonnable de ne le point ſaigner avant l'éruption, puiſqu'on a tout lieu de craindre une Fiévre inflammatoire extrêmement violente dans un pareil tempéramment; mais il y auroit de la témérité à ſaigner une perſonne d'un tempéramment contraire, à moins que la néceſſité n'y oblige. Cependant combien voit-on de Médecins qui négligent cette obſervation dans la pratique! les uns employent la ſaignée & les vomitifs ſur la moindre apparence de petite vérole, tandis que d'autres, crainte d'affoiblir leur malade, & ſans avoir égard à la malignité du mal, aiment mieux

les laiſſer mourir d'une inflammation que de les ſaigner.

Un Médecin connoît bien-tôt le tempérament de ſon Malade, lorſqu'il ſe donne la peine de l'étudier, auſſi Celſe (1) veut-il que l'on préfére les Médecins que l'on connoît aux étrangers, quand même ils ſéroient également habiles. Dans le cas où un Médecin ne connoît point ſon Malade, il lui eſt aiſé de s'appercevoir à la dureté & à la fermeté de la chair, à la ſéchereſſe de la peau, à la chaleur, à l'altération & à la couleur du Malade, à la chaleur de ſon haleine, aux douleurs qu'il ſouffre, à la force, à la tenſion & à l'agitation du pouls, que ſes fibres ſont fortes & extrêmement élaſtiques, & qu'il eſt attaqué d'une Fiévre ardente ou inflammatoire. Un pouls foible, frequent & mou, une chaleur ou couleur modérée, une altération médiocre, une urine pâle, une chair & une peau molles, des ſueurs gluantes, partielles, irréguliéres froides, ou copieuſes, accompagnées de péſanteur & d'anxiétés, plutôt que de douleurs violentes, une langue humide & couverte d'une pellicule blanche, marquent le contraire.

(1) *Præfat. ſub finem.*

Comme ces choſes s'apprennent plutôt par l'expérience que par aucun précepte que ce puiſſe être, je n'en dirai rien de plus.

CHAPITRE IV.

De l'Etat des Fluides.

ON a vû ci-deſſus que l'état des fluides d'pend de celui des ſolides, & nous allons maintenant l'examiner.

Je dis donc en premier lieu qu'il y a un état du ſang, dans lequel l s humeurs ſont extrêmement épaiſſes & gluantes ; les globules ſanguins & ſéreux en très-grande quantité & très-près les uns des autres ; en un mot, toute la maſſe des fluides très-gluante & très-diſpoſée à produire une forme ſolide. Les perſonnes d'un tempérament vigoureux, qui ont les fibres extrêmement fortes & qui font beaucoup d'exercice, ſont particliérement ſujettes à cet état. Lors donc que les globules ſanguins ſont épais & nombreux, & les vaiſſeaux forts

& élaſtiques, la vîteſſe des fluides augmente, le frottement devient plus fort & la chaleur plus violente, au moyen de quoi il ſe fait une diſſipation conſidérable de parties les plus fluides du ſang, de maniere que le reſte devient plus gluant & plus épais & moins propre à circuler dans les plus petits rameaux des arteres capillaires d'où naiſſent des obſtructions & des inflammations.

Ajoutez à cela que toute chaleur tend à coaguler la ſéroſité. Une chaleur un peu au-deſſus de la chaleur ordinaire dans une Fiévre ardente, ſuffit pour coaguler la ſéroſité du ſang, ainſi que l'expérience le prouve; d'où vient que le ſang que l'on tire dans les Fiévres inflammatoires paroît couvert d'une pellicule épaiſſe & gluante. Je l'ai moi-même trouvée épaiſſe d'environ un pouce dans quelques ſujets attaqués de pleuréſies & de rhumatiſmes. Une preuve que la chaleur fébrile lui donne cette conſiſtance, c'eſt que le ſang que l'on tire au Malade dès le commencement de la Fiévre eſt extrêmement vermeil, quoiqu'épais, au lieu qu'à la ſeconde, troiſiéme ou quatriéme ſaignée, il eſt extrêmement gluant & couvert d'une

pellicule épaiſſe, ce qui provient de la durée & de l'augmentation de la chaleur. On remarque en général que l'épaiſſeur & la ténacité de cette pellicule eſt proportionnée à la violence de la Fiévre & à la force du Malade; & cela arrive ſur-tout dans les Fiévres accompagnées de douleurs violentes, telles que les pleureſies, les rhumatiſmes, &c. car la douleur étant une eſpéce d'aiguillon qui augmente le mouvement, le frottement & la chaleur, elle épaiſſit la ſéroſité à proportion de ſa violence. La mucoſité inflammatoire s'attachant aux vaiſſeaux capillaires des membranes, les diſtend & augmente la douleur & l'inflammation, de maniere qu'ils ſe prêtent mutuellement des forces. Quoique cette denſité du ſang, dans ceux qui ſe portent bien, ſoit accompagnée d'une grande force de corps, d'un pouls fort & élevé, & de beaucoup de chaleur naturelle; cependant au plus leger accès de Fiévre, elle produit des ſymptômes funeſtes, à moins qu'on n'en prévienne les ſuites par la ſaignée & par des boiſſons & des remédes rafraîchiſſans, délayans & émolliens.

Toute plénitude de ſang, quelque

bon qu'il puiſſe être, tient de la maladie, ce qui a fait dire à Hippocrate (1) qu'une ſanté trop vigoureuſe eſt à craindre, & à Celſe, (2) que ceux qui en jouiſſent doivent la tenir ſuſpecte. Une pareille pléthore diſtend non-ſeulement plus qu'il ne faut les artères ſanguines, elle dilate encore exceſſivement les orifices des artères ſéreuſes & lymphatiques, ſi bien qu'à la plus légere occaſion les globules ſanguins s'y inſinuent comme on dit par erreur de lieu, ce qui occaſionne des inflammations & des ruptures, ſur-tout dans les vaiſſeaux du cerveau & des poumons. La ſaignée eſt ce qu'on peut employer de mieux dans ces ſortes de cas, puiſque loin d'affoiblir le malade, elle augmente ſes forces en rétabliſſant l'équilibre entre les ſolides & les fluides. Quoique le maintient de cette équilibre, ne ſoit point abſolument néceſſaire dans certains cas & dans certaines conſtitutions; il ne laiſſe pas d'être ſuſceptible d'une étendue conſidérable, laquelle eſt même compatible avec la ſanté. Il y a des

(1) *Aphoriſm. 3 Sect. 1.*

(2) *Lib. 2. Cap. 3.*

personnes d'un tempérament délicat & pléthorique qui ne peuvent commettre la moindre erreur dans le régime sans s'en trouver mal ; & j'en ai connu quelques-uns qui avoient tous les mois une évacuation aussi réglée que celle des personnes de l'autre séxe. L'homme le plus fort & le mieux nourri ne conserve pas sa vigueur plus de vingt-quatre heures, (3) il en déchoit en peu de tems, parce, conmme dit Celse, (4) en parlant d'un sujet plétorique. *Quia non ultra progredi potest, retro, quasi ruinâ quâdam revolvitur.*

Il y a une autre constitution du sang entierement opposée à la premiere, dans laquelle les globules sanguins sont peu nombreux & très-désunis, la sérosité aqueuse & sans force, & quelquefois même extrêmement gluante. Toutes les sécrétions qui émanent de ce sang foible & pituiteux sont imparfaites & peu propres aux usages ausquels la nature les a destinées ; la bile est sans force, les esprits animaux foibles & peu abon-

(3) Voyez le D. Bryan Robinson sur la nourriture & les évacuations du corps humain.

(4) *Lib. II. Cap. 2.*

dans ; la ſalive n'eſt qu'une mucoſité inſipide, & ainſi du reſte. De-là naiſſent l'indigeſtion, la foibleſſe, la froideur, la pâleur, la cacochimie, l'hydropiſie, &c. en un mot, le cours des humeurs ſe ralentit au point que ne pouvant plus circuler, elles forment des concrétions dans quelques vaiſſeaux, des ſtagnations dans d'autres, & acquierent en ſe corrompant un dégré d'acrimonie qui eſt ſuivi de Fiévres malignes très-dangéreuſes. Ces effets ſont d'autant plus prompts, que les vaiſſeaux ont perdu une grande partie de leur élaſticité, & le ſang la plûpart de ſes principes vitaux ; ſi bien qu'à la fin la muſcoſité ſe jette ſur le cœur & s'y fixe, ou bien les humeurs corrompues corrodent & détruiſent les parties les plus délicates & les plus eſſentielles de la fabrique animale, particuliérement le tiſſu du cerveau, où les humeur ont un cours fort lent, & les vaiſſeaux une ſtructure extrêmement déliée. Comme une circulation trop rapide occaſionne ſouvent la rupture des vaiſſeaux capillaires, de même celle qui eſt trop lente, fait que les humeurs s'y arrêtent, ſe corrompent & les corrodent à la fin.

On peut regarder à juste titre ces deux différens états des fluides, comme constitutionnels, puisqu'ils sont une suite naturelle de l'état respectif des solides; car la force & l'élasticité des vaisseaux produit la richesse & l'abondance du sang, & leur trop grand relâchement le rend foible & aqueux. Lorsque ce fluide pêche par l'un ou l'autre de ces excès, il cause une maladie réelle qui mérite l'attention du Médecin dans les différens cas qui se présentent (5).

(5) Les Fiévres ardentes & inflammatoires sont l'effet naturel de l'élasticité & de la tension des fibres & de la viscosité du sang, & les Fiévres lentes nerveuses, celui du trop grand relâchement des vaisseaux, de la foiblesse & de la ténuité de sang. Il y a cependant plusieurs maladies, sur-tout celles qui naissent de la contagion, qui proviennent de ces deux causes.



CHAPITRE V.

De la Dissolution & de la Putréfaction du sang.

IL y un troisiéme état du sang infiniment plus dangereux que les deux précédens ; c'est celui qui tend à la dissolution & à la putréfaction. Tel est le cas de quelques scorbutiques, qui sans aucune autre maladie qu'une espéce de lassitude & de langueur, se trouvent tout d'un coup couverts de taches violettes, livides, noires ou bleues, & tombent dans des hémorrhagies copieuses & quelquefois funestes, dans le tems qu'ils croyoient jouir de la santé la plus parfaite : Ces sortes d'exemples ne sont pas rares, j'ai vû plusieurs enfans & plusieurs adultes dans ce cas & leur ai souvent prédit l'hémorrhagie dont ils étoient menacés.

Lorsque ces sortes d'éruptions surviennent aux femmes, elles sont toujours suivies d'un écoulement de sang abondant par les vaisseaux de l'utérus, ou de quelque autre hémorrhagie. Les

personnes de l'un & l'autre sexe qui sont affectées de ces sortes de taches, sont sujettes à des pertes de sang copieuses à la moindre playe qu'elles reçoivent ; quelquefois même elles rendent une grande quantite de sang par les gencives, le nez, le fondement ou l'urethre, sans avoir reçû la moindre offense.

Le sang que l'on tire à ces sortes de personnes, pour arrêter l'hémorrhagie, (ce qui pour le dire en passant est hors de propos, à moins qu'il n'y ait des signes évidens de pléthore,) est toujours corrompu & ne compose qu'une masse à demi figée, laquelle est ordinairement d'une couleur livide ou plus foncée que dans l'état naturel ; & quoiqu'il reste quelque tems vermeil, il ne tarde pas à se corrompre. On remarque encore que leur haleine & leur urine sont extrémement puantes avant l'éruption, ce qui marque un commencement de corruption dans les humeurs, laquelle dégénére en une acrimonie qui corrode à la fin les vaisseaux. Ces sortes d'hémorrhagies arrivent souvent à des personnes dans lesquelles on n'apperçoit pas le moindre signe de pléthore, dont le pouls n'est ni trop plein ni trop

vif, qui n'ont que peu ou point de Fiévre, & qui ne font presque point d'exercice ; ce qui prouve qu'elles sont causées par la corrosion des vaisseaux, plutôt que par leur rupture. On trouve, il est vrai, des personnes, délicates, que le plus petit effort suffit pour rompre leurs Vaisseaux, & qui saignent du nez au moindre accident ; mais il est rare que ces sortes d'hémorrhagies soient précédées ou suivies de taches livides ou violettes. Dans ces cas, il convient de leur tirer quelque peu de sang, pour en ralentir le cours, quand même on n'appercevroit aucun signe de pléthore.

Quoique je sois plenement persuadé que ces sortes d'hémorrhagies naissent ordinairement de l'acrimonie des humeurs, qui détruit la constitution du sang & ronge les extrémités des artéres capillaires, elles peuvent aussi quelquefois provenir du tissu trop lâche des globules sanguins, lesquels ne sont point suffisament liés par l'action du cœur des artéres, &c. faute de quoi ils deviennent des sphéroides applaties ou des molecules irréguliéres, augmentent de diamettre, & perdent une partie de leur consistence. Il paroît par les observations

que l'on a faites avec le microſcope ſolaire, que les globules ſanguins, en paſſant dans les plus petites ramifications des artéres ſanguines, prennent une figure oblongue pour pouvoir continuer plus aiſément leur cours; & il eſt aiſé de concevoir que ces globules n'étant point liés, doivent ſe briſer dans leur paſſage à proportion de la difficulté qu'ils trouvent à circuler. Comme ces parties ont un moindre diametre que les globules, dont elles ont été ſéparées, elles peuvent s'inſinuer aiſément, & même paſſer à travers quelques-uns des conduits excrétoires, & ſuinter, comme diſent les Anciens, *per diapedeſin*. C'eſt ce que prouvent les écoulemens de ſang par les ſelles, les urines, & les autres eſpéces d'hémorrhagies, qui arrivent quelquefois ſans douleur ni violence, & ſans qu'on puiſſe ſoupçonner la moindre rupture. J'ai vû plus d'une fois des malades attaqués de Fiévres malignes, & dont le ſang circuloit avec beaucoup de lenteur, rendre par les aiſſelles (6) une eſpéce de ſueur ſangui-

(6) Le D. Hodges dit avoir vû des peſtiférés rendre une ſueur de couleur de pourpre, & même de couleur de ſang.

nolente qui teignoit le linge d'une couleur approchante de celle du vin de Bourgogne. Lorſque ces ſortes d'hémorragies prennent leurs cours par le nez, la matiére qui en ſort eſt une ſanie ténue & ſanguinolente qui ne ſe fige point comme le ſang qui ſort du nez des perſonnes qui ſe portent bien, ou qui ont une Fiévre inflammatoire, lequel eſt ordinairement épais, luiſant & vermeil. Quelques filles qui ont la chloroſe, ſont fort ſujettes à ſaigner du nez, mais à peine leur ſang teint-il le linge. Les éruptions pétéchiales ou les taches livides dont les hémorrhagies ſont accompagnées, prouvent que les globules ſanguins ſont diſſous, & ont pénétré dans les artéres lympatiques, dans les vaiſſeaux excrétoires, &c. & y ont fixé leur ſéjour. J'ai vû quelques Fiévres malignes putrides, accompagnées d'un grand nombre de taches jaunes (7) ou plutôt brunes, qui n'ont pas été moins funeſtes que les autres. Cela venoit de ce que les globules ſanguins étoient diviſés en des particules ſi petites, qu'ils ne conſervoient

(7) *Vide obſ. noſt. de aëre & morb. epidem. vol.* I. *Ann.* 1735. *Mart. & Aprilli*; *& vol.* II. *Anno* 1740. *Junio.*

plus rien de leur couleur primitive. Il y a toute apparence que les sueurs fuligineuses & de couleur foncée, de même que les urines noires avec un sédiment livide qui accompagnent quelquefois les Fiévres malignes, viennent de l'atténuation & de la corruption des globules sanguins. J'ai vu plusieurs malades rendre une urine presque noire avec une grande quantité de sédiment dont la couleur approchoit de celle du caffé moulu. J'en ai vu d'autres dont le visage & les mains étoient continuellement couverts d'une espèce de suie, malgré les soins qu'on se donnoit pour les tenir propres.

Il y a certaines choses qui paroissent rompre l'union des globules sanguins, & hâter la séparation des six globules séreux qui les composent. On peut mettre de ce nombre le Laurier cerise qui atténue la partie grasse du sang, l'amollit au-delà du naturel, & rend la lymphe rouge ou de la couleur du vin de Bourgogne, ainsi qu'on peut le voir dans les expériences (3) de Mrs.

(3) Voyés le Traité des poisons du D. Méad. 3[e]. édit. p. 270.

Nichols & (4) Langrish. La morſure du ſerpent *hæmorrhous* (5) diſſout le ſang à un tel point, qu'il ſort par toutes les parties du corps, même par les pores, & cauſe une hémorrhagie funeſte. Il y a de l'apparence que les ſueurs & les diarrhées exceſſives, de même que le Diabètes & les ſalivations ſpontanées, ſont occaſionnées par la diſſolution des globules ſéreux. L'uſage immodéré du Mercure convertit toute la maſſe du ſang en une ſubſtance purement acqueuſe.

Mais comme, j'ai dit ci-deſſus, rien n'atrenue & ne corrompt plus promptement les globules ſanguins, que l'acrimonie. (6) Le ſel volatil oléagineux mêlé avec le ſang nouvellement tiré, diſſout ſes globules en moins d'une minute; (7) l'eſprit de corne de cerf, pris en grande quantité, cauſe des hémorrhagies, & j'ai remarqué plus d'une fois que l'uſage immodéré des remédes

(4) Voyez ſes Expériences ſur les Animaux.

(5) Voyez Lucain, Dioſcoride, Nicandre & le Docteur Mead.

(6) Voyex Leuwenhoex. Epiſt. ad Chriſtoph. Weren, Arcan. Natur.

(7) Arbuthnot de la Diete, pag 106.

aloëtiques, produit le même effet. Il faut pourtant avouer que cet état du sang est ordinairement produit par des alimens & des remedes acrimonieux. Par exemple les viandes salées dont on nourrit les Matelots dans les voyages de long cours, occasionnent une si grande acreté & une si grande corruption dans les humeurs, qu'elles deviennent presque inutiles pour les usages ordinaires de la vie ; elles causent des foiblesses, des langueurs, des douleurs errentes & des maux de tête; elles rendent l'haleine puante, elles corrodent les gencives, elles causent des taches noires, bleues & livides, des ulceres noirs, livides & fongueux, des gangrenes, &c. à quoi l'on peut ajouter que ces sortes de scorbutiques tombent souvent dans des Fiévres petechiales, dans des dyssenteries sanguinolentes, des hémorrhagies & autres maux de même nature. Rien n'est plus étonnant que ce que rapporte M. Walter, Chapelain de l'Amiral Anson. Il dit avoir vû des Scorbutiques dont les playes se sont rouvertes au bout de vingt à trente ans, quoiqu'elles eussent été parfaitement cicatrisées. J'ai vû un grand nombre de Matelots qui s'étoient

embarqués pour des voyages de long cours en bonne santé, revenir au bout de deux ou trois mois à demi mangés du scorbut, si bien que les deux tiers étoient hors de service. Ils étoient tombés malades les uns après les autres environ quatre ou cinq semaines après leur départ, de sorte qu'à la fin il y en avoit à peine la moitié qui pût vaquer à la maneuvre. Il y a quelques années que l'Amiral Martin revint en Angleterre avec près de douze cens malades dans son Escadre, quoiqu'ils fussent tous partis en bonne santé, & qu'ils n'eussent resté que douze ou treize semaines en route (8).

Ceux qui font un grand usage de sels alcalis, volatils & fixes, d'épiceries, & d'aloëtiques, sont plus sujets que les autres à ces sortes de maladies. La plupart de ceux qui se sont servis du reméde de Mademoiselle Stephens & des lessives savonneuses, sont tombés dans la phthisie, dans le scorbut, dans des hé-

(8) J'ai proposé à cette occasion une méthode pour prévenir le scorbut, que l'on trouvera à la fin de cet Ouvrage. Plusieurs personnes s'en sont si bien trouvées, qu'on ne peut mieux faire que de s'en servir.

morrhagies & des dyssenteries opiniâtres. C'est ce qui est arrivé il n'y a pas long-tems à un Gentilhomme de la Province de Cornouailles qui étoit sujet à la pierre depuis plusieurs années. Ayant usé plusieurs semaines de la lessive dont je viens de parler, ses gencives s'enflammerent & se corrompirent au point qu'on pouvoit en arracher la chair avec les doigts. Elles saignoient considérablement pour peu qu'on les pressât, & rendoient sans cesse une sanie ténue & saguinolente. Tout son corps se couvrit de taches livides, ses jambes & ses cuisses s'ulcérerent, devinrent rouges & livides, de maniere qu'on appréhendoit une mortification. M. Hinston, célébre Apoticaire de Penryn, m'ayant consulté sur sa maladie, je ne doutai point que le régime qu'il avoit tenu, joint aux symptômes dont il étoit attaqué, n'eût jetté ses humeurs dans une putréfaction alcaline, & son sang dans une dissolution totale; surquoi je lui ordonnai la décoction & l'extrait de quinquina avec l'élixir de vitriol, lequel avec les alimens & les boissons aigrelettes dont je lui ordonnai de faire usage, dissipa en peu de tems l'inflammation, arrêta la corruption & le saigne-

ment des gencives, & fit disparoître la couleur livide des cuisses. Au bout de deux ou trois semaines tout son corps se couvrir d'une quantité de pustules rougeâtres, dont je tirai un bon augure. Cependant ne pouvant plus résister à la violence de son mal, & la phthisie étant entierement confirmée, il mourut de consomption au bout de 15 jours ou de 3 semaines. On trouva dans sa vessie une pierre du poids de 8 onces trois gros, qui avoit la figure d'une poire, & dont la pointe regardoit le col de la vessie.

Il paroît par les expériences qu'on a faite sur l'urine de ceux qui ont fait un grand usage du remède de Mademoiselle Stephens, que cette liqueur, aussi-bien que la sérosité du sang dont elle a été séparée acquierent une qualité alcaline, (8) ce qui est un grand préjugé en faveur de la vertu lithontriptique qu'on attribue à ce remède. Je ne doute point qu'il ne dissolve les calculs qu'on fait macérer dedans, après qu'on les a tirés du corps; mais je craindrois en même-tems que l'usage

(8) Voyez les expériences de MM. Hartley, Rutty, & Morand

n'en devint extremement funeste, surtout aux personnes d'un tempéramment délicat.

Tout le monde sçait que les sels alcalis volatils étant mêlés avec le sang au sortir de la veine, ou plutôt pendant qu'il coule, entretienent sa fludité & préviennent la séparation de ses parties. L'expérience est aisée à faire, & par conséquent il est inutile que je m'y arrête. La même chose arrive au sang des scorbutiques & des personnes attaquées de Fievres pétéchiales putrides, lorsqu'on les saigne de bonne heure.

Toutes les humeurs du corps acquierent en se corrompant une qualité alcaline; le sang corrompu perd sa consistance aussi-bien que sa couleur, & se convertit en une sanie de couleur jaune foncée. Le sang de ceux qui sont attaqués de Fiévres putrides & pétéchiales a la même apparence, & se corrompt aussi-tôt après être sorti de la veine (9); il arrive la même chose à l'urine sitôt qu'elle est rendue, tant la putréfaction fait de progrès du vivant même du su-

(9) Voyez *Vander-Mye, de Morbis Bredanis. Morton Pyretolog. Prolegomen.* p. 26.

jet. La promptitude avec laquelle les corps des pestiférés se corrompent, est une preuve manifeste de cette vérité. J'ai vû ces sortes de cadavres se corrompre au bout de sept à huit heures, autant que ceux des personnes mortes de maladies ordinaires eussent pu le faire dans l'espace de sept à huit jours, & répandre une sanie extrémement corrompue; ce qui, pour le dire en passant, montre la nécessité dont il est de les enterrer au plutôt.

Quelques venins, entr'autres celui de la vipere & de certains autres animaux venimeux, corrompent & dissolvent le sang en peu de tems, & le convertissent en une espéce de sanie jaunâtre; le virus pestilentiel détruit aussi très-promptement la crasse du sang, & dispose les humeurs à la gangréne, témoin les hémorrhagies, les sueurs fétides, les vomissemens & les diarrhées, que les meilleurs Auteurs ont observées dans la peste & dans les Fiévres pestilentielles. (10) Les hémorrha-

(10) Voyez entr'autres Diemerbroek, Hodger, & les Auteurs cités dans le Traité de la Peste fait par ordre du Roi, & imprimé à Paris en 1744. *in* 4°.

gies en particulier ſont très-abondantes & très-opiniâtres dans la peſte ; j'ai remarqué pluſieurs fois la même choſe dans les Fiévres peſtilentielles & pétéchiales, & que le ſang qui ſort par cette voye ne ſe coagule point, (11) ce qui marque l'acrimonie & la diſſolution exceſſive du ſang.

La contagion de la petite vérole ſemble affecter quelques perſonnes de la même maniere, occaſionnant des taches, corrompant le ſang, & cauſant des hémorrhagies exceſſives par pluſieurs parties du corps, & cela quelquefois dans un ſeul & même tems. J'ai vû des ſujets attaqués de cette maladie, dans leſquels le pourpre s'eſt manifeſté au bout de quatre à cinq jours ſur toutes les parties du corps, accompagné d'hémorrhagies abondantes, ſur-tout par le vagin, les conduits urinaires, & le nez ; dont les puſtules ſont devenues tout-à-fait noires, & ont répandu une grande quantité de ſanie ſanguinolente, ſans qu'aucun ſyptôme eût précédé. Je traitai il y a environ quatorze ans une jeune fille de cinq ans, d'une maladie toute ſem-

(11) Traité de la Peſte, part. 1. p. 343.

blable. L'éruption ſe fit preſque ſans Fiévre & ſans douleur, mais ſon corps ſe couvrit de taches larges, noires & livides ; les puſtules étoient en petit nombre, mais quelques-unes de celles qui étoient autour des lévres, ſur l'intérieur des joues, & ſur la langue, devinrent noires, & répandirent beaucoup de ſang. La malade tomba pluſieurs fois dans de légeres défaillances, au ſortir deſquelles elle retournoit à ſes amuſemens ordinaires. A la fin cependant elle rendit par les ſelles quantité de ſang vermeil, parmi lequel il y en avoit une partie de noir & de caillé, & elle mourut le neuviéme jour.

La même choſe arriva dernierement à une jeune Demoiſelle, qui, un peu avant l'accès, s'étoit extrêmement fatiguée par un tems chaud à la promenade & à la danſe. Elle avoit ſur le corps un million de petites puſtules entremêlées d'une infinité de taches noires & bleues qui ſe manifeſterent le troiſiéme jour ; ſes jambes & ſes cuiſſes étoient de couleur de pourpre ; elle ſaignoit copieuſement du nez & des gencives, quoique ſes ordinaires l'euſſent repriſe ſix jours avant le tems marqué. Elle mourut le

ſixiéme jour après l'éruption. Elle ſentit depuis le commencement de ſa maladie juſqu'à la fin, une peſanteur exceſſive ſur la poitrine, accompagnée d'inquiétudes, de ſincopes fréquentes, d'un pouls fréquent, foible & entrecoupé.

C'eſt toujours un mauvais prognoſtic lorſque le pourpre & l'hémorrhagie ſurviennent en même-tems que l'éruption de la petite vérole, & lorſque cela arrive, le malade ne va pas au-delà du neuviéme jour, parce que le ſang ſe diſſout & ſe corrompt ſur le champ. Je ſuis perſuadé que de mille malades qui ſe trouvent dans ces circonſtances il s'en trouve à peine un qui en échape, ſur-tout lorſque les taches ſont livides, noires & nombreuſes. La ſeule reſſource qui reſte au Médecin dans ſes ſortes de cas, eſt de donner au malade des acides, auſquels il doit joindre le quinquina & les alexiteres aſtringens. Ces remédes produiſent ſouvent de bons effets dans les Fiévres pétéchiales accompagnées d'hémorrhagies. Le Docteur Mead, dans ſon ſçavant Traité *de Variolis & Morbilis*, (12) nous apprend la méthode de les

(12) *Cap. 3. de Variolarum curationibus.*

employer dans les hémorrhagies & dans les petites véroles pétéchiales, & releve nos espérances par ce qu'il dit de leurs effets.

La dissolution du sang accompagne souvent les Fiévres malignes putrides qui naissent de la contagion ; mais elle est quelquefois le pur effet d'une Fiévre qui attaque des sujets dont le sang & les humeurs ont beaucoup d'acrimonie, ainsi qu'on en voit un exemple dans les scorbutiques. La premiere agit sur le sang d'une maniere analogue au venin de la vipere ; & la seconde, par l'action des pointes salines sur les globules sanguins, action qui augmente considérablement en conséquence du mouvement fébrile & de l'effervescence du sang. C'est ainsi que les tumeurs inflammatoires dans les sujets d'un bon tempérament, rendent une matiere louable lors de leur suppuration ; au lieu que dans ceux dont les humeurs son âcres, elles dégénérent en une gangréne, ou en un cancer. L'effet de la chaleur & du mouvement animal sur les sels & les humeurs, ne paroît jamais mieux que dans ceux qui meurent de faim. Prenez la personne la plus saine, & privez-la de

tout aliment liquide & solide, les sels acquerront de plus en plus de l'acrimonie, & l'irritation qu'ils causent produira à la fin une fiévre & un délire qui sera bientôt suivi d'une putréfaction générale & mortelle. Pour mieux voir les progrès de cette putréfaction des humeurs, choisissez une nourice bien saine, & examinez son lait quelques heures après qu'elle a mangé, vous le trouverez blanc, fluide, doux & agréable au goût. Privez-la de manger pendant seize ou dix-huit heures, il deviendra épais, jaune, salé & désagréable. Poussez plus loin cette abstinence, il deviendra d'un jaune plus foncé & se corrompra; que si avec cela elle est attaquée de la Fiévre, au lieu du sang que vous croyez trouver dans ses mammelles, vous n'en tirerez qu'une espéce de matiere sanguinolente. Si cela arrive à l'humeur la plus douce & la plus acescente du corps, que sera-ce de la bile & de la lymphe!

Lorsque la chaleur & le frottement du sang sont considérables, sa putréfaction fait des progrès surprenans. Boerhaave (13) ayant enfermé un chien

(13) *Vide Boerhavii Chem. cap. de Igne, Expériment. 20. coroll. 16.*

dans le poële d'une ſucrerie, la maſſe des humeurs ſe corrompit au bout de quelques minutes, à un point, qu'on ne pouvoit en ſupporter l'odeur; leur diſſolution fut ſi grande, que ſa ſalive étoit ſanglante & d'une qualité ſi nuiſible, que celui qui faiſoit cette expérience, tomba en défaillance, quoiqu'il fût extrément robuſte.

Les humeurs animales ſont naturellement diſpoſées à ſe diſſoudre & à ſe corrompre, à moins qu'on ne les renouvelle tous les jours par des alimens aceſcens. L'uſage ſeul du poiſſon, de la viande, des épiceries, & de l'eau; engendre dans peu une Fiévre putride. Le pain eſt non-ſeulement le ſoutien de la vie, il corrige encore par ſa qualité aceſcente les ſucs des viandes dont on ſe nourrit, & les empêche de ſe corrompre. Les priſonniers que nous avions faits ſur les François & les Eſpagnols s'étant gorgés de viande, périrent la plûpart par les Fiévres; ils en étoient ſi avides, qu'ils mouroient, pour ainſi dire, le morceau à la bouche.

Après avoir vû la maniere dont s'engendre l'acrimonie alcaline du ſang, j'ajouterai à ce qui précéde, que les ſels

animaux deviennent dans quelques cas alcalins, volatils & corrosifs, & détruisent, du vivant même de l'animal, les globules sanguins aussi-bien que les vaisseaux capillaires. Lorsque les huiles animales se trouvent considérablement exaltées & rances, elles s'unissent avec ces sels, & forment un dissolvant qui approche de la bile corrompue, & qui détruit & dissout tous les principes vitaux.

Puis donc que d'un côté l'acrimonie du sang peut être compliquée avec la trop forte tension des fibres, & avec une viscosité inflammatoire, il peut arriver de l'autre qu'elle soit accompagnée de la dissolution du sang, aussi bien que de la foiblesse & du relâchement des fibres.

Substituons la contagion à l'acrimonie (car elle agit de la même maniere, & devient telle par accident) & nous aurons des exemples de ces cas dans la petite vérole. Cette maladie est quelquefois accompagnée de la viscosité du sang, d'une Fiévre inflammatoire, de douleurs violentes & aiguës, de la péripneumonie, de la phrénésie, & d'autres accidens semblables. Quelquefois aussi le sang est dissous & appauvri, le

pouls lent & profond ou foible & fréquent ; il survient des symptômes nerveux, les urines son crues & ténues, les hémorrhagies abondantes, il n'y a ni douleur, ni enflure ni aucun autre mal semblable. Dans le premier cas, la Fievre est violente & consume le malade ; & dans le second elle n'est pas assez forte pour hâter l'éruption des pustules & pour les murir, de sorte qu'elles ne peuvent s'élever & ne contiennent qu'une matiere crue & indigeste ; si bien qu'à la fin la masse entiere du sang se convertit en une sérosité putride & corrosive, ou en une sanie gangréneuse.

Examinons cette matiere d'un autre côte. J'ai vû plusieurs personnes dont le sang étoit âcre & ténu, attaquées de Fiévres pneumoniques ou pleuro-péripneumoniques, accompagnées d'un dégré considérable d'inflammation. Cela arrive souvent à ceux qui sont attaqués du scorbut sur mer.

Plusieurs personnes furent saisies en 1740. & 1745. d'un frisson auquel succéderent des chaleurs violentes, la Fiévre & la difficulté de respirer, une toux opiniâtre, des douleurs poignantes

dans la poitrine, dans le dos, dans les côtés, & quelquefois même dans la tête & dans les temples. Leur pouls étoit le plus souvent fréquent, dur & comme concentré ; leur haleine chaude & malfaisante, la matiere qu'elles rendoient ténue, crue & quelquefois jaune comme du saffran ; mais le plus souvent ténue, sanguinolente, extrêmement fétide, & d'une âcreté qui incommodoit la gorge & la trachée-artere, & y causoit quelquefois des excoriations. Leur sang étoit ou d'un noir livide, & couvert d'une pellicule verdâtre, ou de couleur de plomb, ou tout-à-fait vermeil, surtout dès la premiere saignée ; mais sans consistance après qu'il étoit réfroidi, au grand étonnement du Chirurgien & de l'Apoticaire, qui croyoient trouver le sang tout autre, vû les symptômes dont la maladie étoient accompagnée. Néanmoins dans la plûpart de ces Fiévres, le sang étoit couvert d'une pellicule très-épaisse, non point de couleur jaunâtre comme elle a coutume de l'être dans les pleurésies & les pleuro-péripneumonies ordinaires, mais d'une couleur approchante de celle de la cornaline, ou un peu plus claire que celle de la gelée de

groſeilles. J'ai toujours obſervé que cette couleur étoit d'un très-mauvais augure, parce qu'elle marque une grande viſcoſité, & une grande quantité de ſels âcres dans le ſang, leſquels atténuent ſes globules, le diſſolvent & le corrompent; car cette couleur paroît venir de la diſſolution des globules, leſquels ſe trouvent enveloppés dans la glu inflammatoire. Si l'on mêle une portion de ſel alcali volatil avec le ſang d'une perſonne attaquée d'une pleuréſie violente, la ſurface de la partie graſſe ne différera en rien de celle du ſang dont je viens de parler. On remarquera de plus que la ſéroſité de cette eſpéce de ſang eſt ſouvent preſque auſſi rouge que le vin de Bourgogne, & cela arrive quelquefois à celle des autres eſpéces de ſang, mais elle eſt pour l'ordinaire d'une couleur jaune ſale. L'urine étoit communément haute en couleur, & quelquefois noire, avec une eſpéce de ſédiment de couleur de plomb, & preſque toujours en petite quantité; il ſurvenoit ſouvent des ſueurs légeres, variables & partielles, ſur-tout au viſage & à la tête, mais qui devenoient extrémement abondantes, lorſque les malades étoient ſur le point

de mourir ; il ſurvenoit ſouvent vers l'état de la maladie des taches livides ou noires, qui ne manquoient preſque jamais d'être ſuivies de la mort, les noires & les brunes n'étoient pas d'un meilleur préſage. La Fiévre ſe terminoit quelquefois par une démangeaiſon univerſelle par-tout le corps, & quelquefois par l'éruption d'un grand nombre de puſtules ulcérées ſur le col, les bras & les épaules, mais ſur-tout ſur le nez & les lèvres.

Je parlerai ci-deſſous plus au long de cette eſpéce de Fiévre péripneumonique & de la maniére de la traiter ; & me contenterai d'obſerver pour le préſent que dans le tems que cette péripneumonie maligne, ſi je puis l'appeller de ce nom, régnoit à Plymouth & dans le voiſinage, il régnoit par-tout le pays des pleuréſies, des péripneumonies, & des pleuro-péripneumonies épidémiques & inflammatoires, que les vents du couchant & du nord avoient occaſionnées. Le ſang des perſonnes qui en étoient attaquées, étoit extrêmement denſe & épais, & pour l'ordinaire couvert d'une pellicule blanche ou jaunâtre très-épaiſſe, & le malade ſupportoit la perte
de

de quarante onces de ſang, & même au-delà, ſans en être incommodé. Le ſang de ceux qui avoient des Fiévres pneumoniques malignes, étoit tel que je l'ai décrit ci-deſſus, & avoit la même apparence; les Malades ſe trouvoient conſidérablement abbatus dès la premiére ou ſeconde ſaignée, ce qui me ſurprenoit d'autant plus, que la dureté du pouls, l'oppreſſion de poitrine, la douleur du côté, & la violence de la toux ſembloient l'exiger. Il eſt bon de ſçavoir encore que quoique ces derniers rendiſſent par la bouche une grande quantité de matiere crue & ténue, ou le plus ſouvent putride & ſanguinolente, ne s'en trouvoient pas plus ſoulagés, au lieu que cette expectoration faiſoit tout le bien poſſible aux premiers.

Je ne dois pas laiſſer ignorer au Lecteur qu'outre ces deux maladies, il régnoit encore dans cette Ville & aux environs, ſurtout parmi les Marins & les Priſonniers, & ceux qui les fréquentoient, une Fiévre pétéchiale, putride & contagieuſe, & que c'étoit principalement ſur ces perſonnes que la Fiévre pneumonique maligne exerçoit ſa fureur; ſi bien que cela ſembloit

être une complication de la peripneumonie inflammatoire ordinaire, avec la Fiévre pétéchiale contagieuse ; la contagion agissant sur le sang à la maniere des sels acrimonieux, & détruisant son tempérament. Il est certain que ces sortes de peripneumonies sont souvent causées par l'acrimonie des humeurs de ceux qu'elles affectent.

Ce sont là les Fiévres dans lesquelles la viscosité inflammatoire est compliquée avec beaucoup d'acrimonie, ou mêlée avec une espéce de virus venimeux & dissolvant. Il y en a d'autres dans lesquelles l'acrimonie des humeurs est accompagnée du relâchement des vaisseaux & de la dissolution des globules sanguins, ce qui est ordinaire dans les Fiévres pétéchiales, surtout dans celles qui sont accompagnées d'hémorrhagie.

Je ne crois point qu'il y ait jamais eu de Fiévres plus violentes que celle dont je viens de donner l'histoire. Le Lecteur me sçaura d'autant plus gré de l'avoir rapportée, qu'elle renferme la méthode que j'ai employée pour la guérir; méthode qui a lieu non-seulement dans ce cas, mais aussi dans plu-

ſieurs autres de même nature, & que je crois préférable à tout autre, quelque éloignée qu'elle paroiſſe de la pratique ordinaire.

Un fameux Chirurgien d'une Ville voiſine, d'un tempérament foible, mais extrêmement actif, & qui étoit fort ſujet aux Fiévres & aux rhumatiſmes ſcorbutiques, pour peu qu'il s'expoſât au froid, fut attaqué dans le mois d'Octobre de l'année 1741. d'une eſpéce de Fiévre lente, accompagnée de légers friſſons, de fréquens accès de chaleur, d'un pouls foible & fréquent, de foibleſſe, de dégoût, d'une oppreſſion de poitrine, & d'une difficulté de reſpirer. Il négligea d'abord cet accident & continua ſes exercices ordinaires, montant à cheval & ſe fatiguant pendant les quatre ou cinq jours qui ſuivirent l'accès. Je le rencontrai dans la maiſon d'un de mes Malades, & l'ayant trouvé dans l'état que je viens de dire, & avec une haleine extrêmement puante, je lui conſeillai de ſe ménager. S'étant trouvé deux jours après chez un Gentilhomme du voiſinage, il fut tout d'un coup ſaiſi d'une ſyncope ſi violente, qu'il tomba de ſon ſiége. Ceux qui le releverent

apperçurent sur ses bras & sur son cou plusieurs taches livides & violettes. Quoique sa maison ne fût qu'à deux ou trois milles de-là, on eut toutes les peines du monde à l'y ramener, à cause des foiblesses dans lesquelles il tomboit à tout moment. Sa maladie augmenta à vûe d'œil, il tomba dans une langueur universelle, accompagnée de douleurs, d'une oppression des viscères, & de fréquens soupirs, son haleine étoit extrêmement puante, ses gencives rendoient une matiere sanguinolente fétide, & tout son corps étoit couvert de taches livides, noires & violettes.

On lui tira près de 12 onces de sang, sans lui procurer aucun soulagement, puisque les symptômes augmenterent au lieu de diminuer. Il fut de plus surpris d'un saignement de nez si violent, qu'on jugea à propos de lui tirer encore dix onces de sang. Cette seconde saignée ne fit que l'affoiblir davantage, & il fut agité des mêmes inquiétudes, sans pouvoir jamais fermer l'œil. Il continua à saigner du nez & des gencives, & pour surcroît de malheur, il rendit aussi du sang par la gorge. Il est vrai que le saignement de nez diminua quel-

que peu, mais celui des gencives augmenta, il rendit du ſang par la caroncule d'un de ſes yeux ; ſa langue & l'intérieur de ſa bouche ſe couvrirent de pluſieurs puſtules livides, d'où ſortoit une grande quantité de matiére ténue & ſanguinolente.

A peine l'hémorrhagie commençoit-elle à diminuer, qu'il ſurvint une dyſſenterie accompagnée de douleurs, de tranchées & de ſyncopes violentes ; la Fiévre & les inquiétudes augmenterent, ſon pouls devint intermittent à chaque ſixiéme ou huitiéme battement, après quoi il reprenoit ſa vîteſſe ordinaire ; les tremblemens & les ſoubreſauts des tendons ne diſcontinuerent jamais. L'hémorrhagie continua ; lorſquelle ceſſoit dans un endroit, elle recommençoit dans un autre ; ſi bien que ſon urine devint ſanglante & preſque noire. On me fit appeller auſſi-tôt après la ſeconde ſaignée. Je le trouvai dans l'état que je viens de dire, extrêmement inquiet, mais ſans délire, quoiqu'il n'eût point dormi depuis pluſieurs jours. Il avoit la langue noire & l'haleine ſi puante, qu'on ne pouvoit en ſupporter l'odeur, même dans l'éloigne-

ment ; ſes excrémens étoient ſi fétides, que les gardes ne pouvoient les enlever ſans vomir & ſans s'évanouir.

M'étant fait montrer ſon ſang dès mon arrivée, je n'y apperçus aucune ſéparation des parties, quoique le premier eût repoſé pluſieurs heures, & le trouvai à demi figé & d'une couleur bleue livide ſur ſa ſurface ; il ſe ſéparoit pour peu qu'on le touchât, il reſſembloit à une ſanie purulente, & dépoſoit une eſpéce de poudre de couleur de ſuie. L'hémorrhagie, ſur-tout celle de la langue, des lévres & des gencives continuoit toujours, il rendoit par le nez une ſanie ténue & ſanguinolente, & il étoit réduit à une foibleſſe extrême, ſans que les tremblemens, les ſoubreſauts des tendons, & les ſyncopes diminuaſſent.

Que devois-je faire dans cette occaſion ? Devois-je, comme quelques-uns le croyoient, lui donner des alexipharmaques chauds, des cordiaux volatils, & lui appliquer des veſicatoires ? Mais ces remédes auroient augmenté l'acrimonie & la Fiévre, détruit le tempérament du ſang, qui étoit preſque entierement diſſout & réduit en une eſpéce

de ſanie putride, & lui auroient été funeſtes.

J'en portai ce jugement, & comme j'avois déja éprouvé les bons effets du quinquina (14) pour prévenir & arrêter les progrès de la gangrène, je le lui donnai ſouvent en petites doſes avec l'élixir de vitriol, après l'avoir fait préceder d'une petite quantité de Rhubarbe. Je lui ordonnai auſſi la teinture de roſes avec l'eau de canelle, que je rendis la plus acide que je pus, de même qu'une décoction d'écorce d'orange de Séville, de roſes rouges, de canelle & d'un peu de terre du Japon, parfaitement aigrelette. Je lui permis l'uſage du vin clairet & du vin d'O-porto, mêlé avec environ la moitié d'eau; & comme il ſe trouvoit bien du quinquina, j'en augmentai la doſe, & le lui donnai avec quelque peu de confection de Fracaſtor ſans miel, pour arrêter la dyſſenterie, y joignant de tems en tems une petite doſe de rhubarbe, pour évacuer les matieres ſanguinolentes, bilieuſes ou purulentes qui pouvoient ſe

(14) Je l'avois employé avec ſuccès dans la Fiévre pétéchiale-maligne, qui régna en 1735. *Vid. obſ. de aëre & morb. epidem. menſe Majo.*

trouver dans les inteſtins. Je lui ordonnai pour nourriture du ris, de la panade, de la gelée de corne de cerf, des rôties avec du vin clairet ou du vin d'O-porto, & voulus qu'on lui appliquât ſur le bas ventre des herbes aromatiques & aſtringentes, cuites dans du vin.

Ce régime lui rendit la ſanté; mais il demeura long-tems extêmement foible, & lors même qu'il fut en état de ſortir, il ſaignoit du nez & des gencives pour peu qu'il les touchât, & ſon haleine conſerva ſa puanteur. Ces accidens s'évanouirent par l'uſage du quinquina, de l'élixir de vitriol, &c. mais ſes jambes reſterent long-tems enflées, & ſes chairs ſi tendres & ſi ſenſibles, qu'on ne pouvoit preſque pas les toucher. Les purgatifs composés avec la rhubarbe, les chalybés ſtomachiques, l'élixir de vitriol, les eaux de Pyrmont avec des diuretiques convenables, jointes à un exercice moderé, diſſiperent ces ſymptômes, & le rétablirent parfaitement au bout de deux ou trois mois.

Je traitai pluſieurs de ces Fiévres péthéchiales compliquées avec des hémorrhagies dans l'Eté & l'Automne de 1745. Une femme entr'autres d'An-

thony, près de Plymouth, fut attaquée d'une pareille Fiévre, avec des symptômes approchans de ceux dont j'ai parlé, quoique moins violens. Elle eut d'abord un saignement de nez considérable & ensuite une perte de sang très-abondante; elle saignoit aussi des gencives, & elle fut à la fin attaquée d'un flux de ventre sanguinolent. Elle tomba dans une phrenésie violente, avant que de saigner du nez, & tout son corps se couvrit de taches pourprées & noires, dont quelques-unes étoient de la grandeur d'un denier. Je la traitai comme ci-dessus, & elle guérit parfaitement, excepté que ses jambes resterent enflées, & qu'elle conserva pendant long-tems une très-grande foiblesse. On l'avoit saignée deux fois avant mon arrivée. Je ne vis point le premier sang, mais M. Freke, son Chirurgien, me dit qu'il étoit extrêmement riche & vermeil, mais très-fluide & peu chargé de sérosité. Je vis le second, & le trouvai d'un noir foncé & couvert d'une pellicule mince, grisâtre. Son urine, pendant tout le tems que dura la Fiévre, ressembloit au vin blanc ou au cidre qu'on a laissé

long-tems exposé à l'air, & devenoit noir ; mais elle déposa à la fin une espéce de sédiment farineux, de couleur foncée.

La Fiévre qui accompagne les gangrénes est pour l'ordinaire de cette espéce, elle dissout & corrompt la masse du sang. La sanie de la partie gangrénée passant dans le sang, dispose les humeurs à la gangréne & dissout les globules rouges, d'où résultent des taches, des hémorrhagies, des délires, &c. Celse (15) observe très-bien que la gangréne est accompagnée d'une Fiévre aiguë, du délire, d'une soif excessive & de la puanteur de l'haleine, tous signes qui annoncent la corruption & l'acrimonie du sang. En voici un exemple qui n'est pas des plus communs.

Madll^e. Elizabeth. * * * native de Saint-Germain dans la Province de Cornouailles, âgée d'environ vingt-cinq ans, d'un tempérament foible, d'une mauvaise habitude de corps ; & qui n'avoit jamais été réglée, fut saisie à la fin du mois de Mai de l'année

(15) *Lib. 5. cap. 26.*

1742, d'une douleur dans le pied droit près des orteils, accompagnée d'un engourdissement total dans la jambe. Comme la douleur augmentoit, elle envoya querir M. Dyer, Chirurgien de *Looe*, lequel lui frotta la partie affligée avec de l'esprit de vin camphré, & lui donna quelques remédes nervins & cardiaques. Ces remédes n'ayant produit aucun effet, il fomenta de nouveau la partie avec une décoction aromatique, & y appliqua des cataplasmes composés avec des esprits, de la thériaque, &c. la partie perdit aussi-tôt sa couleur, & devint froide & insensible. J'y fis faire des scarifications profondes, mais il n'en sortit que quelques goutes de sang tout à fait noir, dont le volume n'excédoit pas la grosseur d'un pois. Les peaux & les chairs étoient les mêmes que si la jambe eut été amputée depuis plusieurs jours, quoique la maladie ne fut qu'à son quatriéme. Il ne s'éleva aucune vessie sur la jambe, & elle ne rendit par la suite ni matiere ni sanie. Je lui ordonnai sur le champ le quinquina avec l'élixir de vitriol & la confection Ralegh, & un julep acidulé chaud, qu'elle but avec beaucoup d'a-

vidité. Elle fut attaquée dès l'après midi d'une douleur violente dans la cuisse & dans l'aine droite, de la Fiévre, de tranchées violentes & d'un flux de sang qui l'abattit considérablement & la jetta dans des syncopes fréquentes.

Elle tomba dans le délire la nuit suivante, sa langue devint tout à fait noire, elle perdit la parole, son pouls étoit entierement agité, mais foible & ondoyant, & ses tendons dans des tremblemens & des soubresauts continuels. M'étant apperçu que le quinquina ne restoit point dans son estomac, je le lui donnai en teinture avec la décoction de Fracastor, l'élixir de vitriol, &c. ce qui réussit au mieux.

Elle resta trois ou quatre jours dans cet état, attendant la mort d'un moment à l'autre. Cependant la gangréne ne fit aucun progrès, & ne passa jamais le genou, quoique la Malade sentît dans la cuisse une douleur violente, laquelle paroissoit s'être fixée dans le périoste. A la fin il parut une ligne noire & livide tout autour de la partie, immédiatement au-dessous du genou, qui marquoit l'endroit où devoit se faire la séparation. Le Chirurgien employa

tous les moyens possibles pour l'accélerer, la malade, non plus que ses parens, n'ayant jamais voulu permettre qu'il en vînt à l'amputation. La mortification augmenta jusqu'au vingt-quatriéme Juillet, & le Chirurgien ayant remarqué que la séparation étoit complette, amputa la jambe dans l'articulation même, sans que la Malade s'en apperçut, tant elle fut prompte. Cette opération ne fut pas plutôt faite, que la Malade commença à se mieux porter, & elle recouvra en peu de tems la santé, à l'aide du régime & des remédes que je lui prescrivis.

CHAPITR VI.

De la différence qu'il y a entre la Fiévre lente nerveuse, & la Fiévre maligne putride.

JE trouve à propos, avant de finir cet Essai sur les Fiévres, d'apprendre au Lecteur en quoi la Fiévre maligne putride differe de la Fiévre lente ner-

veuſe, car elles ſe reſſemblent à quelques égards, quoiqu'elles ſoient abſolument différentes, & les erreurs que l'on commet dans la pratique ne viennent que de ce qu'on ne ſçait pas les diſtinguer. Je trouve d'autant plus à propos de marquer cette différence, que je ne m'y ſuis point ſuffiſamment arrêté dans ma Diſſertation ſur les Fiévres lentes & nerveuſes, & que je ne connois aucun Auteur qui en ait parlé, à la réſerve du Docteur Langrish, dans ſa Théorie & Pratique modernes.

Il paroît évidemment par ce que j'ai dit ci-deſſus, que les Fiévres putrides malignes & les Fiévres pétéchiales affectent particulierement le ſang, au lieu que les Fiévres lentes nerveuſes n'affectent que les ſucs nerveux & lymphatiques. Les premieres ſont accompagnées de la corruption des humeurs, & de la diſſolution du ſang; au lieu que les ſecondes durent ſouvent un tems conſidérable, ſans cauſer la moindre putréfaction.

Ces deux différentes eſpéces de Fiévres peuvent être occaſionnées par deux ſortes des régimes, ainſi que l'expérience le prouve. Les alimens & les remé-

des chauds, âcres, ſalins & volatils, un air chaud, &c. cauſent des Fiévres putrides malignes; comme au contraire les ſubſtances froides, aqueuſes, gluantes, mucilagineuſes, comme les concombres, les melons, les fruits verds, les liqueurs inſipides, un air froid & épais en occaſionnent de lentes & de nerveuſes.

En ſuppoſant que les unes & les autres naiſſent de la contagion, (ce qui eſt ordinaire dans les Fiévres peſtilentielles & pétéchiales, & quelquefois dans les Fiévres lentes nerveuſes) je comparerois volontiers l'action des écoulemens morbifiques dans le premier cas, à celle du venin de la vipere, qui affecte & détruit immédiatement la contexture des globules ſanguins, & les corrompt en peu de tems; & dans le ſecond, au virus d'un chien enragé, lequel agit très-lentement, & paroît affecter la lymphe & le ſuc nerveux, & ne donne aucun ſigne de corruption que lorſque la rage eſt tout à fait déclarée.

Ces Fiévres ayant donc une origine différente, elles ſe manifeſtent par différens ſymptômes, & demandent un traite-

ment différent. Je suis cependant persuadé qu'elles vont souvent ensemble ; je veux dire, que l'acrimonie du sang est souvent compliquée avec le relâchement des vaisseaux, & n'agit pas avec autant de violence, que si les facultés motrices & les vaisseaux avoient plus de force & d'élasticité, & étoient plus susceptibles des impressions des sels âcres & morbifiques, ce qui fait qu'elle agit avec plus de lenteur, quoique ses effets soient également funestes. Je ne doute point que dans le cas où la contagion est la cause prochaine de la maladie, l'état des fibres & des facultés naturelles n'influe considérablement sur la Fiévre. On comprendra parfaitement la nature & la différence de ces Fiévres à l'aide de la description que j'en vais donner.

CHAPITRE VII.

De la Fiévre lente nerveuse.

JE commence par la description de la Fiévre lente nerveuse, telle que je l'ai tirée d'après un grand nombre

de ſujets qui en ont été les victimes.

Cette Fiévre ſe manifeſte d'abord par une eſpéce d'indifférence pour toutes choſes, par de légers friſſons, par des feux paſſagers qui viennent au viſage, & par une laſſitude univerſelle, pareille à celle que l'on ſent après un violent exercice. Ces ſymptômes ſont toujours accompagnés d'une eſpéce d'aſſoupiſſement & d'abbatement d'eſprit, d'une douleur & peſanteur de tête & du vertige. Le dégoût vient enſuite ſans aucune altération conſidérable, mais avec de fréquens efforts pour vomir, leſquels ne produiſent d'autres effets que l'évacuation de quelque peu de phlegme inſipide.

Le Malade jouit à la vérité de tems à autre de quelques heures de repos ; mais les ſymptômes reviennent avec plus de violence, ſur-tout à l'approche de la nuit : la peſanteur de tête, le vertige, & la chaleur augmentent, le pouls devient plus fréquent, mais plus foible, & la reſpiration plus embarraſſée. On ſent dans la partie poſtérieure de la tête un engourdiſſement exceſſif, une froideur & une douleur ſourde, & quelquefois une douleur violente ſur ſon

ſommet, laquelle s'étend tout le long de la ſuture coronale. Ces deux eſpéces de douleurs vont communément avec les Fiévres lentes nerveuſes, & ſont preſque toujours ſuivies du délire.

Le Malade demeure ſouvent 5 ou 6 jours dans cet état ; il eſt extrêmement pâle & défait, & quoique ſa maladie ne paroiſſe pas fort conſidérable, il eſt fort éloigné de ſe bien porter. L'inquiétude & l'agitation où il eſt l'empêchent de dormir, quelqu'envie qu'il en ait, & dans le tems qu'il paroît dormir le plus profondément, il ſe plaint de ne pouvoir fermer l'œil.

Le pouls, durant tout ce tems-là eſt fréquent, foible & inégal, quelquefois ondoyant, quelquefois profond pendant quelques minutes, & même intermittent & accompagné d'une rougeur ſoudaine au viſage, un moment après extrêmement agité ou calme & égal, & ainſi alternativement. Les chaleurs & les friſſons ſont irréguliers & incertains, la chaleur & la rougeur s'emparent quelquefois ſubitement du viſage, tandis que le Malade a le nez & les oreilles froides, & le front couvert d'une ſueur froide. Il lui arrive mê-

me assez souvent d'avoir le visage en feu & les extrêmités du corps froides comme un marbre.

L'urine est communément pâle & souvent limpide, fréquemment de la couleur du petit lait, ou semblable à de la petite biere éventée; elle n'a pour l'ordinaire aucun sédiment, ou si l'on y en trouve, il ressemble à du son éparpillé. La langue, au commencement de la maladie, n'est ni séche ni livide; mais elle est quelquefois couverte d'une mucosité ténue & blanchâtre. Il est vrai cependant qu'à mesure que la maladie avance, elle devient séche; enflammée & pleine de crevasses ou de la couleur de l'écorce de grenade: cela arrive sur-tout dans le dernier période de la maladie. Malgré cette sécheresse de la bouche & de la langue, le Malade n'est presque point alteré; mais il a quelquefois la langue brûlante.

Le vertige, la douleur ou la pesanteur de tête augmentent vers le septiéme ou huitiéme jour; elles sont accompagnées d'un tintement d'oreilles continuel qui incommode beaucoup le malade & le jette souvent dans le délire. L'oppression, la langueur & l'anxiété

augmentent auſſi, de maniere que le Malade tombe en foibleſſe pour peu qu'il tente de ſe lever. Une ſueur froide ſe répand auſſi-tôt ſur ſon front & ſur le dos de ſes mains (quoiqu'il ait les joues & la paume des mains brûlantes) & diſparoît avec la même promtitude qu'elle eſt venue. Que ſi l'urine devient avec cela plus pâle & plus limpide, on doit s'attendre à un délire, à un tremblement & ſoubreſaut univerſel des tendons. Le délire n'eſt preſque jamais violent, & ne conſiſte à proprement parler que dans une confuſion de penſées dont la langue eſt le fidéle interpréte, & dont le Malade ne ſort que pour y retomber avec plus de violence.

La langue devient ſouvent ſéche, dans l'état de la maladie, ſur-tout dans le milieu, elle ſe revêt d'une bande jaunâtre de chaque côté, & eſt affectée d'un tremblement conſidérable lorſque le Malade veut la ſortir. C'eſt toujours un fort mauvais ſigne lorſqu'elle s'humecte dans ce tems-là, & que la ſalive augmente. La difficulté d'avaler eſt auſſi un dangereux ſymptôme, ſur-tout lorſqu'elle eſt accompagnée du hoquet.

Il ſurvient ſouvent vers le neuviéme, dixiéme ou douziéme jour, des ſueurs copieuſes ſur tout le corps, leſquelles ſont pour l'ordinaire froides & gluantes aux extrêmités, & accompagnées de déjections extrêmement ténues ; les unes & les autres ſont en général colliquatives, & épuiſent conſidérablement le Malade. C'eſt cependant un fort bon ſigne lorſque la peau ſe couvre d'une légere moiteur & qu'il ſurvient une diarrhée, puiſqu'elles font ceſſer le délire & l'aſſoupiſſement.

La nature s'épuiſe inſenſiblement, les extrêmités deviennent froides, & les ongles pâles & livides, le pouls paroît plutôt trembler & ondoyer que battre ; ſes battemens ſont ſi foibles & ſi prompts qu'on a de la peine à les diſtinguer ; il eſt quelquefois profond & quelquefois intermittent. Le Malade tombe dans un aſſoupiſſement & dans une inſenſibilité ſi profonde que le bruit le plus violent & la lumiere la plus forte ne font aucune impreſſion ſur ſes ſens, quoiqu'il fût au commencement fort ſenſible à l'un & à l'autre. Le délire dégénere en un coma profond qui eſt bien-tôt ſuivi de la mort. Les déjec-

tions, les urines & les larmes s'écoulent ſans qu'il en ait aucun ſentiment, & annoncent une diſſolution prochaine, de même que le tremblement & le tiraillement des nerfs & des tendons préſagent une convulſion générale qui tranche tout d'un coup le fil de ſes jours. Ainſi meurent les Malades après avoir langui quatorze, dix-huit ou vingt jours, & quelquefois plus.

Tous les ſujets perdent l'ouie & le ſentiment vers la fin de la maladie, (cette ſurdité eſt cependant plus forte dans les uns que dans les autres) quoiqu'ils fuſſent au commencement ſuſceptibles du moindre bruit ou de la plus légere lumiere. La plûpart s'abandonnent à des frayeurs immodérées & déſeſperent de leur vie lors même qu'ils paroiſſent n'avoir rien à craindre. Il s'en trouve qui ſe privent du ſommeil par la crainte qu'ils ont de mourir, ou pour ſe mettre à couvert des inquiétudes & des agitations qui l'accompagnent, & dont ils conſervent le ſouvenir à leur réveil. C'eſt pour l'ordinaire un bon ſigne lorſque la ſurdité aboutit à un abſcès dans l'oreille, de même que c'en eſt un auſſi lorſque quelque paro-

tide vient à ſuppuration, ou qu'il s'éleve des groſſes puſtules autour du nez & de la bouche.

Telle eſt la deſcription de la Fiévre lente nerveuſe dans ſes circonſtances les plus aggravantes. J'ai décrit ſes ſymptômes dans l'ordre qu'ils ſe préſentent, & je crois que c'eſt ainſi qu'on doit toujours en agir lorſqu'on entreprend de décrire une maladie. Cette Fiévre attaque communément les perſonnes dont les nerfs ſont affoiblis, l'habitude lâche & le ſang ténu & appauvri. Elle eſt auſſi cauſée par des évacuations exceſſives, par la triſteſſe, par des veilles & des études immodérées, par la violences des exercices, par la mauvaiſe qualité des alimens, des boiſſons & de l'air, par des ſalivations trop copieuſes, par l'uſage trop fréquent des purgatifs, & par l'uſage immodéré des femmes. Elle paroît donc avoir ſon principe dans le trop grand relâchement des ſolides, dans l'appauvriſſement du ſang, auſſi bien que dans la viſcoſité des ſucs lymphatiques & nouriciers, puiſqu'on la guérit avec des alimens & des remédes attenuans, irritans, fortifians & cardiaques. Hippocrate obſerve

quelque part que l'on connoît la nature d'une maladie par le succès de la méthode qu'on a employée pour la guérir.

Voyons maintenant celle qui convient à cette espéce de Fiévre.

C'est une autre maxime d'Hipocrate que quiconque connoît la nature d'une maladie, connoît aussi la méthode de la guérir (1) Il est au moins du devoir d'un Médecin d'étudier avec soin le tempérament de son malade, aussi bien que la nature de son mal, avant que de lui prescrire aucun reméde; car, comme Celse le dit fort bien, *Æstimatio causæ sæpe morbum solvit* (2). Cela est surtout nécessaire dans les Fiévres, dans lesquelles le tems est court & l'expérience dangéreuse. Lorsque la maladie n'est pas violente, il vaut mieux user de délai & observer les mouvemens de la nature, que de précipiter la cure. Mais il est rare qu'on appelle le Médecin au commencement des Fiévres lentes, & souvent lorsqu'on recourt à son ministère, il n'est plus tems d'y remédier.

Il paroît par l'histoire que je viens

(1) *Lib. de Art. sub finem.*
(2) *Celsi Præfat. sub finem.*

de

de donner de la Fiévre lente nerveuse, que les évacuations abondantes, surtout la saignée, ne conviennent point aux personnes d'un tempérament lâche & foible, vû qu'elles y sont infiniment plus sujettes que les autres. J'ai vû un purgatif ordinaire, qui pour avoir été donné à contre-tems au commencement de cette Fiévre, a été suivi d'une langueur surprenante, de syncopes, & de plusieurs autres fâcheux symptômes. Il convient cependant quelquefois, même dès le commencement de la maladie, de balayer les premieres voies au moyen d'un léger purgatif, tel que la rhubarbe, la manne &c. mais gardez-vous bien d'employer aucune substance drastique, votre Malade s'en trouveroit mal, & vous vous repentiriez de la lui avoir donnée. La nature s'accommode beaucoup mieux d'un léger vomitif que des purgatifs ordinaires, & il devient même nécessaire dans les cas où l'estomac est surchargé & les nausées fréquentes, ce qui est assez ordinaire au premier accès de cette Fiévre. Les lavemens composés avec du lait, du sucre & du sel produisent un fort bon effet étant réitérés tous les deux ou trois

jours, lorſque la nature ne fait pas ſes fonctions.

Ces Fiévres demandent des remédes cardiaques, diaphorétiques & tempérés, & des alimens nourriſſans & délayans. Ces derniers tous ſeuls, lorſqu'on ſçait en faire un bon uſage, hâtent conſidérablement la cure, ſurtout lorſqu'on y joint les véſicatoires & qu'on a ſoin de tranquilliſer le Malade, tant à l'égard du corps que de l'eſprit. Les opiates ſont ordinairement nuiſibles, pour grandes que ſoient les inquiétudes & l'inſomnie. Les diaphorétiques, tels que la poudre de Contrayerve compoſée avec un peu de Caſtoreum & de ſaffran, quelques petites doſes de la Thériaque d'Andromaque, ou de l'Elixir Parégorique, valent infiniment mieux, vû qu'en provoquant la ſueur, & facilitant la perſpiration, ils appaiſent l'agitation du ſang & des eſprits & procurent le ſommeil. Dans les cas où les eſprits ſont conſidérablement abbatus, on doit y ajouter du Galbanum ou du ſilphium avec un peu de camphre, & appliquer au plûtôt les véſicatoires ſur le col, l'occiput, ou derriere les oreilles. Il eſt à propos durant tout ce

tems-là, que le Malade boive de la tisane, du gruau & quelque peu de vin, & qu'on ne le gêne point sur la quantité. Car, quoique cette Fiévre exige une moindre quantité de boisson que la Fiévre ardente, & même que la Fiévre maligne putride, elle ne laisse pas d'avoir son utilité pour hâter le délayement des humeurs, pour entretenir les sueurs, & pour tempérer l'acrimonie du sang. C'est pourquoi je serois d'avis qu'on lui donnât du bouillon de poulet, sur-tout vers le déclin de la maladie, aussi bien que de la gelée de corne de cerf, de la panade, en y ajoutant quelque peu de vin & du jus d'orange ou de limon.

Il est bon de remarquer que le Malade n'est jamais plus à son aise que lorsqu'il sue, parce que cette sueur appaise la violence de la chaleur, la fermentation des humeurs, &c. Mais on doit bien se garder de la provoquer, & encore moins d'employer pour cet effet, des remédes chauds & violens, comme peuvent être les sels alcalis volatils, les esprits, &c. sur-tout dans le commencement ou vers le milieu de la Fiévre : car ils épuisent en peu de tems le fluide

vital, abbattent les esprits, causent des tremblemens & des soubresauts dans les tendons, & quelquefois des frissons, des sueurs froides & gluantes, des syncopes ou un coma. Il survient quelquefois des accès irréguliers & partiels de chaleur, accompagnés d'inquiétudes, d'anxiétés, du délire, de la difficulté de respirer & de l'oppression des hypocondres, ce qui fait croire aux Médecins ignorans que la maladie tient de la peripneumonie. Gardez-vous bien d'employer la saignée, car le pouls, quoique fréquent, est extrêmement petit & inégal. Non-seulement la petitesse & l'ondoyement du pouls, doivent vous détourner de la saignée, mais encore la pâleur, l'aquosité & la limpidité de l'urine qui l'accompagnent. Ces symptômes marquent que l'oppression vient du systême nerveux, plutôt que d'une obstruction ou d'une inflammation peripneumonique. Dans ce cas la respiration quoiqu'embarrassée & laborieuse, n'est point chaude, & ressemble à celle des personnes qui soupirent ou qui avalent quelque liqueur, outre que pour l'ordinaire il n'y a pas de toux; de sorte que ce symptôme vient de quelque dégré de spasme dans les parties

vitales, plutôt que de l'inflammation. C'est de quoi nous avons un exemple sensible dans les paroxysmes hystériques. On doit donc employer les remédes nervins & cardiaques, & appliquer les vésicatoires sur les cuisses, les jambes ou les bras du Malade, puisque les uns & les autres sont indiqués. Voici la potion & le bol dont je me sers pour l'ordinaire.

℞ De la poudre de Contrayerva composée gr. xv.	℞ *Pul. Contrayerv. c. gr. xv.* (3) *Croc. Anglic. gr. iij. Confect. Ralegh* ℈j.
De safran d'Angleterre gr. iij.	*Syr. Croci. q. s. m. f. Bolus.*
De confection Ralegh. ℈j.	

De sirop de safran, quantité suff.
Mêlez le tout, faites un bol.

℞ Du sel de corne de Cerf. ℈ ß.	℞ *Sal. C. C.* ℈ ß.
De suc de Limons. ʒiij.	*suc. limon.* ʒiij.
De l'eau Alexitaire simple. ℥j ß.	*aq. alexit simpl.* ℥j ß.
Mêlez le tout, &	*m. peractâ effervescentiâ, adde sp. Lavend. c. syr. croci ana* ʒj ß. *m. f. Haust.*

après l'effervescence, ajoûtez-y de l'esprit de lavende composé, du sirop de safran, aã. ʒj. ß.
Mêlez le tout, faites une potion.

(3) Lorsqu'il y a tremblement & soubresauts des tendons, je substitue avec succès une demi dragme de musc à la poudre de contrayerve composée.

Je donne ces remédes ou tels autres approchans à mes Malades toutes les 5, 6 ou 8 heures, avec un julep cordial tempéré. On peut aussi leur donner de tems en tems de l'esprit volatil aromatique, ou fétide dans du petit vin, ou dans du cidre, ou, ce qui vaut infiniment mieux dans quelques cas, dans de l'eau de moutarde. Ce remède, quoique simple, n'est pas à mépriser, sur-tout pour les pauvres. Ces substances aiguillonnent les vaisseaux, & leur rendent leur élasticité; elles atténuent & délayent les humeurs & provoquent des sueurs qui appaisent *l'érethisme*, pour user de l'expression des Anciens. La potion saline dont j'ai donné ci-dessus la formule, passe plus aisément par les pores de la peau, que lorsqu'on y employe le sel d'absinthe, car ce dernier provoque les urines. Puisque je garantis l'effet de cette potion dans les maladies qui tiennent de l'asthme, on ne sçauroit douter de son efficacité dans celle-ci. Je reviens à mon sujet.

La difficulté de respirer, l'anxiété & l'oppression dont je viens de parler, annoncent souvent l'éruption miliaire qui survient le septiéme, le neuviéme ou le onziéme jour de la Fiévre, & quelque-

fois plus tard, & l'on a effectivement remarqué, que ces ſymptômes précédent toujours l'éruption des puſtules dans toutes les différentes eſpéces de Fiévres. Il eſt aiſé de ſentir que la ſaignée ne vaut rien dans cette occaſion, puiſqu'il eſt de la derniere importance de ne point retarder l'operation de la nature, laquelle eſt ſouvent critique. On doit au contraire la hâter le plus qu'il eſt poſſible à l'aide des cordiaux & des délayans, auſquels il eſt bon quelquefois d'ajouter une petite doſe de la thériaque d'Andromaque ou de l'élixir aſthmatique, tant pour appaiſer l'inquiétude dont les Malades ſe plaignent, que pour hâter la Diaphoréſe, & avec elle, l'éruption miliaire.

Quoique ces ſueurs ſoient ordinairement avantageuſes, elles ceſſent de l'être lorſqu'elles deviennent trop abondantes, lors même que l'éruption eſt copieuſe, & j'ai vu deux ou trois éruptions ſe ſuccéder l'une à l'autre avec des ſueurs fort abondantes, ſans que les Malades en ayent reçû aucun ſoulagement; elles leur ont été au contraire fort nuiſibles, puiſqu'elles les ont jetté dans une très-grande foibleſſe. Il eſt vrai que ces ſortes

de ſueurs ſont plus communément ſymptômatiques que critiques, & l'éruption le ſymptôme d'un autre ſymptôme ; car les glandes miliaires de la peau s'enflent conſidérablement & forment une eſpéce d'éruption dans les perſonnes qui ſe portent le mieux, lorſqu'elles viennent à ſuer copieuſement.

Dans ces ſortes de cas, je veux dire, lorſque les ſueurs ſont abondantes & colliquatives, il convient de faire boire au Malade quelque peu de vin rouge, en le trempant s'il le faut; il arrête la ſueur, il fortifie le Malade, & entretient l'éruption au cas qu'elle ait commencé à ſe faire. Celſe veut que l'on donne du vin auſtére pur dans la maladie cardiaque. *Vinum auſterum meraculum in morbo cardiaco* (4); & je crois que cette maladie n'eſt autre choſe qu'une eſpéce de Fiévre nerveuſe, accompagnée de ſueurs colliquatives. Lorſque la Fiévre eſt ſur ſon déclin, & que les ſueurs affoibliſſent le Malade par leur abondance, je lui donne quelques petites doſes de la teinture de quinquina avec le ſafran & la ſerpentaire, dont je donnerai la deſcription ci-deſ-

(4) *Lib. III. cap. 19.*

ſous, & je l'entre-mêle de tems en tems d'une doſe de rhubarbe, pour évacuer les premieres voyes, ce qui rend les rémiſſions & les intermiſſions qui ſurviennent pour l'ordinaire vers le déclin des Fiévres lentes nerveuſes, plus diſtinctes & plus manifeſtes, & diſpoſe le corps à l'opération du quinquina. Je le donne en général vers ce tems-là, dans une potion ſaline faite avec le ſel d'abſinthe & le jus de limon, ce qui le rend infiniment plus efficace. Je ſuis perſuadé que cette méthode abrége ces Fiévres, même celles qui ſont accompagnées d'éruptions miliaires, leſquelles durent ſouvent long-tems, & ſont ſuivies de rechutes dangéreuſes : j'ai vû pluſieurs Malades tomber dans cette Fiévre, après une ſueur de cinq à ſix ſemaines, & après avoir eu trois ou quatre éruptions milliaires, je les ai vû, dis-je, nâger dans leur ſueur & pourrir leurs matelats.

Quoique la diarrhée ait ſouvent ſon utilité vers la fin de cette Fiévre, lorſqu'elle eſt modérée, il s'en faut beaucoup que les déjections qui ſont crues, ténues & collicatives ſoient ſalutaires, elles affoibliſſent au contraire le malade à un point extraordinaire. C'eſt un fort mau-

vais ſigne lorſqu'elles ſont livides ou plombées; quelle que ſoit leur conſiſtance.

Il n'y a point d'évacuation d'un plus favorable augure, qu'une ſalivation copieuſe, ſans aphthes. Lorſqu'elle ſurvient avec une légére noirceur, je ne déſeſpére jamais de mon Malade, quelque foible & aſſoupi qu'il puiſſe être. L'inſenſibilité qu'on remarque dans quelques Malades eſt ſouvent une ſuite de leur ſurdité; mais on en voit auſſi qui n'échapent à la mort que pour reſter imbéciles.

Les Malades qui ſouffrent ces ſortes d'évacuations ont beſoin d'une nourriture fortifiante & délayante pour entretenir les eſprits, réparer la diſſipation des liqueurs, & corriger celles qui reſtent. Cependant lorſque les Malades ſont trop appéſantis, elles deviennent auſſi néceſſaires que le meilleur reméde, & par conſéquent on ne peut mieux faire que de les hâter.

Les criſes ſont extrêmement rares dans cette Fiévre, & elles ne cedent le plus ſouvent qu'au tems. L'urine n'eſt jamais parfaitement bien cuite, elle reſte crue, pale & ténue durant tout le

cours de la maladie souvent même elle est trop abondante. Quelquefois cependant après un accès violent, ou dans le fort de la sueur, elle est haute en couleur, mais sans sédiment, en petite quantité, & comme couverte de graisse.

Je suis fortement persuadé que la trop grande viscosité des sucs lymphatiques, & des humeurs les plus exaltées du corps humain, est une des causes conjointes des Fiévres lentes nerveuses, & que comme la sérosité, lorsqu'elle est une fois coagulée par la chaleur fébrile, ne peut plus servir aux usages de l'œconomie animale, & se convertit en une espéce de sanie putride & acrimonieuse; de même la lymphe stagnante dégénére peu à peu en une sanie purulente qui a besoin d'être évacuée par les émonctoires ordinaires, ou par quelque couloir artificiel. Quoique les pores de la peau & les conduits salivaires passent en général pour les voyes les plus commodes, il arrive souvent qu'elle s'écoule en partie par les selles & les urines. Au reste, quoique ces évacuations soient souvent très-abondantes, l'expérience fait voir qu'on ne doit point se hâter de les arrêter, de peur que la matiere morbifique ne se

jette ſur les parties vitales. La ſuppreſſion trop ſubite des ſueurs eſt ordinairement ſuivie de convulſions, d'inquiétudes, de l'oppreſſion des hypochondres, de ſyncopes, &c. comme au contraire les nauſées, les maux de cœur, les tranchées & le délire ſont l'effet ordinaire des aſtringens adminiſtrés à contretems. On ne doit pas non plus ſe hâter d'arrêter le cours de la ſéroſité que les véſicatoires ont procuré; car plus les veſſies fluent, & mieux le Malade s'en trouve; c'eſt même un bon ſymptôme lorſqu'elles s'ulcérent quelque peu; car, quoique cette ulcération dénote une acrimonie dans les humeurs, c'eſt une preuve que la nature a aſſez de force pour s'en débarraſſer. Suppoſez donc que les premieres veſſies commencent à ſe fermer, il faut appliquer les véſicatoires ſur d'autres parties, car leur utilité eſt fondée ſur l'irritation qu'ils cauſent, auſſi-bien que ſur l'écoulement qu'ils procurent. Les puſtules qui s'élévent ſouvent dans l'état de cette Fiévre, ou après, & qui s'ulcérent, ſont des eſpéces de véſicatoires naturels qui donnent paſſage à la ſanie purulente & corroſive, & qui indiquent un moyen de ſoulager la nature.

En un mot, toutes les fois que ces évacuations sont excessives, on doit les réprimer, mais non point les arrêter tout-à-fait, & par conséquent on doit interdire aux Malades tout ce qui peut les réfroidir. D'un autre côté on doit bien se garder de provoquer la sueur à l'aide des cordiaux, des sels alcalis volatils, & de la chaleur de l'air, ce seroit là le moyen d'épuiser le Malade, & non de le soulager. Quant aux éruptions des pustules miliaires blanches & rouges, elles montrent non-seulement le dégré de la maladie, mais souvent encore la mauvaise manœuvre du Médecin. Fait-on mieux de hâter l'éruption de la petite vérole par la chaleur du régime ? Cependant ceux qui le font visent plus surément à la crise que les premiers. Je demande à tous ceux qui ont acquis quelque expérience dans la Médecine, s'ils se sont jamais apperçus de l'utilité des sueurs excessives dans la petite vérole, ou dans la rougeole ? Quant à mois, je les ai toujours trouvées extrêmement préjudiciables.

Je ne me suis étendu sur cet article, que parce que je suis pleinement persuadé que la méthode ordinaire de traiter les févres miliaires avec des remé-

des & des alimens chauds & ſudorifiques, a mis un millier de perſonnes au tombeau. Je ſoutiens en un mot, que le Médecin ne doit avoir d autre but, ſoit dans les Fiévres miliaires, ſoit dans les Fiévres nerveuſes ſans éruption, que de ſeconder les opérations de la nature & de l'aider, mais d'une maniere conforme aux loix générales de l'œconomie animale; en hâtant par les ſecours de l'art les évacuations, lorſqu'elles ſont défectueuſes, ou en les modérant, lorſqu'elles ſont exceſſives; obſervant en même tems de ne jamais empêcher dans aucune maladie les criſes de l'utilité deſquelles on eſt aſſuré; mais au contraire de les favoriſer. La Fiévre dont je traite me fournira un exemple de ce que j'avance. Lorſque la diarrhée eſt exceſſive, on peut la réprimer à l'aide d'une opiate cordiale, telle que la thériaque d'Andromaque, ou autre ſemblable, laquelle en appaiſant l'irritation & facilitant la perſpiration, modere cet écoulement; car on a remarqué que les ſueurs douces & qui ſortent ſans peine ſont toujours avantageuſes. L'arrêter tout à coup avec des aſtringens violens, c'eſt s'oppoſer aux efforts de la nature, & empêcher les déjections

& les sueurs qu'elle tâche de procurer. Ceux qui voudront s'instruire plus à fond de la méthode de traiter les Fiévres lentes nerveuses, peuvent consulter le Traité de M. Richard Manningham sur les *Fébricules, &c.*

CHAPITRE VIII.

Des Fiévres pétéchiales putrides & malignes.

JE vais maintenant examiner la nature des Fiévres pétéchiales, putrides, malignes ou pestilentielles, aprés quoi je donnerai la méthode de les guérir.

Les Fiévres putrides, malignes, & même pétéchiales naissent souvent de l'acrimonie du sang, agité par la Fiévre qui survient; mais en général les Fiévres pestilentielles & pétéchiales naissent de la contagion, & peuvent affecter les personnes de tout tempérament, ce qui produit une grande variété dans les symptômes. Car, comme la contagion agit à peu près de même

que l'acrimonie, elle doit produire un tout autre effet lorſqu'elle attaque une conſtitution forte & vigoureuſe & un ſang gluant & épais, que lorſqu'elle s'empare d'une habitude lâche & foible & d'un ſang ténu & appauvri, & dont les globules ſont déſunis; & un effet différent des deux premiers, lorſque les humeurs ont beaucoup d'acrimonie.

On peut dire cependant en général que ces Fiévres ont infiniment plus de violence que les Fiévres lentes nerveuſes, les friſſons, au cas qu'il y en ait, ſont plus grands, les chaleurs plus fortes & plus durables; mais d'abord ſubites, paſſageres & rémittentes: le pouls plus dur, mais pour l'ordinaire fréquent & petit, quelquefois lent & régulier en apparence pour un tems, & enſuite ondoyant & inégal. Le mal de tête, le vertige, les nauſées & le vomiſſement ſont beaucoup plus conſidérables, même dès le commencement. On ſent quelquefois une douleur aiguë fixe dans une temple, ou dans les deux, ſur un ſourcil ou ſur tous les deux à la fois, ſouvent dans le fond des orbites. Le Malade a les yeux gros, abbatus, jaunâtres, & ſouvent quelque peu en-

flammés, le visage de couleur de sang, & plus pâle qu'à l'ordinaire. Les artères temporales battent beaucoup, & les oreilles tintent d'une maniere incommode. A mesure que la Fiévre augmente, le battement des artères carotides augmente aussi, quoique le pouls soit petit, & même très-lent. Ce symptôme est un signe infaillible de délire, & provient en général de quelque obstruction considérable dans le cerveau.

L'abattement des esprits, la foiblesse & les syncopes sont souvent extrêmes & subites, quoiqu'il n'y ait aucune évacuation excessive, dans le tems même que le pouls a de la force. La respiration est pour l'ordinaire laborieuse & entrecoupée par des soupirs, l'haleine brûlante & puante.

Presque toutes ces Fiévres sont accompagnées d'une douleur dans le dos & dans les lombes; le Malade est dans un épuisement universel, & sent des douleurs insupportables dans tous ses membres. Il ressent souvent une chaleur violente, une douleur & une pésanteur dans le creux de l'estomac; il vomit continuellement une bile porra-

cée ou noire, & eſt extrêmement incommodé du hoquet ; la matiere qu'il rend a ſouvent une odeur très-déſagréable.

Sa langue eſt d'abord blanche, mais elle devient de jour en jour plus noire & plus ſéche, quelquefois d'une couleur livide luiſante, avec une eſpèce de veſſie noire à la pointe ; quelquefois auſſi elle eſt extrêmement noire, & cette noirceur continue ſouvent durant pluſieurs jours, après même que la criſe eſt faite Après que la maladie eſt parvenue à ſon plus haut période, elle devient ſéche, noire & inflexible, ou d'un rouge de grenade foncé, auſſi le Malade n'articule-t-il qu'avec beaucoup de peine.

La ſoif, dans le fort de la Fiévre, eſt ordinairement fort grande, & quelquefois inextinguible ; cependant le Malade ne prend plaiſir à aucune boiſſon, & les trouve toutes améres & déſagréables. On eſt ſurpris dans d'autres tems de ne le point trouver altéré, quoiqu'il ait la bouche & la langue extrêmement ſales & ſéches ; c'eſt-là un ſymptôme très-dangereux qui ſe termine par la phrénéſie ou le coma. Les dents

& les lévres, ſur-tout lorſque la maladie eſt fixée, ſont couvertes d'une matiere noire & tenace.

Lorſque la Fiévre commence, l'urine eſt ſouvent crue, pâle & inſipide, elle devient plus foncée à meſure que le mal augmente, & reſſemble ſouvent à une forte leſſive, ou bien elle eſt jaune & teinte de quelque peu de ſang; elle n'a ni ſédiment ni nuage, & elle reſte dans cet état durant pluſieurs jours: elle noircit par dégrés, devient de la couleur de la groſſe biere, & répand une odeur extrêmement puante. J'ai ſouvent vû l'urine, dans les Fiévres pétéchiales, preſque noire & extrêmement fétide. Celle, entr'autres de M. Shirley, Chirurgien de Vaiſſeau, étoit preſque noire, avec un ſédiment de couleur de ſuie. Il étoit couvert d'une infinité de taches noires, il avoit un flux de ſang & une phrénéſie comateuſe, auſſi mourut-il vers le treiziéme jour.

Les déjections, ſur-tout lorſque la Fiévre approche de ſon état ou de ſon déclin, ſont pour la plûpart d'une odeur inſupportable, vertes, livides ou noires, ſouvent ſanguinolentes & accompagnées de tranchées. Celles qui

ſont jaunes ou brunes ſont moins dangereuſes, mais elles le ſont extrêmement lorſqu'elles ſortent à l'inſçu du Malade, quelle que puiſſe être leur couleur. C'eſt encore un fort mauvais ſymptôme, lorſque le ventre reſte dur, enflé & tendu, après des déjections copieuſes ; car cela provient de l'inflammation ou de la mortification des inteſtins. Le Malade eſt heureux lorſqu'il ſurvient une légere diarrhée, car c'eſt un moyen dont la nature ſe ſert pour évacuer la matiere morfibique.

Lorſque le corps ſe couvre de taches noires, livides, obſcures ou verdâtres, on ne peut plus douter de la malignité de la maladie. Le danger diminue à proportion qu'elles ſont vermeilles ; mais c'eſt un bon ſigne lorſque les taches noires ou violettes prennent une couleur plus vermeille. Celles qui ſont noires ou livides ſont preſque toujours accompagnées d'hémorrhagies copieuſes. Celles qui ſont foncées, petites & pareilles à des taches de rouſſeur, ſont preſque auſſi dangereuſes que les noires & les livides, quoiqu'elles ne ſoient accompagnées d'aucune hémorrhagie. Elles ſont ſouvent compliquées avec des

ſueurs copieuſes, froides & gluantes, à l'aide deſquelles elles diſparoiſſent quelquefois, mais le Malade ne s'en trouve pas plus ſoulagé. L'éruption des pétéchies n'eſt point fixe, quelquefois elles paroiſſent le quatriéme ou le cinquiéme jour, quelquefois elles ne ſe manifeſtent que le onziéme ou le douziéme. Celles qui ſont larges & livides, ou d'un verd foncé, ne paroiſſent pour l'ordinaire que lorſque le Malade eſt ſur le point de mourir. Les Fiévres malignes ſont ſouvent accompagnées d'une efflorefcence pareille à la rougeole, mais plus noire & plus livide; & pour lors la peau, ſur-tout aux environs de la poitrine, paroît marbrée. Ce ſymptôme eſt en général très-mauvais, & j'ai ſouvent remarqué qu'il avoit des ſuites funeſtes.

Les pétéchies diſparoiſſent quelquefois vers le onziéme ou quatorziéme jour, à l'aide d'une ſueur copieuſe, & ſont remplacées par une infinité de petites puſtules miliaires blanches. Je ne me ſuis pas apperçu qu'elles ſoient d'aucun avantage, mais le Malade ſe trouve extrêmement ſoulagé lorſqu'il ſurvient à leur place une efflorefcence rouge accompagnée de démangeaiſon. Il

en eſt de même de ces grandes veſſies aqueuſes qui s'élevent ſur le dos, la poitrine & les épaules. C'eſt encore un fort bon ſymptôme lorſqu'il ſe forme une eſpèce de gale autour des lévres & du nez, & ſur-tout lorſqu'elle cauſe beaucoup de démangeaiſon. On ne doit rien attendre de bon des aphthes qui ſont de couleur foncée; celles qui ſont exceſſivement blanches & épaiſſes comme du lard, ne promettent pas davantage. Elles ſont auſſi-tôt ſuivies de la difficulté d'avaler, de la douleur & de l'ulcération de la gorge, de l'œſophage, &c. & d'un hoquet qui n'a point de fin. Le mal affecte enfin les premieres voyes, il ſurvient un flux de ſang, accompagné de la mortification des inteſtins, laquelle ſe manifeſte par des déjections noires, ſanieuſes, ſanguinolentes & fétides.

Il ſurvient ſouvent, vers le déclin de la Fiévre, de grandes taches noires & bleuâtres, ſemblables à des meurtriſſures, qui, lorſqu'elles ſont accompagnées de la lividité & du refroidiſſement des extrémités, annoncent une mort prochaine. J'ai ſouvent vû ces taches s'étendre juſqu'aux coudes, & le froid s'emparer des mains un ou

deux jours avant la mort du Malade, de façon qu'elles n'avoient plus de ſentiment. C'eſt de quoi j'eus un exemple remarquable il y a quelques années en la perſonne de Made Hopkins, laquelle me fit appeller le ſeptiéme jour de ſa maladie. Je la trouvai dans l'aſſoupiſſement & dans un léger délire, ſoupirant continuellement comme une perſonne extrêmement affligée, & ſe plaignant d'une grande oppreſſion de cœur. Elle avoit le pouls extrêmement agité, petit, capriſant & irrégulier, la reſpiration courte & embarraſſée; elle ne dormoit point depuis long-tems, quoiqu'elle fût extrêmement aſſoupie; elle étoit conſidérablement altérée, bien que la chaleur fût médiocre; ſa langue n'étoit point trop ſéche, mais noirâtre; elle avoit la gorge ulcérée & n'avaloit qu'avec difficulté. Ses yeux étoient étincelans, fixes & enflammés. Elle tomba le huitiéme jour dans des ſueurs copieuſes, ſa langue devint tout-à-fait noire, ou plutôt livide, & ſéche. Ses ordinaires la reprirent vers le ſoir, (elle nourriſſoit, & c'étoit la premiere fois qu'elle les avoit eu depuis ſa couche), les ſueurs continuèrent & répan-

dirent une très-mauvaiſe odeur. Il parut le neuviéme jour des grandes taches noires ſur pluſieurs parties de ſon corps, entr'autres, une ſur le bout & l'autre ſur le dos du nez, leſquelles devinrent noires, de même que deux autres de la largeur d'un écu qui étoient venues ſur les deux joues. Ses ordinaires ceſſerent le dixiéme jour, le dévoyement la prit, & ſon ventre devint extraordinairement enflé. Ses ongles & ſes mains devinrent noires & auſſi froides qu'un marbre. Elle rendit ſes excrémens & ſon urine ſans le ſentir, & demeura ſans ſentiment juſqu'au onziéme jour qu'elle mourut. Son corps répandit, quarante heures auparavant, une odeur inſupportable, malgré le ſoin qu'on en prenoit.

Je n'ignore point que l'épithéte de *malignes* que l'on donne aux Fiévres, n'eſt preſque plus d'uſage depuis quelques années, & qu'on l'a ſouvent employé pour couvrir ſon ignorance ou exhalter la cure qu'on avoit faite : mais cette appellation a ſon fondement dans la nature, & ſert à diſtinguer la maladie dont je parle, de la Fiévre inflammatoire ordinaire ; & en effet le terme de

Fiévre inflammatoire suppose qu'il y a d'autres espéces de Fiévres. On peut leur donner également les noms de putrides, de malignes, ou de pestilentielles. Lorsqu'elles sont accompagnées de pétéchies, on les appelle pétéchiales, & lorsqu'elles naissent de la contagion, contagieuses. Je ne prétens point disputer des mots; mais ils en faut nécessairement pour pouvoir communiquer nos idées à autrui, & pourvû qu'on les définisse comme il faut, on ne doit pas s'embarrasser du reste.

J'ai tout le respect possible pour la mémoire de Sydenham, mais j'ose avancer que s'il n'eut pas traité les Fiévres & même la peste, comme des maladies purement inflammatoires, sa méthode eut été plus juste & plus digne d'être suivie, vû qu'elle convient parfaitement à celles qui dépendent d'une viscosité inflammatoire. Mais il est certain qu'ils ne mérite pas toujours d'être suivi, même dans la petite vérole, qu'il décrit & qu'il traite avec autant d'exactitude que de justesse. Il n'est pas douteux qu'il y a des Fiévres qui demandent quelque chose de plus que la lancette, la petite bierre & les purga-

tifs. Doit-on traiter ainsi la Fiévre lente nerveuse, quelques espéces de petite vérole, les Fiévres pétéchiales, les Fiévres miliaires ? &c. J'en appelle aux Médecins les plus expérimentés, mais rendons honneur à qui il est dû. C'est avec beaucoup de raison qu'il a rejetté le régime chaud & sudorifique dont on usoit communément dans toutes les différentes espéces de Fiévres, pour lui substituer des évacuations convenables, & un régime rafraîchissant, délayant & tempéré; ce qui est une méthode extrêmement convenable dans les Fiévres ardentes & inflammatoires. Il est vrai que les évacuations toutes seules, non plus que les délayans froids & aqueux ne conviennent point à toutes sortes de tempérammens ni à toutes sortes de Fiévres : mais l'on pousse l'opposition trop loin, & une notion favorite peut obliger un Médecin à éteindre presque entierement le feu vital, tandis qu'elle en porte un autre à l'allumer d'avantage, de peur que la contagion ne se fixe dans le corps.

S'il est vrai que la Fiévre consiste dans un effort que fait la nature pour se débarrasser de la matiere morbifique qui

l'offence, comme en effet il n'y a pas lieu d'en douter, il eſt évident qu'il n'eſt pas toujours à propos de l'arrêter. L'accès d'une Fiévre tierce en atténuant la viſcoſité des humeurs, & en levant les obſtructions qui ſe ſont formées dans les extrêmités des vaiſſeaux capillaires, met fin au paroxyſme. La ſaignée & la purgation la prolongent ſouvent &, la rendent irréguliere & dangereuſe. Lorſque la contagion de la petite vérole vient à paſſer dans le ſang, elle produit la Fiévre, qui, lorſqu'elle eſt d'une nature benigne, aboutit à une éruption complette, & ceſſe enſuite; la Fiévre, ou l'effort de la nature, ayant chaſſé la matiere morbifique. Mais il arrive ſouvent, en conſéquence d'une trop forte évacuation, d'une frayeur immodérée, d'un épuiſement exceſſif & d'un mauvais régime, qu'elle n'a pas aſſez de force pour chaſſer la maladie à l'aide d'une criſe convenable, de maniere que les puſtules reſtent pâles, affaiſſées, & ne peuvent venir à ſuppuration. La même choſe arrive dans les autres Fiévres, & même dans la peſte.

Lorſque j'ordonne la ſaignée au commencement de ces ſortes de Fiévres,

c'eſt pour empêcher qu'elles n'augmentent & qu'elles n'occaſionnent des inflammations dans le cerveau, dans les poumons ou dans les autres parties vitales, à quoi l'abondance, la viſcoſité, l'agitation & la chaleur du ſang ne ſont que trop propres. La ſaignée, à la vérité, ne paroît point indiquée dans les maladies purement contagieuſes, à cauſe que la contagion eſt intimément mêlée avec les humeurs ſanguines, & qu'en évacuant une petite quantité de ſang on ne diminue pas beaucoup la contagion, laquelle produit toujours ſon effet, ſoit que l'on ſaigne ou non. On voit par l'expérience de l'inoculation; qu'il ſuffit pour donner la petite vérole à un homme, d'introduire dans ſon ſang une très-petite portion du virus vérolique. Il arrive la même choſe dans la morſure d'une vipere ou d'un chien enragé dans la derniere deſquelles, pour le dire en paſſant, une petite playe eſt infiniment plus dangereuſe qu'une grande, parce qu'elle s'oppoſe d'avantage à la ſortie du venin.

Après qu'on a mêlé intimément un ferment avec une liqueur, on ne peut en arrêter la fermentation en retran-

chant une partie de la liqueur, parce que chacune de ses parties, pendant qu'elle fermente, est un ferment. Il en est de même de la contagion, & elle ne s'est pas plutôt insinuée dans le sang, qu'elle agit sur toutes ses parties. On peut à la vérité diminuer la fermentation à l'aide des liqueurs rafraîchissantes & acides, & prévenir la rupture des vaisseaux, en leur donnant de l'air. On peut de même dans les Fiévres contagieuses diminuer l'abondance du sang par la saignée, l'empêcher de dissoudre, d'enflammer & de détruire les vaisseaux, & appaiser la chaleur, qui ne manqueroit pas d'augmenter la force de la contagion, & de convertir toute la masse des humeurs en une glu inflammatoire. Mais si, pour continuer la même comparaison, vous arrêtez trop-tôt la fermentation de votre liqueur, vous lui ôterez sa force, elle ne s'éclaircira jamais plus, & vous ne pourrrez jamais en faire du vin. De même, si après que la contagion s'est communiquée au sang, vous épuisez la nature par des saignées trop fortes, & l'empêchez, comme dit Sydenham, d'épurer les humeurs morbifiques, vous concentrez la maladie, & vous êtes

cauſe qu'elle convertit toute la maſſe du ſang en une ſanie putride. Cependant, comme la ſaignée peut diminer le levain qui entretient la contagion, encore qu'elle ne le détruiſe point tout-à-fait, on peut l'employer avec ſuccès dans la pléthore. Mais la contagion ne laiſſera pas de produire ſes effets; & j'ai vû des petites véroles auſſi abondantes & auſſi malignes dans les cas où l'on a employé la ſaignée, que dans ceux où on l'a omiſe. Il eſt de plus certain que la peſte, qui tient le premier rang parmi les Fiévres contagieuſes, demande rarement la ſaignée, ainſi que je pourrois le prouver par pluſieurs autorités.

Voici maintenant la méthode qu'on peut employer pour la guériſon des Fiévres que je traite. On obſervera d'abord que quoique les Fiévres malignes & peſtilentielles abattent conſidérablement les eſprits du moment qu'elles commencent, & épuiſent le malade à un point extraordinaire, ſur-tout lorſqu'elles procédent de la contagion; la ſaignée ne laiſſe pas d'être utile & même néceſſaire dans les ſujets d'un tempérament fort & plétorique, non-

ſeulement pour diminuer la quantité du ſang & donner du jeu aux vaiſſeaux, mais encore pour prévenir les obſtructions inflammatoires qui peuvent ſe former dès le commencement, & modérer le frottement & la chaleur qui ſont ſouvent conſidérables dès les premiers jours de la maladie ; exhaltent de plus en plus les ſels & les ſoufres du ſang, augmentent l'acrimonie & la putréfaction des humeurs, & ſecondent l'action de la matière morbifique. On ne ſçauroit donc l'employer trop-tôt dans le cas où elle eſt indiquée. Elle eſt abſolument néceſſaire lorſque le pouls eſt fréquent & dur, la chaleur violente, la difficulté de reſpirer exceſſive, qu'il y a palpitation de cœur, & que le malade ſent des douleurs violentes dans la tête & dans le dos. Mais on obſervera qu'encore que la chaleur ait été précédée du friſſon, & que l'oppreſſion ſoit conſidérable, elle doit être moins forte que dans la vraie peripneumonie, qui ſe manifeſte ſouvent par les mêmes ſymptômes. Il eſt cependant aiſé de diſtinguer la peripneumonie des autres Fiévres par l'abattement ſoudain qu'elle cauſe, par le tremble-

ment des mains, par la pâleur & la crudité de l'urine par l'absence de la toux, & par la chaleur de l'haleine. Il n'est pas aisé de s'y méprendre lorsqu'il régne des Fiévres putrides, pestilentielles ou pétéchiales, & que la constitution de l'air y dispose le corps. De quelque maniere que la chose soit, on les distinguera sans peine, si l'on se souvient que le sang, dans les Fiévres malignes, est beaucoup plus mou & plus fluide, quoiqu'il paroisse plus vermeil que celui des pleurétiques & des péripneumoniques. Ce dernier paroît extrémement vermeil à la premiere saignée, & n'est couvert d'aucune pellicule blanche, surtout lorsqu'il est encore chaud, & qu'il ne coule pas de plein jet; mais il n'est pas plutôt refroidi, qu'il se coagule & ne forme plus qu'une masse extrêmement compacte. Lorsqu'il a toute autre apparence, on doit aller bride en main, & ne point le prodiguer.

Quoique la saignée soit d'une nécessité indispensable au commencement des Fiévres contagieuses, lorsque le sujet est fort & vigoureux, on ne doit pas laisser d'avoir égard à la nature de la Fiévre, autant qu'elle naît de la con-

tagion, vû que celle-ci affecte non-seulement le sang, mais encore les esprits animaux, témoin les sueurs soudaines, les foiblesses, les tremblemens & l'abattement dont elle est suivie. On a vû des gens mourir de la peste aussi subitement que s'ils eussent été frappés de la foudre, sans avoir eu ni Fiévre ni aucune autre indisposition. Ce n'est qu'en admettant ma supposition qu'on peut expliquer l'effet de la morsure du serpent à sonnette, laquelle tue un homme au bout d'une ou deux minutes, de même que celui de quelques odeurs, qui causent une confusion subite dans l'économie animale. L'effet que produisent les effluves électriques paroissent non-seulement confirmer mon opinion, mais montrer encore la maniere analogue dont cela se fait. Ceux qui voudront s'instruire plus à fond sur cette matiere, peuvent consulter l'Introduction qu'on a mise à la tête de la troisiéme édition de l'Essai du Docteur Méad, sur les poisons.

Les nerfs & les esprits animaux étant une fois affectés du virus contagieux, n'agissent plus avec la même force, ni avec la même régularité sur les vais-

ſeaux & les fibres muſculaires, au moyen de quoi le ſyſtême vaſculaire n'ayant plus les mêmes vibrations & ſe trouvant conſidérablement affoibli, le ſang forme des concrétions dans quelques endroits, & ſe diſſout totalement dans d'autres. Ceux qui meurent de la peſte ont le cœur & ſes oreillettes remplis de grumeaux de ſang qui les diſtendent à un point extraordinaire, & cela parce que ce viſcere n'a pas aſſez de force pour envoyer le ſang dans toutes les parties du corps. Ce fluide paroît extrémement atténué & diſſout dans les autres vaiſſeaux; ſi bien qu'on ne les a pas plutôt ouverts, qu'il en ſort avec une vîteſſe extraordinaire. Timoni (1) & d'autres obſervent qu'on a toutes les peines du monde à l'étancher dans la ſaignée & les ventouſes, & j'ai ſouvent remarqué la même choſe dans les Fiévres pétéchiales & dans les Fiévres peſtilentielles.

C'eſt à la diſpoſition particuliere des filets nerveux & de la partie la plus ſubtile & la plus exaltée des fluides ani-

(1) Voyez les Tranſactions Philoſ. num. 364.

maux, qu'on doit attribuer cette variété étonnante d'effets qui naissent de la même cause. L'odeur d'une plante, d'une fleur, du musc, qui ranime les uns, fait évanouir les autres. Le choc des écoulemens électriques ne produit pas le même effet sur tout le monde; ce qui vient non-seulement de la différente constitution des esprits animaux, mais encore de la différente tension, de la force, &c. des petites fibres nerveuses, qu'on peut comparer à autant de cordes d'instrumens inégales & inégalement tendues. Cette disposition particuliere des nerfs & des esprits animaux, est cause sans doute que les uns sont attaqués de la peste, de la petite vérole, &c. & que les autres en sont exempts, quoi qu'ils vivent au milieu de la contagion.

Quoiqu'il en soit, il est certain que la contagion affoiblit la force des solides, & tend à dissoudre le sang; de maniere que lorsqu'on soupçonne qu'une Fiévre naît de la contagion, on doit aller bride en main dans la saignée, quoique les simptômes soient violens & paroissent demander une évacuation abondante de sang. J'ai été plus d'une

fois témoin des mauvais effets de la ſaignée dans les pleuropneumonies & dans les péripneumonies malignes, ſur-tout dans celles qui regnerent en 1740, 1741 & 1745. Une premiere ſaignée peut bien être utile, mais une ſeconde ne manqueroit pas de nuire au malade. Le premier ſang eſt ordinairement vermeil, mais celui qu'on tire vingt-quatre heures après eſt livide, noir & ténu, le troiſiéme, livide, diſſout & ſanieux. Cela eſt fort ordinaire dans les Fiévres pétéchiales malignes; & j'ai quelquefois vû la conſtitution du ſang tellement détruite, qu'il dépoſoit une poudre noire comme de la ſuie, ſa partie ſupérieure n'étant qu'un ſang caillé, corrompu & livide, ou une eſpéce de gelée d'un verd foncé & extrémement molle. A quoi l'on peut ajouter que dans ces ſortes de cas, le pouls diminue conſidérablement après une ſeconde ſaignée, & quelquefois même dès la premiere. C'eſt ce que j'ai remarqué plus d'une fois avec étonnement, quoique la ſaignée m'eut paru ſuffiſamment indiquée, tant il eſt néceſſaire d'avoir égard à la nature des Fiévres épidémiques.

Presque toutes les Fiévres contagieuses causent des maux de cœur & des vomissemens. Comme les effluves morbifiques s'insinuent dans le corps avec la salive, il y a toute apparence que la nature employe ce moyen pour les évacuer, & pour débarrasser l'estomac des humeurs bilieuses, âcres & putrides qu'il contient, & dont la corruption ne manqueroit pas d'occasionner différens symptômes & d'irriter la maladie. Les efforts de la nature deviennent quelquefois inutiles sans le secours de l'art, quoiqu'ils soient aussi violens que si l'on avoit employé l'émétique & les autres moyens usités en pareil cas. La boisson facilite le vomissement, & l'appaise même en évacuant la matiere morbifique; mais je suis d'avis qu'on n'employe pour cet effet que l'infusion ou la décoction d'ipecacuanha, l'oxymel scillitique, avec une légére infusion de fleurs de camomille, ou autre chose semblable. Je ne suis pas fort porté pour l'usage de l'eau chaude, parce qu'on est souvent obligé d'en employer une grande quantité avant de pouvoir faire vomir le malade, ce qui surcharge l'estomac, diminue ses forces & le met

hors d'état de rejetter le fardeau qui l'opprime, de maniere que plus on boit, moins il devient capable de faire ses fonctions, outre que la distention extraordinaire que l'eau y occasionne, le rend entierement inactif, ce qui peut avoir de très-fâcheuses suites. Supposé donc que le malade ne vomisse point après avoir bû une ou deux chopines d'eau, il doit s'exciter à vomir en se passant les doigts ou une plume dans la gorge, en un mot, il doit employer tous les moyens possibles pour se débarrasser de ce déluge d'eau dont on l'a inondé. Au reste, ce que je viens de dire, que l'estomac demeure dans l'inaction & n'est plus en état de rejetter ce qui l'offense, lorsqu'il est trop distendu, prouve que le vomissement ne vient point seulement de l'action du diaphragme & des muscles épigastiques, comme M. Chirac & d'autres l'ont crû, vû que leurs efforts ne produisent souvent aucun effet sur l'estomac ni sur la vessie. Il arrive même souvent qu'on est obligé de recourir à la sonde pour procurer l'évacuation de celle-ci.

Supposé que le vomissement continue après que l'estomac est débarrassé,

on donnera au malade quelque peu de thériaque d'Andromaque, mêlée avec quelque ſubſtance ſtomachique, tel que le ſel d'abſinthe, le jus de limon, l'eau de menthe, &c. & on lui appliquera ſur l'eſtomac une fomentation ou plutôt un cataplaſme compoſé de ſubſtances aromatiques avec la thériaque, ce qui, dans certaines occaſions, produit l'effet que les autres remédes n'ont pû opérer.

On doit dès le commencement de ces Fiévres évacuer non-ſeulement l'eſtomac, mais même tout le conduit inteſtinal par des moyens ſimples & aiſés, comme ſont les lavemens préparés avec du lait, du ſucre & du ſel; les purgatifs compoſés avec la manne, la crême de tartre, le ſel cathartique de Glauber, les tamarins & la rhubarbe. Les purgatifs âcres & violens ne valent rien, & j'ai été plus d'une fois témoin de leur mauvais effet. Hoffman (2) ne veut pas même qu'on employe le ſéné. Les émétiques & les eccoprotiques, que je viens d'indiquer, ont en-

(2) *De Febribus petechial. Veriſ. tom. IV.*

core cet avantage, qu'on peut les répéter & les donner de tems à autres, tant que les premieres voies son obstruées. Je ne fais point difficulté de les employer en quelque temps que ce soit pour procurer une selle ou deux, lorsqu'ils sont indiqués par l'amertume de la bouche, par les nausées, par des éructations nidereuses & fétides, par la constipation, par l'enflure du bas-ventre, la tension de l'abdomen, les flatuosités, les coliques, &c.

Quoiqu'Hippocrate (3) défende en général d'évacuer les humeurs qui n'ont point encore atteint leur coction au commencement des maladies, il permet cependant de le faire lorsqu'il y a une turgescence des humeurs, & qu'elles font effort pour sortir. C'est ainsi que le Cholera Morbus est un effort de la nature pour se débarrasser de la bile âcre qui l'offense. Lorsqu'il survient en Automne des Fiévres malignes & putrides, à l'occasion d'une bile aduste & putride qui séjourne dans la région du foie, dans l'estomac, &c. ainsi qu'il

(3) *Aphor. 22. sect. 1. & lib. de humori-*
b

arrive souvent après que les chaleurs de l'été ont augmenté & exhalté la bile, les sels & les parties huileuses des humeurs, on doit commencer par les émétiques & les cathartiques dont j'ai parlé ci-dessus.

Il est certain que la bile prédomine à un point extraordinaire dans toutes les Fiévres putrides, malignes & pétéchiales. La vessie du fiel, les conduits biliaires, le ventricule, le duodenum (4) &c. de ceux qui meurent de maladies pestilentielles, sont toujours remplis d'une grande quantité de bile noire ou verte. Lors donc qu'on n'évacue point cette bile, elle se corrompt de plus en plus, & occasionne des anxiétés considérables, des maux de cœur, des douleurs, &c. & venant à passer dans le sang, elle cause une infinité de maux, elle irrite le genre nerveux, détruit la crasse du sang, & convertit la lymphe en une sanie corrosive. Lors donc qu'on apperçoit des signes de sa redondance, on doit l'évacuer aussi-tôt par le vomissement ou les selles, selon que la nature l'indique. J'ai souvent vû avec un

(4) Traité de la Peste, &c. Paris 1744. 4°.

plaisir infini, dans ces sortes de Fiévres putrides, un changement étonnant dans la maladie, après un vomissement ou une ou deux selles, quoiqu'elle eût été précédée d'une anxiété inexprimable, de l'oppression des hypocondres, de nausées continuelles, d'éructations & de hoquets. Une langue trop chargée, les maux de cœur, les nausées, l'amertume de la bouche, les éructations, & la puanteur de l'haleine, montrent l'état de l'estomac; de même que la puanteur, la noirceur & la qualité bilieuse des selles, prouvent la nécessité de cette évacuation. Il n'est pas douteux que s'il venoit à s'insinuer quelque poison dans l'estomac ou dans les intestins, il faudroit l'en chasser le plutôt qu'il seroit possible: or, il est certain qu'une bile corrompue n'est pas moins pernicieuse qu'un poison actuel. Il arrive pour l'ordinaire vers le tems que ces Fiévres sont dans leur vigueur, ou entre le septiéme & le quatorziéme jour, que la nature s'efforce de se délivrer de la bile dont elle est surchargée, par le vomissement, & le plus souvent par les selles; & dans ce cas il ne faut pas manquer de la seconder. C'est dans

cette vûe que je donne à mon malade le huitiéme ou le neuviéme jour un léger purgatif, à moins que quelque éruption, ou que quelque sueur ne m'en empêche. Je ne mets jusqu'à ce tems-là aucun purgatif en usage, si on en excepte quelque peu de manne, de crême de tartre, &c. que je lui donne au commencement, sur-tout lorsque je soupçonne que la maladie vient de la contagion plutôt que d'un amas d'humeurs corrompues; je lui fais aussi donner tous les deux ou trois jours un clystère laxatif & émollient, selon que les circonstances l'exigent; je réitére de tems en tems ce laxatif, & pendant qu'il opére, je lui prescris tout ce que je juge capable de le fortifier, tant à l'égard de la diéte, qu'à l'égard des médicamens. En me conduisant ainsi, je préviens non-seulement l'amas & la corruption de cette matiere putride & bilieuse dans les premieres voyes, je l'empêche même de passer dans le sang, & la dirigeant dans le conduit intestinal, j'en facilite l'évacuation hors du corps. J'ai éprouvé pendant plusieurs années l'avantage qu'il y a de purger ainsi les malades vers ce tems-là dans ces sortes de

Fiévres; mais je rejette absolument les purgatifs composés avec l'Aloës, la Scammonée, la Coloquinte, &c. dans la persuasion où je suis qu'ils sont extrémement nuisibles, lorsque le sang est dans l'état de putréfaction, de dissolution & d'acrimonie dont je viens de parler. Il n'arrive que trop souvent que la nature outre passe son pouvoir, & produit des diarrhées & des dyssenteries, qui ne tardent pas d'être funestes, lorsqu'on différe d'y mettre ordre, sans qu'il soit besoin de l'irriter par des remédes violens. Ces sortes d'accidens n'arrivent que parce qu'on donne le tems aux matieres de se fixer dans les intestins & de s'y corrompre; c'est pourquoi le seul moyen de les prévenir, est de la délayer à tems & par des intervalles convenables. Lorsque le malade se trouve menacé d'une pareille évacuation, on doit employer des astringens alexipharmaques convenables, tels que la Thériaque d'Andromaque, la Confection de Francastor, la Teinture de rose, le vin rouge impreigné avec de la canelle; & si le cas est absolument pressant, un clystère astringent composé avec la Confection de Francas-

tor, ou la thériaque d'Andromaque, avec une petite quantité de décoction de Tormentille, de roses de Provins ou de terre du Japon. C'est ici que le Médecin a besoin de toute sa prudence; car il est toujours dangereux d'arrêter à contre tems une diarhée critique, & je crois qu'on ne doit jamais le faire, sans avoir auparavant donné au malade une ou deux petites doses de rhubarbe. J'observerai avant de finir ce Paragraphe, que quoique j'aie souvent vû survenir une diarrhée critique & salutaire dans la vigueur ou dans le déclin de ces Fiévres, je l'ai toujours trouvée préjudiciable au commencement, sur-tout lorsque les déjections ont été liquides, sereuses & abondantes. La diarrhée n'est salutaire, que lorsqu'elle est accompagnée d'une légere sueur, ou de la moiteur de la peau

Quoique la nature évacue souvent la matiere morbifique dans les Fiévres malignes putrides, par le vomissement & par les selles, elle le fait cependant pour l'ordinaire par les sueurs, & j'ose assurer que je n'ai jamais vû aucune de ces Fiévres parfaitement guérie, qu'après que la sueur a paru. C'est un

ſort bon ſigne lorſqu'elle eſt modérée; chaude, & également diſperſée ſur tout le corps ; c'en eſt encore un lorſqu'elle ſurvient dans la vigueur de la maladie, & que le pouls devient plus ouvert, plus mou & plus calme quelque tems auparavant & pendant qu'elle dure. C'en eſt au contraire un très-mauvais, lorſqu'elle eſt exceſſive, froide & gluante ou partielle, & qu'elle ne paroît qu'autour de la tête & de la poitrine. Les ſueur abondantes qui ſurviennent au commencement, ſont en général pernicieuſes, ſur-tout lorſqu'elles ſont ſuivies du friſſon.

Cependant, comme ces ſortes de ſueurs ſon infiniment plus ſalutaires lorſqu'elles ſont l'ouvrage de la nature, & que l'art n'y a aucune part, on ne doit point ſe hâter de les exciter par des alimens ni des remédes chauds & violens. Il ſuffit de les entretenir à l'aide de délayans acidulés & de diaphorétiques cordiaux, propres à délayer & à entraîner les ſels, tempérer l'acrimonie, à prévenir les progrès de la putréfaction & de la diſſolution, à conſerver & fortifier le ſolides.

Comme les perſonnes qui ſont atta-

quées des maladies contagieuſes ne ſont pas toutes du même tempérament, il s'en ſuit qu'on doit employer différentes méthodes pour les guérir. Celles dont les fibres ſont fortes & le ſang riche & épais, n'ont pas beſoin de remédes auſſi chauds que celles qui ſont foibles & phlégmatiques. On remarquera cependant en général que comme le ſang & les humeurs dans les Fiévres peſtilentielles & pétéchiales ſont diſpoſées à ſe diſſoudre; à croupir & à ſe corrompre; on doit ſe ſervir de moyens capables de conſerver l'élaſticité des vaiſſeaux, & d'empêcher les progrès de la putrefaction. Les acides végétables & minéraux dûement préparés ſatisfont parfaitement à la derniere indication, & les alexipharmaques un peu aſtringens à la premiere. Mais je ſuis fortement perſuadé que l'uſage des ſels & des eſprits alcalis & volatils eſt extrêmement pernicieux, en tant qu'il augmente la putréfaction des humeurs, & hâte la deſtruction du corps. On a remarqué que l'uſage immodéré de ces ſortes de ſubſtances, lorſqu'il n'y a point de contagion, corrompt & diſſout le ſang, & cauſe de pareilles Fiévres, même aux

personnes les plus saines; & il y a de l'apparence que le virus pestilentiel n'est autre chose qu'un sel extrêmement subtil & exhalté. Ce qui confirme ce sentiment est que les Fiévres pestilentielles ne sont jamais plus fréquentes qu'après les siéges & les batailles ce qui vient des exalaisons putrides qui s'élévent des cadavres.

Ce que je viens de dire des sels alcalis volatils, me conduit à une réflexion sur l'usage inconsidéré des vésicatoires dans ces sortes de Fiévres : quelques Médecins fondent sur eux toutes leurs espérances; mais je suis persuadé qu'on se hâte souvent trop de les appliquer, surtout au commencement, que la Fiévre est dans toute sa vigeur; & n'a pas besoin qu'on l'irrite d'avantage. Car les cantharides n'agissent pas seulement sur la peau; elles affectent encore les nerfs & les vaisseaux. On fait donc très-mal de les appliquer lorsque les irritations & les vibrations sont trop forte, ainsi qu'il arrive souvent au commencement de ces sortes de Fiévres. D'ailleurs, comme les sels de ces mouches agissent à peu près de la même maniere que les sels alcalis volatils, ils

ils ne peuvent que hâter la diſſolution, & par conſéquent la putréfaction du ſang. Il eſt pourtant vrai de dire que la nature a ſouvent beſoin d'aiguillon, ſurtout vers le déclin de ces Fiévres, parce que les ſolides ſont engourdis, la circularion languiſſante, les eſprits ſans force, & le Malade aſſoupi. On peut alors employer les véſicatoires, & j'oſe même dire qu'ils deviennent extrêmement utiles toutes les fois qu'on apperçoit de pareils ſymptômes. Il n'en eſt pas de même des circonſtances dont j'ai parlé ci-deſſus, & j'ai ſouvent remarqué que leur application prématurée a produit de très-mauvais effets, comme l'inſomnie, le délire, la ſuppreſſion d'urine, les tremblemens & les ſoubreſauts des tendons, &c. Je conſeille donc aux jeunes Médecins de n'employer ces ſortes de remédes qu'après avoir conſulté le Traité de Baglivi *de uſu & abuſu veſicantium*. Ils l'entendront beaucoup mieux, s'ils prennent auparavant la peine de lire celui qu'il a intitulé : *De Fibrâ motrice*, de même que *Bellini de ſtimulis*. Toutes les fois qu'on employe les véſicatoires dans les maladies aiguës, il faut avoir ſoin de faire boire au Ma-

lade du petit lait, des émulsions, ou quelque autre liqueur adoucissante; car lorsqu'on n'a pas cette précaution, il souffre infiniment plus de ce reméde que de sa maladie même.

On sera sans doute surpris de ce que je ne mets pas le camphre au nombre des correctifs des cantharides. J'aurois effectivement tort de l'oublier, d'autant plus que je l'employe souvent dans cette vûe, sachant que rien n'émousse plus puissamment les pointes des sels que ce souffre végétable, volatil & extrêmement subtil. Je suis cependant persuadé que la diaphorese qu'il excite dans les Fiévres putrides & pestilentielles, est d'une utilité infiniment plus importante, puisque les Médecins conviennent unanimement des bons effets de la Diaphorése dans les cas dont nous parlons. Rien n'est plus propre à l'exciter que le camphre, & il a de plus cet avantage qu'il échauffe beaucoup moins que les autres sels alcalis volatils, & les esprits distilés, à quoi l'on peut ajouter que sa qualité anodine & adoucissante, le rend propre à appaisser l'Erétisme, à calmer les esprits & à procurer le sommeil dans les cas où les opiates n'opérent point. Il

est vrai qu'étant joint avec une autre opiate, il devient un des sudorifiques les plus efficaces qu'il y ait dans la nature, & de-là vient que l'élixir asthmatique ou parégorique est si utile dans ce cas & dans une infinité d'autres. Quelque opiate que l'on employe dans ces sortes de Fiévres on doit la donner en petite dose, sauf à la réitérer si le besoin l'exige. La thériaque d'Andromaque, le mithridate, le diascordium & l'élixir parégorique, tiennent, sans contredit, le premier rang. Le camphre a cet inconvénient qu'il incommode l'estomac, mais étant dissout, ou plutôt intimement mêlé avec du vinaigre chaud, à la maniere du julep camphré, il incommode beaucoup moins, & devient un excellent remède, tant pour les Fiévres malignes putrides, que pour la peste. Presque tous les Médecins recommandent le camphre & le vinaigre dans les maladies pestilentielles. Les Médecins François s'en servirent avec succès dans la peste de Marseille, & l'on érigea une statue à Heinisius, (5) en reconnoissan-

(5) *Vide Etmuller. de Peste, tom. 1. p. 263. edit. Francof. 1688. fol.*

ce des ſervices qu'il rendit à la Ville de Vérone durant la peſte qui l'affligea, au moyen d'un remède dont le camphre faiſoit la baſe.

Dans l'obligation où l'on eſt d'employer des remédes acides & ſubaſtringens dans les Fiévres malignes, putrides & pétéchiales, pour entretenir la craſſe du ſang, pour conſerver le ton des vaiſſeaux, & empêcher que la corruption des humeurs n'augmente, on doit y joindre les diaphorétiques & entr'autres le camphre, pour faciliter la perſpiration que les premiers ſont capables de retarder. Le conſeil que je donne ici eſt parfaitement conforme à la pratique des Anciens, leſquels mêloient les aſtringens avec les alexipharmaques dans la compoſition de leurs antidotes, comme on peut le voir dans la thériaque d'Andromaque, le mitridate, &c. Ces remédes ont mérité l'approbation de tous les ſiécles, & ils ſont ſans contredit excellens, lorſqu'on ſçait les employer, quoiqu'il y ait bien des retranchemens à y faire. L'alun & la noix muſcade produiſent encore de fort bons effets dans les fiévres, ſurtout lorſqu'on les mêle avec quelque peu de camphre & de ſaffran,

Voici une préparation du quinquina que j'ai employée pendant plusieurs années avec succès, non-seulement dans les Fiévres intermittentes & dans les Fiévres lentes nerveuses, mais encore dans les Fiévres putrides, pestilentielles & pétéchiales, sur tout vers leur déclin, quoique les remissions ayent souvent été fort incertaines. Lorsque le Malade est constipé & a le bas ventre enflé & tendu, je commence par lui donner une dose de rhubarbe, de manne, &c.

♃ Du meilleur quinquina pulvérisé, ℥ ij.	♃ *Cortic. Peruvian. opt. pulv.* ℥ *ij.*
De l'écorce de citron de Portugal ℥ j ß.	*Flaved. Aurant. Hispalens.* ℥ *iß.*
De racine de serpentaire de virginie ʒ iij.	*Rad. serpent. virgin.* ʒ *iij.*
De safran d'Angleterre ℈ iv.	*Croci Anglic.* ℈ *iv.*
De cochenille ℈ ij.	*Coccinel.* ℈ *ij.*
D'esprit de vin de France ℥ xx.	*Sp. Vini Gallici* ℥ *xx.*
Faites infuse le tout dans un vase bien bouché, pendant trois ou quatre jours au moins; coulez ensuite la liqueur.	*F. infusio clausa per dies aliquot (tres saltem quatuorve) deindè coletur.*

Je donne ce reméde à mes Malades, toutes les quatre, six ou huit heures, à la dose d'un gros jusqu'à demi once, avec dix, quinze ou vingt gouttes d'éli-

xir de vitriol dans quelque liqueur convenable, ou dans du vin trempé. J'ordonne même aux Apoticaires de le tenir toujours préparé dans leurs boutiques, & je suis tellement convaincu de son efficacité, que je crois être obligé de le recommander à ceux de ma profession, comme un des meilleurs qu'ils puissent employer dans ces sortes de cas. Il produit aussi quelque fois de bons effets dans les Fiévres intermittentes, dans les cas où les Malades ne peuvent supporter le quinquina en substance ou en décoction, ce qui arrive assez souvent; c'est pourquoi je suis d'avis qu'on le donne sous une forme liquide, lorsqu'on peut le faire commodément. Cette composition fortifie les solides, retarde la dissolution & la corruption du sang, & le rétablit dans son premier état, & cela sans trop ralentir la perspiration, en quoi il l'emporte sur le quinquina en substance. On remarquera au reste, que quoique je regarde les sueurs excessives comme extrêmement préjudiciables dans ces Fiévres, de même que dans toutes les autres, il ne s'ensuit pas que je les condamne toutes absolument. Je prétends au contraire qu'on doit entre-

tenir celles qui sont modérées à l'aide des délayans, des alimens liquides, &c. En effet, comme ces Fiévres sont ordinairement de fort longue durée, il faut nécessairement sustenter les Malades pour les empêcher de succomber sous leur violence. Le vin rouge est ce qu'on peut employer de mieux pour cet effet, & je le mets au dessus de tous les cordiaux que l'art fournit. Je suis même persuadé qu'il est extrêmement utile dans la vigueur, & encore plus dans le déclin des Fiévres putrides malignes, surtout lorsqu'on y joint le jus des oranges de Seville, ou de limon. On peut aussi l'employer avec quelques drogues aromatiques, telles que la canelle, l'écorce d'orange de Seville, les roses de Provins, & même avec quelques gouttes d'élixir de vitriol. Je ne dirai point avec Asclépiade (6) que le vin l'emporte sur le pouvoir des Dieux, mais je suis fortement persuadé qu'il est extrêmement utile, non-seulement dans la vie, mais encore dans la Médecine. Les vins blancs de France & du Rhin trempés, four-

(6) *Plinii Hist. Nat. ex edition. Harduin. Paris. 1723 fol. tom. II. p. 301.*

nissent une boisson très-salutaire dans les différentes especes de Fiévres, & le cidre ne leur céde pas. Les Asiatiques & plusieurs autres peuples chez qui les maladies pestilentielles sont plus communes que chez nous, comptent infiniment plus sur le jus de limon dans ces Fiévres, que sur les alexipharmaques les plus renommés. On se passe aisément des secours de l'art, lorsqu'on sçait profiter des dons de la nature, & il ne s'agit que d'en sçavoir faire usage. On ne s'attache point avec assez de soin à la diététique; c'est cependant la voye la plus sûre & la plus naturelle de guerir les maladies, quoiqu'elle soit infiniment moins pompeuse que les bols alexipharmaques, les potions fébrifuges & les juleps cardiaques.

Comme les dissertations suivantes servent à éclaircir & à confirmer la doctrine précédente, je crois faire plaisir au Lecteur de les insérer ici.





ESSAI
SUR
LA PETITE VÉROLE

ON ne s'apperçoit jamais mieux des variations que la différente constitution des solides & des fluides apporte dans la même maladie que dans la petite Vérole. Car, premierement, lorsque cette maladie s'empare d'une personne dont les fibres sont fortes & le sang riche & épais, elle est ordinairement suivie d'une Fiévre inflammatoire violente, dans laquelle les poumons, le cerveau, la poitrine & les autres parties sont quelquefois extrêmement enflammées. Le sang que l'on tire au Malade est épais & inflammatoire, & l'on est souvent obligé de répéter la saignée, à moins qu'on ne veuille que le Malade ne soit emporté par une phrénésie, ou

étouffé par une inflammation peripneumonique. Le pouls est fréquent, plein & dur, la respiration brûlante, courte & laborieuse; la chaleur excessive, l'urine haute en couleur, la soif extrême, la langue séche & sale, la douleur de la tête, du dos, des reins & des lombes extrêmement aiguë. Avec de tels symtômes, il faut saigner dans la peste ou dans telle autre maladie que ce soit, pour prévenir le danger dont nous menace la diathese inflammatoire du sang, indépendamment de la contagion.

Je suis cependant fort éloigné d'approuver l'usage de la saignée dans les différentes espéces de petite Vérole. Car, secondement, cette maladie est souvent accompagnée des mêmes symptômes que la Fiévre lente nerveuse, & les Malades sont long-tems à décheoir, pour me servir de l'expression du vulgaire. La Fiévre est lente, les esprits son abbatus, le pouls est petit, fréquent & ondoyant, le visage pâle & défait, l'urine crue & ténue, la soif, & la chaleur médiocres, le vertige & la pésanteur de tête continuels; & accompagnés de nausées, d'inquiétudes, de foiblesses, &c. J'ai souvent vû ces sortes de sym-

ptômes continuer durant ſept à huit jours, & aboutir à une petite Vérole de très-mauvaiſe eſpéce; car les boutons étoient pâles, crus & applatis; ils ne s'élevoient jamais, ou ne venoient jamais à maturité, mais reſtoient plats & mous, ou ſe réuniſſoient en de groſſes veſſies aqueuſes, pleines d'une ſanie ténue & indigeſte, & reſtoient en cet état juſqu'à la fin, tandis que ceux du viſage de pâles & de cadavreux qu'ils étoient auparavant, devenoient d'un noir foncé, & formoient une croûte ténace, au cas que le Malade vécut aſſez long-tems pour cela, & alors même ils ne manquoient preſque jamais de lui être funeſtes.

Troiſiémement, la petite Vérole eſt quelquefois accompagnée d'une Fiévre maligne ou péréchiale, dans laquelle le ſang ſe diſſout entiérement; il s'éleve des taches noires & livides ſur la peau, il ſurvient des hémorrhagies, les boutons deviennent noirs, gangreneux & ſouvent ſanguinolens auſſi-tôt après l'éruption, lors même que la petite Vérole eſt diſcréte & peu abondante. Voilà donc trois différentes Fiévres produites par une ſeule eſpéce de contagion, ſi bien que l'on eſt obligé dans la cure d'a-

voir égard à la Fiévre, aussi-bien qu'à la nature de la contagion.

Rien n'est donc plus absurde que d'employer indifféremment les régimes chauds & froids, dans les différentes espéces de petite Vérole. Il y a des cas où il convient d'employer la méthode de Sydenham, comme il y en a d'autres où il est à propos de faire usage de celle de Morton. En un mot, chaque cas demande une méthode particuliére, & le sçavoir du Médecin consiste à sçavoir distinguer celle qui convient le plus.

Quoique la contagion de la petite Vérole produise la même maladie, il s'en faut cependant beaucoup que ses degrés soient les mêmes. Il arrive souvent que la même contagion produit dans la même maison, dans la même famille, ou dans le même village, des petites Véroles tout à fait différentes, les unes étant bénignes & discrétes, & les autres malignes & confluantes. L'on a vû plusieurs fois des petites Véroles d'une très-bonne espéce, être suivies par d'autres, d'une nature extrêmement maligne, comme au contraire on a vu celles-ci en produire d'autres extrêmement favorables. Il est donc évident que les tempéramens des

ſujets apportent une très grande variété dans les maladies. La même choſe arrive dans tous les autres cas ; car il y a des gens dans qui la plus légére égratignure devient un ulcére opiniâtre, au lieu qu'il y en a d'autres chez qui les plus grandes plaies ſe gueriſſent ſans la moindre difficulté. Le même phlegmon ſe réſout ou vient à ſuppuration dans l'un, tandis qu'il dégénere en une gangréne, en un ſquirrhe ou en un cancer dans l'autre.

La contagion de la petite Vérole, ne cauſe pas toujours une Fiévre également violente, quoiqu'elle puiſſe occaſionner cette maladie ; & l'on a vû des enfans, & mêmes des adultes, l'avoir ſans Fiévre & ſans la moindre indiſpoſition. Le pus vérolique affecte ſouvent la peau des perſonnes qui l'ont eue & produit un grand nombre de boutons entiérement ſemblables à ceux de la petite Vérole, tant par rapport à la durée que par rapport à la maniére dont ils viennent à maturité, ſans cependant leur cauſer la moindre Fiévre. C'eſt ce qui arrive fort ſouvent à ceux qui ſoignent ces ſortes de Malades ſurtout lorſqu'ils ont la peau tendre & délicate. La contagion

n'affecte ici que les glandes cutanées, le sang ne s'en ressent point, & l'altération qu'il a souffert la premiere fois qu'on a eu la petite Vérole, fait qu'il n'en est plus susceptible. Il y a des tempéramens à l'abri de cette maladie, & l'on voit des personnes qui fréquentent des Vérolés sans l'avoir jamais. Je connois une vieille Garde & un Apoticaire qui en fréquentent plusieurs depuis un grand nombre d'années, sans l'avoir jamais prise. Plusieurs même qui ont tâché de la prendre, en fréquentant l'appartement de ceux qui en étoient infectés, n'ont jamais pû y réussir, & ne l'ont eue que plusieurs mois ou plusieurs années après. Le pus vérolique, dans l'inoculation n'agit pas sur tout le monde, & personne n'ignore que le même pus produit des petites Véroles & des Fiévres tout-à-fait différentes, dans différentes personnes. Il est donc évident que l'état antérieur du sang, de même que la disposition des humeurs contribue beaucoup à déterminer la quantité & la qualité de la petite Vérole. Ce n'est pas que le virus vérolique ne puisse être d'une nature plus violente & plus active dans un tems que dans un autre, & sous une

constitution de l'air que sous un autre, comme on remarque en effet qu'il l'est : mais cette différence même peut venir de la disposition particuliére de l'air, laquelle introduit telles ou telles qualités dans les solides & les fluides, qui les disposent à telles & telles Fiévres. On remarque en effet qu'une disposition de l'Atmosphere dispose le corps à des Fiévres inflammatoires, une autre à des Fiévres lentes nerveuses, à des Fiévres remittentes, intermittentes, &c. & une autre à des Fiévres putrides, malignes, ou pétéchiales. Lors donc que la contagion coopére avec telle ou telle constitution, elle ne manque pas de produire telle ou telle espéce de petite Vérole, ou plutôt telle ou telle espéce de Fiévre avec la petite Vérole. En effet, on a souvent vû des petites Véroles peu abondantes & discrétes, quoique malignes, accompagnées d'une Fiévre très-opiniatre. J'ai vû moi même la petite Vérole, compliquée avec une Fiévre épidémique, ou plutôt la Fiévre épidémique compliquée avec la petite Vérole dans le même sujet. Ces sortes d'exemples ont été fréquens en 1740, 1741 & 1745. Il régna pendant ces trois années,

ſur-tout en 1745. parmi les mariniers, les ſoldats & les priſonniers, une Fiévre peſtilentielle épidémique accompagnée des mêmes ſymptômes que la Fiévre maligne compliquée avec la petite Vérole, laquelle fut extrêmement funeſtes aux uns & aux autres, au lieu que pluſieurs perſonnes du voiſinage qui n'avoient aucune communication avec les hôpitaux, & qui ſe portoient bien d'ailleurs, ne s'en reſſentirent preſque pas. Cette Fiévre maligne fut occaſionnée ſelon toutes les apparences par le ſcorbut dont la plûpart étoient attaqués, auſſi-bien que par la mauvaiſe nourriture & le mauvais air qui régnoit dans les priſons où ils étoient détenus. Celle de 1740 (1) avoit une toute autre origine.

Il sembleroit donc que le moyen d'éluder la contagion ſeroit de procurer au ſang & aux humeurs, une certaine diſpoſition particuliere ou d'entretenir celle qu'ils ont déja. C'eſt là l'opinion de bien des gens; mais je ne la crois pas bien fondée. Quelques-uns regardent certaines préparations du

(1) *Vide Hujus Hiſtoriam, Obſ. noſtr. de Aere, &c. vol. II. menſe Junio 1740.*

mercure & du quinquina, comme un excellent antidote contre la contagion, & j'aurois assez de penchant à les croire, mais je ne voudrois cependant pas m'y fier entiérement.

Il est certain que la différence des tempéramens influe beaucoup sur l'effet des remédes, & ce seroit une folie de donner le quinquina ou des corroboratifs à une personne dont les fibres sont fortes & tendues, & le sang épais & visqueux, en qualité de prophylactiques, quoiqu'ils puissent être extrêmement utiles à ceux dont les vaisseaux sont foibles & relâchés, & le sang pauvre & aqueux. Les mercuriels, par exemple, ne valent rien dans les cas où le sang est dissout; & ils ont souvent produit de très-mauvais effets dans la petite Vérole suivante, particulierement, des pétéchies, des hémorrhagies & des diarrhées excessives, quoiqu'ils soient extrêmement utiles dans d'autres circonstances. En un mot, le Médecin ne doit se proposer d'autre but que de corriger les vices de la constitution, ou de suppléer à ce qui lui manque, soit pour la fortifier contre l'assaut de la maladie, ou pour la préparer à la sup-

porter lorſqu'elle vient. Les obſervations précédentes méritent toute l'attention des Médecins, particuliérement de ceux qui ſe mêlent de préparer les ſujets à qui l'on doit communiquer la petite Vérole par inoculation.

Je ſuis fortement perſuadé que la plûpart de ceux qui ont la petite Vérole ne s'en ſentiroient preſque pas, ſi l'on avoit le ſoin de les préparer d'avance à la recevoir. La malignité de la petite Vérole ne vient pour l'ordinaire que de la ſurabondance du ſang, de l'acrimonie des humeurs, & de l'impureté des premieres voyes, ſans compter que l'on commet des erreurs dans le régime, dans l'exercice, &c. après que la contagion eſt priſe, qui ſont ſouvent funeſtes par la ſuite. C'eſt principalement de ces ſortes d'erreurs qu'on doit garantir ceux à qui l'on communique la petite Vérole, puiſque c'eſt en cela que conſiſte tout le ſuccès de l'opération. Ce n'eſt pas que la bénignité de la petite Vérole dont on emprunte le pus, & la petite quantité de matiere qu'on introduit dans la partie, ne contribuent auſſi à diminuer la violence & la malignité de la maladie; & peut-être eſt-ce là tout le myſtere de

l'inoculation, à quoi l'on peut ajouter qu'on la pratique pour l'ordinaire, sur des jeunes gens robustes qui n'en connoissent pas le danger. Personne ne doute plus aujourd'hui des avantages & de l'utilité de cette méthode, & j'ose assurer, tout préjugé mis à part, qu'elle est dix fois moins dangereuse que la maniere dont on la prend ordinairement.

Un Médecin qui veut réussir dans la cure de la petite Vérole, & des autres maladies épidémiques, doit avoir égard à la constitution du Malade, aussi bien qu'à celle de l'air.

Car, premierement, les personnes d'un tempérament fort & robuste, ont les humeurs plus denses & plus gluantes, le sang plus rouge, plus compacte & rempli d'un plus grand nombre de globules, que celles dont les fibres sont lâches & le sang pauvre & aqueux, & sont par conséquent plus sujettes aux Fiévres & aux inflammations; d'où vient qu'elles supportent plus aisément les évacuations, sur tout la saignée, que les dernieres.

Lors donc que les premieres sont attaquées de la petite vérole, il convient

de les ſaigner, même juſqu'à deux fois, au cas que les ſymptômes l'exigent. La ſaignée eſt abſolument néceſſaire lorſque le pouls eſt plein, dur, ondoyant, la chaleur exceſſive, la reſpiration laborieuſe, le viſage enflammé, les yeux ardens, & que le Malade eſt dans la phrenéſie. Une douleur de tête aiguë, l'inflammation des yeux, le battement des artères carotides & temporales, dénotent l'inflammation du cerveau ou de ſes meninges, & par conſéquent on ne ſçauroit trop ſe hâter d'y remédier. Après la ſaignée du bras, je ne connois rien qui produiſe un meilleur effet que celle du pied.

La ſaignée ne retarde jamais l'éruption dans ces ſortes de cas, ou ſi cela arrive, c'eſt rarement au-delà du terme ordinaire. Lorſque le ſang & les eſprits ſont exceſſivement agités, & la circulation extrêmement rapide, la nature eſt tellement embaraſſée, qu'elle n'eſt plus en état de procurer l'évacuation de la matiere morbifique, ni encore moins de la digérer, ou de procurer les ſécrétions naturelles. On eſt ſouvent obligé dans les Fiévres ardentes & inflammatoires de ſaigner pluſieurs fois

les Malades, avant de pouvoir les faire ſuer. On remarquera de plus qu'il faut un certain dégré de coction dans toutes les éruptions critiques, du moins dans celles qui ſont ſalutaires, & de-là vient qu'on trouve en général plus ou moins de ſédiment dans l'urine avant ou durant l'éruption, & que la Fiévre diminue. Lorſque les humeurs ſont dans l'agitation, & que l'éruption ſe fait trop tôt, la Fiévre continue & devient preſque toujours funeſte. On ne doit pas craindre en pareil cas que la ſaignée affoibliſſe les facultés naturelles, elle calme au contraire l'agitation du ſang, facilite la ſécrétion des eſprits animaux, & ſeconde la nature dans ſes opérations.

Perſonne n'ignore que la ſaignée du pied détourne efficacement les humeurs de la tête & de la poitrine : or, ce ſont là des parties qu'on doit garantir autant qu'on peut de la violence de cette maladie. Dans cette vûe, je fais baigner les pieds & les jambes du Malade pendant quelques minutes dans de l'eau chaude, ou dans du lait coupé, deux ou trois fois par jour, devant & pendant l'éruption. Je lui fais auſſi appli-

quer sur les pieds des cataplasmes de mie de pain & de lait, de panais cuits dans de l'eau, ou autres choses semblables. J'ai employé cette méthode avec succès durant plusieurs années, aussi l'ai-je particulierement recommandée dans la Description que j'ai donnée d'une petite Vérole irréguliere, qui régna dans ce Pays en 1724 & 1725 (2). Ces remédes attirent le sang sur les extrémités inférieures, & dégagent par conséquent la tête & la poitrine. En déterminant le sang vers les extrêmités, ils font que la matiere vérolique s'y jette en plus grande quantité, ils en facilitent l'éruption, & l'empêchent de se porter à la tête; à quoi l'on peut ajouter que la qualité humectante du bain, ralentit l'impétuosité du sang, & le délaye en partie. Il est certain que lorsqu'on employe cette méthode, il s'éleve une quantité prodigieuse de pustules sur les extrêmités inférieures, & que l'application des cataplasmes y cause quelquefois des douleurs violentes. On a tout à craindre des boutons qui s'élevent sur la tête, sur la poitrine & dans la

(2) Philosoph. Trans. num. 390.

gorge du Malade. Un érésipele ordinaire est infiniment plus dangereux au visage & à la tête qu'aux extrêmités inférieures. On doit donc bien se garder de trop couvrir la tête du Malade, il faut au contraire la lui raser avant l'éruption, sur-tout lorsqu'il a beaucoup de cheveux; on prévient par là, outre l'éruption des pustules, une infinité d'autres accidens dans le cours de la maladie.

Supposé que la Fiévre continue, & que l'éruption n'avance pas, on baignera non-seulement les pieds & les jambes, mais même les bras, les mains & le tronc du Malade, comme je l'ai pratiqué plus d'une fois sur quelques enfans à qui l'usage des bains froids avoit durci la peau, ce qui vraisemblablement retardoit l'éruption. J'en connois un entr'autres, dans qui l'éruption ne se fit que le sixiéme jour, quoiqu'il eût une Fiévre très-aiguë; mais je ne l'eus pas plutôt baigné dans du lait coupé, que les boutons parurent en grand nombre & sans violence. Un pareil bain soulage non-seulement la tête & la poitrine, il pousse dehors la matiére morbifique, facilite l'érup-

tion ſur l'habitude extérieure, & garantit les parties internes des ravages que cette maladie a coutume d'y cauſer. Perſonne n'ignore que les puſtules qui s'élevent dans les poumons & dans les viſceres du bas ventre, cauſent ſouvent la mort au Malade. Ma méthode n'eſt pas nouvelle, puiſque Rhazes (3) ordonne de tenir le Malade dans une eſpéce de bain de vapeur, dans la vûe de hâter l'éruption.

Il arrive ſouvent que les perſonnes fortes & pléthoriques tombent dans un abbattement & une foibleſſe extraordinaires, accompagnées d'un pouls lent & profond, dès le moment qu'elles ſont attaquées de la petite Vérole; ce qui empêche les Médecins qui n'ont point encore acquis l'expérience néceſſaires, de les ſaigner. Cependant la ſaignée eſt abſolument néceſſaire, & rien ne les ſoulage plus promptement, ſur-tout lorſque ces ſymptômes naiſſent de la crainte qu'ils ont de la maladie, comme cela arrive ſouvent aux adultes, leſquels, pour le dire en paſſant,

(3) *Vide Rhaz. de Variolis & Morbilis, Cap. VI. Edit Mead.*

ſupportent

ſup portent parfaitement la ſaignée, à moins qu'ils ne ſoient extrêmement âgés. Car outre que la contagion affecte conſidérablement les eſprits animaux, la crainte & l'inquiétude affoibliſſent tellement les facultés naturelles, que le cœur & les vaiſſeaux n'agiſſent plus que foiblement ſur les fluides, ce qui ralentit les ſécrétions & les excrétions naturelles, particuliérement le cours du fluide nerveux & la perſpiration; au moyen de quoi la maſſe du ſang augmente en même tems que la force motrice diminue. Diminuer la quantité du ſang dans ces circonſtances, c'eſt augmenter la force motrice, outre qu'en évacuant une partie des humeurs, on atténue plus aiſément ce qui en reſte, & l'on facilite la génération des eſprits animaux. On doit donc ſaigner le Malade le plutôt qu'on peut, mais cependant avec modération; car il vaut mieux réiterer la ſaignée, ſi le beſoin l'exige, ou même fermer la veine de tems en tems, que de lui tirer une trop grande quantité de ſang à la fois On prévient par là les ſyncopes dans leſquelles les Malades ne manquent pas de tomber, à moins qu'on ne les ſaigne couchés.

Lorſque le Malade eſt effrayé & conſidérablement abbattu, on eſt ſouvent obligé de lui donner des cordiaux, même dès le commencement, & cela en très forte doſe. Ces ſortes de remédes ſont extrêmement utiles après qu'on a diminué la quantité du ſang, & je les ai ſouvent employés avec ſuccès dans les cas où les puſtules reſtoient enſevelies ſous la peau & ne faiſoient aucun progrès à cauſe de la frayeur & de l'abattement où étoit le Malade. Je ne ſuis pas fort porté pour les cordiaux, ſur-tout au commencement de la petite Vérole; cependant je ſuis d'avis qu'on les employe dans ces cas, & qu'on y joigne les veſicatoires pour ranimer le ton des vaiſſeaux, & empêcher le Malade de ſuccomber ſous la violence du mal. L'uſage anticipé des véſicatoires ne vaut rien, à moins qu'on n'appréhende une éruption abondante dans la gorge & les narines. Cela ne manque jamais d'arriver lorſque la maladie commence par une indigeſtion, des douleurs ou des ardeurs de bouche ou de gorge, par un rhume opiniâtre, par un enchiffrenement, par des éternumens fréquens & par la toux, à moins qu'on ne le pré-

vienne à l'aide des véſicatoires, dont j'ai ſouvent éprouvé les bons effets. L'éternument & le rhume, qui prend ſon cours par la bouche & les narines, montre que la membrane de Schneider qui tapiſſe tous ces paſſages eſt conſidérablement affectée, & demande une révulſion; car les boutons qui viennent dans la gorge & les narines, pour petit qu'en ſoit le nombre, ſont infiniment plus dangereux qu'un millier d'autres ſur la ſurface du corps. Leur éruption eſt immanquablement ſuivie de la difficulté d'avaler & de reſpirer, ſur-tout ſur la fin de la maladie; ſi bien que le Malade étouffe ſouvent, ſi l'on n'a ſoin de le gargariſer & de lui faire de fréquentes injections dans la gorge. J'ai quelquefois vû des fluxions ſe jetter ſur ces parties avec tant de violence, qu'il en réſultoit une ſalivation exceſſive, même dès le commencement, ce qui empêchoit le Malade de dormir, & lui excorioit la langue, la bouche & la gorge au point qu'il ne pouvoit plus rien avaler. Lorſque cela arrive, il faut abſolument lui appliquer les véſicatoires ſur le cou, derriere les oreilles & ſur d'autres endroits convenables.

En ſecond lieu, lorſque la petite Vérole attaque des perſonnes dont les fibres ſont foibles & lâches, & le ſang pauvre & ténu, ou qui ont ſouffert depuis peu des évacuations exceſſives, il faut bien ſe garder de les ſaigner, on ne feroit que hâter leur mort. Ces ſortes de ſujets ont pour l'ordinaire le viſage pâle & défait, le pouls petit, fréquent & ondoyan; ils ſont extrêmement abbatus, leur urine eſt cruë, blanchâtre ou limpide, les friſſons & la chaleur ſe ſuccédent alternativement, ils ne ſont preſque point altérés & ne ſentent point de douleur, mais ils ont des vertiges, des peſanteurs & des maux de cœur continuels. Le vin des Canaries, le ſafran, les remédes nervins & cardiaques, conviennent à ces ſortes de Malades, mais j'en excepte les ſels alcalis volatils, les liqueurs diſtilées, la racine de biſtorte, l'eau-de-vie, le vin trop fort, &c. j'en ai connu cependant quelques uns à qui le vin a fait tout le bien poſſible. On peut auſſi leur appliquer des véſicatoires & des cataplaſmes irritans ſous la plante des pieds, mais je ne crois pas que les bains leur conviennent.

Je connois un reméde qui hâte l'éruption dans les cas où les pustules ne paroissent point dans le tems marqué, & demeurent ensevelies sous la peau, c'est de faire vomir le Malade au moyen d'un léger émétique. La nature s'efforce presque toujours de procurer le vomissement dans cette maladie & l'on ne peut mieux faire que de la seconder. Car outre qu'il évacue en partie la matiere morbifique qui affecte l'estomac, il le débarrasse encore de la bile gluante & putride qui peut s'être amassée dans ce viscère, aussi-bien que dans le foie, la vésicule du fiel, &c. On sçait que les efforts qui accompagnent le vomissement facilitent la perspiration, les sueurs & l'éruption des pustules. On m'objectera que le vomissement pousse le sang vers le cerveau, & qu'il est par-là nuisible au commencement de la petite Vérole. Je le crois tel aussi lorsque le sujet est plétorique & qu'on ne le fait pas précéder de la saignée. Je dirai même qu'il peut avoir des suites funestes, lorsqu'on néglige cette précaution, & j'en ai plusieurs exemples. Mais qu'on considére aussi qu'indépendament des secours de l'art, la nature a toujours du

Penchant pour cet évacuation, & fait des efforts continuels pour la procurer, encore qu'elle n'y réussisse pas toujours. Il est donc certain qu'en secondant ce penchant & en l'aidant par des potions convenables, on hâte ses efforts, & que le vomissement cesse plutôt. Il est même bon de remarquer que l'éruption n'est pas plutôt faite, qu'il cesse aussitôt, & qu'on le hâte considérablement par cette méthode. Je suis d'avis, qu'aussi-tôt après avoir donné l'émétique au Malade, on lui applique des cataplasmes sur la plante des pieds, pour les raisons que personne n'ignore.

L'émétique a de plus cet avantage qu'il procure une ou deux selles, ce qui débarrasse les intestins des matieres qui s'y sont amassées. Au cas qu'il manque d'opérer, il faut sur le champ donner au Malade un clystere émollient & laxatif pour en hâter l'effet. Il est absolument nécessaire dans plusieurs cas de lui donner un purgatif rafraîchissant, composé avec la manne, la crême de tartre, le sel de Glauber ou la rhubarbe. La diarrhée ne doit pas même empêcher qu'on ne lui donne une dose ou deux de rhubarbe.

Puiſque les variations de l'art produiſent différens effets ſur les ſujets les plus ſains & les plus robuſtes, à plus forte raiſon doivent elles influer ſur les Malades & ſur les maladies. On a remarqué depuis long-tems qu'une conſtitution de l'Atmoſphere hâte les progrès des maladies épidémiques, ſur-tout de la petite Vérole, tandis qu'une autre les retarde. Cette derniere maladie commence dans un tems à l'extrêmité d'une Ville, & la ravage auſſi-tôt d'un bout à l'autre; dans un autre, elle naît dans le centre, & s'éteint auſſi-tôt. La peſte même ceſſe, dès que le tems, qui étoit chaud & humide, devient froid & ſec. La conſtitution du ſang dépend de celle de l'air, & l'on ſçait par expérience que la contagion produit différens effets, ſelon qu'elle trouve le ſang différemment diſpoſé. Il n'importe donc pas peu dans la méthode que je preſcris, d'avoir égard à la conſtitution préſente de l'air, auſſi-bien qu'à celle qui a précéde.

Comme la froideur & la ſécchereſſe de l'air, rendent les fibres extrêmement fortes & élaſtiques, & le ſang épais & gluant, il eſt aiſé de conclure, en ſup-

posant toutes choses égales d'ailleurs, que les Malades, lorsque le tems est tel que je viens de dire, ont plus besoin de la saignée & la supportent infiniment mieux, que lorsque le tems est chaud & humide. Ils ont aussi un plus grand besoin de boissons, d'alimens & de remédes délayans, émolliens & antiphlogistiques; au lieu que dans le dernier cas, il leur en faut de cardiaques, de subastringens, & qui puissent résister à la putréfaction.

Il est certain que ceux qui ont la petite Vérole, crachent beaucoup moins par un tems froid & sec, que par un tems chaud & humide. Il faut donc dans le premier cas employer tous les moyens possibles pour délayer les humeurs, & faciliter la salivation, qui est si salutaire & si nécessaire dans cette maladie. Il arrive cependant quelquefois qu'elle devient trop abondante, & cela a lieu lorsque le tems est froid & humide, & le Malade sujet aux catharres. J'ai souvent vû la salivation commencer de si bonne heure, & continuer avec tant d'excès, que l'enveloppe commune de la langue, de la bouche & de la gorge en étoit ulcérée, ce qui causoit au Ma-

lade des douleurs cruelles, l'empêchoit de dormir & d'avaler, & le réduisoit aux abois. C'est ce qui fait que j'appréhende toujours une salivation prématurée, sur-tout lorsqu'elle est abondante & acrimonieuse.

Comme il y a certaines constitutions de l'air qui retardent la salivation, il y en a d'autres qui en occasionnent d'excessives & d'acrimonieuses. Il y a des catharres épidémiques qui ne consistent dans un tems qu'en une évacuation d'une mucosité ténue, molle & insipide; au lieu que dans un autre, la matiére évacuée est si âcre & si abondante, qu'elle ulcère le nez & les lévres, la gorge & les autres parties par où elle passe. Il y a toute apparence que la même constitution de l'air qui cause ces salivations excessives, produit aussi cette petite Vérole crue, crystalline & indigeste, qui régne si souvent: car un air humide, épais & froid relâche non-seulement les vaisseaux, & jette dans le sang des vapeurs froides & nitreuses; il intercepte encore la perspiration, & amasse dans le corps une grande quantité de matiéres âcres & sereuses. C'est principalement dans ces sortes de saisons,

que la petite Vérole, dont je viens de parler, régne le plus. Celle qui est noire, petite, confluente, avec peu ou point de salivation, régne lorsque les vents ont été long-tems au nord-ouest, & que l'air a été extrêmement chaud, ou extrêmement froid & sec. Cette observation ne nous indique-t-elle pas les régimes qui conviennent aux différentes saisons?

Cette petite Vérole crystalline ou lymphatique ne vient jamais à parfaite maturité, la matiere reste crue, & ne compose jusqu'à la fin qu'une sanie purement aqueuse, les pustules se joignent ensemble, se confondent & forment de grosses vessies, lesquelles venant à s'ouvrir & à ronger la peau qui est autour ne forment qu'un ulcère continu. J'ai vû des Malades languir dans cet état pendant vingt ou trente jours, sans que la matiere ait cessé de couler, ce qui les a jetté dans un épuisement dont ils ne sont jamais relevés. Il arrive souvent qu'une grande partie de cette matiere crue & ténue passe dans le sang, & laisse un grand nombre de pustules molles, vuides & siliqueuses. Cet accident est suivi de ma

ladies terribles, qui finissent presque toujours par la mort du Malade. Les frissons convulsifs, la péripneumonie, le délire, la dyssenterie, la syncope, &c. en sont les suites ordinaires. Néanmoins lorsqu'il se détermine par une diarrhée médiocre, ou par une évacuation abondante d'urine haute en couleur & pleine de sédiment, le Malade en échape souvent; au lieu que lorsque les déjections sont noires, sanguinolentes ou sanieuses, elles marquent pour l'ordinaire une mortification des intestins, sur-tout lorsque le bas ventre est enflé, douloureux & tendu. La dysurie est un symptôme fort dangereux, à moins qu'elle ne soint occasionnée par les vésicatoires Si jamais les sueurs copieuses ont été utiles dans la petite Vérole, c'est dans celle-ci, & je leur ai souvent vû produire de très-bons effets.

Cette petite Vérole crue, sanieuse, indigeste, accompagnée d'un ptyalisme abondant, dans laquelle la peau & les pustules sont pâle ou livides, le pouls foible, l'urine ténue, crue & aqueuse, demande des remédes chauds, tels que la poudre de contrayerve composée,

la myrrhe, le musc, le safran, le camphre, la thériaque, le mythridate, & la confection cardiaque. Ces substances sont extrêmement utiles pour hâter l'éruption des pustules, & pour cuire la matiere, & on peut les donner dans du vin de Canarie mêlé avec le petit lait, dans la décoction rouge, dans un julep testacéeux tempéré, ou dans une tasse de caffé, que l'on mêlera de tems en tems avec un peu de lait. J'ai connu plusieurs Malades qui s'en sont bien trouvés, ce qui ne paroîtra pas étonnant, lorsqu'on sçaura qu'il appaise la toux occasionnée par l'acrimonie de la fluxion.

Les opiates ne sont pas moins nécessaires dans le cas présent, & il convient de donner souvent au Malade la thériaque, l'élixir parégorique, ou la teinture thébaïque avec le diacodium, mais en une dose qui le calme sans l'assoupir. Cette méthode est la plus efficace & la plus sure qu'on puisse employer dans les différentes espéces de Fiévres, une dose plus forte procure le sommeil en moins de tems, mais il fait infiniment moins de bien, & lorsqu'elle ne produit pas cet effet, le Malade tombe

dans le délire, ou dans un aſſoupiſſement dont on a toutes les peines du monde à le tirer. Les opiates données en trop forte doſe cauſent un relâchement & une foibleſſe univerſelle, qui ne ceſſe qu'à l'aide d'une nouvelle doſe, ou de quelque cordial; leur effet eſt le même que celui des liqueurs ſpiritueuſes, leſquelles produiſent un délire ou un aſſoupiſſement paſſager, qui eſt bientôt ſuivi de foibleſſes, de tremblemens, & d'un abattement inexprimable. On ne peut ſçavoir l'effet que produira une doſe d'opium ſur un ſujet, qu'après en avoir fait l'eſſai. Quelques-uns ſont tellement diſpoſés, qu'ils ſe reſſentent de la plus petite doſe, au lieu qu'il y en a d'autres qui en prendroient une quatre fois plus forte ſans s'en appercevoir. Il y a des gens qui ſupportent le diacodium, & qui ſe trouvent très-mal de l'opium; le plus ſûr eſt donc de commencer toujours par des opiates modérés, & de les donner en petites doſes.

On peut dire cependant qu'il n'y a point de remédes qui incraſſent les humeurs ténues & acrimonieuſes, qui appaiſent leur irritation & leur écoule-

ment, & qui meuriſſent les puſtules avec tant d'efficacité que les opiates. En effet, lorſque les puſtules ſont nombreuſes, on ne peu preſque rien faire ſans elles, ſur tout vers l'état de la maladie, où elles ſont extrêmement douloureuſes; cependant lorſque la ſalivation eſt gluante & difficile, & la reſpiration courte & laborieuſe, on doit en uſer avec précaution, & y joindre la gomme ammoniaque, l'oximel ſcillitique, &c.

On ne doit point épargner les véſicatoires dans cet petite vérole lymphatique ou cryſtalline, vû qu'entr'autres pluſieurs bons effets, ils donnent jour à l'humeur morbifique acrimonieuſe. C'eſt pour cette raiſon qu'on doit ouvrir avec la lancette les veſſies que forment les puſtules en ſe confondant. Il eſt inutile au reſte d'en tirer la matiére avec une aiguille d'or, comme Avicenne (4) le conſeille; & toutes les précautions qu'on employe rendent les cicatrices plus difformes que lorſqu'on s'en remet à la nature. Le danger doit l'emporter

(4) *Avicenna Canon. Medic. Lib. IV. Cap. de Variolis, pag. 66. ex Edit. Pemplii.*

cependant sur cette considération, car outre que cette matiére corrosive cause souvent une mortification, il en passe encore une partie dans le sang.

Je suis encore d'avis que l'on joigne aux remédes alexipharmaques quelques diurétiques convenables, tels que le nitre, le sel de succin, l'esprit de nitre dulcifié, &c. car j'ai souvent observé qu'un écoulement copieux d'urine supplée au défaut des autres évacuations; s'il arrive lorsque la salivation commence à cesser, & que les pustules s'affaissent, il ne manque pas d'être salutaire; & cela étant, on doit le hâter par tous les moyens possibles. Un des meilleurs est de faire mettre le Malade à genoux, car tant qu'il reste couché, il n'a ni la volonté ni la faculté d'uriner; au lieu qu'il n'est pas plutôt levé, qu'il en vient à bout sans peine.

Il arrive souvent que la matiére vérolique se jette dans les intestins, & cela d'une maniére très-violente. On a vû une infinité d'exemples où une diarrhée critique a sauvé la vie des Malades, & la nature substitue même cette évacuation dans les enfans, à la salivation des adultes. On doit donc bien se

garder de l'arrêter trop-tôt, & lors même qu'elle est excessive, il ne faut point l'entreprendre qu'après avoir donné au Malade une ou deux doses de rhubarbe. On peut alors employer les astringens, les opiates, la décoction rouge, la décoction de Fracastor, la teinture de roses, &c. & au cas que ces remédes ne produisent point leur effet, un lavement avec le diascordium ou la thériaque l'arrêtera infailliblement. On doit en général se contenter de la réprimer, sur-tout dans l'état, ou après, en observant de substanter le Malade avec des alimens fortifians & médiocrement astringens.

Je ne me suis jamais apperçu que les acides végétables ou minéraux ayent été de quelque utilité dans la petite vérole crystalline, mais j'ai éprouvé plus d'une fois leur efficacité dans la confluente accompagnée de péréchies, dans laquelle la putréfaction des humeurs est infiniment plus grande, & la matiére des pustules beaucoup plus fétide & sanieuse que dans la premiére, dont la sanie n'a que peu ou point d'odeur. Quoiqu'il y ait à peine une personne sur quatre qui échapent de la petite vérole confluente,

& à peine une ſur mille, lorſqu'elle eſt accompagnée de taches noires, d'un écoulement d'urine ſanguinolent, & d'autres hémorrhagies, on n'a pas laiſſé d'opérer quelquefois des prodiges avec les acides minéraux, les alexipharmaques aſtringens, & les préparations de quinquina, quoique les pétéchies fuſſent nombreuſes, & les puſtules noires, petites, confluentes, & même accompagnées de quelques dégrés d'hémorrhagie. J'ai vû échapper quelques Malades dans de pareilles circonſtances, à l'aide des méthodes que je viens de preſcrire, mais je n'ai jamais vû aucun de ceux qui piſſoient du ſang en revenir, à moins que ce ſymptôme n'ait été manifeſtement cauſé par les cantharides. Cependant, comme cette eſpéce de petite vérole dure très-long-tems, & que le malade, ſi tant eſt qu'il prenne le deſſus, reſte pluſieurs jours entre la vie & la mort, on doit, outre les remédes ſuſdits, le ſuſtenter dans le dernier période de la maladie avec des alimens & des boiſſons analeptiques & antiſeptiques, jusqu'à ce qu'il ait renouvellé ſa peau comme le ſerpent. J'ai vû des Malades dans un état ſi pitoyable, que leur

guérison tenoit du prodige, & paroissoit être une véritable résurrection.

Lorsque je recommande l'usage du quinquina dans quelques espéces de petite vérole, je crois être fondé dans mon sentiment, & ceux qui ne s'en rapportent point à moi, peuvent consulter là-dessus le Docteur Mead, (7) le Professeur Monro, (8) & le Docteur Wall. (9)

Je commence ordinairement par la teinture alexipharmaque de quinquina, dont j'ai donné la formule ci-dessus, aprés l'avoir parfaitement aigrie avec l'élixir de vitriol; après quoi je passe à sa décoction, ou même à son extrait, s'il est nécessaire. On doit pourtant bien se garder de donner rien de pareil, lorsque la respiration est laborieuse, le ventre constipé, & l'abdomen dur & enflé, à moins qu'on n'ait auparavant remédié à ces symptômes. Il est bon d'observer que la teinture alexipharmaque de quinquine est particuliérement utile dans la petite vérole lymphatique, & qu'on

(7) *De Variolis & Morbilis*, pag. 45.

(8) Essais de Médecine, vol. V. pag. 102.

(9) Transf. Pholosoph. num. 486.

doit la donner aussi-tôt après l'éruption, pour hâter la maturation des pustules, le plus qu'il est possible. Il est certain que le quinquina hâte la digestion des matieres dans les ulceres. Morton (10) le donne non-seulement dans le déclin, mais même durant la maturation des pustules, au cas qu'il apperçoive quelque rémission, & cela toutes les trois ou quatre heures à la dose d'une dragme. Plusieurs Médecins l'ont imité durant plusieurs années avec beaucoup de succés.

Le danger n'est jamais plus grand & la cure plus difficile, que lorsque la petite vérole est parvenue à son état, ce qui arrive plutôt dans quelques espéces que dans d'autres; mais beaucoup plutôt dans la petite verole bénigne; car pour bien que les choses ayent été jusqu'à ce tems-là, on est surpris le septiéme, le neuviéme, ou le onziéme jour après l'éruption, de voir les choses changer tout d'un coup de face, & se terminer par des symptômes terribles. L'enflure du visage diminue tout d'un coup, le ptyalisme cesse, les pustules

(10) *De Variolis, Cap. IX. pag. 250.*

deviennent molles, leurs interstices pâles, livides, ou de couleur de cendre; le Malade est saisi d'un frisson, & d'une Fiévre accompagnée de la difficulté de respirer, de foiblesses, de nausées, d'inquiétudes continuelles, de tremblemens, de soubresauts, du délire, &c. Tel est le changement qui arrive lorsque les pustules s'élévent en grand nombre le premier, le second ou le troisiéme jour de la maladie; lorsqu'après l'éruption, elles ne grossissent point & ne deviennent point rondes & pointues, qu'elles restent applaties, qu'elles s'étendent, ou ont une petite tache noire dans le milieu; lorsqu'elles ne sont point entourées d'un cercle vermeil à leur base, qu'elles sont de couleur foncée. Le danger est encore plus grand lorsque l'urine reste pâle, crue & ténue, ou qu'elle le devient, & que les artéres carotides & temporales battent considérablement. Le Médecin doit alors renouveller son attention, vû que quelques heures décident de la vie ou de la mort du Malade. Quoiqu'il soit difficile de prescrire des régles certaines dans une maladie aussi variée, je ne doute cependant pas que

les obſervations ſuivantes ne puiſſent avoir leur utilité.

Premiérement, lorſque l'enflure des mains ne ſuccéde point à celle du viſage, ni celle des pieds à celle des mains d'une maniére réguliére, on doit regarder cela comme un très-mauvais ſymtôme; car c'eſt là un tranſport régulier & critique des humeurs morbifiques ſur ces parties, lequel arrive communément lorſque le ptyaliſme commence à diminuer, & le viſage à ſe déſenfler. Dans ces ſortes de circonſtances, je ſuis d'avis qu'on applique des épipaſtiques aux poignets & aux chevilles du Malade, quelque tems avant que ces parties s'enflent; car ces remédes déterminent non ſeulement les humeurs vers ces endroits, ils procurent encore leur écoulement. Je crois même qu'il eſt à propos de n'employer les véſicatoires qu'après avoir appliqué ſur ces parties des cataplaſmes ou des fomentations émollientes pour hâter ces tumeurs critiques. Baglivi (11) dit s'être ſervi avec ſuccès d'éponges trempées dans des décoctions émollientes. Il arrive quelquefois

(11) *De Variolis & Morbilis.*

que la nature pouſſe la matiére morbifique vers les extrêmités avec tant de violence, qu'il en réſulte des inflammations, des tumeurs & des douleurs extrêmement aiguës. Les fomentations émollientes appaiſent ces accidens, en relâchant les parties & en ouvrant les pôres.

J'ai recommandé il y a trente ans cette méthode, (12) & je l'ai depuis employée avec ſuccès dans pluſieurs occaſions. La ceſſation prématurée des tumeurs critiques a toujours des ſuites funeſtes, comme on en a vû un exemple dans la goutte, ſi bien qu'on eſt ſouvent obligé de la fixer par des cataplaſmes acrimonieux. Dans le cas ſuſdit, les véſicatoires attirent non ſeulement la matiere morbifique, ils l'évacuent encore. J'ai joint ſouvent les cantharides aux cataplaſmes, & je connois pluſieurs fameux Médecins qui appliquent des véſicatoires ſur la plante des pieds de leurs Malades, pour peu qu'ils craignent pour leur vie.

Secondement, lorſque la Fiévre, le mal de tête, les nauſées, les inquiétu-

(12) Tranſact. Philoſoph. num. 390.

des ou l'assoupissement surviennent le sixiéme ou le huitiéme jour après l'éruption, & que le Malade est constipé, un simple lavement de lait, de sucre & de sel ne manque presque jamais de le soulager. Ce reméde est sur-tout nécessaire lorsqu'il fait des efforts inutiles pour aller à la salle; car les excrémens étant endurcis par la chaleur & par le long séjour qu'ils font dans les intestins, s'accumulent dans le *colon* & dans le *rectum*, où comprimant le fond de l'aorte, les artéres iliaques & le col de la vessie, ils empêchent le sang de descendre dans les extrêmités inférieures, & l'obligent à se jetter dans la tête & dans la poitrine. Ajoutez à cela qu'ils suppriment l'urine, & empêchent la sortie des vents, des excrémens & de l'urine, jusqu'à ce qu'on ait ramolli les excrémens, & lubrifié les intestins, à l'aide d'un clystere. Je préviens autant que je puis la constipation dans mes Malades, sur-tout lorsqu'ils sont jeunes, & je leur fais ordinairement donner un clystere émollient tous les deux, trois ou quatre jours, après quoi je passe aux purgatifs, lesquels rafraîchissent le Malade, & hâtent l'effet des anodyns. Ces

derniers n'opérent souvent qu'après que le corps est déchargé, ou bien ils occasionnent un Coma.

Troisiémement, les anodyns sont presque toujours utiles, & même nécessaires dans la petite vérole, sur-tout à l'approche de la crise; & l'on doit toujours les employer, ne fut ce que pour appaiser les douleurs & l'inflammation que causent les pustules; car si un seul bouton cause tant d'inquiétudes, que sera-ce de dix milliers de pustules qui s'élevent sur la peau! Les douleurs & les inquiétudes sont néanmoins un trés-bon symptôme, & c'en est un fort mauvais lorsque la peau ni les pustules ne deviennent ni enflammées, ni douloureuses, vû que cela indique l'affoiblissement des facultés vitales, le défaut de circulation dans les vaisseaux capillaires, & un engourdissement universel. J'ajouterai à ce qui précéde, qu'il est à propos, sur-tout vers l'état, de donner des opiates au Malade vers le soir avant le redoublement, & même en fortes doses, sauf à les réitérer, si le besoin l'exige. Le diacodium suffit, à moins que les Malades ne soint extrêmement jeunes. On doit augmenter la dose à l'approche

l'approche de la nuit avant l'arrivée de la crise, pour calmer l'agitation qui a coutume de survenir la nuit suivante; car, comme Hippocrate (13) l'observe judicieusement, la nuit qui précéde la crise est extrêmement fâcheuse dans les Fiévres. Lorsque le Malade a la Fiévre, il convient de lui donner l'opiate avec quelque acide, ou dans quelque potion saline; & s'il est foible & abbattu, avec la thériaque, ou avec quelque substance alexipharmaque.

Quatriémement, si lorsque la Fiévre de la suppuration approche, le pouls est fréquent, dur & fort, le battement des carotiques excessif, si la chaleur augmente, si la respiration devient laborieuse, si le Malade a un mal de tête aigu, & qu'il tombe dans la phrénésie, il faut le saigner aussi-tôt, autrement il est perdu. Il est bon de sçavoir que dans ces circonstances, le sang est extrêmement gluant, & aussi écumeux que dans la plus forte pleurésie. Rien ne prouve mieux son état inflammatoire, que les ophthalmies, les squinancies, les péripneumonies, les rhumatis-

(13) Aphorism. 13. sect. 11.

mes, & les inflammations externes qui surviennent.

Cinquiémement, lors au contraire que le pouls est foible, le Malade abbatu, les pustules pâles, affaissées ou livides, les extrêmités froides & pâteuses, on ne sçauroit trop donner de cordiaux au Malade, ni lui appliquer trop de vésicatoires. Le vin chaud, produit des effets étonnans dans ces circonstances; ainsi que je l'ai éprouvé plusieurs fois.

Sixiémement, la salivation diminue pour l'ordinaire vers la fin du troisiéme période de la petite vérole, & la matiére devient si épaisse & si gluante, qu'elle a toutes les peines du monde à sortir, si bien que le Malade court risque d'être étouffé à chaque minute, à moins qu'on n'en facilite l'évacuation avec des gargarismes, des injections, &c. Je ne connois point de meilleurs gargarismes dans ce cas, que le cidre & le miel, le vinaigre, l'eau & le miel, ou l'oxymel scillitique, avec quelque peu de nitre ou de sel armoniac crud. On peut aussi employer la moutarde dans les gargarismes, lorsqu'on a besoin d'un plus fort irritant. Les acides végétables sont beaucoup plus savoneux & déterfifs que l'es-

prit de vitriol, & je m'étonne qu'on ne les employe pas plus ſouvent. Il arrive ſouvent que ces moyens deviennent inutiles, & qu'on eſt obligé de recourir à l'émétique. Sydenham ſe ſert en pareil cas du vin beni à la doſe d'une once & demie. On peut en employer de plus doux & d'auſſi efficace, & il arrive ſouvent que l'oxymel ſcillitique opére l'effet qu'on deſire, en même tems qu'il facilité l'expectoration & la perſpiration; il a de plus cet avantage qu'il procure l'écoulement des ſels & des urines, lequel eſt ſouvent défecteux dans ce tems là. Lorſque le cas eſt preſſant, on peut en hâter l'effet, avec la décoction ou l'infuſion d'ipécacuanha. J'ai eu ſouvent le courage d'employer ce reméde pour derniere reſſource, au riſque de perdre ma réputation, & il m'a heureuſement réuſſi; mais il m'eſt auſſi quelquefois arrivé de la perdre avec le Malade. J'aime cependant mieux, ſuivant l'avis de Celſe, hazarder un reméde douteux que de laiſſer périr mon malade ſans ſecours. Le Malade a ſouvent la langue & la gorge couvertes d'une pellicule épaiſſe, ténace, blanchâtre ou brune, & pour l'ordinaire l'œſophage

& la trachée artére sont dans le même état. Il n'y ni émétique ni gargarisme qui puisse la dissiper, & ce simptôme est d'autant plus mauvais, qu'il est occasionné par le défaut de sécrétion dans les glandes de ces parties.

La tenacité extraordinaire qu'on remarque dans la mucosité de la bouche, de la gorge, &c. vient souvent de ce que le Malade ne boit pas assez, en quoi il fait d'autant plus mal, que la boisson est absolument nécessaire pour entretenir la salivation, pour remplir les pustules, pour balayer les sels morbifiques acrimonieux, & pour fournir aux vaisseaux des fluides plus salutaires. Comme le Malade ne peut avaler aucun aliment solide, il faut absolument lui en donner de liquides. Dans la petite Vérole confluente, il faut absolument boire ou mourir. Le petit lait aigrelet, *Decoct. Lusitan*, le gruau, le vin du Rhin, ou le vin blanc de France trempé, le cidre & l'eau, sont ce qu'on peut employer de mieux, & dans les cas où il survient des pétéchies ou des hémorrhagies, il faut lui donner de la teinture de roses, ou du vin rouge trempé avec quelque acide.

Enfin, lorſque l'incruſtation eſt parfaitement formée, & que la ſalivation diminue, il faut s'attacher à procurer quelques autres évacuations; car comme rien ne tranſpire à travers la peau, à cauſe de la croûte dont elle eſt couverte, le pus & la ſanie ſe corrompent de plus en plus, paſſent dans la maſſe du ſang, entretiennent & augmentent la Fiévre ſeconde.

Lorſqu'on peut entrenir la ſalivation & procurer une évacuation copieuſe d'urine bien cuite dans ce période, les choſes vont paſſablement bien; mais il arrive ſouvent qu'elles ceſſent tout à coup, ce qui jette le Malade dans un très-grand danger. Il faut dans ce cas employer tous ſes efforts pour renouveller ces évacuations, augmenter le nombre des véſicatoires, donner au Malade un clyſtére laxatif & émollient, & ne point épargner l'oxymel ſcillitique, le lait ammoniac, &c. pour faciliter l'expectoration.

Il convient auſſi que le Malade change de linge; car, comme il eſt extrêmement ſale, il corrompt l'air de l'appartement & le rend ſi mal ſain, que les

personnes les plus robustes ont peine à les supporter. Non-seulement il nuit à la respiration, mais s'insinuant continuellement dans la masse du sang, à travers les pores de la peau, les poumons, &c. il les corrompt à un point extraordinaire. On ne sçauroit croire le bien que l'on procure au Malade en renouvellant l'air de sa chambre, en ouvrant les portes & les fenêtres, & en lui faisant changer de linge, il reçoit une nouvelle vie, pour user de ses expressions, car l'air est l'aliment de la vie. Rien au contraire n'est plus dangereux que de le confiner dans un mauvais air, & je ne sçaurois approuver la coutume qu'ont quelques personnes de mettre plusieurs malade à la fois dans la même chambre. Comme il est rare que tous reposent à la fois, ils se nuisent les uns aux autres, sans compter que la puanteur qui s'éleve de leurs corps, les pleurs & les cris qu'ils jettent, les tient dans une inquiétude continuelle. On a beau dire, le Malade ne risque rien à changer de linge, pourvû qu'on ait la précaution de le chauffer auparavant. Je n'approuve pas qu'on fasse porter sa chemise à une autre per-

ſonne, on peut la ſécher autrement, & je craindrois que la perſpiration ou la ſueur ne la ſouillât.

Mais en voila aſſez ſur cette matiére : je reviens à la queſtion de l'évacuation, pour paſſer enſuite à quelques obſervations ſur l'uſage des purgatifs dans la Fiévre ſeconde de la petite Vérole.

Lorſque la ſalivation eſt réguliére, les puſtules bien nourries, que l'enflure du viſage des pieds & des mains ſurvient à tems ; que le Malade goute un ſommeil tranquille, & reſpire librement, toutes choſes vont bien, & la nature exerce parfaitement ſes fonctions ; il faut donc la ſeconder, & non point la troubler. Dans ces ſortes de circonſtances, je m'abſtiens même des lavemens, quand même le Malade ſeroit conſtipé depuis pluſieurs jours, juſqu'à ce que la croute ſoit entiérement formée. Ils ſont alors extrêmement utiles pour le diſpoſer aux purgatifs, dont on ne peut abſolument ſe paſſer.

Il ſurvient & même preſque toujours dans la petite Vérole confluente, durant ce période, ou avant, une ſeconde Fiévre plus ou moins forte, laquelle eſt occaſionnée, partie par la

résorption de la matiére des pustules externes & internes, partie par la supression de la perspiration, & partie par les matiéres putrides qui se sont amassées dans les intestins. Ces matiéres ne peuvent être que très-abondantes, vû qu'une partie de la matiére morbifique, que les glandes de la bouche, de la gorge, &c. ont séparée, passe dans le ventricule, & l'autre partie dans les intestins. Car, comme il en sort alors une moindre quantité par la transpiration, il doit s'amasser une plus grande quatité d'humeurs dans les intestins; personne n'ignorant qu'une évacuation augmente à proportion qu'une autre diminue, & qu'il y a une étroite correspondance entre la peau & les intestins. Ajoutez à cela la matiére purulente des pustules qui peuvent se trouver dans l'éstomac & les intestins. Il doit donc y avoir un amas cosidérable de matiére putride dans les premieres voies, laquelle acquerant une violence proportionnée à son séjour, & passant continuellement dans le sang par les vaisseaux absorbans des intestins, entretient la Fiévre, dans le tems que la nature s'efforce de l'éteindre. Doit-on l'y laisser,

ou l'en chaſſer ? La réponſe eſt évidente. On voit que la nature s'efforce de l'évacuer elle même dans les adultes & dans les enfans, en leur procurant une diarrhée qui tient lieu de ptyaliſme. Ne nous montre-t-elle pas les moyens néceſſaires pour la ſoulager dans cette conjoncture ? En effet quelle quantité de matiére putride & fétide ne rendent pas les Malades, après un lavement ou une purgation dans le milieu ou dans le déclin de leur maladie ? Cette maſſe ſe corrompt de jour à autre dans les inteſtins; acquiert une ſi grande acrimonie, qu'elle les corrode à la fin, ou les irrite à un tel point, qu'il en réſulte une diarrhée ou une dyſſenterie, dans le tems qu'on appréhendoit de l'exciter par un leger purgatif.

Si donc la nature ne peut, ni par elle même ni par les ſecours de l'art empêcher la matiere morbifique de ſe jetter ſur les parties vitales, & qu'elle ſoit à la veille de ſuccomber ſous ſon poids dans le cas d'un pareil tranſport; ſi elle court le même riſque lorſque l'enflure du viſage & des mains vient à diminuer, & la ſalivation à ceſſer, n'eſt-il pas à propos d'évacuer la matiere peccante par

quelques autres couloirs, entr'autres par les inteſtins qui ſon infiniment plus ſuſceptibles de cette évacuation que les pores de la peau, les conduits urinaires ou ſalivaires? Pour moi je ſuis d'avis, lorſque la ſalivation ceſſe, qu'on lui ſubſtitue quelque autre évacuation, & qu'au cas que l'uſage des opiates en ait occaſionné une trop abondante, on la modére au moyen d'un lavement ou d'un leger purgatif.

On m'objectera que cette méthode tend à déterminer les humeurs peccantes de l'habitude extérieure ſur les parties vitales. Mais, je réponds à cela, que la purgation eſt abſolument néceſſaire après que l'incruſtation eſt formée & la matiere morbifique digérée, du moins autant qu'elle le peut être (car elle ne l'eſt jamais parfaitement dans la petite Vérole cryſtalline;) qu'elle eſt ſur-tout utile, lorſqu'il eſt déja ſurvenu une métaſtaſe peu favorable de la matiere morbifique, à laquelle on ne peut remédier autrement, qu'elle ſupplée à une évacuation critique qui a été ſupprimée, & que la nature exige abſolument cette eſpéce d'évacuation; qu'il n'y a point d'autre méthode de délayer cette ma-

tiere putride des inteſtins & que toutes les fo s qu'il y a une grande quantité de matiere corrompue dans les prémieres voyes, il en réſulte une Fiévre: Temoin les Fiévres vermineuſes, bilieuſes, &c. qui ne ceſſent qu'au moyen du vomiſſement & de la purgation; enfin que tout le monde convient de la nécéſſité dont il eſt de purger les Malades à la fin de la petite vérole, ſans quoi elle ne manque pas d'être ſuivie de furoncles, de parotides, d'ulcéres malins, de la carie des os, de la corruption des poumons ou d'une conſomption.

Lorſque je recommande la purgation dans la Fiévre ſeconde de la petite vérole, j'entends que l'on commence toujours par les cathartiques, les plus doux. Les purgatifs draſtiques, compoſés avec la ſcammonée & l'aloës, &c. ne valent rien qu'après que la Fiévre a diminué: on peut alors en employer de plus forts en y joignant quelque peu de calomel. Je ſuis convaincu que l'uſage inconſidéré des purgatifs chauds, au commencement de la petite vérole, que le nonuſage des anodins après les purgatifs, joint au peu de ſoin qu'on a eu du Ma-

lade durant leur opération a ſouvent eu des ſuites funeſtes : mais je ſuis perſuadé que la purgation dans la Fiévre ſeconde, pratiquée comme je viens de dire eſt extrêmement utile, & j'en ai pluſieurs exemples.





DISSERTATION
SUR
LES PLEURESIES
ET
LES PERIPNEUMONIES.

CHAPITRE PREMIER.

Du pouvoir qu'on les Vents & les Saisons de produire ces maladies.

COMME les Pleurésies & les Péripneumonies ont été de tout tems extrêmement communes, Hippocrate s'est beaucoup plus étendu sur leur sujet que sur aucune autre maladie aiguë. Ses observations sont extrêmement justes, & méritent d'être lues de tous les Mé-

decins. Il observe entr'autres choses (1) que les vents du Nord causent des maux de poitrine, de côté & de poumons, & ceux qui sont venus après lui ont reconnu la vérité de cette observation. Ce n'est pas que les pleurésies & les péripneumonies ne regnent aussi dans d'autres tems, puisque les derniéres succédent souvent à d'autres Fiévres aiguës : mais il est certain que ces deux maladies sont beaucoup plus fréquentes ; lorsque le tems est froid & sec, & qu'il regne des vents du Nord & d'Ouest pendant un tems considérable.

Voici les effets que produisent les vents froids & secs sur le corps humain. Ils resserrent l'habitude extérieure, ils desséchent & rident la peau, ils obstruent les pores, interceptent la perspiration, ou du moins ils ne laissent sortir que la partie la plus tenue des humeurs. Ils rendent le systême fibreux plus fort, plus ferme & plus élastique, & l'action des vaisseaux sur les fluides plus puissante, ce qui augmente la circulation, la chaleur & l'activité des esprits. Les globules sanguins devien-

(1) Aphorism. 5. sect. 3.

nent plus denses, plus compactes & plus nombreux, & la masse des humeurs plus tenace. A quoi l'on peut ajouter que comme l'air froid & sec est presque toujours pesant & élastique, il coopére en comprimant le corps avec la froideur & la sécheresse de ses qualités & augmente leurs effets. Il est constant, en supposant toutes choses égales d'ailleurs, que le sang dans une pareille constitution de l'atmosphere, est plus dense & plus gluant que dans un tems chaud & humide, & que les Asthmatiques souffrent infiniment plus, lorsqu'il regne des vents du nord, que lorsqu'il regne des vents du midi.

Cependant ces effets ne sont point incompatibles avec la santé, d'où vient que Celse (z) faisant le dénombrement des maladies produites par les vents septentrionaux, dit : *sanum tamen corpus spissat, & mobilius atque expeditius reddit.*

Mais helas! les hommes sont si foibles & si fragiles, qu'ils n'ont qu'un pas à faire pour tomber de la santé la plus parfaite dans les plus grandes infirmités :

(z) *Lib. II. Cap. 1.*

car ce ſang riche & épais étant agité par l'action des vaiſſeaux, acquiert une ſi grande viſcoſité, qu'il ne ſçauroit plus circuler dans les dernieres ramifications des artéres, d'où naiſſent des obſtructions & des inflammations, ſurtout lorſqu'on commet quelque erreur dans la diette ou l'exercice, que la perſpiration vient à être interceptée, ou qu'il ſurvient des altérations dans l'air qui raréfient les humeurs avant d'avoir eu le temps de relâcher les vaiſſeaux. C'eſt ce qui fait, pour le dire en paſſant que ceux qui ont des cors, qui ont eu quelque partie fracturée, ou qui ont reçu des bleſſures, s'en reſſentent toutes les fois que le tems vient à changer, & cela parce que la capacité des vaiſſeaux capillaires a diminué, & que leur tunique eſt devenue plus épaiſſe. Les fomentations émollientes appaiſent auſſi-tôt ces douleurs, en élargiſſant & en relâchant les vaiſſeaux. Les bonnes femmes ſçavent que le meilleur moyen d'appaiſer la douleur des cors, eſt de les tremper dans l'eau chaude. Cette méthode a lieu pareillement dans les douleurs de côté qui ſubſiſtent des années entieres après des pleuréſies ou des

pleuropneumonies. Ces douleurs sont occasionnées par le rétrécissement des vaisseaux & par l'adhésion des poumons à la plévre, & il arrive souvent, lorsque le sang vient à se raréfier, ou le tems à changer, qu'elles réveillent la maladie, & assujettissent pour toujours les Malades à des rechûtes.

Il est vrai que les personnes qui ont le sang gluant & les fibres fortes, sont sujettes à des maladies inflammatoires de toute espéce dans toutes sortes de saisons; mais il n'est pas moins certain qu'il y a des constitutions de l'air plus propres que d'autres à enflammer le sang, & produire des inflammations dans certaines parties du corps plutôt que dans d'autres. Car, lorsque la froideur de l'air resserre l'habitude extérieure, ride la peau, & ferme les pores, le sang se jette en plus grande quatité sur les parties vitales, particulierement sur les poumons, lesquels, par la vaste étendue de leur surface interne (qui excéde de beaucoup celle de la (3) peau) sont destinés par la na-

(3) Voyez la Statique des végétaux du Docteur Hales.

tare à seconder l'évaporation qui se fait à travers la peau de l'humidité acrimonieuse & superflue du sang; de maniere que lorsque les pores de la peau sont obstrués, le défaut de perspiration est compensé par l'évaporation qui se fait à travers les poumons.

On remarque en effet qu'on n'a pas plutôt pris du froid, que les poumons sont affectés de la toux & d'une évacuation copieuse de matiere ténue, laquelle est souvent très-incommode. Que si ce froid continue à s'insinuer dans les poumons, il resserre leur membrane interne, il obstrue leurs conduits excrétoires, & empêche l'évaporation de la matiere qu'ils contiennent. A quoi l'on peut ajoûter que l'air affectant par sa froideur le sang renfermé dans les cellules & les vésicules des poumons, est capable de le geler, ou du moins de le condenser à un point extraordinaire. Ce n'est pas la premiere fois que le froid a causé une stagnation subite & absolue du sang dans les poumons, & tué le sujet sur le champ. Les vents froids affectent & resserrent quelquefois la peau des mains, des bras & du visage au point de la dessé-

cher, de l'ouvrir & de l'ulcérer. Pourquoi donc ne produiroient-ils pas le même effet sur la membrane tendre & délicate de la trachée-artére, des bronches, &c.? je n'en veux d'autres preuve que la toux, l'enrouement, &c. qui surviennent lorsqu'on respire un air trop froid. Ce même air affecte souvent le pharynx & le larynx au point d'y causer des tumeurs & des inflammations violentes.

On conçoit donc aisément que lorsqu'il vient à passer une trop grande quantité de sang épais & gluant dans les poumons, dans le tems que leurs vaisseaux sont retrécis & les conduits excrétoires des glandes de la trachée-artére, des bronches, &c. obstrués, il doit nécessairement en résulter des inflammations péripneumoniques.

La viscosité du sang, qui est la suite naturelle de la froideur & de la sécheresse de l'air, dispose non-seulement aux inflammations & aux péripneumonies, mais encore au pleurésies. Car comme les artéres répandues sur les parties, membraneuses sont extrêmement déliées, elles ne peuvent manquer d'être obstruées par un sang épais &

gluant. Ce qui fait que les rhumatiſmes ſont extrêmement communs dans ces ſortes de ſaiſons, c'eſt que les parties membraneuſes des muſcles ſont enflammées par le ſang dont je viens de parler. Comme la plévre eſt une membrane fort étendue & parſemée d'un nombre infini de petites arteres, ſçavoir, les ramifications des arteres intercoſtales, leſquelles naiſſant à peu-près à angles droits de l'aorte, reçoivent la partie la plus gluante du ſang comme la plus légere, (la plus peſante paſſant près de l'axe de la grande artére,) on ne doit point être ſurpris qu'elle ſoit ſi ſujette aux obſtructions qui naiſſent de la viſcoſité inflammatoire du ſang. Les muſcles intercoſtaux & le périoſte des côtés, qui reçoivent une partie du ſang en conſéquence de la même diſtribution des artéres, y ſont auſſi fort ſujets.

De-là vient que les pleuréſies & les péripneumonies ſont extrêmement communes, & même épidémiques dans les tems froids & ſecs, & endemiques dans les lieux élevés & expoſés aux vents de nord-oueſt. Il eſt pourtant vrai de dire que les pleuréſies, proprement

dites, font très-propres à causer des péripneumonies, & cela arrive souvent pour les raisons qu'on verra dans la suite. Aussi voit-on plus de pleurésies compliquées avec des symptômes péripneumoniques, que de vraies pleurésies; & c'est ce qui a obligé les Modernes à donner à cette maladie composée le nom de *pleuropneumonie.*

Comme ces deux maladies sont souvent compliquées, les Anciens & les Modernes les ont entierement confondues, attribuant indifféremment les mêmes symptômes à l'une & à l'autre, quoiqu'elles different essentiellement, tant à l'égard de leur siége, qu'à l'égard de leurs symptômes. Cælius Aurelianus (4) nous apprend que les Anciens ont été fort partagé, sur le siége de la Pleurésie, les uns la plaçant dans la plévre proprement dite; les autres dans les poumons & dans ses membranes. Ces deux opinions ont eu leurs Partisans parmi les Modernes; mais je me flatte que les remarques suivantes ne laisseront rien à désirer, tant sur la nature de ces maladies, que sur la méthode de les guérir.

(4) *Lib. II. Cap. 16.*

CHAPITRE II.

De la Péripneumonie & de la Pleuropneumonie.

LA Péripneumonie, en prenant ce mot dans sa signification la plus étendue, est si commune, soit qu'on la considéré comme une maladie primitive, ou comme une suite de quelque autre, que les Médecins ne sçauroient étudier sa nature avec trop de soin. Comme elle affecte un des principaux organes de la vie, elle est souvent très-dangereuse, & demande différens traitemens dans ses différens dégrés. Chacune de ses espéces exige une attention particuliere & une méthode qui lui soit propre.

Car la peripneumonie qui naît d'une inflammation violente des poumons, en conséquence d'un sang épais & gluant qui obstrue plusieurs des artéres pulmoniques & bronchiales, différe entierement de l'obstruction des poumons qui est causée par une matiere pesante,

visqueuse & pituiteuse, & demande un traitement tout différent. Les Modernes donnent à cette derniere maladie le nom *de fausse péripneumonie.* Elle demande une autre méthode que celle qui provient d'une fluxion de matiere âcre & ténue sur les poumons.

Elles ont cependant plusieurs symptômes communs, entr'autres, l'oppression de poitrine, la difficulté de respirer, & la Fiévre. C'est de ces symptômes que la péripneumonie tire sa dénomination, quoiqu'elle soit d'une nature toute différente, & qu'elle exige un traitement différent. Car dans le premier cas, il faut plusieurs saignées copieuses pour ralentir la vîtesse du sang & diminuer sa quantité, sans compter les alimens & les remédes rafraîchissans, délayans & humectans. Dans le second il faut d'abord tirer quelque peu de sang au Malade, pour empêcher le progrès de l'obstruction, & faire place aux liqueurs atténuantes, incisives & délayantes; mais lorsque la saignée est trop abondante, on affoiblit le Malade & non point la maladie, qui demande des atténuans, des déterfifs, des expectorans, de vomitifs, des pur-

gatifs & des véſicatoires, que je crois tout à fait pernicieux dans le premier cas, ſi ce n'eſt ſur le déclin de la maladie. Le troiſiéme cas demande auſſi la ſaignée pour arrêter le progrès de l'inflammation, mais on doit y joindre les remédes adouciſſans & lubrifians, avec quelques doſes d'opiates; leſquelles ne valent rien dans le ſecond.

On doit auſſi avoir égard aux différens dégrés de la maladie, & aux différens ſymptômes qui l'accompagnent. Car, quoique la ſaignée ſoit abſolument néceſſaire lorſque l'inflammation des poumons commence, s'il arrive cependant après la ſeconde ou la troiſiéme ſaignée que le Malade rende par haut une matiere bien cuite & ſanguinolente, on doit la diſcontinuer, autrement on l'affoiblit ſans néceſſité & on ſupprime l'expectoration, ce qui ne manque pas de lui cauſer la mort. Dans le cas où le Malade rend une quantité conſidérable de ſang ténu, vermeil & écumeux, il faut le ſaigner de nouveau, calmer la toux avec des opiates rafraîchiſſantes, telles que le Diacodium ou autres ſemblables, & ne point épargner les acides & les incraſſants.

La

La ſaignée au contraire ne vaut rien lorſqu'il rend une matiere ténue, corrompue & noirâtre, car c'eſt là un ſigne de la malignité du mal, auſſi-bien que de la diſſolution & de la putréfaction du ſang. En un mot, la maladie eſt toute autre lorſque l'inflammation commence, que lorſque la matiere eſt cuite, ou qu'elle ſuppure. Examinons la choſe plus en détail.

Lorſqu'une perſonne qui ſe portoit bien, vient à être ſaiſie d'un friſſon violent, d'une Fiévre brulante, d'une oppreſſion de poitrine, d'une difficulté de reſpirer, & de la toux, au ſortir d'un violent exercice, d'une débauche, ou pour avoir pris du froid, il faut la ſaigner auſſi-tôt, & ne point ménager l'ouverture. Plus le Malade eſt fort & pléthorique, plus auſſi on doit lui tirer du ſang, obſervant néanmoins d'en arrêter le cours ſi on apperçoit en lui le moindre ſigne de défaillance. Le moyen de la prévenir eſt de le ſaigner couché. On remarque en général que les perſonnes graſſes & replétes ne ſupportent pas ſi bien la ſaignée que celles qui ſont maigres & nerveuſes, parce que leur ſang contient un moindre nombre de

parties rouges, & que leurs vaiſſeaux ſont moins élaſtiques. On doit auſſi avoir égard à l'âge & à la corpulence du Malade, car il y auroit de la folie à vouloir tirer autant de ſang à un nain qu'à un géant. La ſaignée ne convient ni aux jeunes gens ni aux veillards quoiqu'elle ſoit quelquefois néceſſaire aux uns & aux autres.

Sanctorius nous apprend que le corps, à l'approche des Fievres, devient plus peſant & plus plétorique. Les friſſons procédent de la viſcoſité du ſang qui croupit dans les extrêmités des arteres capillaires, comme il paroît par la couleur pâle & livide des ongles, des lévres, &c. & cette viſcoſité augmentant de jour à autre, diminue la perſpiration & augmente la quantité des humeurs. La violence de la Fiévre eſt toujours proportionnée à celle du friſſon, & cette obſervation peut nous guider dans la ſaignée, car plus le friſſon eſt violent & de longue durée, plus la Fiévre eſt forte & le ſang gluant.

Suppoſé que la premiere ſaignée n'appaiſe point les ſymptômes dont on vient de parler, on la réitérera au bout de huit, dix ou douze heures, & même

plutôt, au cas qu'ils viennent à augmenter, ſur-tout ſi la Fiévre, l'anxiété, la difficulté de reſpirer augmentent ou continuent avec la même violence, & que le ſang ſoit ferme & épais, ou couvert d'une pellicule épaiſſe & jaunâtre. Cette pellicule ne paroît ſouvent qu'à la ſeconde ou troiſiéme ſaignée, quoique les ſymptômes indiquent une inflammation exceſſive, ſoit parce que l'ouverture eſt trop petite & la bande trop ſerrée, ſoit parce que la peau ſe replie ſur l'ouverture, & empêche le ſang de ſortir de plein jet.

Cette apparence du ſang, jointe à la violence du pouls, nous obligent de continuer la ſaignée juſqu'à ce que la reſpiration devienne plus libre & plus aiſée. Mais ſi le ſang eſt plus fluide & ſans aucune pellicule, & que le pouls s'affoibliſſe à proportion que le ſang diminue il faut y renoncer & tenter d'autres moyens. Une pellicule mince & bleuâtre ſur le ſang, avec une eſpéce de gelée molle & verdâtre au-deſſous, (le *Cruor* lui même étant livide & mol avec une féroſité trouble, verte ou rougeâtre) indique la diſſolution & l'acrimonie du ſang, de même que le danger

d'une trop forte ſaignée. Il y a plus, un ſang extrêmement vermeil, ténu, fluide, qui ne donne preſque point de ſéroſité après avoir repoſé quelque tems, quelque beau qu'il paroiſſe aux perſonnes ſans expérience, eſt bien éloigné d'être auſſi louable qu'ils ſe l'imaginent, & annonce généralement, ſur-tout dans la maladie en queſtion, le progrès de la putréfaction & de l'acrimonie. En effet, lorſqu'on mêle de l'eſprit de corne de cerf, ou du ſel ammoniac, avec le ſang d'une perſonne ſaine, tandis qu'il eſt encore chaud, il devient extrêmement vermeil, ne donne que peu ou point de ſéroſité, quelque tems qu'on le garde, & reſte à demi fluide. Il eſt bon de ſçavoir que l'uſage immodéré de l'eſprit de corne de cerf diſſout le ſang & cauſe des hémorrhagies exceſſives, ce qui doit apprendre à ceux qui en uſent à être plus modérés ſur cet article.

La force & la vîteſſe du pouls dans les péripneumonies indiquent toujours le beſoin de la ſaignée, du moins juſqu'à ce que la reſpiration devienne plus libre, & l'expectoration plus louable. Mais il arrive ſouvent que le pouls

même dès le commencement, paroît obſcur & oppreſſé, irrégulier, lent & quelquefois intermittent, en même tems que le Malade ſe plaint d'une foibleſſe & d'une oppreſſion conſidérable, qui paroiſſent devoir détourner de la ſaignée, quoique l'oppreſſion de poitrine, la difficulté de reſpirer, l'anxiété & la chaleur qui ſe fait ſentir dans les viſcéres, la demandent Ces contrariétés embarraſſent ſouvent les jeunes Médecins; mais ils doivent faire attention que cet épuiſement ſubit des forces & des eſprits, & cette foibleſſe du pouls, ne viennent point du défaut de ſang, la maladie ne pouvant point avoir épuiſé dans l'eſpace de quelques heures, ou d'un jour ou deux le fluide vital à un point conſidérable. Ce n'eſt point le défaut de ſang, mais plutôt ſa trop grande abondance qui occaſionne les ſymptômes dont nous parlons; car les vaiſſeaux ſanguins étant ſurchargés d'humeurs & diſtendus au-delà de leur ton, ne peuvent agir avec une force ſuffiſante. L'équilibre venant à ceſſer entre les ſolides & les fluides, les vaiſſeaux ne pouſſent plus le ſang avec la force qui convient, & il en eſt d'eux, à cet

égard, comme du piston d'une seringue, qui ne peut plus agir lorsqu'il est trop chargé. De là ces foiblesses soudaines, occasionnées par le défaut de circulation, ces stagnations, ces concrétions & ces autres fâcheux symptômes qui mettent le Malade au tombeau, à moins qu'on ne les previenne par la saignée. C'est elle qui diminuant la trop grande quantité du sang, rétablit l'équilibre entre les solides & les fluides, facilite l'action des conduits musculaires sur les humeurs qu'ils contiennent, & rétablit la circulation dans son premier état. Tout cela tend à atténuer le sang, à faciliter la secretion des esprits animaux, & à augmenter l'action du cœur & des vaisseaux La saignée fortifie donc la nature, loin de l'affoiblir; cela est si vrai, qu'on n'a pas plutôt saigné les sujets pléthoriques dont le pouls étoit oppressé, qu'il reprend sa premiere vigueur.

Il y a certaines péripneumonies violentes dans lesquelles les deux lobes des poumons sont considérablement enflammés & obstrués; dans ce cas le Malade tombe dans des foiblesse excessives, & dans des anxiétés inexprimables, il a

la poitrine oppressée, le pouls petit, foible & frappant, le froid s'empare des extrêmités, il survient des sueurs gluantes, froides & partielles, les yeux sont étincelians, fixes & enflammés, son visage est bouffi & presque livide, il tombe dans l'assoupissement & dans le délire, & quelquefois dans une paraplégie complette.

Ces symptômes sont à la vérité extrêmement dangereux, mais ils sont moins causés par le défaut de sang, que par la maniere irréguliére dont il circule & se distribue dans le corps. Car, comme les branches de l'artere pulmonaire sont obstruées, le sang s'amasse dans les poumons, & ne peut plus passer du ventricule droit du cœur dans le gauche, de maniere que l'aorte ni ses branches ne recevant point assez de sang pour fournir aux besoins de l'œconomie animale, la circulation cesse entierement & le Malade meurt. L'ouverture des cadavres confirme ce que j'avance, car l'on a trouvé les poumons de ceux qui sont morts dans ces circonstances entierement remplis d'un sang caillé, rouge, dur & comme charnu, ou plutôt de la couleur & de la con-

ſiſtance du foie, & ſi péſant, qu'il ſe précipitoit au fond de l'eau après avoir été coupé par petits morceaux. (1) Il ne reſte dans ce cas d'autre reméde pour ſauver le Malade que de le ſaigner promptement, autrement ſa perte eſt inévitable. J'ai quelquefois vû la ſaignée des deux bras à la fois produire des effets ſurprenans, lorſqu'on a ſçu la ménager comme il faut & l'employer à tems.

Il y a cependant quelques eſpéces de péripneumonies incompatibles avec la ſaignée, ainſi que de ſçavans Médecins l'ont obſervé. J'ai remarqué la même choſe dans pluſieurs péripneumonies épidémiques, particulierement ſur la fin de l'année 1745, & au commencement de 1746. (2) J'en ai traité une entr'autres, dans laquelle après la ſeconde ſaignée, & quelquefois même dès la premiere, le pouls & les forces des Malades diminuoient à un point étonnant; ils tomboient dans une eſpéce de Fiévre nerveuſe, accompagnée

(1) *Vide Hoffman. de Febribus pneumonicis, obſ. 1.*

(2) *Vide Obſ. noſtr. de Aëre & Morb. epidem. vol. 11.*

de tremblemens & de soubresauts des tendons, de sueurs excessives, ou d'une diarrhée atrabilieuse, de la noirceur de la langue, d'un coma ou d'un délire, quoique la force du pouls, la douleur, la toux & l'oppression parussent la demander par leur violence. Le sang étoit rarement gluant, communément vermeil, mais d'une consistance lâche & molle, ou d'une couleur extrêmement foncée & couvert d'une pellicule mince, bleuâtre ou verdâtre, sous laquelle étoit une gelée molle & verdâtre & un cruor d'un noir livide au fond. Quelquefois la pellicule étoit plus épaisse, mais d'un rouge pâle comme celui de la cornaline ou de la gelée de groseilles. J'ai souvent remarqué cette derniere apparence dans les pleuropneumonies vraies. Toutes les fois que le sang est ainsi dissout, je réitére la saignée avec beaucoup de circonspection, sur-tout si je m'apperçois que le pouls ou les forces du Malade diminuent, quand même l'oppression, & la douleur sembleroient l'exiger. C'est sur de pareilles observations que Lancisi & Baglivi après lui, défendent de réitérer la saignée, lorsque le sang n'a point de pel-

licule à la seconde saignée : *Dans la pleurésie, la péripneumonie &c...C'est un mauvais signe, lorsqu'il ne se forme pas une pellicule blanche sur la superficie du sang qu'on a tiré : c'est un bon signe, au contraire, si elle commence à paroître à la seconde saignée; mais si elle ne paroît pas à la seconde saignée, qu'on se garde bien d'en faire une troisiéme, ce seroit donner la mort au Malade.* Cap. *de Pleuritid.* J'adopte avec Baglivi la premiere & la derniere partie du prognostic, ayant toujours observé que la couleur vermeille du sang, tiré au commencement des Fiévres péripneumoniques, est d'un mauvais augure, car c'est une preuve que le sang est dissout, ou que le sang inflammatoire croupit dans les artères pulmonaires, & qu'il n'y a que sa partie la plus sereuse & la plus ténue qui suinte & passe dans le ventricule gauche du cœur.

Il arrive quelquefois dans les péripneumonies & les pleuropneumonies, que le premier & même le second sang ne sont point épais, mais que le troisiéme l'est, sur-tout lorsqu'il coule le long du bras, & qu'il ne sort point de plein jet; & pour lors ce sang, quoique vermeil en apparence, devient extrêmement épais & ténace après qu'il est

réfroidi ; au lieu que dans le cas ci-dessus, le sang, bien que vermeil, étoit extrêmement mol & fluide, & ne prenoit jamais aucune consistence. Tel étoit le sang des Mariniers au commencement de l'année 1746. (3) aussi fut-il toujours accompagné de symptômes funestes. Ces sortes de péripneumonies malignes attaquent souvent les Mariniers après des voyages de long cours, de même que les personnes scorbutiques. Elles se manifestent d'abord par la difficulté de respirer, par l'abattement par des syncopes fréquentes, par des frissons & des chaleurs vagues, par des douleurs dans toutes les parties du corps ; il survient ensuite une Fiévre accompagnée de l'oppression des hypochondres, d'une toux séche & importune, d'un pouls fréquent, petit & plus mollet que dans les péripneumonies inflammatoires, de sueurs froides irréguliéres, d'inquiétudes & d'anxiétés perpétuelles. Il survient enfin une expectoration de matiere ténue, putride, sanguinolente ou noirâtre, dont on a souvent de la peine à supporter l'odeur. Ces sortes de

(3) *Vide Obs. nost. de Aëre, &c. vol. 11. mens. Jan. Febr.*

péripneumonies ſont auſſi fort ſouvent accompagnées de pétéchies rouges, brunes, livides ou noires; l'urine eſt communément noirâtre, ou de couleur de leſſive foncée, comme ſi on avoit diſſout dedans une petite portion de ſang, peu abondante & ſans aucun ſédiment; au lieu que dans les péripneumonies ordinaires, elle dépoſe quelquefois un ſédiment livide, & quelquefois une matiere ſemblable à du ſon qui nage dans ſa ſubſtance. Comme ces ſymptômes annoncent la diſſolution du ſang & l'acrimonie des humeurs, on doit bien ſe garder d'employer la ſaignée, malgré la coutume où l'on eſt du contraire.

Quoique l'apparition d'une pellicule épaiſſe ſur le ſang ne ſoit point un mauvais ſymptôme dans les Fiévres pneumoniques, cependant lorſqu'elle eſt exceſſivement épaiſſe & jaune ou de couleur plombée, elle menace le Malade d'un danger prochain, & montre que la viſcoſité inflammatoire eſt conſidérable & extrêmement difficile à réſoudre, & qu'elle ne peut ſe mêler avec les délayans que l'on donne au Malade. Cela paroît par la figure irréguliére que prend la partie graſſe du ſang

après des ſaignées fréquentes dans les Fiévres pleurétiques ou péripneumoniques ; car la partie rouge nage dans une grande quantité de ſéroſité ténue & quelquefois entiérement limpide, la pellicule qui la couvre étant preſque auſſi épaiſſe que du cuir, & la maſſe entiere auſſi ferme qu'un morceau de viande. Comme le ſang a été dépouillé d'un grand nombre de ſes parties globuleuſes dans les différentes ſaignées qu'on a faites au Malade, ſa partie graſſe eſt moins abondante, encore qu'elle conſerve ſa viſcoſité, & ſes globules étant extrêmement compactes s'uniſſent les uns aux autres avec beaucoup de force, comme il paroît par la figure & la conſiſtance de la partie graſſe ; & quoique la ſéroſité puiſſe avoir conſidérablement augmenté par l'uſage des délayans, il paroît néanmoins par ſa ténuité & ſa limpidité, qu'ils ne ſe ſont point ſuffiſamment mêlés avec la partie globuleuſe, ſulphureuſe & huileuſe du ſang. Il arrive même ſouvent que les délayans aqueux que l'on donne aux Malades dans ces ſortes de Fiévres, paſſent par les urines preſque auſſi lim-

pides & aussi insipides que l'eau, (4) ou s'en vont par les sueurs, sans se mêler avec le sang, & sans agir sur ses sels & ses soufres, éludant par leur combinaison la force des délayans. C'est de quoi j'ai souvent été témoin dans les pleuropneumonies, la douleur ayant continué avec la même violence qu'auparavant après la quatriéme ou cinquiéme saignée; la partie globuleuse du sang avoit diminué au point que la partie grasse égaloit à peine la sixiéme partie de la masse du sang, & étoit aussi ferme qu'un morceau de viande. Ces sortes de cas sont ordinairement funestes.

Si après la seconde ou la troisiéme saignée, ou même dès la premiere, votre Malade commence à rendre par la bouche une matiére jaunâtre, bien cuite & légérement teinte de sang, restez-en là, sur-tout si sa respiration devient plus libre; le saigner de nouveau, ce

(4) Hippocrate observe que c'est un fort mauvais symptôme dans les pleurésies & dans les péripneumonies lorsque les Malades urinent immédiatement après avoir bû. *Coac. Prænot. Sect. 5. Edit. Lind.*

feroit l'affoiblir sans nécessité, & même lui nuire, puisque vous supprimeriez par là l'expectoration dont la nature se sert pour le guérir. La matiére qui obstrue les extrémités des artères bronchiales & pulmonaires, est alors assez atténuée & assez cuite pour passer librement dans les cavités des vésicules, des bronches, &c. & sortir de la trachée artère par la toux & l'expectoration; au moyen de quoi les dernieres branches de ces artères se desobstruent, & le sang reprend son cours dans les poumons.

On ne sçauroit douter qu'il n'y ait un passage des artères bronchiales dans les cavités de la trachée-artère & dans ses ramifications, puisque la mucosité oléagineuse qui revêt & humecte la membrane interne de la trachée-artère & de ses branches, vient des artères bronchiales. Il n'est pas moins certain que l'eau, la sérosité &c. passent librement des artéres pulmonaires dans les cavités bronchiales & vésiculaires, puisque Ruysch & le Docteur Hales en ont fait l'expérience. En effet, comme les artères bronchiales & pulmonaires, dans leurs différentes ramifications, s'abouchent les unes avec les autres par une

infinité d'anaſtomoſes, les artères pulmonaires peuvent encore communiquer par ce moyen avec les bronches. Lors donc que la matiére obſtruante eſt parfaitement cuite & atténuée, & les vaiſſeaux aſſez dilatés pour lui donner paſſage, elle ſe jette dans les cavités des bronches, & ſort des poumons par l'expectoration. Il paroît évident que les branches latérales ou ſéreuſes de ces artères ſont aſſez dilatées à leurs extrêmités pour laiſſer paſſer les globules rouges dans les cavités des bronches, ainſi qu'on en a un exemple dans les crachemens de ſang qui ſe font par *diapédéſe*, pour me ſervir de l'expreſſion de Galien, & des autres Médecins de l'Antiquité; car je ſuis perſuadé qu'il y a des crachemens de ſang qui arrivent ſans aucune rupture des vaiſſeaux, puiſqu'ils ne ſont ni précédés ni ſuivis d'aucune douleur, d'aucune matiére purulente, ni d'aucun autre accident ſemblable.

Lorſque ces petits vaiſſeaux des poumons deviennent ſuſceptibles de dilatation par les ſecours de la nature ou de l'art, ils ſe reſſentent infiniment moins de la viſcoſité inflammatoire, que lorſqu'ils ſont plus fermes & plus élaſti-

ques ; auſſi Hippocrate remarque-t-il que les perſonnes robuſtes & laborieuſes ſont plus ſujettes que les autres aux inflammations de poitrine & de poumons (5) Ce ſentiment eſt confirmé par l'expérience journaliére, & il en eſt de même de la remarque qu'il fait ſur l'eſpéce d'expectoration dont j'ai parlé ci-deſſus. *Dans la péripneumonie, lorſqu'au commencement de la maladie, les crachats ſont jaunes & très-peu teints de ſang, le Malade eſt ſoulagé & hors de danger. Hippocrat. Prognoſtic.* Pluſieurs Gardes ont obſervé dans quelques pleuropneumonies & péripneumonies épidémiques, que tous ceux qui ont craché du ſang s'en ſont bien trouvé ; mais cela n'eſt vrai qu'à l'égard de ceux qui rendent une matiére conditionnée, comme j'ai dit ci-deſſus, & le contraire arrive toutes les fois que le ſang eſt écumeux, vermeil, noir, à demi caillé, ſpongieux, & de la couleur du foie. Un pareil ſang montre que la matiére obſtruante n'eſt ni cuite, ni digérée, & que l'obſtruction étant enracinée, & l'action du cœur violente, il s'eſt rompu quelques vaiſſeaux, &

(5) *Coac. Prænot. 29. Lib. II. cap. 16. de Pleuritide, Edit. Dureti.*

que le ſang après s'être épanché dans les poumons en eſt ſorti par l'expectoration. Car lorſqu'il s'eſt formé des obſtructions dans quelques parties des poumons, il faut néceſſairement que le ſang ſe porte en plus grande abondance & avec plus de rapidité dans les vaiſſeaux qu'il trouve ouverts. Ces vaiſſeaux étant plus diſtendus qu'il ne faut; ſe rompent ſouvent, & le ſang s'épanche dans les cavités des bronches, & ſouvent dans les derniers recoins des véſicule cellulaires. La partie de ce ſang qui ſort par l'expectoration eſt vermeille & écumeuſe, & ne cauſe aucun dommage; mais le malheur eſt qu'il en reſte une grande partie dans les poumons, laquelle engorge les veſſicules pulmonaires, comprime & obſtrue les vaiſſeaux ſanguins, augmente la difficulté de reſpirer, & retarde la circulation du ſang dans ce viſcère. D'ailleurs, comme elle ne peut plus être repompée par les cellules veſſiculaires, elle ſe corrompt par ſon ſéjour, & ſe convertit en une ſanie corroſive qui détruit entiérement la ſubſtance des poumons. Nous traiterons plus au long de cette matiére ci-deſſous.

Comme toutes les inflammations des poumons étouffent promtement les Malades en empêchant la circulation du sang dans ce viscère, ou aboutissent à des suppurations, des gangrenes ou des skirrhes, lorsque la matiére obstruante ne se résout & ne se digére point assez promptement, il faut tâcher de les appaiser le plutôt qu'on peut, en leur tirant une quantité de sang suffisante; car la saignée n'a plus lieu lorsque l'abscès commence à se former. Bien plus lorsque le phlegmon est une fois avancé au point de ne pouvoir se résoudre, la saignée devient extrêmement nuisible, en ce qu'elle retarde les efforts que fait nature pour se debarrasser de la matiére qui l'offense par une légére suppuration. La matiére en croupissant, acquiert de plus en plus de l'acrimonie, & affectant les parties voisines, forme un abscès plus considérable qu'il ne l'eût été, si on avoit laissé agir la nature. Il arrive même souvent que cet abscès dégénére en une gangréne, ou en un skirrhe obstiné, qui rend la vie du Malade tout à-fait misérable.

Les Médecins ont observé qu'après le quatrieme ou le cinquieme jour d'une

vraie péripneumonie, la ſaignée eſt inutile pour prévenir la ſuppuration, la plûpart des phlegmons commençant à ſuppurer dans ce temps-là, lorſqu'on n'a pas eu ſoin de les réſoudre. Cette ſuppuration ſe fait plutôt dans les poumons que dans les autres parties du corps, parce qu'ils ſont entourés de toutes parts de chaleur & d'humidité, & que le cœur dont ils ſont voiſins, agit continuellement ſur l'obſtruction inflammatoire. Lors donc que les ſymptômes péripneumoniques continuent pendant quatre ou cinq jours conſécutifs, on a tout lieu de craindre un abſcès ou une mortification, & peu d'avantage à eſpérer de la ſaignée.

Si cependant la douleur revient avec violence après avoir ceſſé pendant un tems conſidérable, ou qu'elle ſe jette ſur une autre partie de la poitrine, c'eſt un ſigne qu'il ſe forme une nouvelle inflammation & que le Malade a beſoin d'être ſaigné de nouveau; car étant de même nature que la premiere, & affectant le même organe, on a beſoin d'employer la même méthode pour en arrêter les progrès & les ſuites. On doit ſe régler pour la quantité de ſang ſur la

force du Malade & du pouls, sur la violence de la douleur, & sur la difficulté de respirer. On doit aussi avoir égard à la couleur & à la consistence du sang, aussi-bien qu'à la quantité & à la qualité de la sérosité. J'ai quelquefois saigné mes Malades le neuviéme ou le dixiéme jour, & trouvé le sang presque aussi gluant que le second ou le troisiéme, quoique je n'eusse pas ménagé la lancette; mais la partie grasse, quoique extrêmement épaisse, étoit moins abondante que la sérosité.

On remarque communément qu'aussitôt que cette seconde douleur survient, l'expectoration cesse, ou se ralentit considérablement; la violence de la douleur ne permettant point au thorax de se dilater, ni aux muscles des poumons, de la poitrine & du bas-ventre d'agir avec une force suffisante sur la matiére: sans compter que l'inflammation empêche la sécrétion de la mucosité destinée à lubrifier la membrane interne de la trachée-artère & des bronches, & à procurer l'écoulement de la matiére qui y est enfermée. En effet l'inflammation n'a pas plutôt diminué,

que l'expectoration se fait avec la même facilité qu'auparavant.

Quoique la saignée soit absolument nécessaire dans les péripneumonies & les pleuropneumonies avant le cinquiéme jour, on ne doit pas laisser d'y recourir de nouveau *, supposé que la douleur & la difficulté de respirer reviennent, & que l'expectoration cesse; mais ce doit être avec beaucoup de précaution, les rechutes étant d'autant plus à craindre que le Malade s'affoiblit journellement, & devient moins capable de supporter la saignée. Il y auroit donc de l'imprudence à le saigner pour la moindre douleur, vû que les douleurs continuent souvent dans les pleuropneumonies, long-tems après même que la Fiévre a cessé : *La Fiévre doit cesser d'abord, & ensuite la douleur du côté affecté*, dit Baglivi (6)

La saignée devient moins nécessaire lorsque l'expectoration se fait comme il faut, quand même la matiére seroit teinte de sang, pour la raison que j'ai dite ci-dessus, sçavoir, qu'elle marque

* Hipocrate saigna *Anaxion* le huitiéme jour, parce que la douleur continuoit, & qu'il ne crachoit point. *Lib. III. Epid.*

(6) *Prax. Medic. cap. de Pleuritide.*

la résolution & la coction de la matiére de la nouvelle inflammation. On doit donc bien se garder d'imiter quelques Médecins, qui employent la saignée & les astringens pour arrêter ce léger écoulement de sang; ils n'agiroient point ainsi, s'ils avoient étudié la Nature & Hippocrate. Il vaut infiniment mieux appaiser la douleur & la toux avec des opiates, des lénitifs & des expectorans.

Je n'ai plus que deux choses à dire sur l'usage de la saignée dans les maladies des Poumons. La premiere, que la saignée de la saphène, ou du pied, est beaucoup moins pratiquée dans ces sortes de cas qu'elle ne devroit l'être, vû son efficacité dans le crachement de sang, bien entendu qu'elle ait été précédée de celle du bras. Alexandre de Tralles (7) l'a tenue pour très salutaire dans cette occasion. La seconde, que lorsque le pouls ni les forces du Malade ne permettent point de le saigner de nouveau, & que l'oppression, la toux & la suffocation continuent, il est à propos de lui appliquer des ventouses sur les épaules, &c. ce reméde procurant

(7) *Cap. VII. pag. 4. ex Edit.* **Rob. Stephan.** *Lutetiæ*, 1548. *fol.*

ſouvent un prompt ſoulagement dans les maladies de la poitrine & de la tête, pour des raiſons qu'il n'eſt pas aiſé de connoître. On obſervera cependant que la plus grande partie du ſang qui s'écoule par cette voye vient des artères, & que l'uſage des véſicatoires, des cautéres, des ſétons, & même des ventouſes, étant d'une utilité reconnue dans les toux aſthmatiques, dans les fluxions des poumons, &c. il ne peut manquer d'être extrêmement avantageux dans les inflammations des poumons; & c'eſt ce que l'experience juſtifie.

Quoique la ſaignée ſoit d'une néceſſité indiſpenſable dans toutes les inflammations des poumons, & qu'elle les guériſſe quelquefois entiérement lorſqu'on l'employe à tems, il ne laiſſe pas d'y avoir d'autres indications à remplir; car la Fiévre & l'inflammation particuliére demandent un régime rafraîchiſſant & délayant, des remédes nitreux & laxatifs, un air médiocrement froid, & beaucoup de repos de corps & d'eſprit. Il ne ſert de rien de tirer une partie du ſang inflammatoire, ſi l'on néglige de rafraîchir, de délayer & d'atténuer ce qui reſte, & ſi au lieu de prévenir

prévenir la génération de la viſcoſité inflammatoire par des atténuans nitreux, des remédes raffraîchiſſans & ſavonneux, des émulſions délayantes, laxatives & émollientes, &c. on l'augmente par un régime contraire.

Les perſonnes aſthmatiques ſont obligées de reſter couchées, & reſpirer un air frais ſi elles ne veulent être ſuffoquées; ces précautions ſont encore plus néceſſaires lorſqu'il y a une obſtruction dans les poumons, une inflammation dans leur ſubſtance. Les appartemens étroits & ſerrés ne valent rien pour ceux qui ont la Fiévre, & encore moins pour les péripneumoniques, ainſi que je l'ai ſouvent obſervé, ſurtout parmi le bas peuple, qui ſe loge ſouvent au nombre de deux ou trois familles dans la même maiſon. L'avis que Celſe (8) donne, de tenir le malade dans un grand appartement, n'eſt jamais plus néceſſaire que dans la péripneumonie; mais ſuppoſé qu'on ne ſoit pas à même de choiſir, il faut l'airier le plus ſouvent qu'on peut.

Il y a peu de péripneumonies ou de

(8) *Lib. III. cap. 7.*

pleuro-pneumonies qui ſe terminent ſans expectoration ; c'eſt-là la criſe naturelle de ces maladies, comme Hippocrate & les autres Médecins l'ont obſervé, & il y a toujours du danger lorſqu'elle ne ſe fait point, *les Pleuréſies ſéches, & dans leſquelles il n'y a point d'expectoration, ſont très-dangéreuſes*. (9) C'eſt un mauvais ſymptôme, ſelon lui, lorſque * l'expectoration ceſſe, & que la matiére s'arrête dans le pharynx. Plus l'expectoration eſt abondante, & mieux le malade s'en trouve. La matiére eſt d'abord crue & ténue, mais elle devient peu de tems après blanchâtre, jaunâtre & plus épaiſſe, lorſque les choſes vont comme il faut ; elle eſt teinte de ſang vers le troiſiéme jour, ou bien le ſang s'incorpore tellement avec elle, qu'elle en paroît ſanguinolente. L'écoulement de cette matiére facilite la reſpiration, diminue la douleur & l'oppreſſion, & met fin à la maladie au bout de ſept jours.

Rien ne facilite plus efficacement l'expectoration, n'atténue & ne réſout

(9) *Coac. Prænot. 3. cap. 16. Edit. Dureti.*

* *Sect. VIII. Edit. Linden.*

plus puissamment la matiére obstruante, que l'usage fréquent des liqueurs rafraîchissantes, humectantes, & médiocrement savonneuses, telles que le petit lait, la ptisane d'orge avec la réglise, les figues, &c. la décoction, ou plutôt l'infusion des herbes pectorales, telles que le lierre rampant, le capillaire, le pas-d'âne, l'hyssope, &c. avec le jus de limon ou d'oranges de Seville. On rendra ces potions plus détersives en y ajoutant quelque peu de miel. Je ne sçai pourquoi on l'a banni de la matiére médicale; car pour une personne à qui il cause des diarrhées & des tranchées, il y en a mille qui s'en trouvent bien, outre qu'on peut lui ôter sa qualité purgative en le faisant cuire. Hippocrate employe *l'oximel* & le *mulsum* dans ces sortes de cas, & défend l'usage de l'eau dans les Fiévres pneumoniques, comme incapable d'appaiser la toux & de faciliter l'expectoration. (10) Les potions susdites satisfont parfaitement à l'indication, étant bues chaudes, & à plusieurs reprises; car par ce moyen une

(10) *De Vict. in Morb. acut. sect. 30. Edit. Linden.*

grande partie de la vapeur résolutive passe dans les poumons, & dans leurs vaisseaux, délaye & humecte la matiére qui les obstrue. On ne doit point en boire une trop grande quantité à la fois, elles surchargeroient l'esthomac, elles causeroient des vents & des indigestions, souléveroient le diaphragme, & retarderoient la respiration. De-là vient qu'Hippocrate ordonne de se servir d'une bouteille qui ait le goulot étroit, afin vraisemblablement que la liqueur conserve plus long-tems sa chaleur, que le malade en boive moins à la fois, & qu'il passe une plus grande quantité de vapeur dans la bouche & les narines. Il veut cependant que le malade boive copieusement, pour faciliter l'expectoration & se garantir de la mort. (11) Il prescrit plusieurs boissons pour cet effet, entr'autres, la ptisane d'orge, le miel & l'eau, l'oxymel & le vinaigre trempé avec de l'eau.

Ces potions & ces vapeurs émollientes sont sur-tout nécessaires lorsque

(11) *Lib. I. de Morbis, sect. 26 de Locis in homine, sect. 30, 37. Edit Lendeni & passim.*

l'expectoration ne se fait pas comme il faut, & que les malades ont les fibres extrémement fortes & tendues, ce qui arrive à ceux qui travaillent beaucoup, & qui sont d'un tempérament chaud & sec ; car comme la sécheresse, la froideur & la chaleur de l'air retardent l'expectoration, sa chaleur & son humidité ne peuvent que l'accélérer en relâchant les vaisseaux, & en atténuant les humeurs gluantes. Baglivi *de Pleuritide* recommande les potions chaudes pour résoudre les obstructions des poumons ; mais je crois qu'elles opérent plus efficacement lorsque leur chaleur est modérée. Les fomentations extérieures qui sont trop chaudes, incrassent les humeurs, resserrent la peau, & augmentent l'inflammation des parties. On peut rendre les vapeurs plus ou moins irritantes ou émollientes, selon l'exigence des cas. J'ai éprouvé plus d'une fois les bons effets de la vapeur du vinaigre dans les péripneumonies malignes, & l'on peut user de celle de différens remédes. La vapeur du vinaigre camphré n'est pas à mépriser dans plusieurs cas.

Hippocrate, & les autres Médecins de l'Antiquité étoient tellement con-

vaincus de la néceſſité de l'expectoration dans les maladies des poumons, qu'ils s'efforçoient de la procurer, non-ſeulement par les moyens que je viens d'indiquer, mais encore par des expectorans plus énergiques. (12) Les plus doux étoient la crême d'orge avec le miel ou l'huile, l'oxymel, l'hyſſope, la rue, le galbanum, la moutarde, le poivre, le ſilphium. (13) Ils employoient dans les cas déſeſpérés l'ellébore blanc, (14) l'elaterium, le fleur d'airain; & il devoit l'être en effet, pour juſtifier à nos yeux de de pareils remédes: mais comme ils n'en avoient point d'autres, ils étoient néceſſairement obligés de s'en ſervir. Notre matiére médicale étant infiniment plus ample que la leur, nous ſommes à même de choiſir des remédes plus doux.

(12) Le cinquieme & le ſixieme jour il faut mettre en uſage les remedes les plus capables de faciliter l'expectoration. *De Locis in homine, ſect. 30. Edit. Linden.*

(13) *Lib. III. de Morbis, ſect. 18. Edit. Linden. & alibi paſſim.* Arethée ordonne les mêmes drogues dans les Pleuréſies & les Péripneumonies.

(14) *Lib. III. de Morbis. ſect. 17. Edit. Linden.*

Je me suis souvent servi de l'émétique avec succès dans les péripneumonies, lorsque l'expectoration est venue à manquer, & que la difficulté de respirer a augmenté ; mais ç'a été après avoir saigné le malade, & lorsque la Fiévre a eu diminué ; dans ces sortes de cas, le vomissement succéde pour peu que l'on boive. L'oxymel scillitique est souvent utile pour cet effet, & personne n'ignore ses vertus dans les maladies asthmatiques. Etant pris en une dose convenable, non-seulement il excite le vomissement, il atténue encore, il raffraîchit, il purge doucement les humeurs, & provoque les urines. Il est infiniment supérieur à l'oxymel simple, & l'on peut tellement l'incorporer avec des substances oléagineuses & émollientes, qu'il devient un excellent expectorant. Dans les cas où les remédes adoucissans & lubrifians sont indiqués, on peut employer avec succès le looch de blanc de Baleine, d'huile d'amande douce, ou de lin tirée à froid, avec le syrop de guimauve, le pavot cornu, le diacodium, ou autres semblables. Supposé que les huiles déplaisent au malade, on leur substituera le muci-

lage de ſemences de coings, ou de lin; avec le rob de baies de ſureau, ou de groiſeilles noires ou leur ſyrop, ou celui de pavot. Le nitre peut fort bien entrer dans ces ſortes de compoſitions, & à ſon défaut, le camphre. L'uſage des expectorans doit toujours être précédé de celui de la ſaignée, autrement ils augmentent l'inflammation & le danger de la ſuffocation, & arrêtent le cours de ce qu'on avoit deſſein d'évacuer. Il faut commencer à cuire la matiére avant d'en procurer l'expectoration. Il y a une autre obſervation à faire ſur l'uſage de ces ſortes d'expectorans, tels que l'oxymel ſcillitique, les remédes oléagineux, les mêlanges gommeux, & les décoctions pectorales, c'eſt de ne point purger le malade; on arrêteroit infailliblement l'expectoration, & l'on mettroit ſa vie en danger.

Quoique l'expectoration contribue infiniment à la guériſon des péripneumonies & des pleuro-pneumonies, il y en a cependant quelques-unes qui ſont d'un très-mauvais préſage. Par exemple, c'eſt un fort mauvais ſigne, lorſque le malade rend un ſang vermeil & écumeux, du moins Hippocrate & Arethée l'aſſurent, quoiqu'ils parlent tous deux

avantageusement de la matiére qui est parfaitement cuite & teinte de sang. Le premier condamne *les crachats très-sanglants*;(15) le second *les crachats sanglants & d'un rouge très-vermeil*. Arethée dit encore *les crachats sanglants sont, de tous les signes le plus mauvais* (16) & je pense comme lui pour la raison qu'on a vûe ci-dessus; car ce sang vermeil & écumeux provient de la rupture des artéres pulmonaires, & non point de la résolution de l'obstruction inflammatoire. Une pareille rupture fait que le sang s'épanche dans les cavités des bronches en si grande quantité, qu'il suffoque sur le champ le malade, à moins qu'on ne l'évacue promptement. Il s'insinue en partie le plus souvent dans les vésicules pulmonaires & en sort par l'expectoration; mais l'autre partie, qui est la plus considérable, s'arrêtant dans les dernieres ramifications & dans les interstices cellulaires des bronches, engorge les poumons, comprime les vaisseaux qui sont autour, se corrompt & corrode tout ce qui l'environne; d'où résultent

(15) *Coac. Prænot. Lib. II. 17. cap. 16. de Pleuritid. &c. ex Edit. Dureti.*

(16) *Cap. de Pulmonaria.*

une ſuffocation ſubite, une vomique dangéreuſe ou une gangréne. Il eſt vrai que cette matiére extravaſée peut être expectorée en partie ſous la forme d'une ſanie ſanguinolente, ou de concrétions noires & livides; mais cela ſe fait avec tant de peine & avec une toux ſi violente, que l'extravaſation en devient plus forte. Cette évacuation eſt pour l'ordinaire ſi imparfaite qu'il en reſte aſſez dans les poumons pour produire des effets funeſtes. De-là vient qu'Hippocrate (17) tient cette eſpéce d'expectoration pour dangéreuſe; & en effet, elle annonce pour l'ordinaire une mortification actuelle ou prochaine. Il y a quelque années qu'un nommé M. Clarck, Maître d'un Navire de cette Ville, rendit ſur la fin d'une péripneumonie une matiére ſemblable à des morceaux de rate cuite & même plus ſpongieux, dont quelques-uns étoient, extrément fétides, auſſi mourut-il le dix-neuviéme jour de ſa maladie ce qui confirme le prognoſtic que Baglivi a (18) pris de Dodonæus : *Ceux qui cra-*

(17) *Prognoſtic. Coac. Prænot.* 45. *cap. de Pleuritide ex Edit. Dureti.*

(18) *Vide Baglivi Opera, Lugduni* 1704 4°. *pag.* 87.

chent un ſang noir, poreux (19) *comme l'épouge, ou quelque partie du poumon tombée en ſphacéle, & aucun n'en échappe.*

Auſſi-tôt donc que cette expectoration de ſang vermeil ſurvient, je ſaigne mon malade proportionnellement à ſes forces, pour ralentir le mouvement du ſang, diminuer l'inflammation, & prévenir autant qu'il eſt poſſible, l'épanchement du ſang dans les veſſicules & les cellules pulmonaires, où il ne manqueroit pas de cauſer de grands ravages. Dans le cas où le crachement de ſang continue, on peut l'arrêter en ouvrant la ſaphène, & s'il eſt conſidérable, en donnant au malade des émulſions nitreuſes, adouciſſantes, des remédes mucilagineux, des acides végétables & minéraux. La décoction de coquelicot, de pas-d'ane, & de figue, avec l'élixir de vitriol, fournit une boiſſon admirable dans ces ſortes de circonſtances.

Quant à la toux on l'appaiſera avec le diacodium, un looch, ou autre choſe ſemblable. Je déſapprouve totalement l'uſage des aſtringens & des opiates,

(19) *Vide Hippocr. Lib. III. de Morbis, ſect. 19 Edit. Lind.*

données en forte dose, ayant remarqué qu'il cause souvent des orthopnées, & d'autres symptômes funestes. Il est absolument nécessaire pour la guérison du malade, que le sang extravasé se fraie une issue, mais il ne peut le faire sans la toux. J'ai souvent vû survenir des abscès considérables après ces sortes de péripneumonies, quoique le malade eût survécu à la fiévre plusieurs jours, & même plusieurs semaines.

Quoique la viscosité morbifique domine communément dans les Fiévres pneumoniques, il s'en trouve cependant où la *ténuité* acrimonieuse prend le dessus; & comme il arrive assez souvent dans les ophthalmies qu'une fluxion de matiere quelquefois aussi épaisse que de la glu, quelquefois aussi ténue que l'eau & aussi âcre que la saumure, écorche la peau des joues en coulant par-dessus; de même la matiére expectorée dans quelques péripneumonies est extrémement crue & ténue, & la fluxion si acrimonieuse, qu'elle excorie la trachée artére & cause une toux violente qui ne donne aucun relâche au malade.

Les humeurs âcres & ténues qui accompagnent les Fiévres catharreuses

causent souvent des symptômes péripneumoniques, par l'irritation & l'agitation continuelle où elles jettent les poumons, sans compter les accidens qui résultent des sécousses occasionnées par les éternumens presqu'inséparables de ces sortes de catharres acrimonieux, lesquels sont quelquefois si virulents, qu'ils enflamment les narines, & excorient les lévres. Hippocrate regarde les catharres & les éternumens qui précédent ou accompagnent les péripneumonies comme extrêmement dangereux. J'ai vu un simple éternument occasionner des douleurs péripneumoniques cruelles, après un temps considérable.

Cette péripneumonie catharreuse, si je puis l'appeller ainsi, ne demande pas des saignées copieuses ; il faut cependant tirer quelque peu de sang au malade au commencement, pour appaiser l'inflammation, & prévenir les accidens dont il est menacé. Il faut aussi lui appliquer de bonne heure les vésicatoires, pour détourner les humeurs, & le purger même pour évacuer les sérosités. L'Auteur du second Livre, *de Morbis*, que l'on trouve parmi les écrits

d'Hippocrate (20) veut que l'on ſaigne dans les éréſipéles des poumons, lorſque l'expectoration eſt copieuſe & ténue. J'ai ſouvent éprouvé les bons effets des purgatifs dant ces péripneumonies catharreuſes, quoiqu'ils ſoient abſolument nuiſibles dans celles où la matiére expectorée eſt louable & bien cuite. Il faut beaucoup moins de boiſſon dans cette péripneumonie que dans l'autre; il eſt bon cependant d'uſer de quelque ptiſanne pectorale adouciſſante, pour tempérer l'acrimonie des humeurs, mais il faut la boire chaude avec quelques diaphorétiques, pour provoquer les ſueurs. Le caffé eſt ce qu'on peut employer de mieux dans ce cas. Il faut auſſi quelques opiates pour calmer la toux, telles que le diaconium, ou l'élixir aſthmatique, mais en petites doſes & ſouvent réitérées. On peut y joindre le blanc de baleine, la myrrhe, l'oliban & le camphre, pour incraſſer l'humeur & empêcher l'irritation qu'elle cauſe, vû, comme dit Hippocrate, qu'elle eſt ſuivie de péripneumonie, &c. Cette irritation ceſſe, dès que la matiére de-

(20) *Sect. 53. Edit. Linden.*

vient plus épaiſſe & plus louable. (21) De toutes les matiéres que l'on rend par l'expectoration, il n'y en a point de plus mauvaiſe que celle qui eſt livide, corrompue, & ſanieuſe, ſouvent ſemblable à la lie du vin rouge, quelquefois plus noire, & quelquefois fétide; car elle procéde ou de la gangréne des poumons, ou de la diſſolution du ſang, ce qui eſt ordinaire dans le ſcorbut. J'en ai vû pluſieurs exemples parmi les Mariniers qui étoient revenus de l'Amérique. Le ſang de ces ſortes de péripneumoniques étoit diſſout & corrompu; la partie graſſe molle & tendre, la lymphe trouble & rougeâtre, la langue noire, les dents couvertes d'une matiére noire & épaiſſe, l'haleine puante, l'urine fétide, haute en couleur, noirâtre ou rance, ce qui marquoit la corruption des humeurs, ſurtout lorſqu'il ſurvenoit une dyſſenterie ſanguinolente, ou des taches noires le cinquiéme, le ſixiéme, ou le ſeptiéme jour. Il eſt étonnant combien le pouls & les forces du malade diminuoient

(21) De veteri Medicina, ſect. 33. Edit. Linden.

après la ſaignée; elle étoit ſouvent ſuivie d'anxiétés, de ſyncopes, de ſueurs froides, d'un pouls intermittent, même du commencement de la Fiévre, quoique le pouls fut auparavant très-fort. J'ai remarqué ces ſymptômes, même dans les pleuro-pneumonies, dans leſquelles la douleur de côté étoit violente, l'oppreſſion extrême, & la toux conſidérable; j'euſſe regardé ſans cela la péripneumonie comme un ſimple ſymptôme d'une Fiévre maligne. Je ſuis fortement perſuadé que cette péripneumonie putride ne ſouffre jamais une ſeconde ſaignée, ni même la premiére, ſi ce n'eſt dans le cas où le pouls eſt ferme & tendu. (22) Dans le cas où je me méfiois de la ſaignée, j'employois les ſcarifications & les ventouſes, & ce moyen me réuſſiſſoit quelquefois. Il m'arriva cependant une fois de voir expirer le malade avant d'avoir pu arrêter l'écoulement de ſang que les ſcarifications avoient occaſionné.

Il faut ici des remédes pectoraux qui puiſſent réſiſter à la putréfaction. Le

(22) *Vide Obſ. noſtr. de Aëre, &c. vol.* 2 *Jan. Febr.* 1746.

meilleur est une décoction de figues, de pas-d'âne & de coquelicot, d'abord avec le jus d'orange de Seville ou de limon, & ensuite avec le gas de souffre ou l'elixir de vitriol. Le nitre, l'oliban, la myrrhe, les fleurs de souffre, & le bol avec la conserve *lujulæ*, le rob de sureau ou de groseilles, le mucilage de semence de coings, & le syrop de *rubo idæo*, le vinaigre camphré avec le syrop de sureau ou de framboises, sont d'excellens remédes. Il faut en donner de tems en tems une ou deux cuillerées au malade. Le cidre, le vin trempé avec le jus d'orange de Seville ou de limon bû chaud, hâte l'expectoration, & corrige l'acrimonie alcalescente. La teinture de roses avec les fleurs de coquelicot diminue l'écoulement de la sanie ténue & sanguinolente. L'oxymel scillitique & l'eau de canelle servent à évacuer la matiére, lorsque le râle & la difficulté de respirer donnent lieu de croire qu'elle s'est amassée dans les poumons On appaisera la toux avec l'elixir asthmatique, le diacodium, &c. La panade, la gelée de corne de cerf, les pommes cuites à la braise, la crême d'orge, ou le gruau avec un peu de vin & de jus de

limon donné ſouvent en petite quantité, ſoutient le malade, auquel on peut auſſi quelquefois permettre les framboiſes, les groſeilles, les ceriſes avec ſuccès; car Arethée (23) preſcrit les fruits de la ſaiſon, comme les figues, &c. dans la cure des pleuréſies. Ce même Auteur dit qu'il faut ménager les alimens, de façon qu'ils ſervent de reméde. J'ai cru devoir m'étendre ſur la partie diététique, vû qu'il eſt queſtion de ſuſtanter le malade, & de gagner du tems, juſqu'à ce qu'on ait corrigé l'acrimonie des humeurs, & débarraſſé les poumons de la matiére qui les opprime. La diéte eſt ce qu'il y a de plus important ſur la fin de la maladie, & il convient pour lors de donner au malade des roties avec du vin d'O-porto, de l'écorce d'oranges de Seville, du macis, ou de la canelle parfaitement acidulées. Les véſicatoires ſont rarement utiles dans ce cas, & deviennent ſouvent nuiſibles; car outre les ulcérations qu'ils cauſent, ils procurent un écoulement copieux de matiére ténue & ſanguinolente, & occaſionnent des mortifications.

(23) *De curatione Pleuritidis.*

C'est encore un fort mauvais symptôme dans les Fiévres Péripneumoniques, lorsque les crachats sont jaunes & de couleur de saffran ; car c'est une marque que la viscosité inflammatoire est fortement engagée dans les arteres des poumons, & qu'ils ne filtrent que la partie la plus séreuse & la plus ténue du sang : ou bien que la masse du sang commence à se dissoudre, ses principes bilieux à s'exhalter, & que tout tend à une putréfaction générale. Il y a des Fiévres putrides dans lesquelles le lait, la sueur & le sang prennent une couleur jaunâtre, par un effet de la dissolution & de la putréfaction de ce fluide. Hippocrate (24) loue l'expectoration dans laquelle les crachats sont teints de jaune, ou dans lesquels le blanc est intimement mêlé avec le jaune ; mais il regarde les crachats qui ne sont que jaunes comme dangereux, & il a raison ; car ils sont ordinairement accompagnés d'une toux violente, & ne sortent qu'avec une peine infinie. Une pareille expectoration est souvent suivie d'un crachement de sang, en consé-

(24) *Prognost. sect. 13. Edit. Linden.*

quence de la rupture des vaiſſeaux ; ſur tout lorſque la langue eſt rouge, ſéche, unie, luiſante, avec des veſſies livides au bout, (25) ce qui, pour le dire en paſſant, eſt un très-mauvais ſymptôme dans les Fiévres. Il faut diſtinguer avec ſoin dans la pratique les cauſes d'où procéde cette expectoration ténue & bilieuſe ; & pour cet effet, examiner le pouls, l'état du ſang & le tempérament du malade, car les indications varient ſuivant les cauſes.

Je finirai ces remarques ſur l'expectoration qui accompagne les Fiévres pneumoniques, par les obſervations ſuivantes d'Hippocrate. » La matiere » doit être expectorée aiſément & de » bonne heure dans les Pleuréſies & » Péripneumonies ; elle doit être de » couleur jaune parfaitement mêlée » avec les crachats, ou une matiere » jaune, cuite, teinte de quelque peu » de ſang. Cette expectoration eſt avan- » tageuſe lorſqu'elle ſurvient au com- » mencement de la maladie ; mais on

(25) Hippocrate regarde ces veſſies comme dangereuſes parce qu'elles annoncent un crachement de ſang. *Coac. Pranot.* 6. *cap. de Pleuritide.*

» ne doit pas trop s'y fier après le sep- » tiéme jour. C'est un fort mauvais » symptôme lorsque la matiere s'amasse » dans la gorge & que rien ne sort. Le » défaut d'expectoration est dangereux » dans toutes sortes de cas ; mais elle » ne sert à rien lorsque la matiere est » gluante, en petite quantité, globu- » leuse ou écumeuse. Les crachats jau- » nes tout purs sont mauvais ; ceux qui » sont sanguinolens ou livides dange- » reux, sur-tout lorsqu'ils sortent de » bonne heure ; les noirs sont les pi- » res de tous. C'est encore un fort mau- » vais signe lorsqu'ils sont verds. Le » malade est en danger lorsque l'expec- » toration est difficile, la toux violen- » te, & que la douleur & l'oppression » continuent. « *Voyez* Coac. *Prænot*, 13, 14, 15, 16, 17, 18. *Edit. Dureti. Cap. de Pleuritide*, comparées avec le Progonostic d'Hippocrate, qui dit que l'expectoration est louable lorsqu'elle ressemble à du pus, (26) qu'elle n'est ni tenue, ni corrompue, ni jaune, ni sanguinolente, verte ni livide. Ces sortes de couleurs sont souvent d'un

(26) *De vict. acut. sect.* 4. *Edit. Linden.*

fort mauvais augure dans les abſcès ou les ulceres, parce qu'elles marquent beaucoup d'acrimonie.

Lorſque les obſtructions inflammatoires des poumons ſont cuites & réſoutes, il en paſſe une partie dans les cavités des bronches, laquelle ſort enſuite par l'expectoration, & une partie dans les veines coreſpondantes qui circulent avec le ſang, & s'évacue enſuite partie par des urines épaiſſes, troubles, abondantes qui dépoſent une grande quantité de ſédiment rougeâtre ou jaunâtre, ce qui eſt un bon ſigne dans les maladies péripneumoniques; & partie par des déjections bilieuſes. Hippocrate obſerve que cette urine épaiſſe, rougeâtre & chargée de ſédiment, eſt d'un bon préſage dans les Pleuréſies, (27) & qu'elle met fin aux Péripneumonies, lorſqu'elle eſt épaiſſe & abondante (28). Il nous repréſente ces urines avec un ſédiment de couleur de brique (29). Il remarque au contraire que c'eſt un fort mauvais ſymptôme, lorſqu'elles deviennent ténues

(27) 586. *Coac. Prænot. Edit. Foeſii.*
(28) *De vict. acut. ſect. 53. Edit. Linden.*
(29) *Ibid.*

vers le quatrième jour, d'épaisses qu'elles étoient auparavant (30), & cela a lieu en effet dans les différens périodes de la maladie, tant que la Fiévre continue.

Rien ne provoque plus efficacement les selles & les urines que les clysteres laxatifs & émolliens ; & ils sont en effet des espéces de fomentations émollientes, qui mettent en mouvement toutes les parties du bas ventre, & chassent non-seulement les excrémens & les urines, mais encore les vents, lesquels distendant le bas ventre & le diaphragme, rendent la respiration extrémement laborieuse. A quoi l'on peut ajoûter que lorsque les gros excrémens pressent le fond de l'Aorte & les origines des arteres iliaques, ils obligent le sang à se porter vers les parties supérieures, particulierement dans la poitrine, ce qui augmente l'inflammation, l'oppression, &c. De-là vient qu'Hippocrate prescrit les clysteres rafraîchissans (31) dans les Fiévres péripneumo-

(30) *Coac. Prænot. 53. cap. de Pleuritid. 20. cap. de urinis, Edit. Dureti.*
(31) *De affect. sect. 8. Edit. Linden.*

niques, ſur-tout dans les trois premiers jours (32); & qu'Arethée ordonne un clyſtere irritant dans quelques cas, au défaut de la ſaignée (33). Il faut cependant prendre garde de ne point cauſer au malade une diarrhée trop forte, elle ſupprimeroit l'expectoration ſans le ſoulager; auſſi Hippocrate nous apprend-t-il (34) qu'elle eſt un très mauvais ſymptôme dans les Pleuréſies & les Péripneumonies, à cauſe que lorſque les humeurs ſe portent en bas en trop grande quantité, les parties ſupérieures ſe deſſechent, l'expectoration ceſſe, & le malade meurt (35). Le corps ne doit donc être ni trop conſtipé, car cela augmenteroit la Fiévre, ni trop lâche, (36) de peur que l'expectoration & les forces du malade ne viennent à manquer. Telle eſt la Médecine d'Hippocrate, & je la crois auſſi raiſonnable & auſſi bien fondée que celles des Modernes. Je reviens à mon ſujet.

(32) *De vict. acut. ſect. 3 Edit. Linden.*
(33) *De curatione Pulmonas.*
(34) Hippocr. Aphoriſm. 16. ſect 3.
(35) *Lib. III. de Morb. ſect. 17. Edit. Linden.*
(36) *Ibid.*

Il

Il arrive quelquefois que la matiere morbifique ſe jette ſur les extrêmités inférieures, & y cauſe des phlegmons des abſcès, des tumeurs éréſipélateuſes ou œdémateuſes, des ulcères, &c. ſur-tout dans les perſonnes ſujettes à avoir les jambes enflées, & ces parties s'enflent & ſuppurent de nouveau à la fin des maladies péripneumoniques, au grand ſoulagement de la poitrine. Tout le monde ſçait qu'on n'a pas plutôt fermé les ulcères des jambes, que les poumons s'en reſſentent; & que les tumeurs hydropiques de ces parties que l'on répercute avec des brodequins & des bandages, occaſionnent auſſi-tôt un aſthme. Cela prouve la correſpondance naturelle qu'il y a entre la poitrine & les extrêmités inférieures, & qu'elles ſont réciproquement affectées par les maladies. Il eſt donc à propos dans pluſieurs maladies des poumons de déterminer les humeurs ſur les jambes par des fomentations, des véſicatoires, &c. & c'eſt ce qu'on a ſouvent pratiqué avec ſuccès. Combien de fois arrive-t-il qu'on fait paſſer une goutte des poumons ſur les pieds en y appliquant des cataplaſmes acrimonieux? On ne doit

rien négliger dans le danger. Lorſque les véſicatoires que l'on applique ſur les jambes dans les maladies pneumoniques y cauſent des ulcérations violentes, elles ne manquent pas de ſoulager le Malade; mais le mal eſt qu'on a ſouvent peine à les guérir. C'eſt une remarque que j'ai faite en 1740, 1741, 1746, 1747 (37). J'ai encore obſervé que lorſque les ulcères ceſſoient de fluer, non-ſeulement la toux & la difficulté de reſpirer revenoient, mais qu'elles étoient quelquefois ſuivies d'une diarrhée violente, & de ſueurs exceſſives; ſi bien que les Malades étoient épuiſés par la douleur & par l'écoulement des matieres, ou abîmés par des diarrhées ou des ſueurs colliquatives, auxquelles ſuccédoient ſouvent des aphthes funeſtes. Ces accidens proviennent vraiſemblablement de l'acrimonie de la lymphe & de la ſéroſité, leſquelles ayant été figées par la Fiévre qui a précédé, & ne pouvant ſe réſoudre, ſe convertiſſent en une eſpéce de ſanie putride (car lorſque la ſéroſité eſt coagulée par la

(37) *Vide Obſ. noſtr. de Aëre & Morb. epidem. vol. 2.*

chaleur, elle ne manque pas de se corrompre ou de se dissoudre): non-seulement elles s'évacuent par les sueurs & les selles, mais encore par plusieurs autres voyes, par des urines troubles, sales & acrimonieuses, par des pustules par des froncles, des hydatides douloureuses sur plusieurs parties du corps, comme les épaules, les bras, le dos, la poitrine, &c. c'est en conséquence de ces observations que les Anciens, qui s'étudioient à seconder les efforts de la nature, appliquoient des épithèmes acrimonieux, comme le sel, la moutarde, &c. sur la poitrine, le dos & les épaules de leurs Malades dans les affections pneumoniques. Il est certain qu'il y a beaucoup de correspondance entre la peau & les poumons, témoin la gale, la petite vérole, & la rougeole, lesquelles étant répercutées, se jettent aussi-tôt sur la poitrine. Il paroît donc qu'on ne peut mieux faire, après avoir saigné les Malades, que de leur appliquer des vésicatoires sur les parties dont nous venons de parler, sur-tout vers le déclin des Fiévres péripneumoniques.

Quoique la nature employe quelque-

fois ces différens moyens pour se soulager dans les maladies péripneumoniques, elle se sert plus communément de l'expectoration. Tant que celle-ci va bien, il faut la seconder, & prendre garde de ne point l'arrêter par des purgatifs violens, des sudorifiques, &c. La nature ne se sert des premiers moyens qu'en passant, & l'on ne doit y déterminer la matiére morbifique, que lorsque l'autre route est entiérement fermée ou embarassée.

CHAPITRE III.

De la fausse Péripneumonie.

CE que je viens de dire regarde la nature & le ménagement des vraies péripneumonies inflammatoires. Il y en a une autre que Sydenham & les Médecins Modernes appellent *fausse péripneumonie*, dans laquelle, quoique l'oppression de poitrine soit excessive, la respiration embarrassée, & la toux incommode & quelquefois violente, (ce qui prouve que les poumons sont

considérablement affectés); cependant la Fiévre & la chaleur sont médiocres, & souvent imperceptibles, le pouls fréquent, foible & petit, ou lent & oppressé, & jamais dur ni tendu. Comme donc cette maladie a des symptômes tout-à-fait différens à plusieurs égards de ceux de la vraie péripneumonie, il est naturel de croire qu'elle naît de causes différentes, & qu'elle demande un traitement différent. On remarque en effet que les fausses péripneumonies attaquent communément les sujets vieux & phlegmatiques, les personnes foibles, lâches, replétes & pesantes, & qu'elles régnent dans les tems humides, mous, épais & froids; au lieu que la vraie péripneumonie attaque les personnes fortes, vigoureuses & actives, & régne fréquemment dans les tems froids & secs, par les vents de nord-est, & lorsque le barometre est dans sa plus grande élévation. Il paroît donc y avoir autant de différence entre ces deux maladies, qu'entre les Fiévres ardentes & les Fievres lentes nerveuses, ou qu'entre une esquinancie inflammatoire, & une esquinancie humorale, ou occasionnée par une sura-

bondance de sérosité. Ces humeurs âcres & séreuses peuvent se jetter sur les poumons, pénétrer dans les recoins les plus reculés de leurs cavités vessiculaires & cellulaires, occasionner une oppression, & même une légere obstruction dans les artères pulmonaires & bronchiales, & retarder le cours du sang dans les poumons. Les frissons & les chaleurs qui surviennent, la vîtesse & l'irrégularité du pouls, l'anxiété, l'oppression de la poitrine, la douleur, les vertiges, la saleté de la langue &c. sont néanmoins des signes évidens de la Fiévre.

En un mot, cette maladie paroît venir de la viscosité pituiteuse du sang, de la lymphe & de la sérosité, lesquelles venant à augmenter par le défaut de perspiration, & étant mises en mouvement par la chaleur fébrile, ou par l'agitation soudaine des humeurs, se jettent sur les poumons avec plus de vîtesse que de facilité à y passer, (car les humeurs gluantes ne passant jamais aussi librement dans les extrêmités des artères, que celles qui sont ténues & fluides); si bien que s'y amassant & obstruant de plus en plus les vaisseaux

pulmonaires, elles forment à la fin une ſtagnation funeſte, qui eſt ſuivie de la mort. C'eſt de quoi l'on peut ſe convaincre en cauſant une péripneumonie artificielle, s'il eſt permis de me ſervir de cette expreſſion. Qu'une jeune fille attaquée d'une chloroſe leucophlegmatique (dans laquelle une pituite peſante & viſqueuſe, telle que celle dont je viens de parler, prédomine), faſſe un long & violent exercice, ſes poumons s'embaraſſent au point qu'elle ne peut preſque plus reſpirer, & même elle eſt entierement ſuffoquée. C'eſt ce qui eſt arrivé en effet à pluſieurs perſonnes au ſortir d'un violent exercice. J'ai oublié de dire que cette viſcoſité pituitueuſe du ſang & des humeurs ne fournit pas aſſez d'eſprits animaux pour faire agir les vaiſſeaux ſur le ſang & entretenir la circulation.

Comme il y a pluſieurs états intermédiats entre la péripneumonie inflammatoire, & celle dont je viens de parler, il eſt impoſſible d'indiquer au juſte le traitement qui lui convient; à cauſe que la maladie péripneumonique que l'on a à traiter, incline tantôt plus & tantôt moins vers l'inflammation.

La maladie, il eſt vrai, eſt un dérangement dans l'œconomie animale, que l'on diſtingue par tels & tels symptômes, & que l'on déſigne par tel & tel nom; mais un Médecin expérimenté doit conſidérer chaque maladie particuliere qui arrive à chaque individu, non point relativement à ſon nom, mais relativement à la nature, aux cauſes & aux ſymptômes qui lui ſont propres, & agir conſéquemment. Par exemple, ſi une perſonne forte & vigoureuſe eſt attaquée d'une oppreſſion de poitrine & d'une difficulté de reſpirer, de la toux, &c. ſi ſon pouls eſt plein, fort, fréquent, dur ou tendu, je dois lui tirer une plus grande quantité de ſang, que lorſque l'oppreſſion, la toux, &c. ne ſont point accompagnées d'un pouls tel que celui que je viens de décrire, ſur-tout ſi je ſçai que le Malade eſt d'un tempérament foible mou, ou phlegmatique.

Si bien donc que lorſque le pouls eſt foible & profond, la chaleur médiocre & peu au-deſſus de la naturelle, l'urine pâle & crue, & ainſi du reſte, je dois employer la ſaignée avec beaucoup de précaution, quand même l'oppreſſion

& la difficulté de respirer seroient considérables. Le sang que l'on tire à une personne attaquée d'une fausse péripneumonie est mol, ténu & vermeil, ou plus communément d'une couleur noirâtre, livide, & n'est point couvert d'une pellicule épaisse & gluante, comme dans les inflammations ordinaires des poumons. On remarquera que le malade devient extrêmement foible après une pareille évacuation, quoique l'oppression & l'anxiété diminuent considérablement. Car, comme la saignée, dans ce cas particulierement, affoiblit les facultés naturelles, & ralentit l'action des solides sur les fluides, elle augmente la viscosité morbifique qui cause la maladie. Sydenham étoit tellement persuadé de cette vérité, qu'il défend de réitérer la saignée dans la fausse péripneumonie, sur-tout lorsque les sujets sont d'une habitude grossiere & qu'ils ont passé la fleur de leur âge, (1) quoiqu'il la regarde comme un moyen presque aussi sûr que l'expectoration dans la vraie péripneumonie, pour évacuer la matiere morbifique (2).

(1) *Cap. de Peripneumonia notha.*
(2) *Cap. de Pleuritide.*

Il eſt de plus certain que les Fiévres catharreuſes, dans leſquelles la séroſité prédomine, ne demandent point de fortes ſaignées; à plus forte raiſon ne valent-elles rien dans la fauſſe péripneumonie, où la pituite prend le deſſus.

On doit employer la ſaignée avec beaucoup de précaution dans cette maladie, & l'on doit en faire autant des remédes chauds & irritans ſur tout au commencement, ſi l'on ne veut augmenter l'oppreſſion & jetter le Malade dans une affection ſoporeuſe. En effet, il peut arriver que la viſcoſité morbifique ſe porte dans les vaiſſeaux du cerveau, de même que dans ceux des poumons, & s'y accumule en grande quantité, & la preuve que cela arrive c'eſt que la fauſſe péripneumonie eſt accompagnée de vertiges, de douleurs & de peſanteurs de tête. Car, comme les humeurs ne peuvent deſcendre librement du cerveau à cauſe de ſa plénitude & de la ſtagnation qui s'eſt formée dans les poumons, le ventricule droit du cœur n'a point aſſez de jeu pour ſe décharger du ſang qu'il contient, & en recevoir d'autre.

On ne ſçauroit donc ſe conduire avec trop de précaution dans le traitement de ces ſortes de maladies, vû le danger dont elles ſont accompagnées, d'autant plus que le Malade & le Médecin ſont expoſés à ſe laiſſer ſurprendre à la douceur des ſymptômes dont elles ſont accompagnées en commençant. J'ai vû plus d'une fois des Médecins prendre cette maladie pour un ſimple accès *d'hypochondriaciſme*, & ne revenir de leur erreur que lorſqu'il n'y a plus eu de reméde. Lorſqu'elle eſt accompagnée d'un enrouement continuel, d'anxiétés conſidérables, d'une oppreſſion continue, d'une affection comateuſe, de la froideur des extrêmités, de la couleur livide des ongles & du viſage; il faut être plus que ſtupide pour ne pas s'appercevoir du danger dont le Malade eſt menacé.

Il faut ſaigner le Malade dès le commencement à proportion de ſes forces, mais le ſaigner couché, ſuivant l'avis de Sydenham (3), de peur qu'il ne tombe en foibleſſe. C'eſt-là le moyen de diminuer la plénitude & la diſten-

(3) *De Peripneum. notha.*

ſion des vaiſſeaux, & de faire place aux potions & aux remédes dont on peut avoir beſoin dans le cours de la cure. On ne doit pourtant la réitérer qu'avec beaucoup de précaution, & qu'après avoir conſidéré l'état du ſang auſſi-bien que la force du pouls & du Malade. Il y a certainement des cas où l'on eſt obligé de réitérer la ſaignée, par exemple, dans l'aſthme, lorſqu'il n'y a point de Fiévre. On doit joindre à la ſaignée les remédes atténuans & ſavonneux, les potions ténues, délayantes & déterſives, & l'application des véſicatoires. Le Malade uſera pour boiſſon ordinaire d'une infuſion d'herbes inciſives, déterſives & pectorales, telles que le lierre rempant, l'hyſſope, le pouliot, la régliſſe, ou de l'eau de moutarde édulcorée avec du miel, dont on augmentera la pointe avec du jus de limon. Il faut laver dans cette maladie, mais moins cependant que dans la vraie péripneumonie, vû que le Malade n'eſt point exceſſivement altéré. Cependant comme la viſcoſité prédomine, on ne peut mieux la diſſoudre qu'avec des liqueurs aqueuſes chaudes.

Comme la fauſſe peripneumonie eſt

ordinairement accompagnée de fréquents efforts pour vomir; on ne peut mieux faire que de soulager la nature par cette voie. J'ai souvent éprouvé les bons effets des vomitifs après la saignée. Une ou deux cuillerées d'oxymel scillitique ou de vin d'Ipecacuanha, avec quelques goutes d'eau de moutarde, suffisent pour cet effet. Le Malade ne doit point épargner la boisson; car outre qu'elle débarasse l'estomac d'une grande quantité de pituite, elle secoue encore les vaisseaux & attenue les humeurs, ce qui ne manque pas d'être suivi d'une évacuation par les selles ou les sueurs.

La plûpart des cures que Ruland (4) & d'autres ont opérées dans les Pleurésies, &c. avec l'eau bénite d'antimoine, ont été dues en grande partie à sa qualité émétique; & c'est à cette même qualité qu'on doit attribuer les effets de la célébre poudre des Chartreux (5), ou du kermès minéral dans les pleurésies, les péripneumonies & les fluxions de poitrine. Je ne doute pas

(4) *Mart. Rulandi Curat. empiric. passim.*
(5) Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, ann. 1720.

qu'elle ne produisît aussi de bons effets dans les Fiévres catharreuses & dans les péripneumonies; mais il n'y a qu'un Empyrique qui osât la donner dans les péripneumonies ou les pleurésies inflammatoires sans avoir auparavant saigné le Malade.

Je ne connois point de meilleure préparation de l'antimoine que le vin béni ordinaire, ou l'infusion de l'antimoine dans du vin (6); & l'on a tort d'en chercher d'autres, puisqu'elle posséde seule toutes les vertus de l'antimoine. Elle devient un puissant émétique étant donnée en forte dose, & elle ne fait qu'exciter la perspiration, lorsqu'on se borne à quelques gouttes. Elle exicite le vomissement, les selles & les sueurs. Donnée depuis dix jusqu'à cinquante ou soixante gouttes, elle est altérante, atténuante, diaphorétique & diurétique; elle purge lorsqu'on augmente cette dose, & devient un violent émétique si on la donne en trop grande quantité. Que feroient de plus les autres préparations de l'antimoine? Cette substan-

(6) *Vide Obs. nostr. de Aere &c. vol.* 1. *pag.* 140. où je l'appelle essence d'antimoine.

ce étant intimement mêlée avec son menstrue, devient capable de passer dans les recoins les plus reculés des vaisseaux & de les affecter, & conserve en même-tems assez de force pour aiguillonner le conduit des alimens. Les préparations solides d'antimoine ordinaires ne sont qu'une chaux inactive, fort incertaine dans son opération, agissant tantôt avec violence, tantôt séjournant long-tems dans l'estomac & les intestins, & excitant de violens symptômes, au lieu que celle dont je parle passe avec la même promptitude qu'elle agit. Elle atténue & désobstrue sans avoir la dixiéme partie de la chaleur des sels alcalis volatils, elle est même plus sure & plus efficace dans plusieurs cas, sur-tout dans la maladie en question. En un mot, elle mérite infiniment mieux le nom de *Catholicon* que plusieurs autres remédes dont on fait tant de bruit dans le monde. Elle opere des merveilles en bonnes mains. La timidité & l'indolence de quelques Médecins sont beaucoup plus dangereuses que la hardiesse & l'empirisme de quelques autres. Les Premiers laissent échapper le tems & l'occasion, tandis que

les derniers envoyent leurs Malades dans l'autre monde par leur hardiſſe.

Les véſicatoires ſont extrêmement utiles dans la fauſſe péripneumonie, tant par leur qualité atténuante & irritante, que par la vertu qu'ils ont d'évacuer une partie de la matiere morbifique. Il faut en appliquer un ſur le cou dès le commencement de la maladie, & ſe ſouvenir que les épipaſtiques appliqués ſur les cuiſſes & les jambes ſoulagent la tête & la poitrine dans les cas où les autres remédes ne peuvent rien. Mais comme il arrive ſouvent dans cette maladie que les membres deviennent froids & engourdis, il faut avoir ſoin de les frotter avant que d'y appliquer des véſicatoires, & les envelopper enſuite dans de la flanelle, (cette précaution eſt ſouvent néceſſaire dans les Fiévres lentes nerveuſes) tant pour hâter l'éruption des veſſies, que pour faciliter l'écoulement de la matiere.

Au cas que l'aſſoupiſſement & la difficulté de reſpirer continuent après la ſaignée, il faut, ſuppoſé qu'il y ait du danger à la réitérer, y ſuppléer par des ventouſes & des ſcarifications ſur le cou & les épaules, ce qui produit ſou-

vent de très-bons effets. Si l'on appréhende pour la vie du Malade, on appliquera des véſicatoires ſur les ſcarifications.

C'eſt un bien lorſque le Malade va ſouvent à la ſelle. Sydenham (7) veut qu'on le purge tous les deux jours, après l'avoir ſaigné une ou deux fois, mais je ſuis d'avis qu'on ne ſuive point ſon ſentiment. Car, quoique la ſaignée & la purgation puiſſent être néceſſaires au commencement de la maladie, il n'eſt pas toujours inutile de réitérer la premiere; & la ſeconde demande quelque précaution, ſur-tout lorſqu'on y revient une ſeconde fois. Car le Malade eſt ſujet à tomber dans des foibleſſes & des ſueurs froides, à moins qu'on ne le ſuſtente durant leur opération, ce qu'il eſt aiſé de faire; mais pour l'ordinaire il lui faut quelque choſe de plus que de la petite biere & de la tiſane d'orge. Il y a une choſe à obſerver ſur ces deux évacuations, & c'eſt, qu'au cas que le Malade rende par haut une grande quantité de matiere louable, ce qui arrive quelquefois dans cette eſ-

(7) *Cap. de Peripneum. notha.*

péce de péripneumonie, il ne faut employer ni l'une ni l'autre, & se borner aux clysteres laxatifs ou aux eccoprotiques, du moins tant que l'expectoration dure; il faut aussi donner au Malade de l'eau de moutarde, de l'hydromel ou une décoction pectorale avec quelque peu de vin blanc pour l'accélérer. Hippocrate (8) conseille en plusieurs endroits l'hydromel & le vin doux & aqueux dans les pleurésies & les péripneumonies pour hâter l'expectoration. Les diurétiques sont extrêmement utiles dans ce cas, pourvû qu'on puisse procurer un écoulement d'urine trouble & chargée de sédiment: mais on doit peu compter sur l'urine dans cette maladie, tant par rapport à la crise, que par rapport au prognostic, à moins qu'elle ne soit ténue, pâle ou limpide, car pour lors elle est d'un très-mauvais augure dans les maladies des poumons.

Le nitre, le blanc de baleine, le saffran, la poudre de contrayerve, le camphre, l'esprit volatil oléagineux, le

(8) *Lib. III. de Morb. sect 24. Edit. Linden.*

lait ammoniac, l'oxymel ſcillitique, les décoctions de figues, de régliſſe, & d'énula campana ſont les meilleurs remédes qu'on puiſſe employer dans cette maladie. Les potions ſalines faites avec le ſel ou l'eſprit de corne de cerf & le jus de limon, ou le vinaigre diſtillé ſont extrêmement utiles; elles facilitent l'expectoration, elles diminuent la difficulté de reſpirer, & operent communément par les ſueurs ou les urines. Les opiates & les remédes oleagineux & mucilagineux ne valent rien, non plus que les ſubſtances irritantes & volatiles, encore qu'elles produiſent quelquefois de bons effets ſur le déclin de la maladie. Quant à l'uſage des remédes chauds & atténuans ou rafraîchiſſans, on doit ſe regler ſur les différens dégrés de chaleur & de Fiévre, ſur la difficulté de reſpirer, ſur l'état du pouls, du ſang & ſur les autres ſymptômes qui accompagnent la maladie.



CHAPITRE IV.

Des Pleuréſies.

LA Pleuréſie, dans le ſens qu'on l'entend communément, eſt une douleur violente, de côté, accompagnée de fiévre aiguë, cauſée par l'inflammation des muſcles intercoſtaux, du périoſte, des côtes ou même de la plevre.

Cette derniere inflammation conſtitue à proprement parler la vraie pleuréſie, l'autre n'eſt qu'une eſpéce de rhumatiſme inflammatoire auquel on donne le nom de fauſſe pleuréſie. Cependant, comme elles affectent conſidérablement la reſpiration lorſqu'elles ont acquis un certain dégré de violence, elles ont toujours des ſuites plus funeſtes que les rhumatiſmes, & demandent une attention toute particuliere dans la cure.

Comme la violence de la douleur empêche la dilatation du thorax, la reſpiration devient extrêmement difficile,

& les poumons ne recevant point une quantité d'air ſuffiſante, le ſang ne peut librement paſſer des artères dans les veines pulmonaires ni dans le ventricule gauche du cœur, de maniere qu'il s'amaſſe & croupit dans les poumons. Le ſang continuant à paſſer du ventricule gauche dans l'artère pulmonaire, il diſtend ſes branches de plus en plus & les enfle de façon qu'elles compriment & obſtruent les branches des artères bronchiales; ſi bien que la fauſſe pleuréſie eſt ſouvent ſuivie d'une inflammation des poumons ou d'une péripneumonie abſolue, lors ſur-tout que le ſang eſt extrêmement gluant. Il eſt pourtant vrai de dire que la péripneumonie peut être l'effet du défaut d'inſpiration & d'expiration; auſſi voit-on que la ſquinancie cauſe ſouvent une péripneumonie par la difficulté que l'air trouve à s'inſinuer dans les poumons. Frédéric Hoffman (1) obſerve que les coliques venteuſes & ſpaſmodiques ſont ſouvent ſuivies de pleuréſies & de péripneumonies lorſqu'elles durent un tems con-

(1) *Conſult. Medicinal. tom.* I. *Francof.* 1734; 4°. *pag.* 450.

ſidérable, parce que les douleurs, les ſpaſmes & les flatuoſités interrompent l'action du diaphragme, empêchent la circulation du ſang dans les viſceres du bas ventre & l'obligent de ſe jetter ſur les poumons, la plevre, &c. On a vû des jeunes filles cracher le ſang & devenir poumoniques, pour avoir porté des corps trop étroits qui gênoient l'inſpiration. Il ne faut ſouvent qu'une côte fracturée, & même qu'une ſimple contuſion, pour cauſer un crachement de ſang & une toux opiniâtre. En un mot, il ſuffit pour cauſer une péripneumonie que les muſcles qui ſervent à la reſpiration ſoient affectés. M. Mery (2) rapporte qu'un jeune homme ayant été bleſſé au tendon du grand pectoral, fut auſſi-tôt ſaiſi d'une grande difficulté de reſpirer & d'une Fiévre aiguë.

Toutes les douleurs de poitrine & particuliérement les pleuréſies ſont capables de cauſer une péripneumonie en interrompant la reſpiration; & de-là vient qu'on voit plus de Fiévres pleurétiques accompagnées de ſymptômes péripneumoniques, que de vraies pleu-

(2) Mémoires de l'Academie 1713.

résies. C'est de quoi l'on a un exemple dans la pleuropneumonie dans laquelle la douleur de poitrine est accompagnée d'une Fiévre aiguë, d'oppression, de toux, de la difficulté de respirer, d'une expectoration ou d'un crachement de sang. Il arrive cependant quelquefois que la douleur de côté cesse à l'approche de la péripneumonie, parce que l'engorgement des poumons est si considérable, qu'il ne passe presque point de sang du ventricule droit du cœur dans le gauche, & que l'aorte ne reçoit pas la moitié du sang qu'elle devroit recevoir ; si bien que la nature ne pouvant plus agir, il se fait une stagnation universelle, & le Malade devient insensible, ou, comme dit Arétée (3) ne se plaint de rien, quoiqu'il ait le pouls intermittent & les extrêmités glacées C'est de quoi j'ai vû plusieurs exemples. Il y a quatre ans qu'un marinier appellé *Cam*, fut saisi d'une paraplégie complette vers le neuviéme jour d'une pleuropneumonie, & environ vingt-quatre heures avant sa mort. C'est donc un très mauvais symptôme lorsque la douleur pleurétique cesse

(3) *De Pulmonaria.*

tout à coup, en même tems que la difficulté de respirer & l'oppression de poitrine continuent ou augmentent; aussi Hippocrate a-t-il raison de dire que *c'est un mal lorsque la péripneumonie succède à la pleurésie* (4).

Les réflexions suivantes mettront le Lecteur plus au fait de la nature & des suites des pleurésies.

1°. La plevre enflammée est disposée à s'attacher à la membrane externe des poumons, & à leur communiquer son inflammation, lors sur-tout que cette adhérence se trouve déja formée en partie, soit naturellement, soit en conséquence de quelque maladie antérieure. De-là vient que ceux qui ont eu une pleuropneumonie sont souvent sujets aux rechûtes, parce que la callosité formée par la concretion, retrécit les vaisseaux sanguins de la plevre & les rend sujets aux obstructions. A quoi l'on peut ajouter l'obstacle que l'adhérance des poumons à la plevre apporte à la respiration.

2°. Comme la membrane externe des poumons n'est qu'une continuation de

(4) Hipp. Aphorism. 11. sect. 7.

la

la plévre, l'inflammation peut fort bien se communiquer d'une partie de la plévre à l'autre, & même à celle qui revet inmédiatement les poumons; car elle peut s'étendre à une distance considérable, de même que l'on voit souvent une petite tache inflammatoire sur l'œil occuper en peu de tems tout son globe, les sourcils, &c. il peut aussi arriver que l'inflammation affecte principalement la membrane externe des poumons, & dans ce cas il survient des douleurs semblables à celles de la pleurésie, quoique la plévre ne soit point affectée. Je suis persuadé avec Hoffman que cela arrive souvent (5).

3°. Le médiastin étant une duplicature de la plévre, l'inflammation peut s'y communiquer, & pour lors on sent des douleurs aiguës sous le sternum ou entre les omoplates. Cet accident n'est pas rare & est très-dangereux. Hippocrate (6) & Arethée (7) font mention d'une pleurésie dorsale, dans laquelle

(5) *Cap. de Febribus Pneumonicis, tom. IV. pag. 1.*

(6) *Lib. III. de Morbis. sect. 21. Edit. Lindeni.*

(7) *Cap. de Pleuritide.*

la douleur s'étend depuis l'épine jusqu'au sternum, & est accompagnée d'une orthopnée, de la toux & d'une expectoration difficile. Cette maladie paroît être la même que celle dont on vient de parler. Quelquefois la douleur se fixe sous le sternum, à l'endroit où s'attache le médiastin, & y cause des apostèmes. Lorsque la douleur est située bien avant dans la poitrine, & qu'elle est accompagnée d'oppression & d'anxiété, de palpitation de cœur, & d'une disposition à tousser, le pericarde, dont la membrane externe vient aussi de la plévre, est ordinairement enflammé. lorsque la douleur se fait sentir dans toute la région de la poitrine, qu'elle est accompagnée d'oppression & de douleurs poignantes vagues; l'inflammation affecte non-seulement le médiastin, mais même la membrane externe des deux lobes des poumons, témoin la difficulté de respirer, l'oppression, l'anxiété, la toux & le penchant qu'a le Malade à se tenir debout. Cette inflammation est aussi dangereuse que celle du pericarde. Les inflammations du mediastin, du péricarde & des membranes des poumons paroissent être

ce que les anciens appelloient un *Erysipele des poumons*. Hippocrate (8) le décrit comme une Fiévre aiguë accompagnée d'une douleur violente dans les parties antérieures de la poitrine & dans le dos, avec oppression, plénitude & toux séche.

4°. La membrane supérieure du diaphragme est pareillement une continuation de la plévre, & peut se ressentir médiatement ou immédiatement de l'inflammation de la plévre, & cela arrive plus souvent qu'on ne se l'imagine. C'est là ce qu'on appelle une *Paraphrenesie*, laquelle est accompagnée d'une Fiévre très-aiguë, d'une douleur violente qui s'étend depuis les côtes inférieures jusqu'aux vertebres les plus basses du dos, d'une respiration courte, convulsive, singultueuse, d'anxiétés & d'inquiétudes, d'une toux séche, du hoquet & du délire. Le Malade sent à chaque inspiration une douleur excessive qui s'étend depuis le creux de l'estomac jusqu'aux lombes; l'hypochondre du côté affecté est tiraillé en dedans &

(8) *Lib. I. de Morbis, sect. 13. Edit. Linden.*

en bas ſous les côtes (9), le bas ventre ſe meut à peine dans la reſpiration, & demeure immobile & convulſif par la violence de la douleur, à meſure que l'inſpiration ſe fait.

Toutes les fois donc qu'une partie de cette membrane eſt enflammée, il ſurvient une eſpéce de pleuréſie qui affecte les poumons par *continuité*, *contiguité*, *coheſion*, ou *ſympathie*. Il arrive même ſouvent que les poumons adherent au médiaſtin, au diaphragme & à la plévre; que ſi cela n'eſt pas, leur inflammation peut être ſuivie d'une péripneumonie, parce que la difficulté de reſpirer empêche le ſang d'y circuler librement. On peut en dire autant de l'inflammation des muſcles intercoſtaux ou du perioſte des côtes. Il eſt vrai que dans ces ſortes de cas les ſymptômes péripneumoniques ne ſe manifeſtent qu'au bout de deux, trois ou quatre jours; mais comme la douleur inflammatoire s'oppoſe à la dilatation du thorax & des poumons, ils ne tardent pas à s'en reſſentir.

(9) *Si ſeptum tranſverſum percuſſum eſt, præcordia ſurſum contrahuntur. Celſus Lib. V. Cap. 26.*

Les Fiévres pleurétiques produiſant les effets qu'on vient de dire, il faut s'efforcer d'appaiſer l'inflammation dans la vraie ou fauſſe pleuréſie le plutôt qu'il eſt poſſible par des ſaignées copieuſes & réitérées, par des remédes nitreux rafraîchiſſans, par des potions, des fomentations, des opiates, &c. En un mot, il faut traiter cette maladie comme une ſimple inflammation des membranes, des muſcles ou du perioſte. Mais lorſqu'elle eſt accompagnée d'oppreſſion, de toux & d'expectoration, &c. il faut avoir égard à ces ſymptômes, auſſi bien qu'à la douleur de côté.

Je ne me ſuis étendu ſur les maladies de la poitrine & des poumons, qu'afin qu'on les connoiſſe & qu'on les diſtingue plus aiſément dans la pratique : car il y auroit de l'abſurdité à employer des expectorans, des loochs oléagineux, & des pectoraux dans une ſimple inflammation des muſcles de la poitrine ou de la plévre, quand même chaque accès de Fiévre ſeroit accompagné d'une légere toux ſymptômatique & de quelque difficulté de reſpirer, tandis qu'on peut y remédier par la

ſaignée & le régime. Il y ſauroit d'un autre côté autant d'abſurdité à compter ſur la ſaignée & les fomentations, lorſque les poumons ſont médiatement ou immédiatement affectés à un point conſidérable.

La diviſion des pleuréſies en vraies ou fauſſes, eſt fondée ſur la nature & a ſon utilité dans la pratique ; car lorſque l'inflammation n'affecte que les muſcles intercoſtaux, on doit faire infiniment plus de fond ſur les topiques externes, tels que les fomentations, les cataplaſmes, les véſicatoires, les ventouſes, &c. que lorſque la douleur de côté vient de l'inflammation de la plévre, ou de la membrane externe des poumons. La ſenſibilité, la douleur du côté affecté, ſur-tout durant l'inſpiration, la tumeur & la rougeur de la partie, diſtinguent cette pleuréſie de l'interne.

Il y a quelques douleurs de côté, même violentes, occaſionnées par une fluxion acrimonieuſe ſur les muſcles intercoſtaux & ſur les périoſtes des côtes, qui cédent plutôt aux topiques, aux édulcorants, & aux purgatifs qu'à la ſaignée, qui dans ces ſortes de cas n'eſt

point nécessaire pour diminuer la pléthore, si tant est qu'il y en ait. En effet, lorsque la douleur provient d'une humeur acrimonieuse, la saignée n'est bonne qu'à affoiblir le Malade. La saignée ne guérit pas plus les douleurs scorbutiques ou vénériennes, que les maux de dents, ou les douleurs occasionnées par une épine qui s'est fourrée dans la chair.

Les Anciens ont parfaitement bien distingué les douleurs rhumatiques ou flatueuses vagues de la poitrine ou du côté, de la vraie pleurésie. Hippocrate (10) les qualifie de muables, vagues & légeres, & défend de saigner les Malades. Ils les guérissoient par les fomentations, les purgatifs, &c. plutôt que par la saignée; au lieu que l'inflammation fixe, *systrophique* de poitrine, comme l'appellent les Commentateurs, la requerent toujours. On remarque que les douleurs scorbutiques & rhumatiques vagues cédent plutôt à la purgation, aux fomentations, aux diapho-

(10) *Coac. Prænot. 491. Edit. Foesii.* Comparez ce passage avec l'avis que Duret donne sur la saignée à la fin de son second livre sur les Prénotions de Cos.

rétiques & aux édulcorants, qu'à la ſaignée. Quelques uns ne cédent qu'aux mercuriels, aux antimoniaux, aux emplâtres anodyns, aux ventouſes & aux véſicatoires; & quelques autres ne s'en vont qu'avec le tems, la patience & l'exercice. Lorſque les douleurs réſident au fond de la poitrine, dans les hypochondres, ou ſous le diaphragme, qu'elles ſont accompagnées de borborygmes & de l'enflure du bas ventre, on ne peut mieux faire que de purger le Malade. Ces douleurs ſont quelquefois extrêmement aiguës, &, en conſéquence des flatuoſités enfermées dans les inteſtins, accompagnées de la difficulté de reſpirer; mais, comme l'obſerve Arethée, on leur donne à tort le nom de pleurétiques. J'ai ſouvent vû ces ſortes de douleurs s'évanouir enſuite d'un lavement, ou d'une ou deux ſelles, au grand étonnement de ceux qui en ignoroient la cauſe. La ſaignée ne fait alors qu'augmenter les vents & les douleurs. Cette doctrine eſt confirmée par Hippocrate & par l'expérience; car ce grand homme dit expreſſément, que lorſque la douleur ſe fait ſentir au-deſſous du diaphragme & que bas

ventre eſt enflé, il faut purger le Malade avec l'ellebore noir, le *Peplium* le *Silphium* & quelque peu de cumin, d'anis, &c. pour chaſſer les vents avec les ſelles (11).

Dans tous ces cas, le pouls, le dégré de Fiévre, la langue, le ſiége de la douleur, & la reſpiration, découvrent au Médecin la nature de la maladie, auſſi-bien que le traitement qui lui convient. Lorſque la douleur de poitrine eſt violente, le pouls dur, tendu & fréquent, & la Fiévre aiguë, on doit tenir les douleurs pour pleurétiques, ſur tout ſi elles ont été précédées du friſſon. Les vraies pleuréſies commencent preſque toujours par le friſſon, & le pouls eſt dur & tendu comme les vibrations d'une corde. Les douleurs ſont aiguës, poignantes & fixes, & non point erratiques, comme celles qui ſont cauſées par des vents; ni incertaines & vagues comme les rhumatiques. La dureté du pouls eſt un des ſignes pathognomoniques de l'inflammation des parties membraneuſes. Lors donc que les douleurs régnent au-deſſous du ſternum, ou

(11) *De victu acutor. ſect. 13 Edit. Lindeni.*

s'étendent depuis l'épine du dos jusqu'au sternum, on peut juger à la tension du pouls que les médiastin est enflammé. Les poumons, comme dit Arethée,(12) étant insensibles(ou du moins n'ayant pas beaucoup de sensibilité) il se forme souvent une vomique dans les poumons, sans que le Malade ressente aucune douleur. Les membranes des organes sont infiniment plus sensibles que leur parenchyme, les urétères plus que les reins, les meninges plus que le cerveau. Il s'ensuit donc que la dureté du pouls & la violence de la douleur peuvent être les principaux signes diagnostiques dans les maladies de la poitrine, & déterminer le Médecin à la saignée, &c. Je crois que le siége de la douleur ne mérite pas autant d'attention que quelques-uns se l'imaginent; car, comme toutes les parties de la plévre, les muscles intercostaux ou le perioste des côtes sont susceptibles d'inflammation, la douleur peut se faire sentir dans tous les endroits de la poitrine. J'ai vû des douleurs près des fausses côtes aussi cruelles que dans aucune

(12) *Cap. de Pulmonar.*

autre partie. Hippocrate & ses Commentateurs ordonnent la saignée, lorsque la douleur s'étend jusqu'aux clavicules & aux omoplates ; mais je la crois également nécessaire, lorsque la douleur se fait sentir avec la même violence dans toute autre partie. La douleur est extrêmement foible dans la paraphrenésie, & cependant il n'y en a point qui demande plus hautement la saignée. Lorsque l'inflammation affecte le grand pectoral & le petit dentelé antérieur, la douleur doit ordinairement s'étendre jusqu'à l'épaule, vû que leurs tendons s'inserent près de son articulation. Cela arrive souvent dans la fausse pleurésie, & l'on y remédie efficacement par la saignée & les fomentations. Ces remédes sont également nécessaires lorsque les muscles intercostaux, ou le périoste des côtes est enflammé.

Quoique quelques douleurs de côté différent essentiellement de la pleurésie & soient moins susceptibles de la saignée, on ne doit cependant pas les négliger, sur-tout si elles empêchent la respiration : car elles ne manquent jamais d'avoir des suites funestes, ainsi que l'histoire suivante le prouve

Un Gentilhomme de fort bonnes mœurs, d'un tempérament fluet, mais actif, âgé d'environ trente ans, fut attaqué vers les fêtes de Noël de l'année 1738. d'une douleur au côté droit, accompagnée d'une légere Fiévre. La douleur étoit si légere qu'il ne daigna pas se mettre au lit. Il se fit cependant saigner, & prit quelque drogues que lui donna son Chirurgien. La douleur ayant augmenté au bout de trois semaines ou d'un mois, il me fit appeller. Je lui trouvai une Fiévre lente accompagnée d'une légere toux & d'une difficulté de respirer, qu'il me dit procéder de la douleur de côté. Il crachoit peu & avec peine, & ses crachats étoient quelquepeu sanguinolents. Je le fis saigner & lui ordonnai un mélange oléagineux expectorant, le lait ammoniac, l'oximel scillitique, les potions salines, la décoction pectorale, & un régime rafraîchissant & délayant. Au bout de quelques jours il commença à cracher une grande quantité de matiere purulente, sanguinolente & fétide, laquelle provenoit d'une vomique dans le lobe gauche des poumons. Il y sentoit de la douleur, & il me dit que la matiere

venoit de la gauche du ſternum en tirant vers le bas de la poitrine. L'expectoration diminua, la matiere ne fut plus ni fétide ni ſanguinolente, la toux s'adoucit de jour en jour, & il ne ſentit preſque plus d'oppreſſion. La Fiévre & la ſueur ceſſerent au moyen d'une décoction pectorale balſamique de quinquina que je lui donnai, ce qui me fit bien augurer de la guériſon. Mais malgré tous ces ſymptômes flateurs, la douleur continua dans le même endroit où elle avoit commencé, elle augmenta même, ce qui m'obligea à le ſaigner pluſieurs fois. Je lui fis auſſi appliquer des fomentations émollientes avec un emplâtre anodyn d'opium, de camphre avec celui de cumin; & ces remédes n'ayant produit aucun effet, je lui fis auſſi appliquer les ventouſes humides. Tout cela fut inutile, la douleur augmenta de jour en jour, & je ne vins à bout de le tranquilliſer & de le faire dormir qu'à l'aide de pluſieurs doſes d'opiates. A la fin la partie commença à s'enfler conſidérablement, l'abſcès ſe manifeſta, & je mis tout en uſage pour le faire venir à ſuppuration. Le Chirurgien l'ayant ouvert au bout de quelques

jours, il en ſortit une ſi grande quantité de pus, que nous crûmes qu'il venoit en partie de la cavité de la poitrine. Ayant examiné les choſes plus en détail, je lui trouvai deux côtes cariées, avec deux ouvertures, dont l'une étoit ſituée entre la cinquiéme & la ſixiéme des vraies côtes, & l'autre entre la quatriéme & la cinquiéme, en tirant vers le bas ventre. Il tomba à la fin dans une conſomption qui le mit au tombeau le 29ᵉ Mars 1739.

On l'ouvrit, & l'on trouva quelques-uns des muſcles intercoſtaux, une partie du grand dentelé antérieur, & la portion ſupérieur de l'oblique deſcendant noire & ſphacelée, & que l'apoſteme avoit gagné preſque juſqu'à l'épine du dos. La partie inférieure de la plévre étoit tout-à-fait noire, & le diaphragme livide. L'ouverture ſupérieure avoit pénétré dans le lobe droit des poumons, lequel étoit plein de pus à une diſtance conſidérable. Nous trouvâmes dans le lobe gauche une eſpéce de calloſité conſidérable, qui nous fit juger que c'étoit là où étoit la vomique, & près des vertebres une tumeur plus groſſe qu'un œuf de poule,

qui étoit prête à ſuppurer. Il y avoit pluſieurs autres petits tubercules, dont les uns étoient durs & preſque pierreux, & les autres ouverts & pleins de pus. Les deux lobes des poumons étoient conſidérablement affectés, & tout-à-fait livides dans quelques endroits. Ils tenoient fortement à la plévre par pluſieurs endroits, dans les uns par des attaches conſidérables, dans les autres par une eſpéce de ligamens fibreux. Nous trouvâmes auſſi dans la cavité droite de la poitrine environ demi chopine de matiere extrêmement noire & fétide.

Il y a toute apparence qu'il s'étoit formé quelques obſtructions dans les poumons de ce Gentilhomme antérieurement à la douleur de côté, témoin la toux ſéche qu'il avoit quelquefois eue; mais je ſuis perſuadé que l'humeur âcre qui s'étoit jettée ſur les côtes & ſur les muſcles intercoſtaux, en empêchant la reſpiration, ne contribua pas peu aux obſtructions & aux ſuppurations qui ſe formerent dans ſes poumons; & qu'en s'oppoſant à la dilatation du thorax, elle augmenta l'adhérence des poumons à la plévre.

Je vais finir ce Chapitre par un ou

deux mots touchant la méthode de traiter les pleuréſies inflammatoires. Je tiens d'abord que la ſaignée doit aller devant tous autres remédes, & qu'on doit ſe régler pour la quantité du ſang ſur la force du Malade, ſur le pouls & la Fiévre, ſur la violence de la douleur & ſur la difficulté de reſpirer. La qualité du ſang mérite encore une attention particuliere; car la denſité & la viſcoté de ce fluide indiquent non-ſeulement la ſurabondance des globules rouges, mais encore ſa diſpoſition inflammatoire, & que le Malade eſt en état de ſupporter pluſieurs ſaignées, ſi le beſoin le requiert.

Il eſt bon d'obſerver que lorſqu'on n'appaiſe point à tems l'inflammation de la plévre par la ſaignée, ou qu'on ne la réſout point par des potions & des remédes délayans, antiphlogiſtiques & émolliens, elle ne manque pas de dégénérer en un abſcès ou en une gangrene. A quoi l'on peût ajouter que ces ſortes de pleuréſies dégénerent preſque toujours en une péripneumonie, lorſqu'elles durent long-tems, & par conſéquent qu'on ne peut trop ſe hâter d'appaiſer l'inflammation. Car la dou-

leur qui en résulte retarde considérablement la respiration, aussi-bien que la circulation du sang dans les poumons, & comme ce fluide est extrêmement gluant (ce qui est la cause de l'inflammation pleurétique) il est beaucoup plus disposé à s'arrêter dans les dernires ramifications des artères pulmonaires ou bronchiales, que s'il étoit plus ténu & plus fluide. C'est-là la raison pour laquelle les douleurs de côté occasionnées par une inflammation, causent plus souvent des péripneumoniées, que lorsqu'elles proviennent d'une simple fluxion acrimonieuse. Celse a donc raison de dire *que la saignée appaise les douleurs récentes, mais qu'elle devient inutile lorsqu'elles sont invétérées.* (13).

Le Malade étant saigné, on lui donnera un clystere rafraîchissant & émollient, sur-tout s'il est constipé, tant pour débarrasser les intestins des excrémens & des vents qui les surchargent, que pour attirer une plus grande quantité de sang dans l'aorte & dans les iliaques, & soulager par ce moyen les parties su-

(13) (*Lib. IV. Cap. 6.*

périeures. Hippocrate (14) ordonne toujours les lavemens au commencement des pleuréſies, & nous avertit ſur-tout de ne point ſouffrir que les corps ſoit trop conſtipé, de peur que cela n'augmente la Fiévre; ni trop lâche, de peur que les forces du Malade n'en ſouffrent.

Cela fait, on fomentera la partie affectée avec une décoction de ſemence de lin, de fénugrec & de fleurs de camomille dans du lait coupé. Les Anciens en uſoient ainſi. Hippocrate (15) ordonne les fomentations ſéches & humides, tant au commencement que dans le cours des pleuréſies, pour appaiſer les douleurs qui les accompagnent. Je les ai moi-même employées avec ſuccès dans des cas où la ſaignée n'avoit produit aucun effet. Les douleurs, ſur-tout les inflammatoires, provenant de la trop grande tenſion des fibres, ne peuvent manquer de céder aux fomentations qui ont la vertu de les relâcher. Je préfere les fomentations humides ou les cataplaſmes

(14) *Lib. III. de Morbis, ſect.* 17.
(15) *De vict. acut. ſect.* 11. 12. *Edit. Lind.*

aux fomentations séches dans les douleurs inflammatoires de la poitrine ou du côté, parce qu'elles relâchent plus efficacement. Hippocrate (16) ne veut pas qu'on use trop long-tems de fomentations séches, & en ordonne d'humides à l'approche de la crises (17). Celse veut qu'on en employe de séches & de chaudes après que l'inflammation a diminué, & qu'on passe ensuite aux cataplasmes (18). Après avoir fomenté la partie autant qu'il est nécessaire, j'y applique communément un emplâtre anodyn fait avec un gros d'opium, ℈1. de camphre & l'emplâtre de cumin; mais j'essaie d'abord les fomentations séches. Lorsqu'on craint pour la vie du malade, on doit lui appliquer des fomentations sur le bas ventre, les aînes, &c. pour diminuer la tention des fibres & ralentir le mouvement du sang Les bains émolliens produisent encore de fort bon effets dans le cas où l'on peut les employer commodément; Hippocrate dit qu'ils appaisent les douleurs du dos, des côtés & de la poitrine. Les effets

(16) *Ibid. sect.* 12.
(17) *Lib. III. de morbis, sect.* 23.
(18) *Lib. IV. cap.* 6.

qu'ils produisent dans les coliques & les paroxismes néphrétiques, doivent nous porter à les employer dans les pleurésies opiniâtres & dans la paraphrénésie. Les Anciens ont crû que les fomentations chaudes cuisoient la matiere & facilitoient l'expectoration; & il est certain qu'elles excitent la derniere en appaisant la douleur, & en donnant aux muscles intercostaux la liberté de dilater & de contracter le thorax & de pomper la matiére; si bien qu'à cet égard même, elles ne peuvent qu'être extrêmement utiles dans les pleuropneumonies.

On doit passer ensuite aux remédes nitreux, & prescrire au malade un régime raffraîchissant, émollient & délayant. Le petit lait, une décoction d'orge & de coquelicot, les émulsions, &c. tiennent lieu de boisson; & le nitre raffraîchit & attenue le sang. On y joindra les anodyns, en les réitérant au besoin; l'élixir parégorique & le diacodium sont les plus convenables. On peut y joindre le blanc de baleine, qui est une huile animale qui, sans trop échauffer, pénetre & relâche considérablement; & lorsque les fibres sont

extrêmement tendues, les huiles végétables froides, comme celle de lin ou d'amendes douces. Une preuve que les pleuréſies exigent des remédes émolliens & relâchans, c'eſt que les perſonnes fortes & laborieuſes y ſont plus ſujettes que les autres, & s'en reſſentent davantage, & qu'elles regnent ordinairement dans les tems froids & ſecs.

La violence de la douleur exige qu'on faſſe ſuccéder les opiates à la ſaignée, & il eſt certain qu'elles produiſent des effets admirables étant employées à propos. La douleur étant un aiguillon qui accélere la circulation, échauffe le ſang & le détermine en plus grande quantité qu'il ne faut ſur la partie affectée, elle ne peut qu'augmenter l'inflammation. Une épine qui ſe fiche dans la chair, occaſionne un Fiévre & une inflammation. Lorſque la toux eſt opiniâtre, comme dans les pleuropneumonies, il faut l'appaiſer avec le Diacodium, de peur qu'elle n'augmente l'inflammation. Ces ſortes de remédes veulent être ménagés avec précaution; ſouvenez-vous donc de ne jamais les employer qu'après avoir ſaigné vo-

tre malade, ſur-tout ſi la douleur eſt violente, le pouls dur, fréquent & tendu, & la Fiévre forte. On verra par l'exemple ſuivant quelle eſt la méthode qu'on peut & qu'on doit employer dans les pleuréſies & les péripneumonies, lorſque ces maladies commencent d'une maniere violente.

Il y a près de quatre ans qu'un Gentilhomme âgé d'environ quarante ans, d'un tempérament fort & pléthorique, fut attaqué d'une Fiévre & d'une douleur de côté violente, pour laquelle on lui tira ſeize à dix-huit onces de ſang. La douleur diminua, il ſe leva, s'aſſit près du feu dans une chambre pleine de fumée, & but près d'une quarte de cidre. Il fut auſſi-tôt ſaiſi d'un friſſon violent & d'une Fivre aiguë, accompagnée d'une douleur exceſſive de côté & de poitrine, d'une grande difficulté de reſpirer, du délire & d'une toux opiniâtre qui lui fit rendre une grande quantité de ſang vermeil & écumeux. Je fus obligé de le ſaigner trois fois en vingt-quatre heures, & de lui donner ſept grains de Laudanum ſolide & deux ou trois onces de Diacodium, ce qui le guérit par-

faitement ſans le ſecours d'aucun autre remède. Ce cas eſt des plus extraordinaires, & ne fait rien à la méthode dont j'ai parlé ci-deſſus. J'ai éprouvé ſon utilité dans pluſieurs cas, & je la crois infiniment plus efficace que le ſang de bouc, le priape de taureau & les autres remédes dont Van-Helmont ſe ſert pour appaiſer l'Archée & la *Plevra furens* (19), malgré tout ce qu'il dit contre l'uſage de la ſaignée dans les pleuréſies.

J'ai obſervé que la ſueur eſt extrêmement utile dans pluſieurs pleuréſies épidémiques, ſur-tout après le troiſiéme ou le quatriéme jour ; ce qui m'a engagé à ajouter le camphre au nitre dans la vûe de l'exercer. Ce remède donné avec quelques petites doſes d'élixir parégorique dans du petit lait chaud, ou de la ptiſane, ne manque preſque jamais de produire ſon effet. Cette méthode eſt particulierement utile lorſque le tems eſt froid & humide, & le malade ſujet aux rhumatiſmes & aux catharres, pourvu qu'on ait ſoin de le ſaigner

(19) *Vide Helmont. Plevra furens.*

auparavant. La purgation a aussi son utilité dans ces sortes de cas. On sçait par expérience qu'il y a telles constitutions d'air qui ne permettent pas de tirer trop de sang aux pleurétiques, & l'on peut mettre de ce nombre les tems épais & humides. Ils supportent infiniment mieux la saignée dans un Printems froid & sec, que dans un Eté humide, ou une Automne pluvieuse. Il y a même quelques pleurésies qui ne permettent point la saignée, & dans lesquelles la douleur de côté paroît être plutôt un symptôme de la maladie, que la maladie même; de même que les douleurs qui précédent ou accompagnent les Fiévres malignes, la petite vérole, &c. ne sont point proprement rhumatiques, mais symptômatiques. Ces sortes de douleurs proviennent de l'acrimonie & non de l'inflammation, & veulent être guéries avec des délayans, des diaphorétiques, des eccoprotiques, des vésicatoires, &c. & non point par la saignée, laquelle est défendue par les Anciens dans les cas où la bile (ils appelloient ainsi l'acrimonie) prédomine.

Asclepiade

Asclepiade (20) nous apprend que les Romains & les Athéniens ne supportoient pas si bien la saignée dans les pleuresies & les péripneumonies, que les habitans de l'Hellespont ; les premiers étant au Midi, & dans un climat plus chaud & plus humide que les derniers, qui étoient exposés aux vents froids & secs du Nord & de l'Est. Houlier observe la même chose par rapport aux habitans de Paris, qui vivent dans un climat froid, & ceux des Provinces méridionales de France, dont le climat est plus chaud. (21) J'ai remarqué plus d'une fois dans une étendue de pays moins considérable, que cette maladie épidémique, qui, dans des lieux chauds, bas & voisins de la Mer, n'étoit qu'une légére Fiévre catharreuse, & ne demandoit presque point de saignée, a été accompagnée dans des lieux hauts & froids de symptômes pleuro-pneumoniques très-violens, & a exigé une évacuation copieuse de sang. Il est certain que la constitution des solides & des

(20) *Vide Cæli Aurelian. Lib. II. cap.* 24 *de Morbis acutis & chronicis, Amst.* 1722. in 4.

(21) *Holler. in Aphorism. Hipp. sect.* 1.

ſluides varie ſelon la différence des climats D'où je conclus qu'un Médecin doit s'attacher non-ſeulement à connoître la nature de la maladie épidémique qu'il traite, mais avoir encore égard aux ſaiſons & au tempérament des malades.





APPENDIX.

MÉTHODE

POUR CONSERVER LA SANTÉ

DES MARINIERS,

DANS LES VOYAGES DE LONG COURS.

PERSONNE n'ignore combien nous avons perdu de Matelots depuis quelques années par le ſcorbut. Cette maladie eſt une ſuite de la mauvaiſe qualité des proviſions que l'on embarque, & qu'il eſt impoſſible de conſerver dans les voyages de long cours. Les proviſions ſe gâtent naturellement, le meilleur bœuf & le meilleur porc ſe corrompent, l'eau s'altére, & la biére, du moins celle dont on uſe dans les

vaiſſeaux, ne tarde pas à perdre ſes qualités. Il eſt donc impoſſible que l'uſage de ces ſortes de proviſions n'infecte peu à peu les fluides, ne produiſe beaucoup d'acrimonie dans le ſang, & ne le diſpoſe de jour en jour à un état de putréfaction. Ces effets augmentent conſidérablement par l'humidité & la ſalure de l'atmoſphére, auſſi-bien que par l'impureté de l'air que l'on reſpire entre les ponts. Je n'avance rien qui ne ſoit confirmé par l'expérience. J'ai vû une ſeule Eſcadre mettre plus de mille Matelots à terre infectés du ſcorbut au bout de trois mois de voyage, ſans compter ceux qui étoient morts à bord. La Flotte n'eſt pas plutôt rentrée dans le port, que la pureté de l'air, jointe à la bonne qualité des alimens & des boiſſons, des fruits & des herbages dont on uſe, purifie le ſang & les fluides, & rend la ſanté à ceux qui l'avoient perdue. Les Anglois & les Hollandois n'arriveroient jamais aux Indes, s'ils n'avoient ſoin de renouveller leurs proviſions à Sainte Helene, & au Cap de Bonne Eſpérance.

Les Médecins ſçavent parfaitement que

les acides végétables & minéraux ſont extrêmement propres à corriger l'acrimonie alcaleſcente du ſang, & à prévenir la putréfaction des humeurs; que les premiers ſont plus ſûrs & peuvent ſe donner à verrées, au lieu que les ſeconds ne veulent être donnés que par gouttes.

L'état du ſang eſt tel qu'on vient de dire dans le ſcorbut de Mer, témoin la puanteur de l'haleine, l'éroſion des gencives, la couleur & la mauvaiſe odeur de l'urine, les ulcéres, les taches noires, bleues & brunes qui s'élévent ſur la peau, les fréquens accès de Fiévre, la ſaleté de la langue, les dyſſenteries bilieuſes & ſanguinolentes qui l'accompagnent. On ſçait qu'une diéte végétable aceſcente, que la pureté de l'air, la bonne qualité des alimens, une boiſſon ſubacide & vineuſe, rémédient efficacement à cette maladie, lorſqu'on ne lui donne pas le tems de faire des progrès. Les pommes, les oranges & les limons ſeuls ont ſouvent guéri des ſcorbuts occaſionnés par la mauvaiſe qualité des proviſions, & tiré les malades des bras de la mort.

Mais les mêmes moyens qui guériſſent

une maladie, servent aussi à la prévenir. Si donc on introduit un pareil régime sur Mer, il servira d'une espéce d'antidote contre les qualités rances & putrescentes des provisions dont on se sert dans les Vaisseaux ; il corrigera, ou du moins diminuera considérablement leurs mauvais effets. On sçait par expérience que les Officiers qui portent avec eux du vin, du cidre, des limons, & des provisions récentes, sont moins sujets au scorbut que les Matelots, qui ne peuvent pas faire la même dépense.

Est-il possible d'introduire un pareil régime sur les Vaisseaux? On le peut, & c'est dans cette persuasion que j'ose recommander la méthode suivante.

On fournira aux Equipages destinés à des voyages de long cours, une quantité suffisante de bon cidre ; le plus rude sera le meilleur, pourvu qu'il ne soit point gâté. Les pommes étant salutaires dans le scorbut, il n'est pas douteux que leur jus doit l'être aussi, après avoir acquis la qualité du vin, & qu'il est extrêmement propre à corriger par son acidité la qualité alcalescente & putréfactive des mauvaises provisions. On

gardera ce cidre trois mois avant de l'employer ; car il ne manqueroit pas d'occaſionner des coliques, ſi on le bûvoit avant qu'il fut repoſé. On le ſurvuidera au moins une fois, tant pour le clarifier, que pour l'empêcher de ſe corrompre, ce qui le rendroit inutile. S'il venoit à s'aigrir, ce qui arrive aſſez ſouvent, il n'en ſeroit pas moins bon ; mais on a éprouvé qu'il ſe conſerve juſqu'aux Indes, lorſqu'on en a ſoin.

On donnera une chopine de ce cidre par jour à chaque Matelot, outre ſa biére & ſon eau. Je ſerois d'avis auſſi qu'on diſtribuât du vinaigre à l'Équipage, ſur-tout lorſque les proviſions commencent à ſe gâter. On doit encore avoir ſoin de laver les ponts avec du vinaigre, après en avoir renouvellé l'air au moyen de la machine de M. Sutton, ou du Ventilateur de M. Hales ; ce qu'on doit faire une fois par jour au moins.

S'il arrive que les Flottes ſe mettent en Mer en Automne, on ſe pourvoira d'une quantité ſuffiſante de pommes ; elles ſe gardent deux ou trois mois, loſqu'on a ſoin de les bien choiſir, & de les enfermer dans des caiſſes bien

séches. Les limons & les oranges se gardent encore plus long-tems, lorsqu'on les enveloppe d'un morceau de flanelle, ou de quelqu'autre étoffe qui puisse absorber leur humidité, & qu'on les enferme dans des vaisseaux bien secs. Au cas que cela ne soit pas faisable, on y suppléera par un mêlange de jus de limon & de Rum ; cette liqueur se garde long-tems, & vaut infiniment mieux que les liqueurs fortes dont on use dans les Vaisseaux & ailleurs. On remarquera en passant, que le jus de limon corrige parfaitement les mauvaises qualités de ces liqueurs distilleés.

Au cas que l'eau vienne à se corrompre, on rémédiera à ce défaut en y mêlant du jus de limon, de l'élixir de vitriol, ou du vinaigre. Les Soldats Romains n'avoient d'autre boisson que le *Posca* (de l'eau & du vinaigre) & s'en trouvoient bien.

On a introduit depuis quelque tems l'usage de l'élixir de vitriol & du vinaigre dans les Vaisseaux, & l'on vient de donner depuis peu un ordre pour y introduire celui du cidre. Je suis persua-

dé qu'il aura son utilité, si l'on sçait ménager cette boisson comme il faut, par l'expérience que quelques-uns en ont déja faite. Au défaut du cidre, on pourra distribuer à l'Equipage le vin que l'on fait dans les prises, lequel est ordinairement foible & poussé.

On trouvera peut-être mon projet dispendieux ; mais doit-on apprèhender la dépense lorsqu'il s'agit de la vie de tant de braves Sujets. Les Romains ne marchoient jamais sans vin & sans vinaigre, & en donnoient tous les jours à leurs Soldats & à leurs Matelots. Si ce brave Peuple a fait tant de dépense pour conserver la santé de ses Soldats, pourquoi les Anglois en feroient-il moins pour maintenir celle de leurs Matelots?

Au reste, rien n'est plus préjudiciable à l'état, que d'enrôler les Matelots au retour de leurs voyages sans leur donner le tems de se refaire & de dissiper les chagrins qu'ils ont essuyés; & je souhaite pour l'honneur de ma Nation qu'on trouve un autre

moyen d'équiper nos Flottes, plus conforme à l'humanité & à la liberté dont nous jouissons.

Plimouth, ce 30 Septembre 1747.

Fin de l'Essai sur les Fiévres, &c.



ESSAI

SUR

LA MANIERE DE NOURRIR

ET

D'ÉLEVER LES ENFANS,

Depuis leur naiſſance juſqu'à l'âge de trois ans.

PAR UN MÉDECIN.

Adreſſé en forme de Lettre à un des Directeurs de l'Hôpital des Enfans-Trouvés, & publié par l'ordre de la Committé générale dudit Hôpital.

MONSIEUR,

Je vois avec plaiſir que les gens de bon ſens s'intéreſſent enfin à la conſer-

vation des Enfans : cet objet est surement digne de leur attention, & je ne doute point que le public n'en ressente bien-tôt les bons effets. L'Hôpital des Enfans-Trouvés sera beaucoup plus utile au public que ses Fondateurs ne se le sont peut être imaginé, il en garantira plusieurs de la cruauté de leurs meres, & en sauvera une infinité d'autres par la méthode dont il se servira pour les élever. C'est à tort qu'on a confié ce soin aux femmes, & quoiqu'elles le regardent comme leur appanage, je suis très-convaincu qu'elles n'ont point assez de connoissance pour s'en acquitter comme il faut. Il demande une connoissance Philosophique de la nature, laquelle ne s'acquiert que par des observations & des expériences réitérées, & dont par conséquent les ignorans sont incapables. Elles se fondent sur les exemples & les pratiques de leurs Ayeules, qui les tenoient de Médecins aussi ignorans qu'elles, témoins les erreurs où la plupart sont tombés, & dont nous ne nous sommes garantis qu'à la faveur des nouvelles découvertes. Guidés par de fausses hy-

pothèſes, ils ſe ſont repus d'idées ridicules & ont porté les autres à imaginer je ne ſçai quelles qualités occultes dans certaines plantes, drogues & racines, & à s'appuyer de certaines pratiques & cérémonies ſuperſtitieuſes, qui n'ayant aucun fondement dans la nature, ne peuvent être regardées que comme l'effet de l'ignorance ou de l'artifice de certains Charlatans, qui ne ſe vantoient de connoître ces qualités occultes, que pour ſéduire le vulgaire & parvenir plus ſurement à leur fin. Les progrès que la Médecine a faite dans notre ſiécle viennent du ſoin qu'on a eu d'étudier la nature & de la ſuivre pas à pas dans toutes ſes opérations. Les nouvelles découvertes nous ont mis en état d'expliquer d'une maniere ſimple & naturelle une infinité de choſes qui paſſoient jadis pour myſtérieuſes & ſurnaturelles, & de pratiquer ce qu'elle enſeigne d'une façon plus conforme à la raiſon & au bon ſens. Cela étant, il eſt à craindre que les nourrices qui conſervent encore la plupart de ces préjugés qui n'ont d'autre appui que la tradition, ne ſe trompent dans la maniere dont

elles élévent les Enfans, & que dans la persuasion où elles sont que la nature s'en est rapportée à leur sçavoir & à leur industrie, elles ne fassent souvent du mal en croyant faire bien. C'est de quoi je vais tâcher de les convaincre, en leur enseignant une nouvelle maniere de nourrir & d'élever les Enfans, qui sera autant commode pour elles, qu'utile à leurs nourrissons.

La méthode que je propose étant extrêmement simple & naturelle, les Enfans dont l'Hôpital prend soin, en seront plus forts, plus beaux & plus spirituels; car les facultés de l'ame dépendent des organes du corps; de maniere que lorsque ceux-ci sont en bon état, l'ame exerce ses fonctions avec une entiere liberté, aulieu qu'elle tombe dans l'inaction lorsqu'ils sont mal constitués. Dès qu'on appercevra les avantages de ma méthode, & cela ne tardera pas, les nourrisses & toutes les femmes qui se mêlent d'élever des Enfans reviendront sans peine de l'erreur où elles ont été à cet égard, & reconnoîtront que la méthode dont elles se servent, est extrêmement nuisible, &

ne ſert qu'à énerver le corps & l'eſprit de leurs nourriſſons.

Tout homme qui entreprend de combattre les préjugés reçus, doit le faire ſur des bonnes preuves. Je prie donc ceux qui pourroient douter de la vérité de ce que j'avance, d'obſerver que la maniere dont on éleve les enfans en général eſt mauvaiſe, déraiſonnable & contraire à la nature, je les prie, dis-je, de conſidérer les enfans de la plûpart de nos gens de condition, combien ils ſont chétifs & valétudinaires; ce qui vient de la mauvaiſe nourriture qu'ils ont reçue, auſſi-bien que de la mauvaiſe habitude qu'ils ont contractée dans leur enfance. Si cela ne ſuffit pas, on n'a qu'à parcourir la liſte des morts que l'on publie à Londres toutes les ſemaines, on verra que la moitié de ceux dont les noms rempliſſent ce catalogue, ſont morts à l'âge de cinq ans, ſi bien que la moitié de ceux qui viennent au monde, en ſortent avant que de pouvoir le connoître. Cela me paroît meriter une ſérieuſe réflexion; & cependant je ne ſçache perſonne qui y faſſe attention, quoique

tout le monde convienne que la force d'un Etat consiste dans le nombre de ses habitans. La faute à laquelle j'impute une grande partie de ce malheur, est trop commune & trop évidente pour occuper l'attention des personnes oiseuses & spéculatives, qui n'aiment que les recherches subtiles, non plus que celles des personnes engagées dans les affaires, qui uniquement occupées de leur intérêt, méprisent tout ce qui se passe sous leurs yeux. On regarde ce malheur, comme un malheur naturel, & l'on s'y soumet sans examen. Mais ce n'est point là le cas, & comme il ne vient que du défaut de conduite, & qu'on peut y rémédier, il est ridicule d'en accuser la nature, & de supposer que les Enfans sont plus sujets aux maladies & à la mort que les adultes. On remarque au contraire qu'ils supportent infiniment mieux la douleur & la maladie, sur-tout les fiévres, (témoin la petite vérole dont ils échapent presque tous,) & cela pour la même raison qui fait qu'un arbrisseau résiste mieux à l'orage qu'un chêne. Toutes les autres productions de la nature sont d'au-

tant plus fortes qu'elles ſont plus proche de leur principe : elles ſont alors, il eſt vrai, plus ſenſibles aux injures, & ce ne ſont que ces injures qui les ſont périr. A-t-on jamais vû mourir un agneau, un oiſeau, un arbre, pour avoir été trop jeunes ! Ces productions ſont ſous la conduite de la nature qui n'erre jamais, & elles croiſſent ſous ſes loix. Cette réflexion devroit engager les nourriſſes auſſi-bien que les peres & les meres, non-ſeulement à garantir leurs nourriſſons des injures auxquelles ils ſont expoſés ; mais encore à s'aſſurer ſi les ſervices qu'ils leur rendent ont l'étendue qu'ils doivent avoir.

La mort ni les maladies ne ſont pas ſi fréquentes parmi le bas peuple, ſur-tout parmi les habitans de la campagne, que parmi ceux qui vivent dans l'opulence. La ſanté & la fécondité ſont l'apanage des pauvres, j'entens ceux qui ſont laborieux : le défaut du ſuperflu les retient dans les bornes de la nature ; ils ſont heureux ſans le ſçavoir & ſans pouvoir en découvrir la cauſe. Une pauvre femme qui n'a que quel-

que méchans haillons pour couvrir son enfant, ni d'autre nourriture à lui donner que son lait, le voit croître à vûe d'œil, & se passer bien-tôt de son secours, tandis que l'heritier d'une riche famille gémit sous un amas d'ajustemens dont on le surcharge, rejette les friandises dont on le gorge, & devient enfin la victime d'une folle tendresse. C'est de quoi j'ai été plusieurs fois témoin, & j'ai souvent oui dire aux meres : *mon Enfant se porte mal depuis qu'il a crié & vomi.* Ces plaintes auxquelles on ne fait point attention, sont de nature qu'il est aisé d'en découvrir la cause. Un Enfant ne se découvre plusieurs fois par jour, que parce qu'il est surchargé de hardes : Il ne crie, que parce qu'il ne peut en supporter la chaleur : Tant qu'il conserve ses forces naturelles (les Enfans sont plus forts & plus robustes qu'on ne l'imagine) il crie, il rejette les hardes dont on le couvre, & profite à souhait ; je veux dire, il devient gras, bouffi & gros outre mesure, comme un agneau que l'on engraisse. Mais la même cause con-

tinuant, & venant à la fin à surmonter les forces de la nature, l'Enfant n'est plus en état de crier, il tombe en langueur & demeure tranquile. Le malheur est qu'on ne fait point attention à ses plaintes, on l'envelope de langes, on le gorge de lait & de bouillie, si bien qu'à la fin il est saisi de tranchées, de diarrhées & de convulsions qui le délivrent des mains de ses bourreaux. La même chose arriveroit à l'agneau, si on ne le tuoit point après l'avoir engraissé.

Rien ne prouve mieux combien la maniere dont on éléve les Enfans est mauvaise, que la mort prématurée des uns & la mauvaise santé des autres. La chose n'a pas besoin de preuve, & vous devez en avoir été convaincu pour peu que vous y ayez réfléchi. Cependant comme vous désirez sçavoir mon sentiment sur ce sujet, je supposerai que vous convenez avec moi que la plupart des nourrisses sont dans le mauvais chemin, & je tâcherai de vous apprendre en peu de mots ce que je trouve à propos qu'on fasse.

Vous devez vous être apperçu, Mon-

ſieur, parce que je viens de dire, que ce dont je me plains eſt, qu'on couvre & qu'on nourrit les Enfans plus qu'il ne faut, & qu'on les nourrit & qu'on les couvre d'une maniere impropre; & c'eſt à quoi j'impute la plupart de leur maladies. Je m'explique. On s'imagine qu'un Enfant nouveau né ne ſçauroit être trop couvert, & dans cette penſée on l'envelope de flanelle, de langes, de couches, on lui met des têrieres, &c. ce qui pris enſemble peſe preſque autant que lui. Qu'arrive-t'il de-là? L'Enfant devient au bout d'un mois ſi tendre & ſi frilleux, qu'il ne peut ſupporter l'air; de maniere que ſi l'on vient à ouvrir une porte ou une fenêtre, & à donner entrée au vent, la mere & l'Enfant s'enrhument & tombent malades. Le pire eſt qu'à la fin du mois, ſi les choſes vont paſſablement bien, on envoye l'Enfant à la campagne, où il eſt élevé dans une maiſon quelquefois ouverte au vent & à la pluie. Doit-on s'étonner après cela que l'Enfant ne profite point? Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'un Enfant qui vient de naître, ne ſçauroit être couvert trop légérement; il a

besoin de moins de hardes à proportion qu'une personne faite, parce qu'il est naturellement plus chaud, comme cela paroît par le Thermometre, d'où vient qu'il supporte plus aisément le froid d'une nuit d'hiver qu'aucun adulte que ce soit. On a plusieurs exemples anciens & modernes d'Enfans qui ont été exposés plusieurs jours sans mourir. Ces sortes d'expositions étoient fort communes dans l'Antiquité, pour ne rien dire des Enfans que l'on trouve tous les jours dans les rues de Londres. Ces sortes d'exemples prouvent que les Enfans sont naturellement capables de supporter les plus grands maux, tant qu'ils n'ont point été affoiblis par la mauvaise conduite de leurs nourrisses. Ce n'est pas assez de surcharger les Enfans de hardes inutiles, on les serre tellement, que leurs visceres ni leurs membres ne peuvent plus agir. Cette circonstance est des plus mauvaise, car les membres n'ont de force qu'autant qu'ils agissent, & il arrive de-là que ceux qui ont été ainsi élevés ne peuvent soutenir le moindre effort. La circulation étant retardée par la compres-

ſion de certaines parties, doit néceſſairement produire des tumeurs contre nature dans d'autres, vû la facilité que les fibres des Enfans trouvent à ſe diſtendre. C'eſt de-là ſans doute que viennent ces difformités que l'on voit dans tous pays, ſur-tout parmi les femmes, qui ſouffrent plus à cet égard que les hommes. Voici comment je voudrois qu'on habillât les Enfans : Un petit corſet de flanelle ſans manches, qui s'attache légerement par derriere, auquel on coudra un petit jupon, & par deſſus une eſpèce de robe de même étoffe, ou de telle autre qu'on jugera à propos, pourvû qu'elle ſoit légere & ſouple. La jupe doit être moins longue que l'Enfant, mais on donnera quelques pouces de plus à la robe. Un ſimple bonnet ſur la tête, que l'on doublera au cas qu'on ne le juge pas aſſez chaud. La coëffure de l'Enfant doit être telle, qu'on puiſſe la mettre toute à la fois, & qu'elle ne lui tire ni ne lui preſſe point la tête : le linge à l'ordinaire. Cet habillement ſuffit pour le jour, & l'on n'a que faire de toutes ces bandes, ces couches & ces têtieres don

on se sert pour lui affermir la tête & lui soutenir le corps, comme si la nature avoit besoin de tous ces vains secours pour perfectionner son ouvrage. Les bas & les souliers sont absolument inutiles; car outre qu'ils tiennent les jambes humides, lorsqu'on néglige de les changer toutes les heures; ils engourdissent & blessent souvent les pieds. Les Enfans à qui l'on n'en met point, en sont plus fermes sur leurs jambes & en marchent plûtôt. Ils ne deviennent nécessaires que lorsqu'ils sortent & qu'ils vont dans la boue. On leur mettra la nuit une chemise de flanelle, qui ne géne en aucune maniere la liberté de leurs membres. L'habillement dont je parle a cet avantage qu'on peut le changer aussi souvent qu'on veut sans incommoder l'Enfant; il lui laisse la liberté des membres, de maniere qu'il ne tarde pas à s'en servir. Je serois d'avis qu'on l'employe dès le moment qu'il naît, & qu'on le lui laisse jusqu'à l'âge de trois ans, sauf pour lors à lui en donner un autre plus élégant. Je n'approuve point du tout les corps de jupe, non que je ne trouve aucune

beauté dans la figure de pain de ſucre qu'on fait prendre au corps, mais parce que je ſuis perſuadé qu'on ne l'acquiert qu'aux dépens de la ſanté & des forces. Quelques-uns croyent qu'il n'eſt point à propos de changer les Enfans, parce, diſent-ils, que le linge & les hardes nouvelles leur dérobent une partie de leur nourriture. Cette opinion n'a aucun fondement, & je ne vois pas qu'elles faſſent autre choſe qu'abſorber une partie de l'humidité qui s'exhale de leur corps. Quand même la choſe ſeroit comme on le dit, les Enfans ne s'en trouveroient que mieux, vû qu'ils ont toujours trop de nourriture; je crois donc qu'on ne ſçauroit les changer trop ſouvent, & je voudrois même qu'on les changeât tous les jours pour les garantir des ordures qui nuiſent à leur ſanté.

La nourriture des Enfans eſt beaucoup plus importante que leur habillement. On doit donc être extrêmement circonſpect ſur cet article, ne leur rien donner que de bon & de ſain & ne point aller au-de-là de leurs beſoins. Voyons ce que la nature nous dicte,

dicte, on ne sçauroit errer en la prenant pour guide. Dans la matiere dont il s'agit, de même que dans la Médecine, l'art est toujours nuisible lorsqu'il s'éloigne de la nature. Lorsqu'un Enfant vient au monde, il ne trouve aucune provision; car la mere n'a souvent du lait qu'au troisiéme jour; si bien qu'en suivant la nature, on peut le laisser un jour & demi ou deux sans nourriture, ce qui me fait croire qu'il n'en a pas besoin. Il naît plein de sang & d'excrémens, sans appétit & sans sentiment; il a donc besoin de cette abstinence & de ce repos pour se remettre & se faire au changement de circulation, (le sang prenant son cours dans des nouveaux vaisseaux) qui lui cause toujours quelque peu de fiévre. Quelque extraordinaire que cela paroisse, je crois qu'il vaut mieux ne lui rien donner du tout; car il dort pendant tout ce tems-là, & lorsque le lait est prêt, il s'éveille avec la faim & le suce avec avidité, ce qui est souvent nécessaire pour l'attirer. Je ne suis pas d'avis qu'on l'éveille pour lui donner à téter. Tel est le cours de la nature, & il

eſt fâcheux qu'on n'y faſſe pas plus d'attention. On a coutume, auſſi-tôt qu'un Enfant eſt né, de lui mettre un morceau de beure & de ſucre dans la bouche, de lui donner de l'huile, de la panade, ou tel autre mauvais mets, ſi bien que l'Enfant court riſque de tomber malade dès le premier inſtant de ſa naiſſance. On a coutume encore de lui donner un petit cochon de lait rôti, pour le guérir de toutes les envies de ſa mere. Je voudrois pour l'honneur du ſexe qu'il fit un peu plus d'attention à ces matieres; car on lui impute pluſieurs autres défauts dont je ne le crois nullement capable. Lorſqu'un Enfant tete ſa propre mere, ce qui, à l'exception de quelques cas, eſt extrêmement avantageux pour l'une & pour l'autre, il n'a pas beſoin d'autre nourriture, pourvû que la mere ſoit ſage & qu'elle faſſe de l'exercice. La mere, en allaitant ſon Enfant, rétablit ſa ſanté & ſes forces, au cas qu'elle les ait perdues par quelque maladie hyſtérique & nerveuſe, & fait un bien infini à ſon nourriſſon. Il ſeroit donc à ſouhaiter que les femmes allaitaſſent leurs Enfans lorſqu'elles

peuvent le faire sans endommager leur santé ; car je suis persuadé que la coutume qu'ont quelques jeunes femmes de faire passer leur lait, leur est extrêmement funeste. Elle met quelquefois leur vie en danger ; & dispose souvent leur corps à des maladies incurables. Les raisons dont on appuie cette coutume sont extrêmement frivoles & émanent d'un faux principe ; sçavoir, qu'il y a des femmes trop foibles pour allaiter leurs enfans, & qu'elles se privent par-là d'une partie de leur nourriture. Cette opinion est mal fondée ; car la plûpart de nos maladies ne viennent point du défaut de nourriture, ainsi qu'on se l'imagine, mais de la surabondance des humeurs, lesquelles étant en plus grande quantité que le corps n'en peut consumer, se corrompent & produisent une infinité de maladies. Je n'avance rien que les Médecins ne sachent aussi bien que moi, aussi employent-ils fréquemment les cauteres & les vésicatoires pour évacuer les humeurs superflues. Il ne s'agit donc plus que de sçavoir si la coutume où l'on est de faire passer le lait aux accouchées leur est avan-

tageuſe ou non. Le lait eſt purgatif & propre à débarraſſer l'Enfant des matiéres excrémentielles qui ſe ſont amaſſées dans ſes inteſtins ; on ne peut donc l'en priver ſans lui nuire. Il perd peu à peu cette qualité, il devient moins purgatif & plus nourriſſant, & par conſéquent un des meilleurs alimens qu'on puiſſe donner aux Enfans. Si j'en étois crû, on ne lui en donneroit point d'autre les premiers jours de ſa naiſſance non plus que durant les trois premiers mois, n'étant point en état avant ce tems-là de digérer & d'aſſimiler les autres alimens. Les femmes ont pour l'ordinaire aſſez de lait pour nourrir leurs premiers Enfans, & quelquefois plus qu'ils ne peuvent en prendre ; elles auroient donc tort de les en laiſſer manquer. On doit attendre à leur donner une nourriture plus ſubſtantielle que la nature le demande, obſervant de ne jamais prévenir leur faim ; mais c'eſt en quoi la plûpart des nourrices péchent pour l'ordinaire. La nature ſçait elle-même ce qu'il convient de faire à cet égard, & les nourrices n'ont autre choſe à faire que de

tenir leurs nourriſſons propres, de les bercer, de jouer avec eux, & de les entretenir en bonne humeur.

Lorſque l'Enfant a trois mois, il a beſoin d'une nourriture plus ſolide; voyons donc quelle eſt celle qui lui convient, & en quelle quantité on doit la lui donner. On doit d'abord tenir pour certain que l'on péche communément à ces deux égards, témoins les maladies auxquelles les Enfans ſont ſujets. Quant à la quantité, les nourrices ſont à cet égard dans une erreur aſſez commune; elles croyent qu'un Enfant a faim toutes les fois qu'il crie, & ſur ce principe elles lui donnent à téter dix à douze fois par jour. Cette erreur eſt ſi évidente, qu'il eſt étonnant qu'on ne s'en ſoit pas encore apperçu; car ſi l'on examine avec ſoin les mouvemens d'un Enfant, on trouvera qu'il ne crie jamais que parce qu'il ſouffre. Or, les premiers ſentimens de la faim ne cauſent aucune douleur. Un Enfant qui a faim, témoigne ſes beſoins par une infinité de ſignes avant que de pleurer. Il eſt même rare qu'il crie lorſqu'il ſe porte bien & que rien ne le bleſſe. Les

nourrices ont rarement occasion d'observer ces sortes de signes, parce qu'elles donnent rarement le tems à leurs nourissons d'avoir faim. J'ai vû des Enfans à qui l'on ne donnoit à téter que deux ou trois fois en vingt-quatre heures, témoigner leur faim par des signes, aussi intelligiblement qu'il l'eussent pû faire par des paroles.

On commet une infinité de fautes par rapport à la qualité de leur nourriture : elle n'est point assez simple. Leurs bouillies, leurs panades, leurs gruaux, &c. sont ordinairement assaisonnés avec du sucre, des épiceries & du vin, choses dont ils ne devroient jamais gouter. Le corps n'en a pas besoin, & le luxe ne les a introduites que pour la perte du genre humain. Il ne suffit pas que leur nourriture soit simple, elle doit encore être légere. Plusieurs personnes se forment une fausse idée de la légereté, & s'imaginent que les différentes espécés de pâtisserie, les boudins, les flans, &c. sont légers, c'est-à-dire, facile à digérer. Mais il n'y a rien de plus pésant dans ce sens que la pâte sans levain & les œufs dur-

cis qui entrent dans la plupart de ces compoſitions. J'appelle ſubſtance légere celle qui ſe diſſout aiſément dans l'eau chaude. Le pain eſt la ſubſtance la plus légere que je connoiſſe ; le levain qui entre dans ſa compoſition, diviſe & atténue les particules tenaces de la farine, lui donne les qualités dont je viens de parler, & le rend extrêmement propre à nourrir les Enfans. Le lait de vache eſt ſimple & léger & leur convient encore; mais on le prépare mal. On ne doit point le faire cuire, car le feu lui ôte ſon goût & ſes qualités, le dépouille de ſa douceur, le rend péſant & épais, & l'empêche de ſe mêler avec le ſang. Mais la plus grande objection eſt, que leur nourriture eſt entiérement végétable, d'où il arrive qu'elle s'aigrit dans leur eſtomac. La cauſe la plus générale des maladies des Enfans, eſt la qualité aceſcente des alimens dont ils uſent ; & la preuve en eſt que ſi l'on expoſe quelqu'une des préparations végétables dont je viens de parler à un dégré de chaleur égal à celui de leur eſtomac, elle devient auſſi aigre que du vinaigre, au bout de quel-

ques heures. Il s'enſuit donc qu'on ne doit point en nourrir uniquement les Enfans, & qu'on doit les mêler avec quelque ſubſtance d'une qualité oppoſée, par exemple, avec de la viande, laquelle eſt directement oppoſée aux acides, & a de la diſpoſition à ſe corrompre.

C'eſt dans le mélange convenable de ces deux extrêmes, qui ſe corrigent l'un l'autre, que conſiſte la ſalubrité des alimens dont nous avons beſoin. Comme nous tenons quelque peu de la nature des animaux carnaciers, on ne doit point borner la nourriture des Enfans aux ſimples végétaux. Le lait maternel, lorſqu'il a la bonté requiſe, paroît tenir des qualités des animaux & des végétaux, & convenir parfaitement au tempérament des Enfans; il ſe convertit promptement en ſang & ſe diſſout ſans peine pour peu qu'il circule. Je ſerois donc d'avis que la moitié de la nourriture des Enfans conſiſtât en des bouillons ténus & légers, dans leſquels on mettra quelque peu de pain ou de ris; cette derniere ſubſtance étant moins ſujette à s'aigrir que la plupart des autres grains. Ces bouillons doivent être faits avec de la viande d'animaux faits,

parce que leur ſucs ſont plus travaillés ; ſur-tout ſi on les a laiſſés en liberté. La viande d'un jeune bœuf pris à la charue donne une ſoupe très-ſaine & très-ſucculente, pour la même raiſon qui fait que la chair des bêtes fauves eſt plus ſavoureuſe que celle des animaux domeſtiques ; ce qui doit s'entendre de ceux qui vivent de grains ou d'herbes. L'autre partie de la nourriture des Enfans doit conſiſter en un peu de pain & d'eau cuit juſqu'à ſiccité, avec laquelle on mêlera du lait crud. Cette nourriture ſeule, ſans ſucre ni épiceries, eſt extrêmement ſaine & légere, & nourrit preſque autant que le lait de vache, en conſéquence de la force & des eſprits que le pain lui a communiqué.

L'Enfant ne doit faire que deux repas par jour ; dans l'un on lui donnera du bouillon, & dans l'autre le lait dont je viens de donner la préparation. On ſe réglera pour la quantité ſur ſon appétit ſans jamais outre-paſſer ces bornes ; car, les Enfans mangent toujours avec avidité quelque pleins qu'ils ſoient ; c'eſt pourquoi on doit bien ſe garder de les

farcir jusqu'à ce qu'ils rejettent, comme font la plûpart des nourrices. On ne doit point le coucher sur le dos pour le faire manger, mais le tenir assis, pour qu'il avale avec plus de facilité, & qu'on puisse découvrir plus aisément lorsqu'il a assez mangé. Lorsqu'il a atteint environ six mois, on peut lui donner à manger trois fois par jour, parce qu'il a plus d'appétit & plus de facilité à digérer; & ce nombre doit suffire pour tout le reste de la vie. On ne lu donnera point à téter la nuit, pour qu'il s'éveille le lendemain avec la faim; en agir autrement c'est lui nuire. Si on lui fait prendre une fois cette habitude, il ne demandera jamais à téter, il dormira paisiblement, & ne s'éveillera tout au plus qu'une ou deux fois lorsqu'il se sentira mouillé & qu'il a besoin de changer de linge, ce qui est l'affaire de quelques minutes. Au cas qu'il ait besoin de manger entre les repas, on lui donnera quelque peu de lait coupé. Il est bon qu'on lui donne à manger & à téter à des heures marquées, pour qu'il ait le tems de digérer ce qu'il prend & d'amasser de l'appétit. L'Enfant s'accoutumera insen-

ſiblement à ce régime, & s'en trouvera beaucoup mieux que de manger à toute heure. On obſervera cette méthode juſqu'au douziéme mois, qui eſt le tems propre pour le ſévrer, ce qu'on fera par dégrés, pour qu'il perde inſenſiblement l'uſage de la mammelle. On n'aura pas de peine à le ſévrer, ſi on l'accoutume à ne téter qu'à des heures marquées. Si les nourrices ſuivent exactement le plan que je viens de leur preſcrire, ſi elles ont ſoin de tenir leurs nourriſſons nets, & de les promener tous les jours par toute ſorte de tems, je ſuis aſſuré qu'au bout de ſix à huit mois ils ſe trouveront aſſez forts pour marcher ſeuls & pour ſe paſſer de leur ſecours, ce qui ne ſera pas un petit avantage pour elles.

On me demandera ſi ma méthode eſt générale, & ſi elle a lieu par rapport aux Enfans qui naiſſent de parens valétudinaires ; à quoi je réponds que les Enfans n'héritent pas des maladies de leurs peres auſſi ſouvent qu'on ſe l'imagine, & qu'on eſt dans un grand préjugé là-deſſus. Les perſonnes infirmes ont rarement des Enfans, ſur-tout

si la maladie est du côté de la mere ; & d'ailleurs les maladies chroniques ne viennent que dans la vieillesse, qui est un tems où les hommes ne sont plus en état de faire l'amour. Les Enfans ne sçauroient se sentir des infirmités que leurs parens se sont attirées par leur oisiveté & leur intempérance, long-tems après leur naissance. Les hommes ne sont sujets aux prétendues maladies héréditaires que lorsqu'ils ont atteint un âge mûr, c'est à-dire, qu'après qu'ils y ont contribué par leurs excès & leurs débauches. Ils en accusent leurs peres, & se plaignent de leur mauvais tempérament après avoir détruit celui qu'ils avoient reçu de la nature. Les Enfans participent rarement aux maladies de leurs peres : cependant lorsqu'on les voit affectés de maladies scrophuleuses, vénériennes ou scorbutiques, il y a lieu de présumer qu'ils les ont héritées ; mais ces sortes de cas sont extrêmement rares en comparaison d'une infinité d'autres que l'on impute aux parens, au lieu d'en accuser les malades ou leurs nourrices qui leur ont gâté le tempérament. Il y a dans un sens plu-

ſieurs maladies héréditaires ; & ce ſont celles qui viennent du pere. Je mets de ce nombre les difformités naturelles & toutes celles dans leſquelles les fibres & les vaiſſeaux d'une partie ſont plus foibles que ceux du reſte du corps, ſi bien qu'au plus léger effort, à la moindre débauche, ou en conſéquence d'un trop violent exercice, la partie foible défaut la premiere & dérange toute l'œconomie animale. Il peut donc arriver, vû la reſſemblance des parties, que les Enfans ſoient ſujets aux mêmes maladies que leurs peres, & qu'ils en héritent de même que de leurs traits; mais peut-être n'euſſent elles jamais paru ſi le corps n'eut ſouffert violence. La plupart des maladies ont deux cauſes; l'une, eſt l'état particulier des ſolides & des fluides, qui les diſpoſe à recevoir certaines infections & certains mouvemens; l'autre, l'infection & l'impulſion même, Je ſoutiens donc qu'en cas que l'on puiſſe hériter de cette habitude qui diſpoſe le corps aux maladies, on ne laiſſe pas de pouvoir les éviter, en détruiſant la cauſe qui les occaſionne, ſçavoir en donnant une

attention convenable aux chofes non naturelles, ou, pour m'expliquer plus clairement, en menant une vie réglée : dans les Enfans par une bonne nourriture. Je conclus donc qu'au lieu d'affoiblir & d'énerver par les méthodes ordinaires les Enfans nés de tels parens, il eft à propos de rémédier à leurs maux par celle que je propofe, comme la feule qui puiffe rétablir leur fanté & leurs forces. Si les parens vivent d'une maniere fage & réglée, il arrivera au bout d'une ou deux générations, que toutes les maladies, fans en excepter les écrouelles & la folie, difparoîtront entiérement fans qu'il en refte la moindre trace.

On ne fuit jamais la méthode que je viens de prefcrire, parce que la plupart des meres ne peuvent ou ne veulent pas allaiter leurs Enfans, trouvant cette tâche trop pénible. Elle eft telle en effet, parce qu'elles ne fçavent pas s'en acquitter; au lieu que fi elle fuivoient ma méthode, & qu'elles vouluffent facrifier quelque peu de la beauté de leur fein à leur tendreffe, elles y trouveroient un plaifir infini. Elles

ne craindroient point que les cris de leurs Enfans offensassent les oreilles de leurs maris. Les Enfans nourris comme je viens de dire, sont toujours tranquilles, de bonne humeur, jouent, rient ou dorment sans cesse. Un homme de bon sens ne sçauroit se procurer un plus doux amusement. Je ne puis comprendre que des gens sensés confient leurs Enfans à des nourrices qui n'ont ni la même affection ni la même intelligence qu'eux, & qu'ils épargnent pour leur santé & leur bien être des soins qu'ils ne refusent pas à un arbrisseau & à une fleur, vû le désir que les hommes ont de perpétuer leur espéce. Je conseille donc aux peres de faire élever leurs Enfans sous leurs yeux, de diriger leur éducation conformément à ce que la raison & le bon sens leur dictent, & de ne point souffrir qu'on en fasse un des mystères de la bonne Déesse, d'où les hommes étoient totalement exclus. Je conseille pareillement aux meres, tant pour leur propre intérêt, que pour celui de leurs Enfans, de les allaiter elles-mêmes, & de ne point se reposer de ce soin sur d'autres. Elles

affermiront leur ſanté ſi elles ſont robuſtes, & elles la rétabliront au cas qu'elle ſoit languiſſante. Elles n'ont pas beſoin pour cela de ſe confiner chez elles, ni de négliger leurs affaires : il ſuffit qu'elles leurs donnent à téter quatre fois en vingt-quatre heures ; ſe repoſant pour le reſte ſur quelque domeſtique affectionné avec lequel on les fera dormir. Un Enfant ne ſçauroit téter de meilleur lait que celui de ſa mere ; je ne ſache rien de plus dangéreux & de plus contraire à la nature, que d'y ſubſtituer une autre nourriture, & j'ai remarqué que de trois Enfans qu'on nourrit ainſi, à peine en échape-t-il un. Cette maniere artificielle de nourrir les Enfans ſuppoſe une plus grande connoiſſance de la nature & de l'œconomie animale que la plûpart des nourrices n'en ont, & infiniment plus de ſoin qu'on n'en prend ordinairement. Il faudroit être parfaitement verſé dans la Médecine pour s'en acquitter comme il faut. Je ſuis ravi qu'on ait banni cette méthode de l'Hôpital, & je ne crois pas qu'on puiſſe prendre plus de ſoin des Enfans qu'on y éléve. J'approuve fort la coutume

qu'on a de les faire nourrir à la campagne ſous les yeux des Inſpecteurs ; mais je doute fort que les nourrices & les Inſpecteurs qui, à ce que je crois ſont quelques bonnes femmes du voiſinage, ſoient d'humeur d'abandonner l'ancienne méthode pour en ſuivre une plus raiſonnable. Je les crois trop prévenues de leur ſçavoir, & trop attachées à leurs préjugés, pour convenir de leur erreur ; comment les en déſabuſer ? Je ne déſeſpere cependant pas que cette réforme ne ſe faſſe un jour ; & pour y contribuer autant qu'il eſt en mon pouvoir, je vais indiquer les précautions dont on doit uſer dans le choix de ces ſortes de nourrices, & montrer pourquoi les Enfans qu'on leur confie doivent être nourris d'une autre maniere que ceux qui ſont allaités par leurs propres meres. Je ſuis perſuadé que l'Hôpital choiſit des nourrices ſaines & robuſtes. Mais cela ne ſuffit pas, on doit préférer celles qui ſont de moyen âge, parce qu'elles ont plus de lait que les jeunes, & qu'il eſt meilleur que celui des vieilles. Cela mérite d'autant plus d'attention, que la plûpart allaitent

leurs Enfans, outre ceux que l'Hôpital leur donne. L'âge le plus convenable est depuis vingt ans jusqu'à trente. On doit encore avoir égard au tems de leurs couches, & préférer celles qui n'ont accouché que depuis deux ou trois mois. La raison en est que la nature destinant un Enfant à téter jusqu'au 12me. mois, il est rare qu'une nourrice ait du lait au-delà de ce terme. La plûpart des femmes sont disposées à concevoir vers ce tems-là, encore qu'elles allaitent leurs Enfans, & même plutôt si elles sont d'un tempérament sanguin; & ces dernieres, quoique leur lait continue, sont sujettes à avoir leurs régles, & sont par conséquent moins propres à être nourrices. Soit qu'elles conçoivent ou non, je suis persuadé qu'au bout d'un an, ou environ, leur lait, quelque bon qu'il soit pour l'Enfant qui y est fait, n'a plus les mêmes vertus, & ne convient point à un Enfant nouveau-né, qui, étant privé du lait maternel, a besoin d'un autre qui en approche : or, plus il est nouveau, plus il convient à la foiblesse de son âge. Cependant il est assez ordinaire

de voir des femmes qui nourriſſent deux ou trois Enfans ſucceſſivement avec le même lait.

Une nourrice doit être extrêmement attentive ſur ſon régime : il ne ſuffit pas qu'elle ſoit ſobre & tempérée, elle doit encore ſe nourrir de végétaux & de viande & en manger une fois par jour avec une bonne quantité d'herbes potageres & de pain. Elle prendra à déjeuné & à ſoupé un bouillon clair, ou du lait, & n'uſera pour boiſſon que de petite bierre ou de lait coupé. Elle s'interdira le vin, auſſi bien que les liqueurs fortes & ſpiritueuſes.

Les Enfans que l'on envoye en nourriſſe, demandent un traitement particulier. Si j'en étois crû, on n'en employeroit point d'autre que celui que la nature nous dicte, & l'on excluroit entiérement les ſecours étrangers. Mais lorſqu'on fait tant que de ſuivre le plan que je viens de preſcrire, il faut mettre en uſage les connoiſſances que l'on peut avoir acquiſes, afin que ſi l'on ne peut pas ſuivre exactement les vues de la nature, on puiſſe au moins les ſeconder quelque peu. Je dis donc qu'il eſt

à propos de purger les enfans qui ne ſont point nourris par leurs meres, un ou deux jours après leur naiſſance, & de continuer cette purgation pendant quelque tems, non point avec des doſes fixes, qui opérent tout à la fois, mais au moyen de quelque laxatif qu'on leur donnera deux ou trois fois par jour, pour leur tenir le ventre libre durant les neuf premiers jours, ou durant la premiere quinzaine, en diminuant peu à peu la doſe juſqu'à ce qu'ils ſoient parfaitement purgés. On doit ménager la choſe de façon que l'opération du purgatif artificiel imite celle de la nature. Cette précaution eſt ſi importante, que faute de l'obſerver, la plûpart des enfans ſe trouvent entiérement couverts de boutons au bout d'un mois. Les nourriſſes regardent cet accident comme une choſe naturelle, & s'imaginent que les Enfans ſe porteroient mal s'il n'arrivoit point, en quoi elles ont raiſon, car il eſt infiniment plus avantageux que ces humeurs qui acquéreroient de l'acrimonie en ſejournant dans les corps, ſe fraient une iſſue à travers la peau que de reſter dans le corps, de

ſe mêler avec le ſang, ou de ſe jetter ſur les parties vitales, ce qui ne manqueroit pas d'occaſionner dans la ſuite une infinité de maladies. Il eſt pourtant vrai de dire que cela n'arriveroit point ſi l'on obſervoit la méthode que je viens de preſcrire. Un Enfant qui téte ſa propre mere, n'eſt jamais ſujet à ces ſortes d'humeurs, à moins qu'on ne le gorge de lait, ou qu'on ne le tienne trop chaudement. On peut employer cette méthode à l'égard des Enfans que l'on met à l'Hôpital, lorſqu'ils n'ont qu'un mois, & qu'ils n'ont point tété leurs meres. Voici une formule dont on peut uſer. Prenez de la manne & de la pulpe de Caſſe, de chacune demie once, faites-les diſſoudre dans environ trois onces de bouillon clair, & donnez-en deux cuillerées à l'Enfant trois fois par jour, variant la doſe ſuivant l'effet qu'elle produit, qui doit être d'abord trois ou quatre ſelles en vingt-quatre heures.

On donnera ordre aux nourrices de tenir les Enfans éveillés pendant le jour, auſſi long-temps qu'elles le pourront, de les amuſer & de les entrete-

nir en bonne humeur, & de ne point les laisser dormir trop long-tems ; il est vrai que cela est incommode pour elles, mais leurs nourrissons s'en trouvent beaucoup mieux pour le corps & pour l'esprit. A l'égard de leur nourriture, comme il n'est pas à présumer qu'elles ayent assez de lait pour nourrir leurs Enfans & ceux de l'Hôpital, il est bon qu'elles suivent d'abord la méthode que j'ai prescrite, en la variant suivant le besoin. Elles pourront, si elles le jugent à propos, leur donner de tems en tems un peu de pain & de beurre, mais en petite quantité, de peur qu'il ne s'aigrisse dans leur estomac, & qu'il ne corrompe leurs humeurs. Elles peuvent aussi leur donner du fruit, des racines & toutes sortes d'herbes potagéres; car toutes ces choses sont extrêmement bonnes pour eux & pour tout autre, malgré l'opinion où l'on est qu'elles engendrent des vents. Elles ne produisent cet effet que sur les personnes qui ont l'estomac dérangé, & l'on peut en dire autant du lait. Cependant le lait n'est jamais plus propre qu'à ceux dont l'estomac est accoutumé aux mets

de haut goût, vû qu'il raffraîchit & purifie le ſang. Ces ſortes d'alimens ſont propres aux Enfans, pourvû qu'ils en uſent avec modération. Bien des gens s'imaginent qu'ils engendrent des vers, mais cet inconvénient leur eſt commun avec tous les autres alimens dont nous uſons journellement. Les vers ne ſçauroient éclore dans un corps ſain dont les humeurs ſont en bon état, & dont les glandes s'acquittent de leurs fonctions; le fiel eſt plus que ſuffiſant pour les détruire : on a éprouvé que le fiel de bœuf eſt excellent pour tuer les vers. Je ſuis fortement perſuadé que nous avalons tous les jours les œufs d'une infinité de petits animaux, qui n'écloroient jamais dans notre corps, s'ils ne trouvoient un nid dans le phlegme acide, ou dans les humeurs viciées de l'eſtomac & des inteſtins. Nous n'aurions jamais de vers, ſi nous nous déchargions tous les jours de ces humeurs, auſſi bien que de la nourriture que nous avons priſe le jour précédent. Lorſque les Enfans commencent à avoir des dents, ce qui arrive vers le ſixiéme ou le huitiéme

mois, on peut les habituer peu à peu à la viande, elle leur eſt infiniment plus agréable que la plûpart des confitures ou des pâtiſſeries qu'on leur donne, & dont ils ne devroient jamais goûter.

La pouſſe des dents paſſe pour être funeſte aux Enfans, & elle l'eſt effectivement, mais elle n'eſt point telle dans l'ordre de la nature, car ſi c'étoit une maladie, nous ne devrions nous bien porter qu'à l'âge de vingt-deux ans. Nous pouſſons des dents la plus grande partie de ce temps-là, & je ſuis perſuadé que les dernieres dents cauſent infiniment plus de mal que les premiers, parce que les os & les gencives ont acquis plus de dureté & plus de conſiſtance. Quoique cette opération de la nature ſoit accompagnée de Fievres, de convulſions & de pluſieurs autres ſemblables accidens, on trouve cependant des enfans qui en ſont exemts, ce qui donne lieu de préſumer que ces accidens ne ſont point naturels, & ne proviennent que d'une trop grande plénitude, ou de la corruption des humeurs, leſquels ſont miſes en mouvement

ment par la douleur que cause la dent en perçant. Cela n'arrive jamais sans douleur & sans quelque peu de Fiévre; mais lorsque le sang & les humeurs n'ont aucune âcreté, & ne prédominent point, elles ne sont pas fort considérables, & se dissipent peu à peu sans laisser aucune suite après elles. Le but de ma méthode est d'entretenir les humeurs dans cet état, & si on la met une fois en usage, la pousse des dents sera infiniment moins dangereuse qu'elle ne l'est pour l'ordinaire.

On a vû ci-dessus que la plûpart des maladies des Enfans ne viennent que de la corruption acide des alimens dont ils usent. Je trouve donc à propos d'indiquer un remede, ou plutôt un préservatif dont on pourra se servir au cas que cette acidité prédomine; ce que l'on connoîtra aisément par la couleur verte des déjections, par les tranchées & les diarrhées qu'elle occasionne. On employe pour l'ordinaire dans ces sortes d'occasions le julep perlé, les yeux d'écrevisses, & les poudres testacées; il est vrai que ces sortes du substances absorbent les acidités, mais elles

ont cet inconvénient qu'elles ne passent point, & qu'elles causent une constipation préjudiciable aux Enfans, à moins qu'on n'y remédie par quelques doses de manne, ou par quelqu'autre purgatif. Je serois d'avis de leur substituer une certaine poudre légére & insipide qu'on appelle *magnesie blanche*, laquelle outre la vertu qu'elle a de corriger & d'adoucir les acidités, beaucoup plus efficacement que les autres poudres testacées, purge encore le corps, & le tient ouvert, autant qu'il est nécessaire. C'est le seul purgatif alcalin que je connoisse, & il seroit à souhaiter qu'on en fît un plus grand usage. J'en ai usé moi-même, & l'ai donné à d'autres pour la cardialgie avec succès. On peut la donner aux Enfans depuis une dragme jusqu'à deux par jour avec leurs alimens, jusqu'à ce qu'elle ait entiérement absorbé les acidités & dissipé les symptômes qu'elles occasionnent. Je l'ai souvent donnée avec succès, dans les cas même où les maladies causées par l'acidité prédominante étoient invétérées.

J'aurois plusieurs autres choses à dire sur la maniere d'élever les Enfans,

qui ne laisseroient pas de leur être utiles, si elles étoient exactement observées. Je voudrois, par exemple, qu'on les mit de bonne heure sur leurs jambes pour leur en faciliter l'usage, qu'on les accoutumât à se servir également de leurs deux mains; car l'usage où l'on est de se servir plus souvent d'une main que de l'autre, grossit non-seulement la main & le bras, mais même la partie du corps qui leur est contigue, ce qui occasionne quelquefois des difformités. Je serois aussi d'avis, pour leur délier la langue, qu'on leur prononçât les mots d'une maniére distincte & intelligible, car je suis persuadé que le jargon des nourrices, joint à la coutume où elles sont de répéter les sons inarticulés qu'ils poussent, fait que plusieurs Enfans ont de la peine à parler à l'âge de sept ans. On ne sçauroit trop se hâter de perfectionner leur raison.

Telles sont, Monsieur, les idées que j'ai eues au sujet de la maniere d'élever les Enfans; je vous les envoye pour votre satisfaction, si tant est qu'elles puissent vous en procurer quelqu'une. J'aurois pû les mettre en meil-

leur ordre & les appuyer de démonstrations tirées des Méchaniques, mais je n'en ai ni le temps ni la patience. Comme je ne cherche qu'à me rendre utile & intelligible, j'ai évité autant que j'ai pû les termes de l'art, de même que les citations inutiles. Si vous jugés que ma lettre puisse être de quelque utilité au public, je consens volontiers qu'elle soit imprimée, sinon, disposez-en comme il vous plaira. Je n'ajouterai qu'une seule chose en faveur de la méthode que je viens de proposer, c'est que je suis pere, & que je l'ai moi-même employée avec tous le succès possible.





DISSERTATION

SUR

LES MALADIES *DES ENFANS*

Par RICHARD CONYERS. *

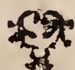
CHAPITRE PREMIER.

IL n'y a point d'âge dans la vie qui n'ait ses affections & ses maladies particulieres; il est donc à propos de les connoître,

* *Cette Dissertation étant comme une suite de l'Essai précédent, & servant à confirmer la plûpart des principes qu'il contient, nous avons jugé à propos de l'insérer dans cet Ouvrage, pour que le Lecteur n'ait rien à désirer sur cette matiere.*

de les distinguer pour pouvoir y rémédier avec plus de sûreté. Ayant eu occasion d'examiner les différentes maladies des Enfans dans les entretiens que j'ai eus avec des personnes versées dans ces matiéres, j'ai jugé à propos de rapporter dans cette dissertation leur origine, leur différence & leur cause. Pour le faire avec ordre, je diviserai ces maladies en trois classes; la premiere renfermera celles qui sont particuliéres aux Enfans qui viennent de naître; la seconde, celles qui accompagnent la pousse des dents; la troisiéme, celles qui sont occasionnées par les vers.

Les maladies des Enfans naissent aussi-tôt après l'accouchement, ou de la rétention opiniâtre des matiéres qui ont besoin d'être évacuées, ou de la mauvaise nourriture qu'on leur donne. Les premieres sont occasionnées par la suppression du Meconium & des impuretés des premieres voies, les secondes par la mauvaise qualité du lait & des autres alimens.



Maladies occaſionnées par la ſuppreſſion des matieres gluantes & viſqueuſes.

§. 1. Auſſi-tôt qu'un enfant eſt né, on lui coupe le cordon ombilical, on le lave avec ſoin, & on le couche dans ſon berceau, pour donner le tems aux matiéres récrémentielles qu'il a amaſſées dans le ſein de ſa mere, de s'évacuer, & le préparer à recevoir le lait de ſa mere ou de ſa nourrice. Il arrive ſouvent qu'après avoir tété, il ſurvient des nauſées & des vomiſſemens qui prouvent manifeſtement qu'il y a dans les premieres voies une certaine matiére qui l'oblige à le rejetter, & à laquelle je donne, vû ſa conſiſtance, l'épithéte de glutineuſe, de caſéeuſe & de viſqueuſe. Je vais donc parler d'abord des maladies qu'elle occaſionne.

§. 2. L'ouverture qu'on a fait des Enfans, tant avant qu'après l'accouchement, ne permet pas de douter qu'il n'y ait une pareille matiere dans les premieres voies, puiſqu'on a trouvé l'eſpace qui s'étend depuis la bouche

jusqu'aux gros intestins rempli de matieres glutineuses & caséeuses. Cela ne paroîtra point étonnant, si l'on fait attention que la plûpart des meres ont non-seulemement beaucoup de pituite gluante & un sang de même nature, mais qu'elles usent tous les jours d'alimens propres à engendrer une semblable pituite ; le fœtus ne peut donc manquer d'être rempli des mêmes humeurs, la salive & la mucosité qui s'en sépare, deviennent aussi de jour en jour plus épaisses & plus ténaces ; elles descendent dans l'estomac se mêlent avec la liqueur contenue dans l'amnios, & passant dans le ventricule & dans les intestins grêles, elles s'attachent à leurs parois, s'y accumulent peu à peu, & dégénérent en cette matiere fixe & épaisse dont nous avons parlé ci-dessus. Nous allons voir maintenant les maladies qui en résultent.

§. 3. J'appelle corps gluant celui dont les parties sont tellement unies, que l'une ne peut se mouvoir sans entraîner les autres, sans qu'il soit besoin pour cela que toute la masse entiére se meu-

ve. Lorſqu'un pareil corps ſe trouve dans le corps humain, ſur-tout dans les premieres voies comme cela arrive aux Enfans, il irrite par ſon mouvement toute la tunique nerveuſe de la gorge, de l'œſophage, du ventricule & des inteſtins, d'où réſultent des nauſées, des vomiſſemens, des hoquets, des tranchées & des convulſions, & en tant qu'il cauſe des obſtructions, des crudités, des épaiſſiſſemens de bile, & une mauvaiſe chylification. De-là vient, ſelon moi, que tant d'Enfans ſont ſujets à l'épilepſie, aux convulſions & à une infinité d'autres maux, dès l'inſtant même de leur naiſſance.

§ 4. Après avoir découvert les cauſes de ces maladies, il ne nous reſte plus qu'à donner des régles pour les connoître & pour les guérir. Le diagnoſtic ſe réduit à peu de choſes On ne doit point ici, comme dans les autres cas, chercher les ſignes diagnoſtiques dans l'urine qui devient toujours plus pâle; ni dans le pouls qui devient plus agité que de coutume, pour la plus légére cauſe; mais on doit les tirer des

plaintes seules des Enfans & des observations des nourrices ; à moins qu'on ne veuille y ajouter, que le cercle livide qui paroît autour de leurs yeux, marque que le pylore est obstrué par une matiére épaisse & ténace qui ne peut circuler.

§. 5. Le prognostic est aisé à tirer de ce qui précéde, & se réduit à ceci, qu'à moins qu'on ne détruise la cause, elle occasionne la mort de l'Enfant, ou quelque maladie cruelle, entr'autres des indigestions, & la coagulation du lait, d'où résultent plusieurs maux. Cette maladie est aisée à guérir, lorsqu'on s'oppose de bonne heure à ses progrès, & qu'on s'adresse à un habile Médecin.

§. 6. Pour guerir cette maladie avec plus de facilité, on doit se rappeller la cause mentionnée. §. 2, 3, laquelle étant pésée mûrement, nous indique 1°. qu'il faut commencer par atténuer & déterger la matiere pituiteuse & muqueuse 2°. la chasser ensuite hors du corps.

(1) On a observé que rien ne satis-

(1) Voyez l'Essai précédent.

fait mieux à la premiere indication, que d'interdire toute nourriture aux Enfans durant les dix ou douze heures qui ſuivront l'accouchement ; afin que le ventricule agiſſant immédiatement ſur la matiere, puiſſe la digérer & l'atténuer plus efficacement. On ne doit pas craindre que cette abſtinence nuiſe aux Enfans ; ils naiſſent avec les viſcéres ſi pleins, & leur inteſtins ont tant de force dans ce tems-là, qu'ils ſuffiroient ſeuls pour atténuer & diviſer cette matiere, ſi l'on n'interrompoit leurs fonctions par la quantité de bouillie dont on les ſurcharge. Ces ſortes d'alimens, loin de délayer cette matiére, l'épaiſſiſſent & empêchent qu'on ne puiſſe la ſurmonter. Cette abſtinence ne conſiſte point à interdire toute ſorte de nourriture aux Enfans ; je trouve au contraire à propos de leur donner pendant ce tems-là quelque peu de vin & de miel, mais en petite doſe. Prenez, par exemple, de miel parfaitement épuré, de vin de France, & de l'hydromel, de chacun demie once, mêlez le tout ſelon l'art(2),

(2) Voyez l'Eſſai précédent.

& donnez-en une cuillerée à l'Enfant toutes les deux ou trois heures (3). Quelques-uns employent pour cet effet l'huile d'amandes douces nouvellement tirée & le sucre, laquelle lubrifiant l'estomac & les intestins, excite un vomissement qui chasse du corps les impuretés qui s'y sont amassées. On ne doit pas trop se fier à cette huile, car outre qu'elle est sujette à se rancir & à incommoder les premieres voies, elle n'évacue pas si bien les matieres, qu'il n'en reste une partie dans le corps Ce que je viens de dire satisfait parfaitement à la premiere indication.

(4) Pour remplir la seconde, il faut employer quelque leger purgatif qui ne péche ni par la forme, ni par la qualité, ni par la quantité, & le donner sous une forme liquide, plutôt que sous aucune autre forme. Prenez, par exemple, de sirop de chicorée avec la rhubarbe, trois gros, de savon de Venise, demi gros, d'eau de mélisse distillée, demie once; mêlez & faites une potion pour une dose, que l'on donnera en deux fois;

(3) Voyez le même Essai.
(4) *Ibid.*

ou bien, prenez de la rhubarbe en poudre, huit grains, de ſucre blanc, dix grains, mêlez & donnez dans deux gros d'eau de ceriſes noires. Je pourrois indiquer pluſieurs autres remédes, mais on remarquera que la rhubarbe eſt celui qui convient le plus aux Enfans. Le ſirop d'épine de cerf eſt auſſi fort propre à purger les enfans, & à les débarraſſer des impuretés qui ſe ſont amaſſées dans leurs corps, ſur tout lorſqu'on ſubſtitue au ſucre le miel qu'on a laiſſé épurer de lui-même au ſoleil. Suppoſé qu'on ne puiſſe point avoir ces remédes ou qu'ils ne produiſent pas l'effet qu'on en attendoit, on appliquera ſur la région du ventricule, & ſur le nombril, des épithemes aromatiques médiocrement ſpiritueux, pour fortifier les fibres encore tendres du ventricule & des inteſtins, & hâter leur opération. Boerhaave employe pour le même effet une teinture d'herbes aromatiques, qu'il applique avec des compreſſes de flanelle, ou avec des roties, ainſi qu'on le peut voir dans ſa Matiere Médicale. Section 1343.

Maladies occasionnées par la rétention du Méconium.

§. 7. On a vû ci-dessus que les premieres voyes sont engorgées par une matiére épaisse pituiteuse & blanchâtre, les gros intestins le sont aussi par une substance épaisse noire, tenace, luisante, à laquelle on donne le nom de Méconium, à cause de sa ressemblance avec l'opium, dont il ne sera pas hors de propos d'expliquer la formation. Personne n'ignore que le fœtus se nourrit dans la matrice; mais on n'est pas d'accord sur la maniere dont cela se fait. Les uns prétendent qu'il reçoit sa nourriture par le nombril, d'autres veulent que ce soit par la bouche, & moi je prétens qu'il la reçoit par tous deux. De quelque maniére que cela se fasse, l'aliment se convertit d'abord en chyle, & ensuite en des excrémens épais qui s'amassent dans les gros intestins, & qui n'en sortent qu'après que le fœtus a respiré. Cette matiere féculente paroît donc être produite par la portion la plus crue de l'aliment, elle se sépare,

de même que dans les adultes, des parties les plus légéres, & ſe jette dans ces inteſtins, comme dans un réſervoir commun. On peut ajouter à cela que la ſalive & la mucoſité que l'on avale, la bile & les autres humeurs, contribuent à la formation de cette matiere; c'eſt vraiſemblablement à la bile qu'on doit attribuer la couleur noire verdâtre de cette matiere, laquelle eſt d'abord molle, mais qui s'épaiſſit de plus en plus par ſon ſéjour, & acquiert à la fin la forme qu'on lui voit. Pendant les neuf mois que le fœtus eſt dans la matrice, il ne décharge jamais ſon ventre; & c'eſt ce qui fait que ce méconium augmente de plus en plus; il ne ſe corrompt cependant pas, tant qu'il eſt à couvert des atteintes de l'air.

§. 8. Dès que le fœtus eſt né & qu'il à pris l'air, il rend ſes excrémens avec les urines en fort grande quantité, & lorſqu'il ne le fait point, on doit être aſſuré qu'il eſt malade. Cette maladie conſiſte ou dans la foibleſſe du fœtus, dans la dureté ou la trop grande abondance de la matiere, ou dans la ſé-

cheresse des intestins, ou peut-être dans toutes ces choses ensemble. Cette matiere ainsi retenue acquiert de l'acrimonie, se corrompt, & occasionne un grand nombre de symptômes très-dangereux. Car, comme on l'a dit ci-dessus, le fœtus ne commence pas plutôt à respirer, que le Méconium se corrompt, s'aigrit & prend une couleur plus verte, d'où naissent des tranchées, des convulsions, des hoquets, & une infinité d'autres accidens, qui se terminent presque toujours par la mort du malade.

§. 9. Cette maladie est aisée à connoître, car tous les enfans rendent durant les trois premiers jours qui suivent leur naissance, une matiére noire & féculente, & lorsqu'ils ne le font point, on est sûr qu'elle s'est arrêtée dans les intestins, d'où naissent les maladies énoncées §. 8.

§. 10. Lorsqu'on différe d'y remédier, non-seulement elles augmentent, mais elles causent d'autres maladies aussi funestes, comme la paralysie des intestins, des inflammations, des gangrenes &

enfin la mort. Lorſque le Médecin eſt appellé à tems, il peut non-ſeulement prévenir ces accidens, mais même les guérir, au cas qu'ils ſoient déja arrivés.

§. 11. On doit pour cet effet, conſidérer les cauſes énoncées §. 8; on connoîtra facilement par-là qu'il eſt néceſſaire 1°. d'augmenter la force expultrice; 2°. d'amollir & de délayer la matiére endurcie; 3°. d'en diminuer la quantité; 4°, de lubrifier les inteſtins.

(5) On ſatisfera à la premiere indication en faiſant en ſorte que l'Enfant ne tétte point d'autres lait que celui de ſa mere, pendant les trois ou quatre premiers jours qui ſuivent ſa naiſſance, car, quelque ſaine que puiſſe être ſa nourrice, il ne ſçauroit s'accommoder d'un lait épais & craſſe, & par conſéquent trop nourriſſant. En effet, pendant que le fœtus eſt enfermé dans la matrice, il reçoit par la bouche un lait extrêmement leger; qui ſe filtre & s'épure à travers les deux membranes du chorion & de l'amnios, & devient par-

(5) Voyez l'Eſſai précédent.

là plus propre à s'insinuer dans les viscéres de l'abdomen; aussi est-ce là la raison pour laquelle la nature ne donne point à la mere aussi-tôt après qu'elle est accouchée un lait gras & épais, mais un chyle séreux & ténu, qui, loin de surcharger son estomac, débarrasse le ventricule & les intestins des mucosités & des matieres récrémentielles qui s'y sont amassées, & nétoie par sa qualité diurétique les conduits urinaires, pour faciliter la digestion du lait, qui doit lui servir de nourriture, & en empêcher la corruption. De-là vient que la lait (6) qui sort des mammelles le premier jour est infiniment plus purgatif que celui du second & du troisiéme, tant qu'enfin il acquiert la consistance naturelle du lait. Au cas qu'on ne puisse le faire, on évacuera les impuretés dont je viens de parler, à l'aide des remédes usités, entr'autres par un leger purgatif auquel on joindra quelque substance cardiaque. Je ne connois point de meilleur reméde pour cet effet que le sirop de chicorée avec la

(6) Voyez le même Essai.

rhubarbe, celui d'épine de cerf préparé avec le miel, *Pulv. Rhei.* la manne, la casse, le miel rosat, &c. sur-tout lorsqu'on y joint le petit lait, lequel par sa qualité savonneuse & délayante, supplée au lait maternel. Je ne connois point de meilleur cardiaque que le vin & le miel. Prenez, par exemple, de vin des Canaries, une once & demie; de miel, demie once; de jaune d'œuf, trois gros. Mêlez & donnez-en une cuillerée à l'Enfant à différentes fois. Ce cardiaque est fort agréable au goût, & posséde à raison du miel & des œufs qu'il contient une qualité médiocrement irritante & résolutive.

2°. Rien n'est meilleur pour ramollir la matiere que le petit lait & le miel. On peut le donner en forme de boisson ou de lavement, pourvû que ce ne soit point en trop grande quantité. Prenez, par exemple, de petit lait, deux onces; de savon de Venise, un gros; de miel, trois gros. Faites-en un lavement à prendre deux fois par jour.

3°. Ces remédes servent aussi à évacuer cette matiere. (§. 11.)

4°. On lubrifiera les intestins, pour

que la matiere sorte sans peine & sans douleur, avec une ou deux dragmes d'huile d'amendes douces nouvellement tirée, de lin, d'olive, &c. laquelle donnée en forme de lavement, ou appliquée sur la région umbilicale, produit de très-bons effets.

Rien n'est plus pernicieux aux Enfans que les substances aromatiques volatiles & les opiates; & quiconque fera attention; qu'ils sont trés-délicats & très-nerveux, & qu'ils ont la tête extrêmement grosse à proportion du reste du corps, reconnoîtra sans peine qu'on ne doit rien leur donner qui puisse affecter le genre nerveux. La maniere dont la nature a fabriqué le corps des Enfans nous fait assez sentir la nécessité de cette précaution. L'humeur aqueuse est en eux beaucoup moins transparente que dans les adultes, pour que la lumiére fasse moins d'impression sur leurs yeux. Ils naissent avec le conduit auditif fermé d'une membrane, laquelle vient à suppuration au bout de six ou sept semaines, & laisse insensiblement la membrane du tympan à découvert. De-là vient encore que l'apo-

physe maſtoïde, qui renvoye & augmente le son n'eſt preſque point ſenſible, juſqu'à ce qu'ils ſoient accoutumés au bruit. Ajoûtez à cela que les ſubſtances ſpiritueuſes produiſent à peu près le même effet que les cauſtiques, & l'on a vû des enfans qui pour avoir fait un trop grand uſage des opiates, ſont reſtés imbéciles pour tout le reſte de leurs jours. (8) Les nourrices ne commettent pas une moindre faute, lorſquelles les ſerrent trop fortement dans leurs langes; elles obligent par-là les fluides à ſe porter à la tête,, ſi bien que diſtendant les vaiſſeaux au-delà de leur portée, ils occaſionnent des douleurs énormes, & quelquefois même des convulſions qui mettent les enfans au tombeau.

Maladies occaſionnées par les vices du lait.

§ 12. Nous avons parlé juſqu'ici de la retention des matieres qui ont beſoin d'être évacuées; & nous allons maintenant parler des maladies occaſionnées

(8) Voyez le même Eſſai.

par la mauvaise qualité des alimens, & entr'autres du lait, dont un des principaux vices, est d'être étranger, c'est-à-dire, fourni par toute autre que par la mere. Pour rendre la chose plus sensible, je suppose, comme ci-dessus, 1°. Que le fœtus reçoit sa nourriture, non-seulement par le nombril, mais encore par la bouche, pendant qu'il est dans la matrice. 2°. Que cette nourriture n'est point du sang, mais du lait ou un chyle laiteux qui est porté à la matrice par les artères. Voy. Needham, *Tract. de format. Fœt. Cap. 1.* 3°. Que le lait n'est autre chose qu'un chyle filtré dans les glandes des mammelles, lequel est porté au mammelon par des vaisseaux particuliers. (8) Cela supposé, je dis que chaque femme a un lait particulier, dont la propriété dépend de la maniere dont la digestion se fait dans l'estomac. Cette digestion varie suivant les sujets, & comme chaque individu a des appetits particuliers, il s'ensuit que la digestion des alimens ne sçauroit être la même.

Le lait d'une nourrice étant donc

(8) Voyez le même Essai.

différent de celui de la mere, il doit néceſſairement ſe corrompre dans l'eſtomac de l'enfant, troubler la digeſtion, & détruire le tempérammment du ſang par l'héterogeneïté de ſes parties. On a beau examiner le fait, on ne tirera jamais de ſa conſiſtance de ſa couleur, de ſa ſaveur & de ſa graiſſe, des preuves aſſurées de ſa bonté, ce fluide pouvant avoir une infinité de défauts, qui, pour être inſenſibles à la vûe, ne troublent pas moins l'accord & l'union des principes : ſi bien qu'on doit juger de ſa bonté par la ſanté de la mere, par le régime qu'elle a tenu, & par les alimens dont elle a uſé, plutôt que par les autres ſignes auſquels la plûpart des Médecins s'arrêtent. Comme donc la plûpart des nourriſſes ſont pauvres & uſent indifféremment de toute ſorte d'alimens, il ne ſe peut faire que leur chyle ne ſoit mal conditionné, que leur ſang ne ſoit rempli de mauvaiſes humeurs, & par-conſéquent que les enfans ne ſe reſſentent de ces défauts naturels, pour ne rien dire des vices moraux. Ecoutons là-deſſus Sylvius, *in Tract. de morb. Infant. ch.* XLII. » J'ai » obſervé depuis long-temps que les

» Enfans succent avec le lait le tem-
» pérament aussi bien que les incli-
» nations, qu'on remarque en eux pen-
» dant le cours de leur vie, & qu'ils
» tiennent à ces deux égards beaucoup
» plus de leurs nourrices que de leurs
» meres. » Ils seroit donc à souhaiter que les meres nourrissent elles-mêmes leurs Enfans, lorsqu'elles ont assez de force & de santé pour le faire.

§. 13. En effet, si une nourrice étrangere ou une mere allaitent un Enfant sans jouir d'une santé parfaite, il n'est pas douteux que ce dernier s'en sentira tout le reste de sa vie. La chose n'a pas besoin d'exemples, & il paroît assez par les maladies vénériennes scorbutiques & scrophuleuses qui regnent de nos jours, que ces sortes de maladies passent aux Enfans avec le lait qu'ils tettent.

Je veux pour un moment qu'une nourrice n'ait rien à désirer du côté de la santé, s'il arrive par un effet de son tempérament, de la digestion, de la constitution du sang, ou de la contexture des glandes des mammelles, que son lait soit plus séreux, plus âcre

ou

ou plus ſalé qu'il ne faut, il nuira infailliblement à ſon nourriſſon, & deviendra pour lui un poiſon au lieu de lui ſervir de nourriture.

§. 14. Il arrive ſouvent qu'encore qu'une mere ou une nourriſſe ſoit ſaine, ſon lait eſt trop nourriſſant pour l'enfant; & cela arrive ſur-tout lorſqu'on le donne à des nourriſſes fortes & replettes, (9) qui allaitent depuis longtemps; car leur lait étant butireux & caſéeux, ne peut que ſurcharger l'eſtomac de l'Enfant, retarder la digeſtion, engendrer des crudités acides, & coaguler le lait en peu de temps. Hoffman nous apprend *in Tract. de uſu & abuſu Med. Chym. p.* 49. qu'il a vû tomber des filles dans des accès d'épilepſie funeſtes, pour avoir été nourries d'un lait trop gras & trop butireux.

§. 15. Cette faute eſt aiſée à réparer, & n'eſt par conſéquent rien en comparaiſon de celle où les nourriſſes tombent tous les jours. Je veux parler de

(7) Voyez l'Eſſai.

la mauvaise coutume qu'ont les meres de surcharger leurs enfans de lait, de leur présenter la mammelle au moindre cri qu'ils jettent, & de les forcer à recevoir de nouveau lait avant qu'ils ayent eu le temps de digérer celui qu'ils ont dans l'estomac. Kerkringius (10) a raison de dire qu'elles tuent leurs enfans en voulant trop les nourrir; car ce nouveau lait venant à se coaguler & à se corrompre, dégénere en une pâte visqueuse & acide qui contracte le pylore, & l'empêche de donner passage à cette matiére; si bien que venant à se corrompre de plus en plus par la chaleur de l'estomac, elle se convertit en une substance putride, jaunâtre & nidéreuse qui irrite les nerfs du ventricule, & ne donne du repos à l'enfant qu'après qu'il l'a rendue. Il vaut donc mieux pécher ici par défaut que par excès; car toutes les réplétions en général sont dangereuses; l'on peut dire que celle du lait est aussi nuisible aux enfans que celle du pain aux adultes, & par-conséquent que plus on donne de nourriture à des corps chargés d'impu-

(10) Voyez l'Essai.

tetés, & plus on leur nuit. *Hippocr. ſect. 2. Aphor. 10.*

§. 16. Les enfans ont encore tout à craindre du mauvais régime de leurs nourriſſes, leſquelles péchent ordinairement dans le choix des alimens, dans le peu de ſoin qu'elles ont de refréner leurs paſſions, auſſi bien qu'à l'égard des choſes qui doivent être retenues ou évacuées, & c'eſt ce que nous allons examiner en détail.

§. 17. Les perſonnes qui ſe portent bien peuvent uſer indifféremment de toutes ſortes d'alimens, pourvû qu'elles réglent leur appétit ſur ce que la nature leur dicte. Les choſes qui plaiſent ne manquent pas de nourrir, & l'on auroit tort de recommander le choix des alimens à ceux qui jouiſſent d'une bonne ſanté. On doit au contraire leur permettre l'uſage des choſes qu'elles aiment paſſionnément, pourvû qu'elle y ſoient accoutumées (car l'appétit a ſouvent beſoin d'être aidé dans celles auxquelles il n'eſt point accoutumé) parce qu'elles les digérent ſans peine, pourvû qu'elles

ne fassent aucun excès, la sobréte étant le fondement de toute la diéte. Cette précaution a lieu sur-tout à l'égard des nourrisses, qui étant pour la plûpart pauvres, & par-conséquent avides de nourriture, sont sujettes à commettre des excès dans leur régime. Elles devroient cependant être d'autant plus circonspectes à cet égard, que leurs fautes influent toujours sur leurs nourrissons, leur lait se ressentant toujours de la nourriture qu'elles ont prise, témoin l'odeur & la saveur que les remédes que l'on prend pour augmenter ou corriger le lait leur communiquent. C'est de quoi l'on trouve plusieurs exemples dans les Auteurs. Cela a lieu sur-tout par rapport aux acides, lesquels, soit qu'on en use en forme d'aliment ou de boisson, ne manquent pas de faire sur le lait, des impressions qui se manifestent par des, tranchées cruelles. Les femmes enceintes doivent s'en abstenir avec soin, si elles ne veulent tourmenter leurs enfans ou les rendre épileptiques pour le reste de leur vie. Ce n'est donc point sans raison que l'on défend le fromage aux nourrisses, de peur qu'il ne caille leur lait. Quoique la biere mal cuite n'affecte

en aucune maniere les inteſtins des nourriſſes qui ſont robuſtes ; elle ne laiſſe pas de cauſer des tranchées, des diarrhées & des convulſions épileptiques aux enfans, ainſi qu'on en a fait l'expérience. On peut en dire autant des fruits d'Eté qui ſont ſujets à fermenter, de même que des fruits ſecs, ces derniers cauſent des conſtipations opiniâtres, témoin celle qui ſurvint à un enfant dont la nourriſſe avoit mangé beaucoup de châtaignes. Les nourriſſes ne ſçauroient donc être trop en garde là-deſſus.

§ 18. Les paſſions influent auſſi beaucoup ſur le lait, & cela ne ſçauroit être autrement, puiſqu'elles mettent les eſprits en mouvement, qu'elles affectent le genre nerveux, qu'elles jettent le ſang & les autres fluides dans une agitation exceſſive. La colere & la frayeur ſont ſur-tout nuiſibles aux enfans, & perſonne n'ignore que ces paſſions ſurtout la premiere, leur cauſe des convulſions épileptiques. En effet, toutes les paſſions interrompent la digeſtion, & il ne faut qu'une mauvaiſe nouvelle pour faire perdre tout d'un coup l'appetit à

celui qui avoit le plus de faim, ce qui cause des indigestions & des crudités acides dans l'estomac. La colere produit les mêmes effets, elle coagule le lait dans les mamelles, d'où naissent des inflammations, des abscès douloureux & sur-tout des érysipelles. L'enfant qui succe un pareil lait devient sujet à plusieurs maux, & particulierement à l'épilepsie. Ce ne sont pas là les seules mauvaises qualités du lait, les passions ausquelles s'abandonnent les meres & les nourrisses lui en font acquérir une infinité d'autres, qui corrompent la nourriture de l'enfant & affoiblissent considérablement sa santé.

§. 19. Voyons maintenant les maladies qu'occasionne le défaut des excrétions dans les (11) nourrisses. Je mets au premier rang la suppression du flux menstruel. C'est sans doute pour le bien du fœtus que la nature l'a supprimé dans les femmes enceintes & dans les nourrisses; on trouve cependant des femmes sanguines & robustes, dans les-

(11) Voyez l'Essai précédent.

quelles il continue, tant dans les premiers mois de leur groſſeſſe, que pendant le temps qu'elles allaitent. Cette excrétion ne ſurvient jamais que les enfans ne s'en reſſentent ils deviennent foibles & languiſſans; ils pleurent ſans ceſſe, & ne ſortent de ce fâcheux état qu'après qu'elle a ceſſé. Le lait ſouffre une altération encore plus conſidérable, lorſque les nourriſſes deviennent enceintes une ſeconde fois, il ſe corrompt & devient inſupportable au fœtus, même dans les bêtes, ainſi que Graaff l'a obſervé *de Organ. genital.* Ce lait ainſi dépravé, ou pour mieux dire, corrompu, ſe coagule dans l'eſtomac de l'enfant, & lui cauſe des maladies dont il ſe reſſent toute ſa vie; auſſi les Médecins ordonnent-ils aux nourriſſes de s'abſtenir du coït pendant tout le temps qu'alles allaitent.

§. 20. Tels ſont les vices du lait. Voyons maintenant ceux des alimens. (12) Le premier qui ſe préſente à moi, c'eſt cette farine crue, qui

(12) Voyez le même Eſſai.

étant paîtrie avec de l'eau & du lait & cuite ensuite, forme une pâte tenace, crue & gluante, beaucoup plus propre à relier des livres qu'à servir de nourriture aux enfans. Les adultes, malgré la force de leur estomac, ne peuvent en manger sans se trouver mal, témoin les obstructions, la cachexie, &c. que des femmes se sont attirées pour en avoir fait usage. Que sera-ce donc si l'on en donne aux enfans qui ont l'estomac foible, & qu'on y ajoute du lait chargé de parties butireuses & caséeuses? Qu'en arrivera-t-il? elle engendrera une mucosité épaisse, gluante & acide, qui les assujettira à une infinité de maux. (13) On a éprouvé que la farine étant paîtrie avec de l'eau, & enfermée dans un lieu chaud, s'aigrit, fermente & se couvre d'écume; si donc cela arrive dans l'estomac des enfans qui a beaucoup de chaleur, elle corrompra le lait qu'ils ont pris, le fera grumeler, & interrompra la digestion. Plusieurs Médecins n'ont pas ignoré ces effets, aussi ont-ils rejetté ces sortes de bouillies,

(13) Voyez le même Essai.

ainsi qu'on peut le voir dans Hilan, cent. 6. obs. 34. lequel parle d'une obstruction du pylore occasionnée par cet aliment.

§. 21. Après avoir condamné la préparation de la bouillie, il me reste à dire un mot de la maniere dont on l'employe, laquelle est des plus mauvaises. Les nourrisses la roulent dans leur bouche & la mêlent avec leur salive, pour leur donner, disent-elles, la chaleur & la fluidité nécessaires. Or la salive est extrêmement sujette à fermenter, ainsi que les modernes l'ont observé, & par là elle deviendroit extrêment utile, étant mêlée avec la bouillie, si c'étoit une nourisse saine qui en agît ainsi : mais comme cette qualité fermentative la rend susceptible de toute sorte d'impression, je ne puis approuver cette méthode, d'autant qu'elle peut acquérir une qualité morbifique, sur tout si la nourrisse est tant soit peu sujette au scorbut, ce qui est assez fréquent dans le siécle où nous sommes.

§. 22. Nous venons de découvrir les

causes éloignées des maladies, & il ne s'agit plus que de découvrir les prochaines. Il me paroît en examinant la chose de près, que les maladies des enfans sont occasionnées par un suc acide, tantôt visqueux, tantôt sereux, lequel est produit par le défaut de digestion & par les crudités acides qui en résultent. En effet, le lait s'aigrit aisément par la chaleur de l'estomac, il s'épaissit, & sa sérosité venant à se séparer des autres parties, sa partie butireuse & sa caséeuse s'unissent ensemble & s'arrêtent dans l'estomac & dans les intestins à quoi ne contribuent pas peu la bouillie & le meconium plus ou moins corrompu qui est resté dans le corps. Toutes ces causes jointes à la nature du lieu, je veux dire de l'estomac qui est très-chaud, à la qualité des recrémens contenus dans le bas-ventre & des alimens que l'on donne à l'enfant, produisent des acidités excessives qui étant arrêtées par la matiére visqueuse, déployent leurs effets dans les premieres voies, ou qui se distribuant dans les autres parties à l'aide de la sérosité & de la lymphe avec laquelle elles se mêlent, y produisent une infinité

de maux. De-là ces déjections porracées & acides, ces vomiſſemens, ces tranchées ces vents, ces douleurs, ces péréchies & ces convulſions auſquelles la plupart des enfans ſont ſujets. On conviendra ſans peine de ce que j'avance, ſi l'on ſe ſouvient de ce qui précéde, & ſi l'on fait attention que l'on guerit preſque toutes les maladies des enfans au moyen des remédes qui détruiſent les acides.

§. 23. Ces choſes ſuppoſées, il eſt aiſé de découvrir plus à fond les cauſes des maladies dont on vient de parler. Toutes les tranchées des enfans ſont occaſionnées par un acide qui a ſon principe dans la coagulation du lait, & dans les alimens acides dont uſent les nourriſſes, & qui venant à paſſer dans les inteſtins, picote, corrode & tiraille leurs tuniques; de-là ces tranchées & ces ſpaſmes convulſifs qui diſpoſent leurs corps à l'épilepſie, & qui ſont d'autant plus violens, qu'il adhere plus fortement à leurs parois. Ces maladies ſe manifeſtent par les cris des enfans & par des déjections porracées, rugineuſes & ex-

trémement acides On me demandera peut-être d'où vient que cet acide ne pénetre point dans les conduits laiteux? on en découvrira facilement la raison si l'on fait attention à leur structure; car ils sont chacun entourés d'un anneau ou sphincter qui s'oppose au passage des substances âcres ou acides, de même que notre œil, soit que nous le voulions ou non, rejette tout ce qui est capable de l'offenser. Je ne prétends point cependant qu'il ne passe aucun acide dans le sang, il peut fort bien se faire qu'il se mêle insensiblement avec le chyle & qu'il passe avec lui dans le canal Thorachique, & de-là dans le sang. Mais ce cas est extrêmement rare, & lorsqu'il arrive, il en résulte plusieurs maladies, témoin cette couleur pâle & verdâtre, & ces taches rouges qui s'élevent sur toute la surface de la peau. On peut dire cependant en général que l'acide a son siége dans le laboratoire du chyle; car Boerhaave dit n'avoir jamais trouvé du lait acide ailleurs, ce qui confirme ce que je viens de dire.

§. 24. Si l'estomac est surchargé de lait caillé & que le pylore lui refuse passage, l'enfant perdra l'appétit, refusera

la mamelle & ne digérera abſolument plus. On voit en effet tous les jours que nous ne ſaurions ſouffrir les choſes qui nous ont fait du mal. L'eſtomac étant ſurchargé & le pylore obſtrué & de plus irrité par la matiere dont je viens de parler, il ſe contractera avec violence, & cette contraction convulſive ſera ſuivie d'un vomiſſement violent qui incommode extrêmement l'enfant, mais qui lui devient ſalutaire parce qu'il évacue ces excremens, & qu'il le garantit des maux dont il étoit menacé. Poſons pour un moment que ces matieres excrementitielles s'arrêtent dans le ventricule, elles y fermenteront & engendreront des vents, leſquels gonflant les viſceres & interrompant le mouvement du diaphragme, rendront la reſpiration difficile; à quoi l'on peut ajouter, que ces vents s'inſinuant dans le pylore & ne pouvant s'y frayer un paſſage à cauſe de ſa contraction, ils cauſeront des inquiétudes, des anxiétés & des inſomnies continuelles. On peut rapporter à la même cauſe la diſtention des hypocondres & du bas ventre, ces maladies ne différent des premieres qu'à raiſon du lieu qu'elles occupent.

§. 25. Si cette mucosité tenace & acide vient à obstruer l'orifice supérieur du ventricule, le muscle du diaphragme en recevra une irritation considérable, vû la correspondance qu'il a avec ce viscere, & venant à se contracter pendant l'inspiration, il en résultera un hoquet extrêmement opiniâtre. Que si ces matiéres pituiteuses & acides séjournent dans la cavité du ventricule & irritent son orifice supérieur par leur présence, ou du moins par les vapeurs âcres qu'elles envoyent, il surviendra pendant l'expiration, à raison de l'irritation que souffre le diaphragme, des mouvemens convulsifs dans les muscles qui servent à l'expiration, lesquels seront suivis d'une toux opiniâtre & incommode. En effet, ces sortes de crudités causent souvent aux enfans des toux violentes qui ne cessent qu'après qu'elles ont été évacuées par un vomissement, pour recommencer peu de tems après. Les Enfans sont rarement sujets à cette espéce de toux séche qui est occasionnée par l'irritation du larinx & de la trachée artere, à moins qu'ils ne prennent du froid. On peut

en dire autant de la toux accompagnée de l'aſthme ; elle eſt ordinairement occaſionnée par les matieres dont l'eſtomac eſt ſurchargé, & ne ceſſe qu'à l'aide du vomiſſement.

§. 26. Cette même cauſe produit un autre effet également nuiſible aux Enfans. J'entends ces exulcérations de certaines parties internes, ſur-tout de la bouche, de la gorge, du palais, de la langue & de l'œſophage, auxquelles on donne le nom d'aphthes. Il ſont occaſionnés par une humeur âcre & acide qui excorie & ulcere la ſuperficie de ces parties. Cet acide a ſon principe dans la corruption & dans la trop grande aceſcence du lait & de la bouillie que l'on donne aux Enfans. Quelques uns en accuſent l'acrimonie du lait de la nourrice & de la ſalive de l'Enfant, ce qui revient au même, puiſqu'ils reconnoiſſent pour ſon principe un acide vicieux qui a fixé ſon ſéjour dans l'eſtomac. En effet il arrive ſouvent que les adultes étant attaqués de la fiévres à l'occaſion des matieres récrémentitielles & porracées qui ſe ſont fixées dans leur

estomac, sont affectées de ces sortes d'aphthes, à moins que le Médecin ne les prévienne par l'évacuation.

§. 27. Nous avons parlé jusqu'ici des effets des maladies ; l'ordre veut que nous disions maintenant quelque chose de leur cure. Elle se réduit, 1°. à détruire l'acide qui prédomine & à fortifier l'Enfant ; 2°. à résoudre le coagulum & à l'évacuer ; 3°. à corriger les vices du lait, & à indiquer au nourrisses les régles qu'elles doivent suivre. Pour mieux remplir la premiere indication ; il est à propos d'examiner plus à fond la nature de l'acide, afin que connoissant les effets qu'il produit sur les corps extérieurs, nous puissions expliquer plus parfaitement les opérations des remédes dont nous devons nous servir On appelle acide ce qui est aigre & piquant, comme le jus de citron, le vinaigre, l'esprit de vitriol, &c. Il se manifeste par ses effets, il dissout l'alcali & fermente avec lui ; il s'ensuit donc que la voie la plus sure de le détruire, est de s'instruire à fond de la nature de l'effervescence, en consultant la Chy-

mie. On entend par efferveſcence le mouvement intérieur qui réſule du mélange de deux corps qui étoient auparavant en repos. Prenez, par exemple, un gros d'eſprit de ſel marin, mêlez-le avec quelque peu de poudre de pierre d'écreviſſe : ce mélange s'échauffera ſur le champ & bouillira avec ſifflement, & c'eſt-là ce qu'on appelle efferveſcence. Si vous continuez à y ajouter de cette poudre à trois ou quatre différentes repriſes, la fermentation ceſſera, & ſi vous ſéparez la poudre de la liqueur en verſant celle-ci par inclination, vous la trouverez tout autre qu'auparavant; car elle ne fermente plus avec les acides, & devient une ſubſtance neutre, je veux dire, qui n'eſt ni acide ni alcaline. Examinez la liqueur, vous trouverez qu'elle eſt tout à fait inſipide, & qu'elle ne fermente plus avec les alcalis. Cette liqueur ſpiritueuſe contenoit peut-être un vingtiéme de ſel acide, qui a été abſorbé par la poudre en queſtion, & c'eſt ce qui a fait donner à ces ſortes de ſubſtances le nom d'abſorbans. Je conclus de-là, que ces ſortes de remédes, dans les cas où l'on

peut les employer en sureté, doivent nécessairement absorber & détruire l'acide qui prédomine dans le ventricule, & par conséquent qu'ils remplissent parfaitement la premiere indication. On peut mettre au nombre de ces substances les yeux d'écrevisses, les écailles d'huitres calcinées, le corail, les perles, les différentes espéces de coquillages, la nacre de perle, les os de poissons, les terres naturelles, comme l'argille, la craie, sur-tout celle d'Angleterre, le bol d'Arménie, &c. Toutes ces substances absorbent l'acide & constituent un troisiéme corps parfaitement doux : elle adoucissent & émoussent l'âcreté & la force des poisons. Par exemple, le mercure corrosif étant broyé quelque tems avec la limaille d'acier, perd sa mauvaise qualité; la pierre infernale se dépouille par le même moyen de sa qualité caustique, & le vitriol devient un reméde tout-à-fait innocent. Il s'ensuit donc que ces substances sont entiérement opposées aux acides, & qu'elles sont absolument nécessaires pour remplir notre indication. Le choix en est aisé & l'on ne peut s'y

méprendre ; mais comme la foibleſſe de l'Enfant contribue à l'augmentation de l'acide, on doit ſe déterminer dans ce cas pour la limaille de fer, parce qu'elle détruit celui qui exiſte, & qu'en fortifiant les vaiſſeaux & les viſcères, elle empêche qu'il ne s'en forme de nouveau. Prenez, par exemple, de pierres d'écréviſſes, de perles, de corail blanc, de la limaille de fer en poudre, ã ℈1 ; du ſucre blanc ℈11. faites en une poudre que vous partagerez en douze doſes, & dont vous donnerez une trois ou quatre fois par jour ſelon l'exigence des cas. Il y a une choſe à obſerver dans l'emploi de ces ſortes de ſubſtances, c'eſt de ne point les réduire en poudre impalpable, comme on a coutume de le faire, mais plutôt en poudre groſſiere, à moins qu'on ne ſoit aſſuré de l'exiſtence de l'acide, autrement elles forment une pâte de très-mauvaiſe qualité, & n'agiſſent que dans les premieres voyes. (14) On voit auſſi par-là la neceſſité dont il eſt de purger l'Enfant une ou deux fois par ſe-

(14) Voyez l'Eſſai précédent.

maine, pour évacuer cette ſubſtance par les ſelles. On remarquera de plus que tous les alcalis fixes ayant une qualité légérement cauſtique, il n'eſt pas ſur de les donner lorſqu'on doute de l'exiſtence de l'acide; car ne trouvant rien qui les émouſſe, ils agiſſent comme cauſtiques, & mettent la vie du malade en danger.

Paſſons maintenant à la ſeconde indication, qui demande des remédes d'une autre nature, ſçavoir, des remédes ſavoneux & réſolutifs. Car lorſque le lait eſt entiérement coagulé, les ſubſtances teſtacées ne font qu'arrêter les progrès de ſon acrimonie, & n'atténuent aucunement la matiére obſtruante. On appelle atténuantes toutes les ſubſtances naturelles qui déſuniſſent les parties qui cherchent à ſe joindre; on les appelle réſolutives, en tant qu'elles rétabliſſent les fluides dont les molécules s'étoient unies dans leur état naturel. Je mets au nombre des ſubſtances atténuantes & réſolutives tous les ſavons artificiels, entr'autres celui de Veniſe. On peut y joindre la bile qui ſe trouve dans le corps; mais comme

elle ne peut agir à cauſe des engorgemens du Duodenum, on doit y ſuppléer par le fiel des animaux. La qualité réſolutive des ſubſtances ſavoneuſes paroît en ce qu'elles procurent le mélange des corps gluans, gommeux & réſineux avec l'eau. On peut rapporter à la même claſſe le miel, le ſucre & le jaune d'œuf, lequel eſt extrémement réſolutif. La qualité réſolutive du fiel paroît dans l'emploi qu'en font les Peintres, car ils employent cette ſubſtance pour délayer les couleurs qui ont beaucoup de ténacité. Elle paroît encore par l'effet qu'elle produit dans le veau. Tout le monde ſçait que cet animal a quatre ventricules; le lait n'eſt pas plutôt entré dans le premier, qu'il s'aigrit & ſe convertit en coloſtrum & en ſéroſité; cette ſéroſité paſſe par les trois autres ventricules & ſe mêle enſuite avec le ſang; le coloſtrum deſcend dans le ſecond ventricule, & devient plus dur & plus compacte; il arrive la même choſe dans le troiſiéme & le quatriéme, ſi bien qu'étant à la fin dépouillé de ſa fluidité, il y acquiert une ſi grande dureté, qu'on ne s'i-

magineroit jamais que le veau pût le digérer ; mais il n'est pas plutôt entré dans le Duodenum, qu'il se mêle avec la bile, & s'atténue au point qu'il sort tout-à-fait dissout avec les excrémens. On voit par-là que le fiel remplit parfaitement notre intention, vû que cette maladie provient souvent du défaut de bile ou de son inertie, & d'où vient qu'on guérit si efficacement l'ictere des Enfans à l'aide du savon ou de tel autre semblable. Il ne s'agit plus que de sçavoir l'animal qui peut le fournir. Plus un animal a les organes de la digestion petits, plus son fiel est amer, & de-là vient qu'on le trouve tel dans quelques poissons, sur tout dans l'anguille & le brochet. Si donc l'on mêle quelque peu de ce fiel avec du savon de Venise, & qu'après en avoir fait des pilules, on les donne à l'Enfant dans de la mie de pain cuite, ou bien, qu'après l'avoir calciné & pulvérisé, on le lui fasse boire, ou qu'on lui fasse avaler une vessie de fiel entiere lorsqu'il a faim, on satisfera parfaitement à notre intention. Boerhaave nous assure que ce remède a produit des effets admira

bles dans des cas où tous les autres avoient été inutiles. Après avoir employé ces remédes en telle quantité qu'il convient pour réſoudre la matiere obſtruante, il ne s'agit plus que de l'évacuer hors du corps. On employera pour cet effet la rhubarbe, ou un lavement de petit lait avec un peu de miel.

§. 28. Comme la cauſe du mal réſide plus ſouvent dans la nourrice que dans l'Enfant, les remédes dont je viens de parler guériſſent bien le mal préſent, mais ils ne détruiſent point ſa cauſe, parce qu'elle n'eſt point dans l'Enfant. A qui donc doit-on les donner? A la nourrice, ce qui nous conduit à la troiſiéme indication, qui eſt de corriger les vices du lait.

On a vû ci-deſſus que le lait d'une nourrice tient de la nature des alimens dont elle ſe nourrit, & que ſes bonnes ou mauvaiſes qualités dépendent de ſon tempérament & de ſon régime, c'eſt pourquoi je n'inſiſterai point ſur cet article. Mais comme le régime influe beaucoup ſur le tempérament, il

s'ensuit que la cure consiste à le rendre tel qu'il convient. On doit donc interdire à la nourrice tous les acides de quelque espéce qu'ils puissent être, (*Voyez* §. 17.) & lui donner s'il le faut les mêmes remédes qu'à son nourrisson, en augmentant la dose. Je réduis sa nourriture au jus des viandes, des écrevisses, des coquillages ou des poissons de riviere, & sa boisson à la décoction de rapure de corne de cerf ou d'yvoire. Elle doit user d'un exercice modéré, car rien n'aigrit tant les alimens que l'inaction. En un mot, les nourrisses exigent le même traitement que les Enfans; (15) car tout ce qu'elles prennent passe avec leur lait dans le corps de leurs nourrissons, sur-tout lorsqu'elles leur donnent à téter une ou deux heures après avoir mangé, & qu'elles ont épuisé leurs mammelles par l'abstinence. On voit donc que les nourrisses ne peuvent faire plus mal que de donner à téter aux Enfans aussi-tôt après avoir bû du vin ou de la biere; ils tombent souvent par-là dans des convulsions

(15) Voyez l'Essai.

auxquelles

auxquelles il eſt d'autant plus difficile de remédier, qu'on en ignore la cauſe. Si au contraire elles reſtent trop long-tems ſans manger, leur lait ſe convertit en une ſéroſité ſalée & jaunâtre, il acquiert un goût & une odeur d'urine qui le rend inſupportable à l'Enfant, & ſe corrompant par ſon alcaleſcence, il leur cauſe des fiévres dangereuſes. Le plus ſûr donc eſt qu'elles donnent à téter à leurs nourriſſons quatre ou cinq heures après avoir mangé; la digeſtion eſt alors achevée, & le chyle, comme l'obſervent Lower & Wallis, a toutes les qualités requiſes pour former une bonne nourriture.

§. 29. On vient de voir quels ſont les vices du lait, & de quelle maniere on peut les corriger. Ce qu'on a dit de l'acide en général eſt applicable à toutes les autres maladies, pourvû que l'on connoiſſe parfaitement leur nature. Suppoſé, par exemple, que les humeurs acquierent trop d'alcaleſcence, ſoit à l'occaſion de la fiévre, ou de telle autre cauſe, ce que l'on connoît à la puanteur des déjections, à l'amertume

des éructations, à la chaleur & à la puanteur de l'haleine, on doit recourir aux acescens, & borner les alimens de la nourrice au pain, à la biere, à l'orge, à l'avoine, &c. lui interdisant la viande & les autres substances alcalescentes. Elle observera sur-tout de ne jamais donner à téter à l'Enfant que trois heures après avoir mangé, surtout si elle est d'un tempérament robuste, & ainsi du reste.

§. 30. Il suit de ce qui précéde, qu'il est infiniment plus avantageux à un Enfant de téter sa mere ou sa nourrice, que d'user de lait de vache. (16) Ce lait est naturellement acescent, & pour l'ordinaire cuit au feu avant d'être employé; or le feu le dépouille de ses parties les plus subtiles, & ne laisse que celles qui sont épaisses & caséeuses; au lieu qu'étant pris à la mammelle, il parvient à l'estomac dans toute son intégrité, & dans cet état il suffit pour guérir un Enfant au défaut des autres remédes.

(16) Voyez l'Essai.

§. 31. On s'attend ſans doute que je parle ici des maladies épileptiques auxquelles les Enfans ſont ſujets ; mais comme elles naiſſent pour l'ordinaire de quelqu'une des cauſes précédentes, on les guérit par les mêmes remédes, ſinon l'Enfant s'en reſſent tout le reſte de ſa vie. Nous voilà donc parvenus à la ſeconde claſſe générale qui comprend les maladies occaſionnées par la pouſſe des dents.

CHAPITRE II.

De la pouſſe des Dents.

§. 1. LE tems de la pouſſe des dents eſt celui dans lequel les dents percent les gencives, ce qui arrive plutôt dans les uns que dans les autres, mais pour l'ordinaire vers le ſixiéme ou le ſeptiéme mois, dans les uns ſans douleur, & dans pluſieurs avec un très-grand danger de leur vie. On dit alors que la pouſſe eſt difficile.

§. 2. L'ordre ſelon lequel les dents

sortent ne varie pas moins que le tems de la pousse ; mais on observe en géral que les incisives percent les premiéres, ensuite les molaires, & enfin les canines. Les incisives percent plus aisément que les autres, tant parce que la gencive est plus mince, qu'à cause qu'elles sont plus aiguës. La premiere dent n'a pas plutôt percé la mâchoire, (car la pousse commence indifféremment par l'une & l'autre) qu'il en sort une autre à l'opposite ; car la dent qui perce la premiere presse tellement la gencive qui couvre la dent opposée toutes les fois que les mâchoires se ferment, qu'elle l'ouvre à la fin & donne moyen à la dent de sortir. De-là est venue la coutume de donner des jouets aux Enfans, pour faciliter la pousse des dents.

§. 3. On vient de voir que les dents incisives percent en général plus aisément que les autres ; en effet, les grosses dents étant plus émoussées, & pressant plus long tems les gencives, qui sont composées de vaisseaux & de nerfs extrémement délicats, elles y causent

des tenſions, des douleurs & des inflammations, auxquelles ſuccédent des tumeurs, des gangrénes, des convulſions, des ſalivations, des dyſenteries, la fiévre & la mort.

§. 4. La cauſe de la difficulté que les dents trouvent à percer, réſide dans les dents auſſi-bien que dans les gencives. Dans les dents, lorſqu'elles tardent à croître, & qu'elles ſont émouſſées au point de ne pouvoir percer les gencives; dans les gencives, lorſque leur ſubſtance réſiſte à la dent par ſa dureté & ſon épaiſſeur, ſi bien que la compreſſion venant à augmenter, il ſurvient quelquefois une hémorrhagie, une inflammation, une fiévre, &c. Les nerfs étant irrités par cette compreſſion continuelle (car il n'y a point de parties ſi nerveuſes que les gencives) les eſprits s'y portent en abondance, ſi bien que les muſcles du viſage venant à ſe contracter & à comprimer les glandes ſalivaires, ils occaſionnent un écoulement copieux de ſalive, laquelle s'inſinuant dans la gorge & picotant la membrane du larynx,

cause la toux dont les Enfans sont alors incommodés. Cette salive devenant plus acrimonieuse par le défaut de nourriture, (car les Enfans ne veulent absolument point manger pendant la pousse) jette le ventricule dans des convulsions, & passant dans les intestins elle picote leurs glandes & leurs tuniques, & cause des flux de ventre douloureux.

§. 5. Les signes diagnostiques de la pousse se tirent, 1°. de l'âge (ils ne sont pas toujours sûrs,) 2°. de l'acharnement avec lequel l'Enfant frotte ses gencives; 3°. de la force avec laquelle il presse le mammelon de sa nourrice; 4°. de la blancheur & de l'enflure des gencives, & de la salivation, enfin de l'insomnie & du dégoût.

§. 6. Le prognostic de cette maladie est aisé à tirer de ce qui précéde; car plus les dents sont émoussées, plus la pousse est dangereuse, à cause de la difficulté qu'elles trouvent à percer les gencives. Plus aussi les gencives sont épaisses & solides, plus la pousse est dif-

ficile & les ſymptomes dangereux. En effet, Hippocrate nous apprend (*a*) que les Enfans qui ſont aſſoupis pendant la pouſſe, courent riſque de tomber dans des convulſions. Que ceux en qui la pouſſe eſt accompagnée de la toux, pouſſent leurs dents fort tard. Enfin, que la plûpart échapent des convulſions dont ils ſont attaqués. Il nous apprend donc que les convulſions dont la pouſſe des dents eſt accompagnée ne ſont pas toujours mortelles, qu'elles ſont légeres dans ceux qui ont un cours de ventre, & qu'ils n'en ont aucune lorſqu'il ſurvient une fiévre aiguë. Il eſt pourtant certain que ſi ſa pouſſe vient à être retardée par quelque cauſe que ce ſoit, que les ſymptômes augmentent de jour en jour, qu'il en ſurvienne d'autre, & que les Enfans n'ayent pas la force d'y réſiſter, ils meurent pour l'ordinaire.

§. 7. Une preuve que ces ſymptômes naiſſent de la cauſe dont on a parlé, c'eſt qu'ils s'évanouiſſent dès que la

(a) *Hipp. de Dentitione. Sect.* 3.

dent a percé. Je crois donc que les indications curatives se réduisent à trois points.

1. A ramollir, à raffraîchir & à adoucir les gencives. Toute la Médecine consiste à aider la nature lorsqu'elle défaut, & à ne point l'interrompre dans ses opérations lorsqu'elle fait son devoir. Tout se réduit donc ici à relâcher les gencives, & c'est à quoi l'on réussira parfaitement en appliquant dessus & par dehors des fomentations faites avec des herbes émollientes, comme les fleurs de guimauve, de sureau, &c. cuites dans du lait; elles appaisent la douleur, elles relâchent les membranes, & diminuent l'inflammation. Boerhave recommande sur toute chose la crême de sureau, dont le Lecteur peut voir la composition dans sa matiere médicale *Sect.* 1377. On y joindra s'il est possible les potions raffraîchissantes & sédatives, entr'autres les émulsions, parce qu'elles satisfont à toutes les indications, & qu'elles approchent de la nature du lait & du chyle. Les émulsions sédatives répondent à notre but.

2. Lorſque les dents commencent à paroître, ce que l'on connoît à la blancheur des gencives, il faut interpoſer entre les mâchoires des corps durs & polis, pour ſe conformer au goût des Enfans qui les cherchent alors avec empreſſement. Les Enfans les mettant dans leur bouche, les mordant, & les frottant contre leurs gencives, il arrive ſouvent que celles-ci s'ouvrent d'elles mêmes & donnent paſſage à la dent. Quelques Auteurs font grand cas de la dent de loup, que Sylvius de la Boe croit contenir un certain ſel volatil, dont les vapeurs pénétrantes hâtent l'ouverture des gencives. Mais ce ſont là des niaiſeries, car la Chymie nous montre que les animaux ne contiennent aucun ſel volatil, mais un ſel approchant du ſel ammoniac, qui ne ſe volatiliſe qu'à l'aide d'un feu violent. Tout ce qui eſt dur & poli, comme l'yvoire, le cryſtal, l'agathe, le corail, &c. eſt bon pour cet effet; il n'eſt queſtion que de lui donner une forme convenable, & d'en frotter ſouvent les gencives pour en diminuer l'épaiſſeur & faciliter la ſortie des dents. On a

vû ci-dessus §. 2. qu'il suffisoit qu'une dent eut percé, pour faire percer celle qui lui est opposée.

3. Si la douleur continue & que les moyens indiqués ne produisent aucun effet, on aura recours à la lancette, observant de faire l'incision selon la longueur de la dent; car une incision transversale ne suffiroit pas pour lui donner passage, ce qui augmenteroit la douleur sans effet; outre que la playe venant à se fermer, la dent ne sortiroit qu'avec peine. L'incision faite, on oindra la partie avec de la crême de sureau, & au cas que l'hémorrhagie soit abondante, on y ajoutera quelques goûtes de suc d'immortelle; on arrétera l'hémorrhagie, on appaisera la douleur, & la dent sortira sans peine.

§. 8. Les convulsions cessent ici avec la maladie. Si cependant elle continuoient, on y remédieroit, selon Sydenham, avec quelques gouttes d'esprit de corne de cerf. Ce reméde est extrémement doux, & convient à la foiblesse de cet âge.

CHAPITRE III.

Des maladies occaſionnées par les Vers.

§. 1. ON croiroit que les Enfans n'ont plus rien à craindre après avoir échapé aux maladies dont on vient de parler ; mais la nature a voulu que l'homme fût ſujet à différens maux pendant les ſept premieres années de ſa vie, & il y a lieu de s'étonner qu'un corps auſſi lâche, auſſi foible & auſſi nerveux, ait la force de les ſurmonter. La pouſſe des dents n'eſt pas plûtôt faite, que les Enfans ſont attaqués d'autres maladies auſſi dangereuſes ; ce ſont celles qu'occaſionnent les vers, dont nous allons parler en peu de mots, ſuivant l'ordre que nous nous ſommes preſcrits.

§. 2. On a remarqué depuis long-tems que les enfans ne ſont point ſujets aux vers tant qu'ils tétent, mais les dents ne commencent pas plûtôt à ſe

fraier un passage à travers les gencives, que dédaignant la mammelle, ils n'ont plus d'appetit que pour les fruits, la viande, le fromage, &c. Ces alimens (1) étant exposés à l'air, reçoivent les œufs des insectes qui s'y trouvent; ces œufs venans à passer dans le corps des Enfans, & resistant à la foiblesse de leurs visceres, se logent dans l'estomac, & dans les intestins & s'y multiplient à l'infini.

§. 3. La brieveté que je me suis prescrite dans cette Dissertation, ne me permet point de décrire toutes les différentes espéces de vers qui s'engendrent dans les corps des Enfans; j'en remarquerai trois principaux, qui sont, les ronds, ceux-ci sont les plus communs; les larges & les longs appellés *Tineæ*; les petits, qui ressemblent à des poux, & qu'on appelle *Ascarides*. Ces vers se logent ordinairement dans l'œsophage, dans le ventricule & dans les intestins, à l'exception du Colon, où il est rare qu'ils sejournent par la facilité qu'ils ont

(1) Voyez l'Essai.

de ſortir avec les excrémens. J'ai dit qu'ils ſe logent dans l'œſophage & le ventricule, & je me fonde ſur les nauſées qu'ils cauſent par leurs mouvemens, & ſur ce qu'on les rend dans le vomiſſement. Ils ſe logent auſſi dans les inteſtins, temoin les diarrhées & les lipothymies qu'ils cauſent par leur irritation, les foibleſſes de pouls, leur ſortie avec les excrémens; on peut y joindre les démangeaiſons de nez qui ſont une ſuite de l'irritation qu'ils cauſent dans les inteſtins, laquelle ſe communique par le nerf intercoſtal à la membrane de Schneider, qui, outre le grand nerf olfactoire, reçoit encore un rameau de la premiere branche de la cinquiéme paire, en conſéquence de ſon union avec le nerf de la ſixiéme paire, d'où le nerf intercoſtal tire ſon origine. De-là encore le grincement de dents, à cauſe de la communication qu'il y a entre le nerf intercoſtal & le nerf de la cinquiéme paire, qui envoye une branche aux dents, c'eſt à cette même communication du nerf intercoſtal avec preſque tous les nerfs du corps, qu'on doit attribuer les convulſions épilepti-

ques dont cette maladie est accompagnée. Tels sont les effets que causent les vers par leur mouvement & leur irritation ; lorsqu'ils séjournent long-temps dans le corps, ils consomment une grande portion du chyle, de sorte que l'enfant est presque toujours affamé, pale, défait, constipé. Ils percent même quelquefois les intestins, & causent par ce moyen la mort au malade.

§. 4. A l'égard du Diagnostic, on le tire aisément de ce qui précéde, en y joignant l'âge, la nourriture, & le tempérament du sujet. Les Enfans sont extrêmement sujets aux vers depuis un an jusqu'à quatorze, sur-tout lorsqu'ils usent d'alimens pituiteux & de fruit d'été ; non que ces fruits ayent la vertu d'engendrer des vers, (2) comme on le croit communément, mais parce qu'ils contiennent les œufs d'une infinité d'insectes.

§. 5. Passons au Prognostic. Les Ascarides sont les moins dangereux de tous les vers, mais ils ont le défaut de

(2) Voyez l'Essai.

s'attacher à l'inteſtin rectum, & de cauſer une teneſme continuel & extrêmement incommode. Les Médecins ſont fort partagés ſur la nature des ſtrongles & des cucurbitins ; on peut dire cependant qu'ils ſont fort mauvais à cauſe des maladies qu'ils occaſionnent, & qu'ils ne préſagent rien de bon, ſi ce n'eſt dans les criſes. Hippocrate (*a*) dit que c'eſt un bon ſigne lorſque le malade rend des vers ronds par les ſelles, ou ſur le point que la maladie eſt prête d'être jugée ; non pas qu'ils ſoient bons par eux-mêmes, mais parce qu'ils annoncent la criſe. Que s'ils viennent à ronger les inteſtins, la perte du malade eſt infaillible.

§. 6. Après avoir vû la maniere dont les vers s'engendrent & ſe nourriſſent dans le corps humain, il ne reſte plus qu'à donner les moyens de les détruire : j'ai dit ci-deſſus qu'ils s'inſinuoient dans le corps avec les alimens, & qu'ils trouvoient un nid dans la pituite contenue

(a) *Lib. Prænotionum.*
(*b*) *Lib. de indicationibus.*

dans le ventricure & les inteſtins. Les indications ſe réduiſent donc 1°. à détruire ce nid. 2°. à les tuer & à les chaſſer du corps.

Les remedes qui empêchent la génération de la pituite, & qui l'atténuent & la chaſſent, ſatisfont pleinement à la premiere indication. Je mets de ce nombre 1°. les Alcalis fixes, entr'autres l'Alcaheſt de Glauber, & l'huile de tartre par défaillance : à la doſe d'une goutte ou deux. 2°. Les différentes eſpéces de ſavon, par exemple, celui de Veniſe. 3°. les mercuriels, comme le mercure doux groſſiérement broyé, de peur qu'il n'excite la ſalivation. 4°. Les ſubſtances aromatiques ameres, comme l'écorce d'orange, la ſemence d'abſinthe, & de Tanéſie, le ſemen contra, &c. 5°. Enfin, les ſubſtances gommeuſes & réſolutives, comme l'opoponax, l'aſſa fœtida, le galbanum, &c. (20) Je mets au nombre des topiques, le fiel de bœuf mêlé avec l'onguet nervin qui poſſéde une qualité extrêmement réſolutive. On y ajoutera, si l'on veut, l'huile de ta-

(20) Voyez l'Eſſai.

néſie, l'aloë en poudre, pour l'appliquer ſur le bas ventre en forme de liniment Boerhaave eſt d'avis qu'on en uſe avec modération, pour prévenir les diſſenteries qu'il a coutume d'occaſionner.

Les Anthelmintiques ſatisfont pleinement à la ſeconde indication. On appelle ainſi les remedes qui tuent & chaſſent les vers; on peut les réduire en deux claſſes. La premiere, contient ceux qui font mourir les vers. De ce nombre ſont toutes les différentes eſpéces d'huiles, qui leur étant immédiatement appliquées obſtruent leurs trachées, & les détruiſent en peu de temps. On peut les employer en forme de potion ou de lavement après les avoir épurées. 2°. Les choſes préparées avec le miel poſſédent la même vertu, lorſqu'on les donne à jeun, & après avoir purgé le malade. 3°. Les ſubſtances que ces inſectes ne peuvent digérer; comme les oſſelets des poiſſons, la corne de cerf, la limaille de fer, &c. 4°. Les poiſons deſtinés à tuer les vers, entr'autres le mercure, l'œthiops minéral donné avec un leger purgatif; ou bien, prenez, ſi

vous voulez, de mercure doux, trois grains; de scanmonée, cinq grains; de sucre blanc, six grains, mêlez & donnez avec quelque peu de sirop violat. Viennent les vitriols métalliques, celui de Mars, par exemple, que l'on délayera avec du miel & auquel on ajoutera quelque drogue purgative, pour en faciliter l'évacuation. 5°. Les médicamens acides, comme l'esprit de vitriol, de souffre, &c. les médicamens salins, entr'autres le sel gemme. Ceux qui en voudront savoir davantage là-dessus, peuvent consulter Rhedi & Baglivi.

2°. La seconde classe renferme les remédes qui chassent les vers hors du corps, du nombre desquels sont tous les purgatifs sans exception, pourvû qu'on les prenne à jeun. Les amers n'agissent que par leur qualité purgative; en effet, tant s'en faut que la coloquinte, qui est la plus amere de toutes les substances purgatives, tue les vers, qu'elle les laisse vivre & multiplier sur ses feuilles & dans son fruit. On peut y joindre la scammonée, le jalap, l'agaric, &c. broyé avec du sucre.

Les clyſteres & les linimens produiſent encore de très-bons effets, ſur-tout lorſque l'Enfant eſt à jeun. Que ſi l'on a ſoin avec cela de lui interdire les alimens qui engendrent ou nourriſſent ces inſectes, §. 2. Il ne tardera pas à être guéri, & on lui verra rendre une quantité de vers vifs ou morts, ou en forme de mucoſité avec ſes excrémens; car ils ne ſont pas plutôt morts qu'ils ſe corrompent & ſe convertiſſent en mucoſité, d'où l'on voit que ceux-là ſe trompent qui croyent que les vers ne ſont morts que quand ils les voyent ſortir entiers avec les excrémens.





DISSERTATION
Sur le MAL DE GORGE avec Ulcéres Malins.

Par J. HUXHAM.

DEPUIS la publication de mon *Essai sur les Fiévres*, je me suis trouvé souvent à portée de faire sur une maladie d'une nature putride & maligne, des observations qui confirment entiérement mes principes sur la cause & le traitement des fiévres malignes pestilentielles. La maladie dont je parle se nomme *Angine maligne* ou *Mal de gorge avec ulcères* : elle a été très-commune en différens cantons d'Angleterre depuis quelques années ; & elle y a fait beaucoup de mal, surtout parmi les enfans.

Le Docteur Fothergill, homme de beaucoup d'esprit, nous donna en 1748 la premiere histoire exacte que nous ayons

eue en Angleterre de cette maladie. Des Médecins d'Italie & d'Espagne en ont très-bien décrite une toute pareille, qui fit beaucoup de ravages en Espagne & en Italie au commencement du dernier siécle. Il y a apparence que ces ulcéres d'Egypte & de Syrie dont parle Aretée de Cappadoce, & ces ulcéres pestilentiels des Amygdales dont Ætius Amidenus a écrit, étoient de cette nature. Enfin quelques-unes des fiévres Scarlatines, dont il est question dans Morton, y ont beaucoup de rapport.

Je n'ai rencontré cette maladie dans cette ville & aux environs, que depuis six ou sept ans, quoiqu'il y en eût déja un ou deux qu'elle fît ses ravages autour de Lostwithiel, St. Austle, Fowye & Liskeard; elle régna ici depuis la fin de l'année 1751, jusqu'en Mai 1753, & elle se répandit surtout durant celle de 1752, non-seulement sur les enfans, mais sur quantité d'adultes aussi.

Comme les histoires circonstanciées & fidéles des maladies, de leurs différens simptomes & de la méthode qu'on a suivie dans le traitement, sont le

meilleur moyen d'avancer l'art de guerir ; les Médecins devroient s'étudier à décrire ce qui se passe sous leurs yeux, lorsqu'ils sont appellés chez les malades, & à rendre compte des bons & mauvais effets de leurs méthodes & des médicamens qu'ils ont employés. Cela seroit particuliérement nécessaire toutes les fois qu'il s'offre des cas de pratique nouveaux & extraordinaires. Il faudroit alors observer avec soin les differens signes pathognomoniques & diagnostiques , les évacuations , le régime , les médicamens , selon qu'ils auront bien ou mal réussi ; & mettre tout cela par écrit. Ce que je recommande ici , je vais tacher de le mettre en pratique.

Il tomba beaucoup d'eau durant toute l'année 1751, l'été sur-tout fut extraordinairement pluvieux & froid en général , & le temps étoit toujours chargé de nuages. Au commencement de Juin cependant il fit excessivement chaud , & dans le cours de Juillet & d'Août il y eut quelques jours d'une chaleur étouffante. L'Atmosphère fut presque toujours épaisse & humide , & cependant le Mercure se tint toujours fort bas

dans le Barométre. Les fruits de la terre ne murirent point, ils étoient pleins d'eau & inſipides, les grains de toute eſpéce ſouffrirent beaucoup, & la récolte fut très-mauvaiſe; malgré tout cela il y eut peu de maladies, & il ne fut pas queſtion d'épidemie, ſi ce n'eſt qu'en Juillet & Août il ſe répandit dans la ville beaucoup de petites véroles apportées en Mai par le Regiment de Conway, & qu'il y eut vers la partie méridionale de cette Comté quelques fiévres putrides & miliaires. Au reſte quoiqu'il n'y eût pas beaucoup de maladies, les affections hypochondriaques & hiſtériques gagnerent, & l'on voyoit régner partout une eſpéce d'indolence & d'abbatement d'eſprit.

Les petites véroles devinrent beaucoup plus communes en automne, & d'une nature beaucoup plus maligne que quand elles avoient commencé à paroître; de ſorte que vers le milieu de l'hiver elles étoient très-dangereuſes & très-répandues. Environ ce temps-là il y eut beaucoup de catar-

rhes, de rhumes, & de maux de gorge inflammatoires, quelques pleuresies & péripneumonies, & le plus souvent à la suite de tout cela survenoient des éruptions éresipelateuses ou de pustules mateuses.

Le tems ne cessoit point d'être humide; le vent étoit variable & quelquefois très-violent. Le mois de Décembre fut froid, mais humide depuis le 15 jusqu'au 25. Les mêmes maladies continuerent à régner, & environ la fin de l'année il y eut çà & là quelques maux de gorge avec ulcéres malins.

Le commencement de l'année 1752 fut froid & humide; il y eut des ouragans fréquens; le vent fut le plus souvent à l'Est se tournant fréquemment tantôt au Nord, tantôt au Sud. Communément le Mercure se tint fort bas dans le Barométre: au commencement de Janvier cependant il s'y porta très-haut parce qu'il y eut une forte gelée: la petite vérole continua à régner: elle étoit souvent cristalline, sans coction d'humeurs & sans suppuration jusqu'à la fin; quelquefois confluente,

fluente, petite & sans croutes ; quelquefois les pustules en étoient noires & sanglantes, & quelquefois elle étoit suivie de petechies. Les Pleuroperipneumonies & les Rhumatismes furent assez communs ; les Rhumes, les Catarrhes, les Esquinancies accompagnées de toux considerables & de crachats abondans & épais le furent davantage. Vers ce temps enfin il y eut quelques maux de gorge, malins & dangereux, accompagnés d'un degré de fiévre assez considérable.

Dans le mois de Février au commencement comme à la fin, le Mercure se tint élevé, & l'air fut serein, sec & froid : mais depuis le 8 jusqu'au 21 il y eut beaucoup de pluies, & le vent se tint à peu près toujours au Sud. Il y eut dans la ville beaucoup de petites véroles, quoiqu'il y en eût peu dans le voisinage il y eut quelques pleuresies, des Peripneumonies & des Rhumatismes, une grande quantité de catarrhes, de rhumes & de maux de gorge, beaucoup d'Esquinancies inflammatoires entre lesquelles il y en avoit toujours quelques-unes d'une espéce maligne.

L'air fut assez assez froid & assez sec en Mars, sur-tout vers le commencement & vers la fin le Mercure alla haut dans le Barométre, & ne descendit jamais beaucoup. Les petites veroles devinrent plus bénignes & moins fréquentes; les autres maladies furent aussi moins communes, mais elles furent plus inflammatoires : il n'y eut point de maux de gorge malins. Plusieurs personnes eurent des toux violentes & de longues attaques d'Asthme. Le sang récemment tiré étoit communément plus épais & plus visqueux qu'il n'avoit été depuis plusieurs mois.

Le vent devint Nordest au commencement d'Avril, ce qui rendit l'air sec, serein & un peu froid, le Mercure se tenoit élevé; mais il survint 4 ou 5 jours de pluie, & alors ce vent sec de Nordest changea, & depuis le 21 il fut Ouest-Nord-Ouest. Il y eut çà & là des petites véroles dont quelques unes furent d'un caractére mauvais. Il y eut beaucoup de pleuresies & de Peripneumonies, des Rhumatismes, des Jaunisses & des hydropisies en grand

nombre, des toux fâcheuſes par tout. Beaucoup de gens, adultes comme enfans furent tourmentés de vers.

Le temps fut aſſez agréable en Mai, & cependant l'été fut humide, froid & incommode, l'Atmoſphere épaiſſe & pleine de brouillards, le Mercure rarement élevé dans le Barometre, & les vents Sud-Oueſt & Nord-Oueſt furent de beaucoup les plus communs; les fruits de la terre ne murirent pas bien, ils étoient aqueux & inſipides: mauvaiſe recolte, mauvais grains. Tout le monde ſe plaignoit de laſſitude & d'avoir l'eſprit triſte & abbatu. Les petites véroles devinrent beaucoup plus communes en Juin & furent épidemiques tout l'été. Elles étoient d'une nature beaucoup plus maligne qu'au commencement, & non-ſeulement ici mais encore dans les lieux circonvoiſins. Elles furent aſſez communement confluentes, les puſtules en étoient petites & quelque fois noires. Il ſurvenoit hémorrhagie du nez ſur-tout aux enfans, mais les Petechies furent beaucoup moins communes que je ne m'y attendois: quelquefois il ne ſe faiſoit

point de coction ni de ſuppuration, il ſurvenoit de larges ampoules & une éroſion conſidérable de la peau. Il y eut enfin dans cette ſaiſon beaucoup plus de rhumatiſmes, de gouttes & de toux qu'à l'ordinaire.

En ce même temps une eſpéce de fiévre toute ſemblable à celle que je nomme fiévre avec Angine dans mon premier volume des Epidemiques ſe repandit çà & là, & ravagea beaucoup. Elle étoit accompagnée d'éruption de puſtules ou de taches rouges, & ſuivie de grandes démangeaiſons; après quoi l'Epiderme ſe détachoit par écailles. Le pouls étoit communement dur, vif & petit; la reſpiration chaude & laborieuſe, avec grande oppreſſion de la poitrine, l'urine quelquefois crue & pale, quelquefois haute en couleur & trouble, mais ſans ſediment. Le delire ſurvenoit pour l'ordinaire bien-tôt. Au commencement le malade ſupportoit fort bien la ſaignée, & le ſang étoit communement gluant, quoiqu'il le fût beaucoup moins en général que dans les Eſquinancies d'une eſpéce vrai-

ment inflammatoire, mais il convenoit rarement de la faire copieuse, plus rarement encore d'y revenir.

Dans toutes les espéces de fiévre on remarquoit une disposition surprenante aux éruptions d'un ou d'autre genre, aux sueurs, aux maux de gorge & aux Aphtes. La petite vérole fut très fatale durant le mois d'Août, & quelques-fois accompagnée d'ulcérations trés dangereuses à la gorge avec difficulté d'avaler. Sans doute les maux de gorge avec ulcéres malins qui étoient pour lors fréquents se compliquoient avec la petite vérole.

En Automne le temps fut beaucoup plus beau & plus agréable qu'en Eté. Le mois d'Octobre particuliérement fut en grande partie serein, & le Mercure élevé dans le barométre, quoique l'Atmosphére fut assez généralement épaisse & quelque fois même très humide, & que le vent fut communement à l'Est. Le mois de Novembre fut moins humide & moins orageux que de coutume & assez chaud en général ; le Mercure se tint assez haut dans le Barométre, eû égard au degré d'humi-

dité de l'air. Au commencement de Decembre le Mercure monta considérablement; l'air fut froid & sec, le vent est Nord-Est; mais depuis le 6 jusqu'au 26 il fut très grossier & très humide; agité quelquefois; aussi le Mercure baissa beaucoup. Sur la fin le vent se tourna à l'Est, le Mercure remonta, & le temps devint froid & serein.

Durant cet intervalle la petite vérole fut toujours épidémique de tous côtés, & quoique vers le mois de Septembre & d'Octobre elle fut communement d'un meilleur caractère, il y en eut pourtant toujours de très confluentes avec petechies & hœmorrhagies du nez. En Decembre elles furent souvent sans coction ni suppuration finale, se terminant par de larges ampoulles avec profonde érosion des parties adjacentes. Les croutes subsistoient quelquefois encore plus de 30 jours après l'éruption. Il y eut aussi toujours des fiévres avec Angine. On vit quelques maux de gorge malins en Septembre, & il y en eut beaucoup plus en Octobre, Novembre & Decembre. Ils furent prodigieusement communs dans la ville &

tout autour de nous, & ils emporterent une infinité de monde; adultes comme enfans. Durant tout ce temps là les rhumes & les catarrhes n'épargnerent pour ainſi dire perſonne; mais ils n'étoient ni fort graves ni fort dangereux. En Octobre particuliérement après quelques jours d'un temps épais, agité & pluvieux, il y eut depuis le 12 juſqu'au 16 des matinées très fraiches avec beaucoup de gelée blanche & un peu de glace, ce qui produiſit bien-tôt une légion de maux de gorge, de rhumes de cerveau, de fluxions, des toux, & tout cela accompagné d'un peu de fiévre, & quelquefois d'un grand flux de ventre avec plus ou moins de tranchées Les toux, les catarrhes, les rhumatiſmes & les flux de ventre ſurent extrêmement communs en Novembre & Decembre; les toux catarrhales ſur tout le furent tellement que preſque perſonne n'en fut exempt. Enfin quoiqu'il y eût peu de Peripneumonies ou de pleureſies, la Phthiſie attaqua beaucoup de gens, & pluſieurs moururent dans le Maraſme.

Il ſe paſſa de cette maniére pluſieurs

mois, sans que nous eussions que peu de fiévres & de très légeres, mais toujours accompagnées de maux de gorge, d'aphthes & de quelque eruption cutanée; ce qui arrivoit de même dans les pleuresies & les péripneumonies, car la constitution de l'air sembloit en tout disposée à produire des éruptions dans tous les genres d'indispositions où se joignoit la fiévre. Le sang qu'on tiroit aux malades durant tout ce temps étoit très rarement visqueux, mais plutôt & en général d'une belle apparence & tout au commencement de la maladie sur-tout, où il étoit très fluide.

Ainsi finit l'année 1752. Le reste de l'hiver & le printemps furent très froids & très humides. La froidure alla jusqu'à la mi-Mai, & jusques-là il fit très froid: mais passé ce terme la chaleur & le beau temps prirent le dessus & l'été fut le plus chaud & le plus agréable qu'on eût vu depuis plusieurs années. La petite vérole ainsi que les Esquinancies catharrhales & malignes devinrent moins fréquentes & moins funestes, depuis Janvier jusqu'en Mai, de sorte qu'elles cesserent tout-à-fait.

A l'approche du printemps il y eut quelques pleuresies & peripneumonies & beaucoup de catarrhes. Le sang nouvellement tiré étoit en général beaucoup plus épais & plus visqueux qu'il ne l'avoit paru depuis plusieurs mois.

J'ai cru devoir rendre en peu de mots cet espéce de compte de la constitution de l'air & de la nature des maladies durant cette période de tems, où l'on a vu les maux de gorge d'une espéce ou d'autre beaucoup plus répandus qu'on ne se souvenoit qu'ils l'eussent jamais été ; où toutes les différentes éruptions cutanées furent prodigieusement communes aussi, & cela à la suite des Fievres les plus légeres. Je l'ai particulierement fait parce que d'après cela l'on peut former quelque conjecture raisonnable sur la cause & la nature de ces maladies. La saison qui fut si long-tems froide & humide les occasionna-t-elle en empêchant le cours libre & régulier de la transpiration ? La matiere de la transpiration supprimée devient très-âcre & produit à la fin quantité de maladies, sur-tout celles qu'on renferme sous la dénomi-

nation générale de Scorbut, & plus immédiatement encore aux catarrhes, esquinancies, préipneumonies, fluxions, coliques &c, qui sont notoirement l'effet de la transpiration supprimée; mais mon dessein n'est pas d'entrer ici dans des discussions de cette nature, je ne me suis proposé que de donner l'histoire la plus exacte qu'il me sera possible *du mal de gorge avec ulcères malins* qui regna ici durant l'espace de temps dont j'ai parlé, & sur-tout en 1752, à quoi j'ajouterai la méthode du traitement qui m'a paru réussir le mieux.

Les attaques de ce mal s'annoncerent très-différemment dans différentes personnes. Chez les uns, c'étoit d'abord le frisson avec quelque épaississement & quelque sensibilité dans la gorge, une tension douloureuse du col: chez les autres, c'étoit des alternatives de chaud ou de froid, avec un peu de mal de tête, quelques vertiges ou de l'assoupissement. d'autres encore avoient d'abord une Fiévre plus considérable, grand mal de tête, mal dans le dos, dans les membres, grande oppression de

poitrine avec un ſiflement continuel : d'autres enfin tout au contraire ; n'avoient pendant un jour ou deux que l'émotion, ſans ſe trouver ni mal ni bien, mais peu-à-peu la fatigue & l'anxiété les abbatoit & les forçoit à garder le lit. Tel étoit ſous ces différentes formes, le début de cette maladie. Le plus communément cependant c'étoit d'abord des alternatives de chaud & de froid, peſanteur & douleur de tête ; mal de gorge & enrouement ; un peu de toux ; mal à l'eſtomac ; des vomiſſemens & des ſelles fréquentes ſur-tout dans les enfans chez qui ce ſimptôme étoit quelquefois très-fâcheux, au lieu que dans les adultes c'étoit à ce dernier égard le plus ſouvent le contraire. Tous également avoient l'eſprit tout-à fait abbatu, enfin le mal commençoit toujours par une foibleſſe ſubite, une grande peſanteur de poitrine avec défaillance. Le pouls en général étoit vif, petit & ſautillant, quoique quelque fois peſant & onduleux. L'urine étoit communément claire, pâle & crue ; elle étoit cependant dans les perſonnes d'un certain âge, haute en couleur, en petite

quantité ou bien comme du petit lait trouble ; les yeux étoient pesants, rouges & quelquefois pleurans : le visage souvent plein & bouffi quoique quelquefois pâle & abbatu.

Quelque legère que soit dans la journée l'apparence du mal ; la nuit en aggrave beaucoup les simptômes, c'est le temps où la Fiévre redouble : quelquefois même le délire prend dès la premiere nuit. Le redoublement revient constament le soir pendant tout le cours de la maladie. Il faut que j'avoue que souvent vers la fin de la maladie, je n'ai pas été peu surpris de trouver que mon malade avoit passé toute la nuit dans le délire phrénétique après l'avoir laissé dans la journée aussi frais & tranquille qu'on pouvoit l'espérer.

Peu d'heures après la premiere attaque du mal ; aussi-tôt même quelquefois on sentoit de l'enflure du mal dans la gorge. Les amygdales devenoient très-enflées & très-enflammées, un peu après se déclaroit l'enflure des glandes parotides & maxillaires qui devenoit très-considerable en très-peu de temps, quelquefois même aussi-tôt : si bien que le

Malade sembloit menacé d'étouffement. La gorge paroissoit bien-tôt d'un rouge fleuri & foncé, ou plutôt d'une sorte couleur cramoisie, lustrée & brillante; enfin très communément il paroissoit sur la luette, les amygdales, le voile du palais & la partie postérieure du pharinx quelques taches blanchâtres & livides dispersées ça & là, qui souvent ne tardoient guéres à s'aggrandir, de sorte qu'une ou deux couvroient la luette, les amygdales &c: il s'y formoit dans la suite l'escharre des ulceres superficiels: quoique quelquefois il y eut érosion profonde dans les parties. Vers ce temps, la langue n'étoit que blanche & moite au bout, mais à la racine elle étoit fort chargée, & couverte d'une matiére épaisse, jaunâtre ou brune. L'haleine devenoit alors de moment en moment plus fétide, & finissoit par être insoutenable, quelquefois au malade lui-même.

Le second ou le troisiéme jour, tous les simptômes s'aggravoient & la Fiévre augmentoit. Ceux qui n'étoient pas rendus d'abord n'y tenoient pas après trois ou quatre heures; l'inquiétude &

l'anxiété devenoient beaucoup plus grandes ainsi que la difficulté d'avaller ; la tête se troubloit, devenoit douloureuse & pesante. Il y avoit toujours en général plus ou moins de délire, quelquefois une insomnie & une phrénesie continuelle : chez d'autres cependant c'étoit une grande stupidité avec des tressaillemens fréquens, & le malade se parloit en marmottant à lui-même. La peau étoit seche, rude, & il y avoit chaleur sans qu'il y eût de disposition à la sueur, si ce n'est très-rarement. L'urine étoit pâle, claire, crue & assez souvent jaunâtre & trouble. Quelquefois le Malade avoit des envies de vomir; quelquefois il avoit un grand cours de ventre, ce qui arrivoit sur-tout chez les enfans : les matieres étoient alors noirâtres, & lorsqu'elles étoient alors rendues, il se formoit sur les bords un cercle plus pâle ; la respiration devenoit d'instans en instans beaucoup plus difficile, & elle étoit accompagnée d'un espéce de râlement, comme si le malade allât être étouffé, la voix étant tout-à-fait creuse & enrouée ; précisément comme dans le cas d'ulcéres vénériens dans la gorge. Le bruit qu'on faisoit en parlant &

en reſpirant étoit ſi particulier, qu'il n'y avoit perſonne qui ne put aiſément reconnoître à ce bruit la maladie dans ceux qu'elle attaquoit : c'eſt pour cela ſans doute que les Médecins Eſpagnols l'appelloient le *Garotillo*, voulant exprimer cette voix d'un homme qu'on eût étranglé avec une corde. Je n'ai jamais obſervé dans aucun malade ce bruit aigre & glapiſſant qui eſt commun dans les eſquinancies inflammatoires. L'haleine de tous les malades devenoit de plus en plus inſuportable juſqu'à la *criſe* & environ le quatriéme ou le cinquiéme jour ils crachoient des mucoſités puantes & purulentes; quelquefois teintes de ſang : d'autrefois la la matiére en étoit tout-à-fait livide & d'une odeur abominable. Dans la plûpart les narines même étoient fort enflammées & excoriées, continuellement dégoutantes d'une matiére très-pénétrante, ichoreuſe ou ſanieuſe, laquelle étoit ſi exceſſivement acre, qu'elle corrodoit non-ſeulement les lévres, les joues & les mains dans les enfans, mais les doigts mêmes & les bras des femmes qui avoient ſoin d'eux. Dans

l'ulcération des narines commençante les enfans éternuoient presque continuellement. Il y en eut peu d'adultes d'attaqués au moins jusqu'à un certain point. Il étoit surprenant combien d'humeur se dégorgeoit par cette voie chez les enfans ; ils en avoient le visage, les mains & les bras couverts ; ils vouloient grater & ils faisoient venir des ampoulles tout au tour. La suppression de cet écoulement de la bouche & du nez étouffa quelques enfans & il y en eut qui en avalerent une telle quantité qu'elle occasionna des excoriations des intestins, des tranchées violentes, des dissenteries &c, & jusqu'à des excoriations de l'anus & des fesses. Non-seulement les narines & la gorge étoient attaqués, mais quelquefois la trachée artère même ; & les malades rendoient en crachant des lambeaux de ses membranes externes avec beaucoup de sang & de sanie. Dans cette extrémité du mal, le malade languissoit long-tems & mouroit enfin phthisique. Il arrivoit fréquemment aussi que ces matiéres tomboient tout-à-coup & avec violence sur les poumons & emportoient le malade par une péripneumonie.

J'étois quelquefois étonné de voir l'aiſance aſſez grande avec laquelle quelques-uns avalloient malgré le gonflement des Amygdales & de la gorge, la quantité de mucus épais & le bruit de la reſpiration qui étoient à un degré effrayant ; ce qui me paroit prouver aſſez que les Eſquinancies malignes viennent plutôt de l'acrimonie & de l'abondance des humeurs, que de la violence de l'inflammation.

Le plus communement avant l'angine venoient les exanthemes ; mais pluſieurs fois nous vimes les éruptions cutanées ſuccéder au mal de gorge, & elles étoient quelquefois conſiderables, quoiqu'il eût été médiocre ou qu'il n'y eut pas même eu de douleurs ; lorſqu'au contraire après le mal de gorge le plus cruel il n'y avoit aucune éruption, quoiqu'il y eût encore dans ces cas grande demangeaiſon, & que la peau s'enlevât enſuite par écailles : cela arrivoit principalement aux perſonnes d'un certain âge, très rarement aux enfans. Toutefois il ſe déclaroit en général une *efflореſcence* très remarquable ſur la ſurface du corps, ſur-tout chez les enfans

& cela arrivoit le plus communement le second, le troisiéme ou le quatriéme jour : quelquefois elle n'occupoit qu'une partie, quelquefois elle couvroit presque tout le corps, quoiqu'il y en eût très rarement sur le visage. Elle étoit tantôt sous la forme erépelateuse, tantôt sous celle de pustules. Ces pustules étoient le plus souvent fort éminentes, d'un rouge foncé & enflammé sur-tout sur la poitrine & les bras, assez souvent cependant elles étoient petites & il étoit plus facile de les sentir au tact que de les apercevoir, elles donnoient seulement une espéce particuliére de rudesse à la peau. La couleur de l'efflorescence étoit communement le cramoisi, c'étoit comme si on eût barbouillé la peau avec du suc de Framboise, & cela gagnoit jusqu'au bout des doigts. Toutes les fois qu'il y avoit bouffissure avec une apparence d'inflammation à la peau, il arrivoit assez que les bras, les mains & les doigts s'en ressentissent évidemment, & qu'on y éprouvât de la roideur & quelque douleur. La couleur cramoisie de la peau sembloit tout-à-fait particuliére à cette

maladie ; quoique rarement l'éruption manquât de procurer au malade quelque ſoulagement manifeſte, comme de l'anxieté, du mal d'eſtomac, du vomiſſement, de la diarrhée &c. J'ai pourtant obſervé dans quelques ſujets des éruptions univerſelles avec beaucoup de feu, ſans qu'il y eût le moindre changement en mieux ; bien plus, preſque tous les ſimptômes paroiſſoient aggravés de beaucoup ; particuliérement la fiévre, la peſanteur de poitrine, l'anxieté, le délire : je vis même mourir un ou deux malades au milieu de l'attaque la plus cruelle de phrénesie, quoique couverts de l'éruption la plus enflammée, & la plus univerſelle que j'euſſe encore vu, ſi bien qu'elle ſembloit comme dans la petite vérole la plus confluente, ne dénoter que la quantité de la matiére morbifique.

Je vis un jeune homme, d'environ douze ans dont la langue, la gorge & les glandes amygdales étoient auſſi noire que de l'encre ; il avalloit avec une difficulté extrême, & crachoit continuellement une matiére ſanieuſe, noire & très-fœtide depuis huit ou dix jours

vers le septiéme jour, la Fiévre diminua considérablement; il lui survint une dissenterie, quoique l'expectoration, fœtide sanglante & sanieuse continuât avec une toux très-forte, ce qui causa un grand étonnement à tous ceux qui le voyoient. Le Malade eut une éruption considérable sur tout le corps & la démangeaison de la peau étoit si insupportable qu'il se déchiroit tout le corps d'une maniere surprenante; cependant cette grande & dangereuse éruption augmenta fort peu la Fiévre & la phrénésie, & détourna les autres symptômes redoutables.

Une éruption douce & prématurée étoit le plus communément d'un bon augure, sur-tout lorsqu'ensuite l'épiderme tomboit par écailles, ce qui étoit un des plus favorables symptômes qui put survenir; mais quand cette éruption prenoit une couleur livide ou plombée, ou rentroit trop promptement & sur le champ, chaque symptôme devenoit plus fâcheux & le danger étoit urgent, particuliérement s'il paroissoit de côté & d'autre des tâches pourpres ou noires comme cela arrivoit quelquefois; les

urines devenoient limpides & claires, il ſurvenoit des convulſions & bien-tôt le malade mouroit ſuffoqué.

Cette maladie parvenoit ordinairement à ſon état vers le cinquiéme ou le ſixiéme jour, dans les jeunes ſujets; elle tardoit plus long temps dans les perſonnes âgées, & ſouvent la criſe ne ſe faiſoit pas avant le onziéme ou le douziéme jour; ſouvent même elle étoit imparfaite: quelques adultes en moururent en deux ou trois jours: la maladie ſe portoit ſur le poulmon & affectoit le malade comme ſi s'il avoit eu une vraie péripneumonie, ou ſur le cerveau, & alors le malade mouroit dans le délire ou dans une attaque de *coma*. Enfin cette maladie cauſoit une toux très-importune, des crachemens de pus & de ſang, la Fiévre héctique qui faiſoit mourir les Malades phtiſiques après avoir languis pendant quelques ſemaines.

Si vers le troiſiéme ou quatriéme jour il ſurvenoit une ſueur douce & facile, ſi le pouls devenoit moins fréquent, moins foible & plus égal, ſi le fond de la gorge ſe nettoyoit d'une maniere ſenſible & pa-

roissoit passablement vermeil & frais, & qu'en même temps la respiration devint libre & aisée, & que les yeux reprissent un certain degré de vivacité & de brillant, tout alloit bien, & bien-tôt il survenoit une crise salutaire par les sueurs qui continuoient en abondance, & les urines troubles qui déposoient un sediment léger, & enfin l'expectoration se faisoit avec facilité, & l'épiderme tomboit en larges écailles. Mais s'il survenoit un frisson & que les exanthémes rentrassent subitement on devinssent livides; si le pouls devenoit petit & vif & que la peau restât séche & brûlante; la respiration plus difficile, l'œil morne & abbattu, les urines pâles & limpides, la phrénésie ou le coma ne tardoient pas à survenir, avec une sueur froide & visqueuse du visage & des extrémités: la mort alors n'étoit pas éloignée, particulierement s'il y avoit des hocquets avec resserrement à la gorge, & des selles subites, livides, involontaires & d'une puanteur insuportable. J'ai remarqué des Malades qui quelque tems avant ce fatal période, avoient non-seulement le visage bouffi, pâle, luisant

& huileux, mais encore le col prodigieusement enflé & un air cadavereux, souvent même tout le corps devenoit œdémateux, & l'impression du doigt y demeuroit, la peau ne se relevant pas comme à l'ordinaire, ce qui marquoit que le sang étoit en stagnation, dans les capillaires & que les fibres avoient perdu toute leur élasticité.

Comme il y avoit différentes espéces d'esquinancies & de maladies éruptives, qui régnoient dans le même temps que les maux de gorge gangreneux parurent, la ressemblance des symptômes au commencement de ces différentes maladies ne causa pas peu d'embarras aux jeunes Médecins, principalement quand ils pratiquoient peu, pour trouver une méthode sûre de les guérir; sur tout par rapport aux évacuations: car l'expérience avoit démontré que dans la maladie qu'on appelle mal de gorge malin & ulcèreux, la saignée & la purgation, à quel que degré que ce fût, y étoit tout-à-fait hors de propos.

Quoique je pense réellement que les Praticiens qui font la Médecine dans cette partie du Royaume, sont aussi

soigneux, sçavans & éclairés que dans tout autre endroit de l'Angleterre, néanmoins j'ai eu quelque peine avec eux pour leur faire comprendre la nature de cette maladie rare & singuliere, & la leur faire bien distinguer de quelques autres maladies régnantes qui avoient beaucoup de ressemblance avec elle. Je desirois qu'ils fissent attention au pouls qui, dans le commencement de cette esquinancie maligne, étoit petit, vif, inégal & tremblottant, & qui, quoique plein & ondulent quelquefois, étoit cependant toujours pesant & inégal; à l'abattement soudain de l'esprit & des forces; aux anxiétés perpétuelles, aux soupirs & à l'oppression de l'estomac; aux yeux pesants, languissans & humides, de même que s'ils eussent été en pleurs; aux urines pâles & crues, quoique quelquefois elles fussent troubles comme du petit lait; à la langue qui étoit blanchâtre & communément humide, quoique fort enflée à la racine; à la couleur rouge & foncée de la gorge qui étoit parsemée de taches ou pustules blanches ou pâles avec une haleine mauvaise & quelquefois puante; aux efflo-

reſcences rouges ou pourprées ſur les mains, les bras, le col ou la poitrine, où quelqu'autre éruption de même eſpéce, qui chez les uns paroiſſoient ſous la forme d'éréſipéle, & chez les autres ſous celle de puſtules. Les ſymptômes qui accompagnoient cette maladie, même dès le premier jour, la diſtinguoient aſſez, & engageoient à prendre beaucoup de précaution lorſqu'en la traitant on vouloit réuſſir. J'avois eu auparavant quelques exemples de l'imprudence des ſaignées & des purgations abondantes dans cette maladie, & quelques perſonnes me dirent que le ſang qu'ils avoient tiré étoit beau & coloré; en effet je le trouvai auſſi coloré que du ſang d'agneau, mais ſans conſiſtence, de ſorte qu'on le diviſoit très-aiſément avec une plume; il donnoit peu de ſéroſité ou même point du tout, comme feroit du ſang ſur lequel on auroit verſé pendant qu'il ſort de la veine de l'eſprit de corne de cerf pour l'empêcher de ſe coaguler.

Je ne nierai pas que dans les perſonnes jeunes & pléthoriques, la ſaignée ne puiſſe être utile au commencement

de la maladie, & je l'ai moi-même ordonnée avec succès quand le mal de de gorge étoit considérable & qu'il y avoit en même temps une grande difficulté de respirer; trop répetée cependant elle étoit très-préjudiciable, sur-tout quand le premier sang que l'on tiroit étoit mol & sans consistence, car à la seconde ou troisiéme saignée le sang devenoit sanieux, ce que j'ai souvent remarqué; j'ai pourtant quelquefois observé que le premier sang étoit couvert d'une peau ou couenne légere, blanchâtre ou livide, assez tenace, mais immédiatement au-dessous il étoit verdâtre, comme une espece de gelée, & au fond, sans consistence, avec un sédiment noir & sans aucune liaison. Un sang de cette nature ne permettoit pas de pousser plus loin les saignées; & c'est ce qu'on observe le plus souvent quand le pouls est palpitant & la chaleur forte dans l'attaque de cette maladie. J'avoue que j'ai été moi-même trompé deux ou trois fois. Quand cette maladie commença à paroître, une fois je la pris pour une vraie péripneumonie; mais le mal de gorge, l'éruption scarlatine,

la mauvaiſe odeur de la reſpiration & les pétéchies qui ſurvinrent bien-tôt me firent connoître quelle étoit la vraie maladie.

J'ai obſervé pluſieurs fois la même viſcoſité dans le ſang au commencement des Fiévre malignes, quoique celui que l'on tiroit deux ou trois jours après à la même perſonne fût diſſout ſans conſiſtence, & purulent. J'en ai eu encore pluſieurs exemples derniérement, parmi les priſonniers François, qui périſſoient par douzaines d'une Fiévre peſtilentielle & contagieuſe fréquemment accompagnée de pétéchies & de cours de ventre ſanguinolent. Dans cette Fiévre, comme dans la plûpart des autres, les Chirugiens François ſaignoient tous les deux jours. J'ai vû en différentes occaſions le ſang de quelques Officiers qui avoient été traités ainſi; ce n'étoit à la troiſiéme ou quatriéme ſaignée, que du pus, quoique le ſangeût été d'abord fort épais. La pratique de ces Chirurgiens étoit ſi mauvaiſe que pendant qu'ils étoient ainſi occupés à faire agir leur lancette, ils gorgeoient leurs malades de forts bouillons de bœuf & de mouton. Ils n'agiſſoient pas autre-

ment quoique les Malades fussent dans un délire perpétuel, couverts de pustules noires & pourprées & que leur langue fût noire comme de l'encre & aussi séche & raboteuse que de la pierre ponce. Je suis persuadé qu'il est mort un très-grand nombre de ces prisonniers François par l'effet de cette pratique absurde.

L'état couenneux du sang au commencement des Fiévres pestilentielles & contagieuses, ne détruit pas ce que j'ai dit dans mon Essai sur les fiévres, de l'action des miasmes contagieux sur le sang : au contraire il le confirme ; car quoique ces miasmes tendent à décomposer le sang, & le fassent même presque sur le champ, il peut arriver que si des personnes fortes & qui ont le sang fort épais sont attaquées de ces Fiévres malignes & contagieuses, leur sang paroisse visqueux & couenneux au commencement de la maladie ; mais dans la la suite par l'action des ferments contagieux (si je puis m'exprimer ainsi) le sang se trouvera dissout de plus en plus, de sorte qu'il ne sera plus qu'une espéce de sanie, comme on le voit aux saignées que l'on fait alors. On

a donc raiſon d'agir avec précaution, par rapport à la ſaignée, quand on a un juſte ſujet de craindre la contagion & la malignité dans les Fiévres; ſpécialement ſi on obſerve que le pouls & la reſpiration deviennent trés-foibles après la ſeconde ou troiſiéme ſaignée; or quelquefois ils s'affoibliſſent d'une maniere ſurprenante après la premiere.

Je reviens à mon ſujet. Toutes les fois que j'étois appellé auprès d'une perſonne attaquée de cette maladie, & au commencement, en général au lieu de ſaignée j'ordonnois un lavement de lait avec du ſucre & du ſel pour débarraſſer les inteſtins; principalement quand le malade étoit conſtipé. Si dans le commencement il y avoit une diarrhée, j'ordonnois quelque grains *de rhubarbe torrefiés*, *la poudre de ſcordium compoſée & la décoction blanche*; & ſi le cours de ventre étoit trop abondant, je donnois le plus ſouvent une cuillerée ou deux de *la décoction de fracaſtor de Fuller*, médicament très-efficace en ce cas. Lorſque la nauſée & le vomiſſement étoient très-forts, j'ordonnois un

léger émétique, particuliérement aux adultes qui avoient beaucoup de peine à respirer, & comme on peut le croire la respiration en devenoit beaucoup plus facile; quant aux enfans, j'étois souvent obligé de les faire vomir avec *l'oximel scillitique* & *l'essence d'antimoine*, autrement ils étoient étouffés par l'abondance de mucosités & d'humeurs.

Immédiatement après, je donnois au Malade une mixture composée *de sel volatil de corne de cerf, de suc de limons & d'eau alexitere simple*, à laquelle on ajoutoit *la poudre de contrayerva composée* & un *peu de myrrhe & de saffran*: quant à ces derniers, je les ordonnois en bol avec un peu de *nitre* si la Fiévre étoit très-forte, & j'y ajoutois un grain ou deux de *camphre* pour les adultes, lorsque leur estomac pouvoit le supporter; s'il ne le pouvoit pas j'y substituois *un julep camphré*, *ou le vinaigre camphré avec le sirop de groseilles noires*, *de framboise* ou autre semblable. Le second ou le troisiéme jour je faisois ajouter à la mixture saline ou au julep cordial la

teinture de quinquina alexitère, qui dans ce tems de la maladie, eſt préférable au quinquina en ſubſtance parce qu'elle favoriſe l'éruption des exanthemes ſans empêcher les ſueurs, qui dans tous les tems de cette maladie ſont très-favorables, pourvu qu'elles ſoient douces, légeres & univerſelles. Il étoit fort difficile de procurer des ſueurs aux Malades; mais lorſqu'elles ſortoient doucement & également le troiſiéme, le quatriéme ou le cinquiéme jour ou même plus tard, elles étoient critiques & ſalutaires; l'urine qui auparavant étoit crue, claire, limpide, ſortoit ſur le champ avec des marques de coction & dépoſoit une grande quantité de ſédiment pâle ou briqueté: j'ai quelquefois eſſayé de les exciter par des diaphorétiques doux & légers, & par une très-ample boiſſon d'*eau d'orge*, *de petit lait clair*, *de gruau*, *de thé* ou autre choſe ſemblable. Je ferai remarquer que j'ai vû un Malade qui eut des ſueurs douces & univerſelles, quoique la démangeaiſon, qui s'y joignoit quelquefois, fût inſupportable, pendant que généralement la ſueur faiſoit bien-

tôt cesser cette démangeaison, & pour le moins diminuoit constament la Fiévre; la diarrhée, s'il y en avoit, cessoit presque sur le champ; on voyoit aussi disparoître l'enflure du col & des parotides en même temps, si-tôt que les sueurs s'établissoient complettement. Elles étoient pour l'ordinaire très-fœtides, même dans les petits enfans.

J'ordonnois communément *l'élixir de vitriol* avec la *teinture de quinquina* (excepté aux enfans très-jeunes) ce qui est un très-bon reméde antiputride & alexitère; je faisois aussi prendre fréquemment le même élixir dans une infusion *d'orange de Séville* faite avec *le vin clairet, ou le vin d'Oporto & l'eau*, & ce mélange étoit agréable & efficace.

Comme il étoit nécessaire de laver frequemment la bouche & la gorge, je me servois d'un gargarisme fait *d'une décoction de figues, de roses rouges, de myrrhe & de miel dans du cidre rouge; ou un léger mucilage de semences de coing avec le sirop de framboises ou de groseilles noires*; ou *la teinture de mirrhe seule*; & de tems en tems on pouvoit donner un peu *d'esprit de vitriol*, sur-tout après

l'uſage du gargariſme. Quelquefois je faiſois reſpirer la vapeur des *roſes rouges*, des *fleurs de camomille*, *de myrrhe & de camphre bouillis dans le vinaigre*, auſſi chaude que le malade pouvoit la ſupporter, & il en retiroit un prompt ſoulagement.

Souvent l'enflure du col, des parotides &c. augmentoit ſi ſubitement & avec tant de violence qu'elle menaçoit de ſuffoquer le malade : néanmoins je regardois ces tumeurs externes comme critiques, & en conſéquence je tâchois de favoriſer le dépôt en appliquant des *cataplaſmes âcres & des veſſicatoires*; quelquefois j'ai appliqué avec ſuccès des veſſicatoires aux deux oreilles. Si ces applications ſont d'uſage dans les eſquinancies ordinaires, à plus forte raiſon doit-on les employer dans celle-ci, où les humeurs ſont exceſſivement âcres & malignes.

Il arrive fréquemment que le ventre eſt tendu & enflé, & qu'en même temps les urines coulent difficilement; alors *une fomentation émolliente* avec *les ſemences carminatives* ou *des fleurs de camomille bouillies dans le lait & l'eau*; ou

bien *un lavement de même qualité avec du sel & du sucre*, sont très-nécessaires pour débarrasser les intestins des grosses matiéres & des vents, & faire en même tems couler les urines; les visceres s'en trouvent soulagés, & la respiration en devient plus facile, parce que le diaphragme exerce ses mouvemens avec plus de liberté. Si après cela le bas-ventre étoit fort tendu & que le Malade fut constipé, vers le cinquiéme ou sixiéme jour, je donnois communément une dose de *rhubarbe* avec *la manne* & le *lénitif*, & ensuite le quinquina en substance; mais je ne les prescrivois jamais quand le ventre étoit fort en[illegible]é & resserré, ni jusqu'à ce qu'il eût paru quelque signe de coction, ou avant que l'épiderme commençât à tomber par écailles; mais je trouve que *ma teinture* ou *une décoction de quinquina* est plus appropriée parce qu'elle cause moins d'oppression de poitrine. Je me suis servi aussi de la *résine de quinquina* faite par l'esprit-de-vin; elle est préférable à l'extrait ordinaire; elle pese moins sur l'estomac & se garde mieux, c'est pourquoi je la regarde comme un très bon médicament.

Quoique la purgation soit inutile au commencement de la maladie, il n'en est pas de même à la fin : les purgatifs doux & tempérés, tels que *la Rhubarbe*, *la Manne*, &c. sont alors nécessaires pour emporter hors des intestins les matiéres putrides, qui si on différoit plus long-tems, occasionneroient des fiévres, une grande foiblesse, la perte de l'appetit, l'enflure du ventre & des obstructions rebelles dans les glandes : j'ai même été quelquefois obligé de donner des doses repétées de *calomelas*, pour dissiper l'enflure des parotides & des glandes maxillaires ; autrement elles restoient dures & enflées pendant long-tems, & à la longue tomboient en suppuration. Il a même été plusieurs fois néceßaire de frotter ces tumeurs avec *l'onguent mercuriel*, pour pouvoir les fondre. Le *calomelas* a été encore employé pour détruire les vers, & il les faisoit sortir en abondance. En général après une ou deux purgations, le malade recouvroit promptement l'appetit & des forces ; plusieurs cependant eurent besoin de purgations fréquentes & d'un usage continué de *Quinquina*,

d'Æthiops mineral , &c. pendant long tems, & ensuite du lait & de l'air de la campagne, pour prévenir la fiévre hectique, dont quelques-uns périrent huit ou dix semaines après la premiere maladie.

Cette fiévre dans laquelle le sang devenoit si acrimonieux, dissout & putride, étoit sans doute du genre des fiévres malignes & pestilentielles. Il n'y a aucun doute qu'elle ne fût contagieuse puisqu'elle attaquoit des familles entiéres, & sur-tout les jeunes personnes. L'histoire de cette maladie prouve évidemment que cette contagion étoit produite par un grand degré d'acrimonie du sang. J'ai remarqué ailleurs que la contagion agissoit sur le sang, de même que les choses acres; & peut-être que les miasmes contagieux ne sont autre chose que des particules, des vapeurs salino-sulphureuses très-exaltées, que fournissent les corps malades & infectés. C'est une chose connue que les exhalaisons des animaux qui pourrissent, celles des membres gangrenés, l'air puant & mal sain des prisons &c. détruisent la consistence du sang, & produisent des

fiévres malignes & peſtilentielles ; de même que la ſanie qui découle des parties gangrenées, étant introduite dans le ſang, y produit une fiévre de même eſpéce. Il eſt certain que dans une vraie peſte, les émanations peſtilentielles, produiſent en peu d'heures, une diſſolution putride & une diſpoſition à la gangréne, dans le ſang même des perſonnes les plus ſaines ; & dans le fait, notre mal de gorge malin ne lui cédoit que de très-peu en activité, puiſqu'on a trouvé par les diſſections, non-ſeulement la gorge, mais encore le poumon & les inteſtins gangrenés, & que toute la maſſe du ſang étoit corrompue & putréfiée. L'expérience de l'inoculation de la petite vérole dans laquelle on voit qu'une très-petite quantité de matiére varioleuſe ſuffit pour donner cette maladie, prouve clairement & inconteſtablement qu'une très-petite quantité d'une matiére morbifique peut infecter toute la maſſe du ſang ; & cela n'a pas de quoi ſurprendre, quand on connoit bien les terribles effets produits par une très-petite quantité du venin de la vipére & du chien enragé.

Quoique l'Esquinancie maligne & ulcéreuse paroisse être une maladie particuliere, elle a cependant une grande ressemblance avec la fiévre angineuse que j'ai décrite dans mon premier volume sur l'air & les maladies épidémiques; & il est assez remarquable combien cette espéce de fiévre s'est répandue de côté & d'autre dans ce pays; cependant il est certain que la fiévre angineuse est d'un caractére beaucoup plus inflammatoire que le mal de gorge malin dont il est ici question; en effet on a observé que le sang dans cette fiévre étoit beaucoup plus épais & visqueux que dans notre mal de gorge, & que les saignées y étoient beaucoup plus utiles; mais je crois que dans cette maladie comme dans beaucoup d'autres maladies épidémiques, le genre de la maladie est grandement altéré par la constitution particuliere de chaque sujet; la petite vérole, la rougeole, la fiévre scarlatine, &c. en sont en particulier une preuve évidente. Par éxemple la petite vérole produira une fievre vraiment inflammatoire dans une personne dont les fibres seront fortes & élastiques, & le sang épais &

visqueux ; dans une autre dont les fibres seront foibles & lâches & le sang dissout, elle produira une fiévre putride, nerveuse, qui ne suffira point pour élever comme il faut les pustules, & sera encore plus insuffisante pour les mener à une louable suppuration. En un mot la petite vérole inflammatoire différe autant ou plus de l'espéce maligne, que la fiévre angineuse du mal de gorge ulcéreux, pestilentiel. C'est ainsi que la fiévre scarlatine décrite par Morton differe de celle dont parle Sydenham. En effet quoiqu'une espéce particuliere de contagion produise toujours la même maladie, elle différe pourtant beaucoup dans chaque personne qui en est attaquée, & elle doit être traitée en conséquence. Ainsi il y avoit quelques-uns de ces maux de gorge accompagnés d'une fiévre fort aiguë, & dans lesquels la saignée au commencement étoit très-indiquée, & à quelques malades un régime rafraîchissant étoit plus néccessaire qu'à d'autres : dans certains cas, j'ai même été obligé de donner le nitre avec les diaphorétiques. J'avouerai cependant que les medicamens chauds étoient plus

utiles dans cette fiévre que dans toutes les autres, même quand la chaleur étoit considerable ; autrement le pouls s'affoiblissoit d'une maniere surprenante, & il survenoit bientôt une anxiété & une oppression extraordinaires. J'ai donc été obligé de donner des alexiteres chauds dans cette maladie, & cela dans différents tems & à de jeunes personnes. Je donnois surtout ceux dont l'expérience m'avoit prouvé l'utilité ; *tels étoient le saffran, le camphre, le contrayerva, la confection cordiale, la Theriaque d'Andromaque, le vin brûlé uni à l'eau, la teinture de Quinquina alexitere* : ma pratique a confirmé les effets qu'on connoît dans ces médicamens.

On se sert à tout propos du mot de fiévre dans la pratique de la médecine, mais sa signification est trop vague & indéterminée. Il y a quelques maladies qu'on comprend sous ce nom général, & qui se guérissent mieux en augmentant la fiévre; de ce genre sont les fiévres quartes foibles & les fiévres nerveuses. L'Esquinancie maligne dont il est question ici, prouve aussi que toutes les maladies aiguës ne doivent pas être

traitées par les évacuans & les rafraîchiſſans ſeulement. Il y a ſans doute pour toutes les fiévres des eſpeces de délayans appropriées, & certainement il y a des fievres qui demandent plus que de l'eau d'orge & de la limonade. Mais j'ai déja dit pluſieurs choſes à ce ſujet dans mon Eſſai ſur les fiévres ; je ne ferai qu'ajouter ici un mot ou deux ſur l'uſage des ſels alkalis volatils dans les fiévres peſtilentielles putrides & petéchiales, dans leſquelles je crains fort qu'on ne les donne ſouvent mal-à-propos.

Il eſt d'obſervation que dans toutes les fièvres de cette eſpéce, on trouve le ſang corrompu & diſſout, & qu'enfin il devient fort acre, de même que s'il étoit purulent & putride. En conſéquence tout ce qui tend à rendre le ſang acre & diſſout, doit être très-propre à produire de pareilles fiévres, & à augmenter leur malignité quand elles exiſtent ; les ſels alkalis volatils le font à un degré éminent ; car quoiqu'ils puiſſent retarder la putréfaction des chairs des animaux, & même du ſang juſqu'à un certain point quand il eſt hors des vaiſſeaux (ce que feroit auſſi l'arſenic &

le sublimé corrosif) cependant si on le mêle avec le sang, tandis qu'il est soumis au pouvoir de la circulation & à l'action des vaisseaux, il avance sa dissolution, & par conséquent sa putréfaction. Il y a plus, si on le mèle avec le sang hors du corps, dans l'instant même qu'il sort de la veine, il détruit la texture des globules du sang, à peu près de la même maniere que le venin de la vipére, en anéantissant la cohérence & l'adhésion des parties qui le composent. Le sang même des personnes les plus fortes (comme je l'ai éprouvé sur le sang des chevaux les plus vigoureux) étant traité ainsi, ne se ramasse point en une masse séparée de la sérosité, comme à l'ordinaire; mais il reste pour lors semblable à une gelée sans consistence ni fermeté, ou à une espéce de sanie. J'ai même observé que si on prend intérieurement des sels ou des esprits volatils en quantité & fréquemment, même en bonne santé, on devient sujet à des accès de fiévre, à des hemorrhagies, les gencives deviennent saignantes & enflées, l'haleine sent mauvais, les urines enfin sont fétides; tous ces

ſymptômes marquent ſuffiſamment qu'il y a un commencement de décompoſition dans le ſang.

De plus ces globules du ſang diſſouts & décompoſés, ſont plus propres à entrer dans les artéres ſéreuſes & lymphatiques, & ne trouvant pas un paſſage libre au travers de leurs ramifications, ils s'y arrêtent & s'y corrompent; à la longue il ronge ces vaiſſeaux qui ſont extrêmement tendres, particuliérement s'il s'y eſt joint une acrimonie ſaline, qui irrite en même tems ces petits vaiſſeaux, augmente la chaleur & cauſe ainſi promptement la corruption des humeurs & des vaiſſeaux: alors la lymphe & la ſéroſité chargées de matieres putrides rentrent dans le ſang, & en accélerent grandement la corruption totale.

Les ſels alkalis volatils appliqués ſur la peau, la corrodent & l'ulcérent promptement, & c'eſt un fait aſſuré, que donnés intérieurement, ils cauſent plus de chaleur à doſe égale, que les végetaux alexiteres les plus chauds. Je crois qu'ils ne produiſent pas tant cet effet en augmentant la circulation & le mou-

vement progressif du sang, qu'en excitant un mouvement intestin d'effervescence dans ses parties; car on a trouvé par des expériences faites avec soin, que les alkalis volatils affoiblissoient le ton des fibres & la force des vaisseaux, & conséquemment diminuoient le mouvement régulier de la circulation : & pour moi j'ai observé que quand le sang abonde en parties salines acres, le pouls est foible, petit, vif & vacillant, comme dans l'affection scorbutique, & que l'état acrimonieux & putride du sang, qui produit les fiévres putrides, précéde souvent les gangrénes qu'on appelle de cause interne. De quelque façon que la chose arrive, les forces de la nature se trouvent très-diminuées, & en particulier l'action vibratile des artéres ; quoiqu'il puisse arriver que les artéres battent plus vite, en compensation du défaut de leur force & de leur plénitude naturelle, telle qu'on la remarque dans le mouvement libre d'une artére convenablement remplie de sang & en action comme elle doit être. La mollesse & l'extrême grosseur du cœur, telles qu'on les trouve dans les

ſcorbutiques & les peſtiférés, ſont un effet de la foibleſſe & du grand relâchement de ſes fibres muſculaires. L'eſpéce particuliere de bouton qui vient ſur la peau des perſonnes attaquées de fiévre maligne, ſemble venir plutôt de l'abondance des ſels & des ſouffres acres du ſang, & de leur mouvement inteſtin, que de l'augmentation de la force projectile du ſang; en effet en portant la main ſur le bras du malade, la chaleur paroît d'abord très foible & ſurpaſſer à peine la chaleur naturelle; mais en l'y laiſſant plus long-tems, on ſent dans le doigt une chaleur déſagréable, & cette ſenſation perſiſte & reſte quelque tems encore après qu'on a quitté le bras du malade. Le Docteur *Pringle* a fait cette judicieuſe remarque dans ſon Traité des *maladies des Armées*, & *Galien* l'avoit obſervé long-tems avant lui. Mr. Queſnay l'appelle la chaleur d'acrimonie & la diſtingue fort à propos de la chaleur de l'inflammation. Cette ſenſation approche réellement de ce qu'on ſent en touchant un morceau de bois ſec & chaud, ou en trempant le doigt dans de l'eſprit de corne de cerf tiéde. Je

crois cette obſervation propre à prouver l'abondance des ſels acres, qui ſortent du corps par la tranſpiration dans ces fiévres fort putrides. Cette chaleur brûlante qui dans quelques maladies ſurvient aux malades & les incommode ſi fort, quoique les parties externes du corps ſoient actuellement froides, vient ſans doute de la même cauſe. Je ne puis m'empêcher de croire que la chaleur qu'on obſerve dans les fiévres, & qui précéde & accompagne la gangréne de cauſe interne, ne ſoit produite par l'acrimonie & le mouvement inteſtin des humeurs; au moins n'eſt-elle pas produite par leur mouvement rapide, car on trouve toujours le pouls foible & petit, quoique fréquent. La puanteur extrême & anticipée, ainſi que l'enflure des cadavres de ceux qui ſont morts de fiévres putrides, & les hémorragies purulentes qui ſortent de tous leurs émonctoires, ſont des preuves évidentes du mouvement inteſtin, de la raréfaction & de l'acrimonie des humeurs; c'étoit là ce qui arrivoit ordinairement à ceux qui étoient morts de la fiévre angineuſe décrite ci devant. Tout le corps enfloit pro-

digieuſement, même juſqu'au bout des doigts & des orteils, avec une apparence cadavéreuſe & livide : il s'exhaloit du corps du malade quoiqu'il fût preſque froid une puanteur inſuportable, avant même qu'il fût mort ; le ſang ſortoit en même tems par les oreilles, par le nez, la bouche & l'anus; dans ces ſortes de malades on avoit trouvé le pouls très-foible & petit quoique fréquent, dès le commencement de la maladie. Tout cela ne venoit-il pas de la grande quantité d'air produite dans le ſang par le mouvement inteſtin, la chaleur & la putridité qu'on ſçait être très-propres à en produire ? & l'emphyſeme qu'on remarque dans quelques gangrénes, ne vient-il pas de la même cauſe ?

Si nous conſiderons la formation & la nature des ſels des animaux, peut-être verrons nous un peu plus clair dans cette matiere. Les acides végetaux les plus forts que nous prenons dans nos alimens ſont bientôt changés par le *vis vitæ*, en un ſel neutre du genre des ſels ammoniacaux, & étant plus long-tems expoſés à l'action des vaiſſeaux & de la chaleur du ſang, ils approchent

de plus en plus de la nature alkaline, & à la longue ils prendroient cette qualité, s'ils n'étoient pas délayés, rafraichis & corrigés par les nouveaux alimens & les boissons. Les personnes qui ne vivent que de viande & de poisson, & ne boivent que de l'eau, contractent bientôt une grande puanteur de toutes leurs humeurs, à moins qu'ils ne fassent usage de quelque chose d'acide ou d'aigrelet; elles deviennent fiévreuses, & à la longue leur sang devient tout putride. Le sang des personnes qui meurent de faim devient très-acre, il produit des fiévres, la phrénesie & un tel degré de putridité, qu'il détruit entiérement le principe de la vie. J'ai vu une fois un pauvre Gentilhomme qui se fit mourir de faim par un accès de mélancholie : il ne voulut jamais, soit par force ou par raison, prendre de nourriture ni aucune boisson pendant plusieurs jours; bientôt la fiévre le prit, le visage lui devint rouge, & toute la tête brûlante; son pouls étoit foible mais très-fréquent; en 3 ou 4 jours son haleine devint très-mauvaise, ses lévres séches noires & brûlées, ses dents &

sa

& sa langue noire & sanglante ; son urine, quand il en rendoit très colorée & aussi puante que si elle eût é é gardée un mois ; à la longue il trembloit continuellement, ne pouvoit point se tenir debout, encore moins se promener, rêvoit & dormoit alternativement, & il tomba dans des agonies fréquentes & convulsives, dans lesquelles il suoit quelquefois beaucoup de la tête & de la poitrine, pendant que ses extrêmités étoient froides, pâles & flétries ; sa sueur étoit d'un jaune brun & d'une puanteur capable de faire vomir.

Il est certain aussi que si les sels du corps ne sortent continuellement & constamment par les urines, ils prennent une qualité délétere, comme on le voit dans l'*Ischurie*, dans laquelle ils contractent de plus en plus une qualité alkaline. Dans une suppression d'urine opiniâtre, ce n'est pas tant l'augmentation de la quantité d'humeurs, que l'acrimonie qu'elles acquierent, qui fait le danger & amene la mort. Je l'ai vu arriver très-promptement, quoique le malade eût eu des sueurs continuelles & une diarrhée pendant tout le tems de la suppression. Je me souviens particulierement d'une *Ischurie renale* dont une

Dame fort grasse mourut le onziéme jour, quoiqu'elle eût été saignée deux fois très-copieusement, & qu'elle eut eu un cours de ventre pendant tout ce tems; ce qui suffit pour qu'on ne puisse attribuer sa mort à l'abondance des humeurs. Elle ne rendit pas une goutte d'urine depuis l'instant où elle fut attaquée jusqu'à sa mort, quoiqu'elle eût pris de grandes doses de *cantharides*, tant en *substance*, qu'en *teinture*, de même que plusieurs autres médicamens, & en particulier du *calomelas*. Je ferai observer que quoique j'aye souvent vu de très-bons effets des cantharides dans les suppressions d'urines, si elles ne font pas un prompt effet, & qu'on en continue l'usage, elles ne font par l'âcreté de leurs sels qu'augmenter le mal & avancer la mort du malade en causant le délire & les convulsions, comme j'ai eu le malheur de le voir plusieurs fois.

Enfin la génération des alkalis volatils dans le corps humain s'accomplit à ce qu'il paroît tout comme hors du corps. Si on laisse quelqu'espéce de plante verte que ce soit, même des plus acides, pressée en un gros monceau, elle s'échauffera bientôt; la chaleur augmentera par degrés de plus en plus,

(& même à un degré si fort, que lorsque la quantité est un peu considérable, le feu y prend); enfin cette effervescence changera bientôt toute la masse putride, jusqu'aux sels essentiels & acides, en un sel alkali volatil, que l'on pourra retirer de cette masse putréfiée par la distillation; & ce sel alkali-volatil ne différera en rien de celui qu'on tire des substances animales. Dans les vegetaux & les animaux, la production des alkalis volatils est donc le résultat de la chaleur & du mouvement sur les sels des végétaux. La force de nos solides & de nos fluides agit longtems sur eux, & les exalte par dégrés jusqu'à l'état alcalin, arrivés auquel ils ne sont plus propres aux fonctions vitales, ils les anéantissent même s'ils sont fort abondans, comme dans les fiévres très-putrides, les fiévres pestilentielles & petéchiales. Je crois donc que dans plusieurs cas, c'est jetter de l'huile sur le feu, que de donner aux malades des alkalis volatils, qui dissolvent & décomposent les globules du sang, & par conséquent occasionnent très-vite une putréfaction générale. Ces sels étant appliqués sur la peau y exci-

tent bientôt une escarre gangreneuse, & lorsque le sang s'en trouve trop chargé, il devient comme une lessive brûlante & caustique qui détruit les fibrilles nerveuses & les petits vaisseaux. Le cas arriveroit plus souvent & plus vîte qu'il n'arrive, sans l'usage des acides, des délayants, des adoucissants & des mucilagineux qui corrigent à mesure cette tendance; il paroît que le suc de limon & le vinaigre détruisent radicalement l'acrimonie du sang, de sorte qu'appliqués avec intelligence, ils peuvent devenir des remédes très-utiles dans plusieurs maladies.

Avant que de finir, qu'il me soit permis de rapporter ici le cas suivant qui est extraordinaire, & n'est pas éloigné de la matiere que je traite.

Je soignai dernierement un jeune homme de famille & fort riche, qui s'étoit tellement habitué à l'usage de ces sels volatils que flairent les Dames, qu'à la fin il en mangeoit en quantité, & avec l'ardeur qu'ont pour les dragées ceux qui les aiment; mais cette dépravation de goût fut punie. Il fut bientôt attaqué d'une fiévre hectique, avec de fortes hémorrhagies par l'anus,

e nez, les gencives; toutes ses dents tomberent, & il ne pouvoit rien manger de solide; il devint à rien, & ses muscles étoient mols & flasques comme ceux d'un enfant nouveau né; il sortit de tout son corps des pustules qui lui causoient des demangeaisons insupportables, de sorte qu'il se grattoit continuellement, & se déchiroit la peau avec les ongles; son urine étoit toujours très-haute en couleur, très-trouble & très-puante. On lui persuada enfin avec beaucoup de difficulté d'abandonner sa mauvaise coutume; mais il avoit tellement dérangé sa constitution, qu'après plusieurs mois de cet état misérable, il mourut hectique, & dans le plus haut degré de marasme. Je suis persuadé qu'il seroit mort beaucoup plutôt, s'il n'eut fait un usage fréquent & constant des vins les meilleurs & les plus exquis, & pris journellement une grande quantité de lait, & de sucs antiscorbutiques acidulés avec le jus d'orange de Seville, de limons, &c.

Au reste je suis bien éloigné de penser qu'il faille rejetter de la matiere médicale les alkalis volatils, & que leur usage soit condamnable dans tous

les cas ; je ſuis au contraire très-perſuadé qu'on peut les donner avec avantage dans beaucoup d'occaſions ; mais pour les cas dont j'ai parlé, je m'en tiens toujours à ce que j'en ai dit.

FIN.



TABLE DES MATIERES.

A.

A Bbattement ſoudain de l'eſprit & des forces dans l'Angine, 456.
Abſcès. Voyez *Furoncles*.
Acides végétables & minéraux : propres dans les Fiévres putrides, *pag.* 143. Dans la petite vérole pétéchiale, 184, 194. Non point dans la petite vérole lymphatique, 184. Bienfaiſans dans le ſcorbut de mer, 317. Végétables plus ſavonneux & plus déterſifs que les minéraux, 194.
Acrimonie peut ſe trouver compliquée avec la viſcoſité inflammatoire, 68. Preuve de cela, 71. Avec la diſſolution du ſang, 65. Exemple 74. Autre exemple, 80. Alcaleſcente tend à diſſoudre le ſang, 65. Putride, ſa génération, 65, 66. Comment elle ſe manifeſte dans le ſcorbut, 317.
Air, hâte ou retarde les progrés de la petite vérole ſelon ſon eſpéce, 175. Celui qui eſt froid & ſec exige une méthode, celui qui eſt chaud & humide, une autre, *ibid*. Doit

être pur & tempéré dans les Péripneumonies, 241. Sa froideur & sa sécheresse causent des inflammations de poumons & de plévre, 210, 211. Nécessité d'airier l'appartement dans la petite vérole, 198.

Alcalines, toutes les humeurs du corps deviennent telles en se corrompant, 60.

Alexipharmaques sont souvent plus propres à retarder qu'à exciter les sueurs dans les Fiévres. 12, Subastringens utiles dans les Fiévres putrides, 140, 143. Voyez *Cordiaux*.

Aloëtiques causent des hémorrhagies, 56.

Angine maligne, ou *mal de gorge avec ulcères*, observée par J. Huxham, en 1751, 1752 & 1753, pag. 429. Très-commune en Angleterre depuis quelques années, *ibid.* Premiere Histoire de cette maladie, *ibid. & suiv.* & 430. Elle attaque enfans & adultes, *ibid.* Une toute pareille, fait beaucoup de ravages en Espagne & en Italie, *ibid.* Constitution de l'air, & énumération de différentes maladies qui ont accompagnée l'Angine en Angleterre, 441. Le sang est d'une belle apparence au commencement de cette maladie, 440, il devient ensuite épais & visqueux, *ib.* Les attaques en sont différentes suivant les personnes, 442. Les plus communes, 443. Enflure dans la gorge qui devient rouge cramoisi, 444. La luette se couvre de taches blanchâtres, qui s'aggrandissent & couvrent les amydales, 445. La langue devient blanche, & est fort chargée à la racine;

les symptômes & la fiévre augmentent le troisiéme jour 445. L'haleine devient insoutenable, *ibid.* Le délire s'y joint, *ibid.* La peau devient séche & rude, *ibid.* Grande chaleur & rarement de sueur, *ibid.* Quelquefois grand cours de ventre, surtout aux enfans, *ibid.* Déjections noirâtres, *ibid.* Respiration difficile & ralement considérable dans la gorge, 447. Crachats puants & quelquefois teints de sang, *ibid.* Il découle du nez une matiére très corcorrosive, *ibid.* Qui étouffe les malades lorsqu'elle est supprimée, *ibid* Il se déclare une efflorescence sur la surface du corps, 449. Cette maladie parvient à son état le cinquiéme ou le sixiéme jour dans les jeunes gens, 453; & dans les personnes âgées, le 11 ou douziéme, *ibid.* Elle cause une toux très-importune, *ibid.* Simptômes heureux, *ibid.* Se déclarent vers le 3 ou 4e. jour, *ibid.* La sueur survient en abondance, le fond de la gorge se nettoie, la respiration devient libre, les yeux sont brillans & vifs, les urines sont troubles, &c. 253, 254. Traitement de cette maladie, 461. Médicamens chauds y sont utiles, 472, Sels alkalis volatils y sont dangereux, 473.

Anodins salutaires dans la petite vérole, surtout vers la crise, 192. On doit en augmenter la dose le soir avant la crise, *ibid.* Voy. *Opiates.*

Antimonial (vin) son utilité, 278.

Aphthes noirs & bruns dangereux dans les

Péripneumonies malignes, 118. Ceux qui ſont exceſſivement blancs & nombreux, ne préſagent rien de bon dans ces maladies, *ibid.*

Apoſtêmes. Voy. *Furoncles.*

Arteres, accidens qu'occaſionne leur rupture dans les poumons, 249. Le battement violent des Arteres Carotides annonce un délire dans les Fiévres, 113 Surtout dans la petite vérole, 164, 188, 193.

Aſtringens, on doit en uſer avec précaution dans les Péri neumonies, 239, 251.

Athlètique (Conſtitution) dangereuſe, 45.

B.

BAins froids cauſent une eſpéces d'accès fébrile, 22 Utiles dans quelques Fiévres, 29. Et à ceux qui ſont d'un tempérament lâche & flaſque, 36. Ne valent rien lorſque les fibres ſont trop tendues, 35. Exemple, 36. Demi-tiédes propres dans les cas où les fibres ſont trop tendues, 35. Emollients utiles dans quelques Pleuréſies opiniâtres & dans la Paraphrénéſie, 307. Rien de plus utile dans les Fiévres inflammatoires, que de baigner les extrémités, les hypocondres, &c. 17. Les pieds, les jambes, &c. avant l'éruption de la petite vérole, 165. Le malade en entier, exemple, 168.

Bile prédomine dans les Fiévres malignes, 137.

Blanc de Baleine, ses vertus, 308

Boisson fréquente & modérée, utile dans les Fiévres nerveuses, 99.

C.

CAdavres, on ne sçauroit enterrer trop tôt ceux des personnes qui sont mortes de maladies pestilentielles, 61.

Caffé utile dans la petite vérole crystalline, 180. Dans les péripneumonies catharreuses, 254.

Calomel, on doit le joindre aux purgatifs à la fin de la Fiévre qui accompagne l'éruption de la petite vérole, 203.

Camphre, son utilité dans les Fiévres malignes putrides, 146.

Camphré (Vinaigre) utile dans les mêmes maladies, 147. Voy *Vinaigre camphré.*

Cantharides font un très-bon effet dans les suppressions d'urine; Mais dangereuses, s'il n'est pas prompt, 482.

Cataplasme pour arrêter le vomissement, 135.

Cataplasmes émolliens sur les pieds avant l'éruption de la petite vérole, 165.

Catarrhes très-abondans dans le temps de l'Angine.

Chaleur singuliére du corps des personnes attaquées de fiévre maligne, remarquée par *Galien*, & par le Docteur *Pringle*, 477. M. *Quesnay* l'appelle chaleur d'acrimonie, & la distingue fort à propos de la chaleur de l'inflammation, *ibid.* Est pro-

duite par l'acrimonie & le mouvement intestins des humeurs, 478.
Charlatans, quelques traits sur leur conduite, Préf. xi, 17, 279.
Chirac, examen de son opinion sur le vomissement, 134.
Clystères émolliens & laxatifs utiles au commencement des Fiévre inflammatoires, 13. Utiles dans le Fiévres nerveuses, 97. Dans les Fiévres malignes, 139. Au commencemenr de la petite vérole, 191. Vers son état. *ibid.* Aprè l'incrustation pour préparer le corps à la purgation, 199. Dans les Péripneumonies, 263. Dans les Pleurésies, 305.
Coliques causent souvent des Péripneumonies, 285.
Constipation, ses effets dans la petite vérole, 191.
Contagion produit différens effets selon la différence des tempéramens, 112. Affoiblit les fibres & dissout le sang dans les Fiévres, 131. Affecte principalement les esprits animaux, 129, 169.
Conway (Régiment de) apporte beaucoup de petites véroles, 431.
Cordiaux utiles dans les Fiévres nerveuses, 98. Voy. *Alexipharmaques.*
Cidre, son utilité dans les Fiévres malignes putrides, 151. Contre le Scorbut, 318
Corps morts exhalent une puanteur insupportable, dans les Fiévres pétéchiales, 61.

D.

DEjections dans les Fiévres malignes putrides, 115. Bilieuses, souvent critiques dans les Fiévres malignes, 141. Quelquefois critiques dans les Péripneumonies, 262. Colliquatiques, mauvaises dans les Fiévres nerveuses, 105. Livides, dangereuses dans les mêmes Fiévres, *ibid.* Voy. *Diarrhée.*

Délayans acides & savonneux utiles dans les Fiévres, 9.

Délaiement, son utilité dans les Fiévres, 8. Dans la petite vérole, 196. Maniere de le procurer, 14.

Délire léger, Symptôme de la Fiévre nerveuse, 90. Syptômes qui l'annoncent dans les Fiévres malignes, 113. Dans l'Angine, 544.

Dents, maladies que leur sortie cause aux enfans, 411. Moyen de la faciliter, *ibid.*

Diaphorétiques utiles dans les Fiévres nerveuses, 98. Dans les Fiévres malignes, 148.

Diarrhée utile dans les Fiévres nerveuses, lorsqu'elle est modérée, 105. En quel tems utile dans les Fiévres malignes, 141 Nuit au commencement des Fiévres malignes, lorsqu'elle est excessive, *ibid.* Devenue critique dans la petite vérole, 183. Voy. *Selles.*

Diéte émolliente & farineuse, utile lorsque les fibres sont trop tendues, 34. Acelcen-

te propre à prévenir la putréfaction des humeurs, & par conséquent le Scorbut, 317. Celle qui convient dans les Fiévres nerveuses, 93.

Diététique, un Médecin ne sçauroit étudier avec trop de soin cette partie, 152.

Diurétiques, leur utilité dans la petite vérole, 183.

Douleurs, en quel cas les douleurs de poitrine sont véritablement Pleurétiques, 296. Quelques-unes ne sont point telles, moyen de les appaiser, 294. Douleurs de côté occasionnées par une matiére âcre, 294. Ne veulent point être négligées, 299. Preuve de cette vérité, 300. Ne sont quelquefois qu'un simple symptôme, 312. Celles que les vents causent dans les hypocondres, gênent la respiration, 296.

E.

EAu souvent nuisible dans les Fiévres, 10. Bénite de Ruland, 277.

Eccoprotiques utiles dans les Fiévres, 13. Dans les Fiévres malignes, 135. Voy. *Purgatifs*, *Purgation*.

Emétiques utiles dans les Fiévres, 27. Dans les Fiévres lentes nerveuses; 97. Dans les Fiévres malignes putrides, 133. Dans les Fiévres d'Automne, & pourquoi, 137. Hâtent l'éruption de la petite vérole, 173. Sont quelquefois utiles vers l'état de cette maladie, 195. Sont utiles au commencement des Fiévres bilieuses, 133. Convien-

nent quelquefois dans les Péripneumonies, 247. Voy. *Vomiſſement.*
Enfans, maniére de les nourrir & de les élever, 325. Leurs maladies & les moyens de les guérir.
Eréſipéle des Poumons, ſon caractere, 291.
Eruptions, quelles ſont les meilleures dans les Fiévres malignes, 117. Douce & prématurée, de bon augure dans l'Angine, 452.
Eſprit de Corne de Cerf diſſout le ſang & cauſe des hémorrhagies, 220.
Eſquinancies malignes, viennent plûtôt de l'acrimonie & de l'abondance des humeur, que de la violence de l'inflammation. 449. Ont une grande reſſemblance avec la Fiévre angineuſe, 470.
Eternuement ne préſage rien de bon dans les Fiévres Pneumoniques, 253
Evacuations abondantes dangereuſes dans les Fiévres nerveuſes, 97.
Expectorans draſtiques, quelquefois recommandées par Hippocrate dans les Péripneumonies, 146 Ne valent rien au commencement des Péripneumonies, 248. Oléagineux & gommeux, doivent être employés avec précaution, *ibid.*
Expectoration, criſe naturelle des Péripneumonies & des Pleuropneumonies, 242, 276. Hâtée dans les Pleuropneumonies par des topiques chauds & émolliens, 308. Retardée dans les Péripneumonies par le retour de la douleur, 237. Recommence au moyen de la ſaignée, *ibid.* Retardée

par la sécheresse & excitée par la chaleur & l'humidité de l'air, 245. Celle qui est louable ne permet point la saignée, 231. Définie par Hippocrate, 233. Avantageuse dans les Péripneumonies, lorsque la matiére est bien cuite, 242. Quelques-unes de ses espéces ne présagent rien de bon, 233, 248, 259. Observations d'Hippocrate à ce sujet, 259. Salutaire dans les Fiévres nerveuses lorsqu'elle se fait avec facilité. Voy. *Expectoration* & *Salivation.*

F.

FAim, ses effets,

Fébrile (Etat) ce que c'est, 2.

Fiévre, effort de la nature pour se soulager, 31. Chlorotique causée par l'acrimonie & la putréfaction, 39. De celle qui accompagne les gangrenes, 82. Son histoire, *ibid.* Seconde de la petite vérole, 193.

Fiévres, méthode générale de les traiter, 5. Simples, 2. Composées & inflammatoires, 5. Inflammatoires & leur traitement, 13. Intermittentes, leur cause, 21. Quand & pourquoi si communes, 21, 25. La plupart de ceux qui en sont attaqués meurent dans le frisson, 22. Dégénerent aisément en fiévres inflammatoires, 22, 25. En Fiévres lentes nerveuses, 28, 29. En Fiévres malignes, 29. Les Fiévres de Printems réguliéres sont souvent salutaires, 25. Quelquefois opiniâtres, 28. Le sang est plus épais dans les quotidiennes

que dans les tierces, & dans les tierces plus que dans les quartes, 26. Les quotidiennes & les double-tierces souvent les mêmes, *ibid.* Pourquoi opiniâtres & irréguliéres dans certains tems, 28, 31. Traitement qu'elles demandent, *ibid.* Description des Fiévres lentes nerveuses, 19, 88. Quelles personnes y sont le plus sujettes, 95. Elles affectent principalement les sucs nerveux & lymphatiques, 86. En quoi elles différent des Fiévres putrides, *ibid.* Elles sont souvent compliquées, 87.

Fiévres nerveuses, maniere de les traiter, 96. Pourquoi si difficiles à guérir, 20. Elles sont rarement critiques, 106. Description des Fiévres malignes, 111. Elles affectent principalement le sang, 86. En quoi elles different de la vrai Péripneumonie, 127. Maniere de les traiter, 125, 143. Indications qui demandent la saigné, 126. Description des Fiévres Pneumoniques qui régnerent en 1640. & 1745. 69. Etoient une complication de Péripneumonies inflammatoires & de Fiévres pétéchiales, 73. Ne supportoient point la saigné, *ibid.* Fiévres pestilentielles & pétéchiales. Voy. *Fiévres malignes putrides & Fiévres malignes.* Les Fiévres catharreuses ne demandent pas de fortes saignées, 274. Les Fiévres miliaires ne veulent point un régime chaud, 189. Fiévres Pneumoniques. Voy. *Péripneumonies, Pleurésies & Pleuropneumonies.*

Fiévre avec Angine, sa description, 436. Augmente au 3e jour, 445.

Fibres, effets que produisent leur force & leur trop grande élasticité, 33. Régime que cet état demande, 34. Effet que produit leur grand relâchement, 37. Voy. *Solides*.

Fluides, leur état dépend de celui des solides, 42. Voy. *Sang*.

Fomentations émollientes utiles dans les Fiévres inflammatoires, 17. Dans les cas où les fibres sont trop tendues, 35. Dans les Pleurésies, 306. Les humides sont préférables aux seches, *ibid.*

Frissons, marquent la viscosité du sang, 218. Annoncent une Pleurésie, 297.

Furoncles, ceux qui s'élévent sur la poitrine, le dos, les épaules, &c. des personnes attaquées de Fiévres Pneumoniques, sont extrêmement salutaires, 267 Montrent l'utilité des vésicatoires dans ces maladies, & quand, *ibid.*

G.

G*Angrene* produite par une cause interne, & cas remarquable à ce sujet, 82. Bons effets du Quinquina dans cette maladie, 83

Gargarismes composés avec des acides végétables meilleurs dans la petite vérole, que ceux qui sont faits avec des acides minéraux, 194.

Garotillo, mot Espagnol appliqué au bruit que font en ralant, les malades attaqués de l'Angine, 487.
Globules, sanguins s'allongent en passant dans les petits vaisseaux, 52.

H.

HAleine, sa puanteur présage quelquefois une Fiévre maligne, 77. Fétide & insoutenable au malade lui-même dans l'Angine, 447.
Hæmorrhous, sa morsure cause une hémorrhagie universelle, 55.
Hémorrhagies sont causées par l'âcreté & la dissolution du sang, 49. Par sa dissolution, 51. Par la contagion pestilentielle, 62. Ne présagent rien de bon dans la petite vérole, 64.
Histoire des Maladies, est le meilleur moyen d'avancer l art de les guérir, 430.
Homme (un jeune) meurt cruellement de l'Angine, 451 & *suiv.*
Humeurs acquiérent de l'acrimoine par leur séjour, témoin les ulceres, &c. sur la fin des hydropisies, 20. Voyez *Sang*.
Huxham, blâme la pratique des Chirurgiens François dans le traitement de la Fiévre pestilentielle, 419. Sa méthode pour le traitement de l'Angine, 461. Son Histoire de l'Angine, 430. Raisons qui l'ont engagé à rendre compte de la constitution de l'Air, & des différentes Maladies qui ont accompagné celle-ci, 441. A beaucoup

de peine à faire distinguer cette maladie aux Médecins d'Angleterre.

Hypotheses étoient en usage du tems de Galien, & avant, Préf. pag. ix.

I.

INcrustation de la petite vérole, comment doit être ménagée, 197.

Indications varient selon les différens états solides, 39.

Infirmeries, leur inconvéniens, 198.

Inflammation de la Plevre, 288, 297. De la membrane externe des poumons, 288. Du Péricarde, 290. Du Diaphragme, 291, 299. Les personnes robustes & laborieuses sont plus sujettes que les autres aux inflammations de poitrine, 233.

Influence, Fiévre catharreuse & ses caracteres, 23

Inoculation de la petite vérole, d'où viennent ses bons effets, 162.

Intermittentes (Fiévres) fréquentes, quand & pourquoi, 25. Celles qui regnent dans le Printems souvent salutaires, *ibid.* Quelquefois opiniâtres, 30. Voy. *Fiévres intermittentes*.

K.

KErmès minéral, ou poudre des Chartreux, 277.

L.

Langue dans les Fiévres lentes nerveuses, 91, 92. C'est un bon signe lorsqu'elle est humide dans l'état de ces Fiévres, & qu'il survient une expectoration copieuse, 92. Son apparence dans les fiévres malignes putrides, 114. Blanche & chargée dans l'Angine, d'une matiere épaisse, jaunâtre ou brune, 445.

Lessive savoneuse cause des fiévres hectiques, des hémorrhagies & des scorbuts, 57. Lessive lithontriptique & remède de la Dlle. Stephens, leur usage, 57. Ce qui arriva à un malade pour en avoir trop pris, *ibid.*

Linge, il convient que le malade en change souvent lors de l'incrustation de la petite vérole, 197.

Luette se couvre de taches blanches dans l'Angine, 445.

M.

Malin, remarque sur ce terme, 120.

Médecins anciens, la lecture de leurs Ouvrages recommandée, *Préf.* pag. v. vj. Devroient s'étudier à décrire ce qui se passe sous leurs yeux dans les maladies, 430.

Méthodiques, leur doctrine touchant la tention & le relâchement, 36.

Miliaire (Eruption) 102, 103. Voy. *Fiévre miliaire.*

Musc, son utilité dans les Fiévres nerveuses, 101. Dans la petite vérole, 180.

Myrrhe, ſon utilité dans la petite vérole cryſtaline, 180.

N.

NArrines fort enflammées & excoriées dans l'Angine, dégoutent une matiere exceſſivement corroſive, 447.

Nitre, on doit le joindre au Quinquina dans quelques Fiévres, 30. Uſage des remédes nitreux dans les Fiévres inflammatoires, 14. Dans les Pleuréſies, 308.

Nuit (la) aggrave les ſymptômes de l'Angine.

O.

OPiates ne valent ordinairement rien dans les Fiévres nerveuſes, 98. Précautions qu'elles demandent dans les Fiévres malignes, 147. Sont néceſſaires dans la petite vérole, 180. Précautions qu'elles demandent, *ibid.* En quel cas il convient de les joindre aux acides dans la petite vérole, 193. Et aux Alexipharmaques, *ibid.* Précautions qu'elles demandent dans les Péripneumonies, 251. Utiles dans les Pleuréſies, 309. Exemple à ce ſujet, 310. Précautions qu'elles demandent dans les Pleuréſies, *ibid.* Voy. *Anodins.*

Oppreſſion des viſceres dans les Fiévres nerveuſes, ne demande point la ſaignée, 100.

Orgaſmes de toute eſpéces au Printems, 26.

Oxymel ſcillitique, ſon uſage dans la petite vérole, 195. Dans les Péripneumonies, 247, 277.

P.

*P*ain, entre dans le régime, *67*.
Paraphrénésie, sa description, *291*.
Paraplégie, suite de la Péripneumonie, 223.
Parégoriques. Voy. *Opiates*, *Anodins*.
Passage des arteres bronchiales dans les cavités & les ramifications de la traché-artere, & des autres pulmonaires dans les cavités & les vésicules des bronches, 231.
Peau rude dans l'Angine, 446.
Péripneumonie, & ses différentes espéces, 214. Causée par la viscosité inflammatoire, 217. Régime qu'elle demande 238. Catharreuse causée par l'affluence d'une matiére âcre & ténue, 252. Traitement qui lui convient, 253, 254. Ne demande pas de trop fortes saignéés, 253. Exige qu'on emploie de bonne heure les vésicatoires, *ibid.* Et des purgatifs légers, *ibid.* Description de la Péripneumonie maligne, 227, 255. Ne demande point de fortes saignées, 224. Ne veut point de vésicatoires, 258. Régime qu'elle demande, 256. Description de la fausse Péripneumonie, 268. Quelles personnes y sont sujettes, 269. Elle regne principalement dans les tems humides & en hyver, *ibid.* Elle est causée par la viscosité pituiteuse du sang, & par l'épaississement de la lymphe & de la sérosité, 270. Moyen de la causer, *ibid.* Elle differe de plusieurs dégrés de la Péripneumonie inflammatoire, 271. Appa

rence du ſang dans cette maladie, 273 Ne veut point des remédes chauds, ſurtout au commencement, 274. Toujours dangereuſe, & ſouvent funeſte, 275. Confondue avec la maladie hypocondriaque, *ibid.* Rarement accompagnée d'altération, 276. Maniere de la traiter, 275. Elle ſuppoſe les vomitifs légers, pourvû qu'on en uſe avec précaution, 277. Demande les véſicatoires, 280. Des ventouſes, *ibid.* Les purgatifs, mais avec précaution, 281. De même que les diurétiques, 282. Ne veut point d'Opiates, *ibid.*

Péripneumonies, peuvent être cauſées par quelque douleur de poitrine que ce ſoit, 286. La matiere morbifique ſe jette ſouvent dans ces maladies des parties ſupérieures ſur les inférieures 265. Les Péripneumonies & les Pleuréſies ſont fréquentes dans les tems froids & ſecs, 212. Et endémiques dans les lieux froids & élevés, *ibid.*

Peſte ceſſe ſouvent par le changement d'air, 175.

Pétéchies de couleur foncée dans quelques Fiévres malignes, 53. Leurs eſpéces, 116. Voy. *Taches.*

Phlébothomie Voy. *Saignée.*

Phlegme phlegmoneux, ſa définition, 19.

Pleuréſies vraies & fauſſes, 293. Les vraies moins communes que celles qui ſont compliquées avec des ſymptômes Péripneumoniques, 286. Diſpoſent aux Péripneumonies, 213, 285, 304. Traitement qui leur convient, 304. Cédent plus aiſément

à

à la saignée dans le tems & les lieux froids & humides, 312. La Sueur salutaire dans ceux qui sont chauds & humides, 312. La sueur salutaire dans quelques Pleurésies épidémiques, 311. Opinion touchant le siége de cette maladie, 213. Pleurésie dorsale, 289.

Pleuro-pneumonie, sa description, 213, 287.

Posca, les Romains en donnoient à leurs Soldats, ce que c'étoit, 321.

Potions acides, pourquoi nécessaires dans les Fiévres, 9. Les émollientes & les farineuses utiles dans les cas où les fibres sont trop tendues, 34. Les chaudes & les émollientes dans les Fiévres Pneumoniques, 243. Les potions salines préparées avec le sel de corne de Cerf, & le jus de limons, sont plus diaphorétiques que celles qu'on prépare avec le sel d'Absinthe, 102. Dans la fausse Péripneumonie, 283.

Pouls dans les Fiévres lentes nerveuses, 90. Dans les Fiévres malignes putrides, 112. Sa dureté dans les Pleurésies regardée comme un signe pathognomonique, 297. Son oppression n'est point un obstacle à la saignée, 7. Profond dans la petite vérole, 168. La Pléthore le rend tel, 7, 221. Le troisiéme jour moins foible & plus égal, bon signe dans l'Angine 453. Petit, vif, inégal & tremblottant, au commencement de cette maladie, 456.

Puanteur eſt engendrée dans toutes les humeurs par l'uſage ordinaire de la viande, du Poiſſon & de l'eau 380.

Purgation hors de propos dans le mal de gorge malin ou Angine, 455.

Purgatifs rafraîchiſſans peuvent être utiles au commencement des Fiévres aigues, 14. Voyez *Cathartiques & Eccoprotiques.*

Purgation utile vers le 9 (ou 11e.) jour des Fiévres putrides, 139. Dans les Fiévres ſecondes de la petite vérole, 199, 203.

Q

QUartes. Voyez *Fiévres intermittentes.*

Quinquina, on ne doit point ſe hâter de le donner dans les Fiévres intermittentes, 27, 31 Ne produit aucun effet dans certaines Fiévres, 31. Utile dans les Fievres malignes, 64, 79, dans les gangrenes occaſionnées par une cauſe interne, 84. Dans la petite vérole péréchiale noire, 185. Précautions qu'il demande dans la petite vérole, 186, 187. Sa teinture alexipharmaque, 149. En quel cas utile dans les Fiévres nerveuſes, 105. Utilité de la teinture alexipharmaque de Quinquina dans la petite vérole lymphatique, 186.

R

REſpiration, on ne doit point ſaigner dans les Fiévres lentes nerveuſes, lorſqu'elle eſt difficile & laborieuſe, 100,

101. Est souvent telle à l'approche d'une éruption miliaire, 102.

S.

Safran, son usage dans la petite vérole 172.

Saignée, symptômes généraux qui l'indiquent, 154. Doit être plus ou moins copieuse selon la corpulence du sujet, 6. 217. Indications qui obligent à la réitéter, *ibid.* A la discontinuer, 8. Moyen d'empêcher les défaillances qu'elle cause, *ibid.* Ses effets, *ibid.* Nécessaire dans les Fiévres aiguës. 6, 7. Ne vaut rien dans les Fiévres nerveuses, 100. Est-elle indiquée dans les Fiévres contagieuses? 123, 126. Précautions qu'elle demande dans ces sortes de Fiévres, 132. Dans la petite vérole, 154. En quel cas elle devient nécessaire au commencement de cette maladie, 164, 168. Doit précéder les cordiaux dans la petite vérole, 165. Celle du pied est utile dans la petite vérole, 165. Lors de la Fiévre de l'éruption, 193. On doit y recourir de bonne heure & la faire copieuse dans les Péripneumonies violentes, 217, 235. Devient moins utile après le quatriéme ou cinquiéme jour, 235. Est quelquefois contre-indiquée dans les Péripneumonies, 219 Ne vaut rien lorsque l'abscès se forme, ou qu'il est déja formé, 235. Celle de la saphene utile dans les Péripneumonies,

& quand, 239, 251. Celle des deux bras à la fois dans les Péripneumonies 224. Utile dans les Pleuro-pneumonies lorsque la douleur revient avec violence, 236, 237. Précautions à observer dans ce cas, 236. Nuisible dans la fausse Péripneumonie lorsqu'elle est trop forte, 272. On doit y recourir de bonne heure dans les pleurésies, & la faire copieuse, 293, 304. Hors de propos dans le mal de gorge malin ou angine, 455. Peut être utile aux personnes jeunes & pléthoriques 457. En user avec précaution dans les Fiévres malignes 461.

Salivation est plus ou moins abondante dans la petite vérole suivant le tems, 177. Peut être excessive, *ibid.* Celle qui est excessive & prématurée est toujours dangereuse, *ibid.*

Sang, la chaleur coagule sa sérosité, 3, 43. Est plus épais dans les Fiévres quotidiennes que dans les Fiévres tierces & dans les tierces plus que dans les quartes, 16. Sa densité excessive cause des Fiévres inflammatoires, 44. De la pellicule qui se forme sur sa surface, 43. Caractere qu'elle doit avoir pour être mauvaise, 70. La trop grande quantité de sang est nuisible, 44. Effets que produisent sa dissolution, sa ténuité & son aquosité, 46, 225 Sa trop grande dissolution dans les Fiévres Pneumoniques est un obstacle à la saignée, 225. Dénote une habitude scorbutique, 227. Caractére de celui qui

est dissout & corrompu, 49, 50. Sa dissolution est un effet de son acrimonie, 55. Se corrompt quelquefois au sortir des veines dans les Fiévres pétéchialess malignes, 60. Quelle est sa couleur & sa consistence dans les Fiévres malignes putrides, 130, 131. Paroît quelquefois entiérement dissout, & dépose une poudre de couleur de suie, 78, 132. Caractére du sang inflammatoire, 219. Sa couleur vermeille ne présage rien de bon au commencement des Fiévres Pneumoniques, 225. Sa trop grande viscosité dangereuse, 225. Irrégularité de sa partie grasse, *ibid.* Des personnes qui meurent de faim devient très-âcre, 480. Histoires à ce sujet, *ibid.* D'une belle apparence au commencement de l'Angine, 440. Devient ensuite épais & visqueux, 441. Sans consistence ni sérosité, 457. Sa consistence est détruite par le mauvais air, ce qui engendre les Fiévres malignes & pestilentielles, *ibid.*

Santé, pourquoi le passage de la santé à la maladie si commun, 207.

Scorbut; quelques-unes de ses espéces dissolvent le sang, 49. Celui de mer est principalement causé par la mauvaise qualité des alimens aussi-bien que par l'humidité, la salure & l'impureté de l'air, 315. Qui corrompent le sang & produisent une acrimonie alcalescente, *ibid.* Moyen de prévenir cette acrimonie & de la détruire, 31[illegible]. Par une diéte végétable acescente, par la pureté de l'air, par la

bonne qualité des alimens & des boissons subacides & vineuses, *ibid.* Utilité du cidre pour ces effets dans les voyages de long cours, *ibid.* Du vinaigre, 319. De la Machine de M. Sutton & du Ventilateur de M. Hales pour renouveller l'air, *ibid.* Des pommes, des oranges & des limons, 320.

Scorbutiques & pestiferés ont le cœur mou & d'une extrême grosseur, 476.

Sels du corps, s'il ne sortent par les urines, prennent une qualité délétere 480.

Sels Alkalis volatils; dangereux dans les maux de gorge avec ulcères, 473. Augmentent les Fiévres putrides, *ibid.* avancent la dissolution & la putréfaction du sang dans le corps, 474. Preuve de cela, *ibid.* Ils corrodent la peau 475. Affoiblissent le ton des fibres & la force des vaisseaux, 476. Peuvent cependant être utiles, 486. Leur génération dans le corps humain, 482. Le suc de limons, & le vinaigre détruisent leur acrimonie, 484.

Sérosité du sang se convertit par la chaleur en une sanie acrimonieuse & putride, 107. Voyez *Sang.*

Solides, leur état, 32. Effets que produisent leur force & leur élasticité excessives, 33. Demandent des boissons & des alimens émolliens & farineux & des bains demi-tiédes, 34. Leur foiblesse & leur délicatesse, 37. Leur foiblesse & leur relâchement, *ibid.* Quel est leur meilleur état,

32, 33. Leur état influe sur celui des fluides, 39. Voyez *Fibres.*

Sphacélation des intestins, signes qui l'annoncent, 118.

Squinancie, cause des Péripneumonies, 285.

Sudorifique (Régime) condamné dans les Fiévres nerveuses, 103.

Sueurs, il est dangereux de les exciter par les remédes chauds au commencement des Fiévres, 11, 142. Dans les Fiévres nerveuses, 99. Sanguinolentes, causées par la dissolution du sang, 52. Fuligineuses dans les Fiévres malignes, 54 Légeres, utiles dans les Fiévres, 11, 141. Salutaires dans les Fiévres nerveuses, mais souvent trop abondantes, 99, 110. La crise ne sçauroit être complette sans elles dans les Fiévres malignes, 141. Rare dans l'Agine 446. Douce & facile le troisiéme jour, d'un bon augure, 453. Abondante, sauve le Malade, 454.

Stephens (Mademoiselle) son reméde cause des phthisies, des hémorrhagies & le scorbut, 57.

Sydenham, remarque sur sa pratique, 121.

Symptomes, de l'Angine 456. S'aggravent au troisiéme jour, 445. Heureux, 453. Malheureux, 454.

T

Tierce, la Fiévre tierce réguliere paroît tenir le milieu entre la Fiévre inflamma-

toire & la Fiévre lente nerveuse, 13. Voyez *Fiévres intermittentes.*

Théorie, ne vaut qu'autant qu'elle s'accorde avec la raison, *Pref.*

Tintement d'oreilles, symptôme de la Fiévre lente nerveuse, 92.

Topiques, remarque sur sa pratique, 121.

Traitement. de l'Angine maligne ou mal de gorge avec ulcéres 461.

V

V *Aisseaux.* Voyez *Solides*, *Fibres.*

Vents, effets que produisent les vents froids & secs sur le corps, 186.

Ventouses, en quel cas préférables à la saignée dans les Péripneumonies, 239, 256.

Vers, causent plusieurs maladies aux Enfans, 419. Remédes qui les chassent & les tuent 424.

Vérole (petite) 153. Varie selon les tempéramens des sujets, 157. Selon les différentes constitutions de l'air, 159, 175, 176. Compliquée avec une Fiévre inflammatoire violente, 153. Avec une Fiévre lente nerveuse, 154. Avec une Fiévre maligne ou pétéchiale, 155. N'est pas toujours accompagnée d'une Fiévre pour la faire venir à maturité, & en procurer l'éruption, 69. Compliquée avec des Fiévres épidémiques, 159. La matiére vérolique affecte les mammelles des nourrisses qui l'ont déja eue, mais cette inflammation est locale & sans Fiévre,

157. Moyen de s'en garantir, 160. On doit avoir égard à la Fiévre qui l'accompagne, 155. La saignée n'en retarde point l'éruption, 40 Traitement qu'elle exige dans les sujets robustes, 163. Dans les sujets foibles, 162. Symptômes dangereux qui l'accompagnent, 167, 187. Moyen de les appaiser, 189. Petite vérole crystalline ou lymphatique, 178. Siliqueuse, *ibid.* Les sueurs copieuses sont utiles dans cette espéce, *ibid.* De la petite vérole confluente, noire & sanguinolente, 62, 184. Cas de cette espéce, 182. Second cas, 186. Demande des acides, le Quinquina & des alexipharmaques astringens, 64, 184. Se répand en Angletere en Juillet 1751, 431. Devient plus commune & plus dangereuse vers le milieu de l'hyver, *ibid.* cristalline, 432. produit différentes Fiévres, suivant les différentes personnes, *ibid.*

Vésicatoires, nuisent au commencement des Fiévres inflammatoires, 12. Des Fiévres malignes putrides, 144. En quels cas ils conviennent dans celle-ci, 135. Sont utiles au commencement de la petite vérole, 170. Nécessaires dans la petite vérole lymphatique crue, 182. On doit les appliquer aux chevilles & aux poignets vers l'état de cette maladie, 189. On ne doit point se hâter de les dessécher dans les Fiévres Pneumoniques, 267. Et dans la fausse Péripneumonie, 280. Maniere de les

appliquer *ibid.* Précautions qu'ils demandent dans les maladies aiguës, 145.

Vinaigre, ses vapeurs sont utiles dans les Péripneumonies malignes, 245. Camphré, sa vapeur utile dans les mêmes maladies, *ibid.*

Vin Antimonial, 277. Chaud, quelquefois utile dans la petite vérole, 172, 194. Rouge utile pour réprimer les sueurs immoderées dans les Fiévres lentes, 104. Salutaire dans les Fiévres malignes, 80. Les Vins blancs de France & du Rhin, utiles dans les Fiévres, 151.

Vipere sa morsure convertit le sang en une espéce de sanie, 61.

Vis vitæ, (Le) change en un sel neutre les acides végétaux les plus forts que nous prenons dans nos alimens, 479.

Visage bouffi & pâle dans l'Angine, 444.

Viscosité excessive du sang, 42.

Volatils (sels), mangés avec avidité par un Jeune homme, lui causent la mort, 384.

Vomique des poumons, Histoire à ce sujet, 300.

Vomissement procuré simplement avec de l'eau chaude, quelquefois dangereux, 133. Moyen de l'arrêter lorsqu'il est excessif, 134.

Vomitifs, leur usage, 183. Voyez *Emétiques.*

Ulcères, d'Egypte & de Syrie étoient de la nature de l'Angine, 429. aussi-bien que les Fiévres scarlatines de Morton *ibid.*

Urines dans les Fiévres lentes nerveuses,

91. Dans les Fiévres malignes putrides, 115. Dans les Péripneumonies malignes, 228. Celle qui est abondante & qui dépose un sédiment est d'un bon présage dans les Péripneumonies, 262. Celle des personnes qui font un grand usage des lessives savoneuses & du reméde de Mademoiselle Stephens est alcaline, 59. Noire ou livide, 54. Sanguinolente, occasionnée par la dissolution des globules sanguins, à moins que l'usage des cantharides ne l'ait rendue telle, 185. On en facilite l'évacuation dans la petite vérole en faisant agenouiller le Malade, 183. pâle, claire & crue dans l'Angine, 446.
Yeux rouges dans l'Angine, 444.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Essai sur les Fiévres, sur la petite vérole, sur la Pleurésie & la Péripneumonie, &c.* par le Docteur Huxham ; avec deux autres *Essais sur la maniere d'élever les Enfans & de traiter leurs maladies*, traduit de l'Anglois par M. Eidous ; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 16 Mars 1752.

LAVIROTTE.



